ALLIANCE DES MAISONS D'ÉDUCATION CHRÉTIENNE

HISTOIRE ABRÉGÉE

DES LITTÉRATURES

ANCIENNES ET MODERNES

J. M. J. A.

VINGT-CINQUIÈME ÉDITION

(70e mille.)



PARIS

LIBRAIRIE Vve CH. POUSSIELGUE

RUE CASSETTE, 15

In Memory of

C. Victor Anderson

from

Ver Lynne Roberts Purlis

HISTOIRE ABRÉGÉE
DES LITTÉRATURES
ANCIENNES ET MODERNES

DU MÊME AUTEUR

Histoire des littératures anciennes (*hébraïque, grecque, latine*) **et des littératures étrangères modernes** (*italienne, espagnole, anglaise, allemande, russe*). J. M. J. A. In-12, broché. 4 fr. »

Le même, cartonné . . . . 4 fr. 25

Histoire de la littérature française depuis ses origines jusqu'à nos jours, avec morceaux choisis extraits des meilleurs auteurs des divers siècles. J. M. J. A. In-12, broché . . . 4 fr. »

Le même, cartonné . . . . 4 fr. 25

Leçons élémentaires de philosophie, destinées comme couronnement d'études des cours primaires supérieurs. J. M. J. A. In-12, cartonné toile. . . . . 2 fr. 25

ALLIANCE DES MAISONS D'ÉDUCATION CHRÉTIENNE

HISTOIRE ABRÉGÉE
DES LITTÉRATURES
ANCIENNES ET MODERNES

AVEC TABLEAUX SYNOPTIQUES, MORCEAUX CHOISIS
ET PORTRAITS D'AUTEURS

I. Littérature française
II. Littératures anciennes et modernes étrangères

J. M. J. A.

VINGT-CINQUIÈME ÉDITION
(70e mille.)



PARIS
LIBRAIRIE Vve CH. POUSSIELGUE
RUE CASSETTE, 15

PROPRIÉTÉ DE :

A Poussielgue

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Cette *Histoire abrégée des Littératures* est surtout destinée aux maisons d'éducation qui, devant se borner à un programme restreint, désirent néanmoins ne pas laisser leurs jeunes élèves dans une complète ignorance des principaux chefs-d'œuvre littéraires. Aujourd'hui, en effet, grâce à la diffusion toujours croissante de la science sous toutes ses formes, il n'est guère permis, avec un certain degré d'instruction, de ne pas posséder au moins quelques notions sur les écrivains les plus célèbres de la France, et même sur ceux qui appartiennent aux peuples anciens ou étrangers.

Bien que succincte et incomplète, cette étude élargit l'horizon de l'enfant. A côté de l'histoire politique et près des héros qu'elle lui fait connaître, il entrevoit des gloires d'un autre genre, et pressent ce que peut apporter de jouissance la lecture d'un poète tel que Racine ou d'un orateur qui se nomme Bossuet! Il retient avec plaisir quelques passages de leurs chefs-d'œuvre, et se

grave volontiers dans l'esprit les anecdotes caractéristiques, recueillies par les contemporains, et dont à l'occasion il assaisonnera agréablement la causerie du foyer domestique.

Une jeune fille, une sœur aînée, par exemple, ne sera-t-elle pas heureuse de pouvoir s'intéresser aux premières études de son frère qui commence à feuilleter les classiques de l'antiquité? A plus forte raison aimera-t-elle à évoquer les noms de nos grands auteurs, qu'elle-même goûte et apprécie! Il n'est pas jusqu'aux divines productions de la littérature sacrée qui ne doivent obtenir quelque place dans ces aperçus sommaires et familiers. Les offices de l'Église prendront un nouveau charme pour l'enfant chrétien qui, sur les bancs de la classe, aura compris un jour que les Psaumes, aussi bien que les diverses parties de la sainte Écriture, renferment des beautés de pensées et d'expressions supérieures à celles de toutes les œuvres profanes. Fénelon, si discret en ce qui concerne l'instruction des jeunes filles, eût sans nul doute approuvé un tel programme littéraire.

Tels sont, avec plusieurs autres, les motifs qui ont inspiré ce modeste volume. Différent de ses deux aînés[1], il ne leur fera aucun tort : ou bien, il les suppléera dans la mesure du possible. On s'est

[1] *Histoire des Littératures anciennes et modernes étrangères* J. M. J. A. — *Histoire de la Littérature française*, J. M. J. A. — Paris, librairie V^{VE} Ch. Poussielgue.

efforcé néanmoins de lui conserver le cachet de l'ouvrage complet, soit en plaçant aux principales étapes des *tableaux synoptiques*, propres à aider le travail de la mémoire, soit en joignant à l'étude des auteurs un recueil de *morceaux choisis* auquel il est facile de se reporter.

De nombreux *portraits d'auteurs* ont été intercalés dans le texte ; ces illustrations ne peuvent manquer d'intéresser l'élève. Enfin des *sujets de rédactions*, indiqués à la suite des Morceaux choisis, offriront encore une précieuse ressource. Faciles à traiter avec les seules données que renferme le volume, ces devoirs écrits ont pour but d'exercer le jugement et de fortifier les résultats des exercices oraux.

Les écueils à éviter dans un ouvrage de ce genre étaient nombreux. Pour ne parler que de la sécheresse du texte et de l'abus des nomenclatures, défauts ordinaires des abrégés, nous pensons que ces inconvénients découlent en partie de l'obligation où l'on se croit de *tout dire*, ou de dire le plus possible. Ici, cette prétention serait absolument déplacée; il ne s'agit de rien moins que de former des humanistes; on ne vise qu'à jeter dans la mémoire de jeunes enfants quelques intéressants souvenirs littéraires, qu'à provoquer chez eux le goût des bonnes et saines lectures.

C'est assez faire entendre avec quelle réserve et quelle délicatesse ont été touchées les œuvres,

hélas ! trop nombreuses, que la morale et la religion désapprouvent également. L'abeille intelligente ne se repose que sur des fleurs choisies dont elle tire sa précieuse liqueur : elle effleure à peine les plantes moins riches en miel, et s'éloigne complètement de celles qui seraient nuisibles à son travail. Ainsi avons-nous agi, dans cet *Abrégé,* comme du reste dans l'*Histoire complète des Littératures*. Puissent ces quelques pages répondre au désir souvent exprimé par les maîtres chrétiens !

HISTOIRE

DES LITTÉRATURES

INTRODUCTION

I. Ce qu'il faut entendre par œuvres littéraires. — On entend en général par *œuvres littéraires* les productions de l'esprit humain dignes d'être transmises à la postérité. Conservées à l'origine au moyen de l'écriture, elles le sont plus aisément depuis l'invention de l'imprimerie.

II. Prose et poésie. — Tantôt elles revêtent le simple langage de la prose, tantôt la forme harmonieuse du vers. De là, une première distinction : *prose* et *poésie ;* mais distinction plus apparente que réelle. La poésie embrasse tout ce qui porte le caractère d'un génie créateur : elle n'est assujettie à aucune forme de langage. Quelques lignes de Bossuet peuvent renfermer plus de poésie qu'une longue tirade d'un rimeur vulgaire.

On s'imaginerait volontiers que les vers sont de la prose perfectionnée, et qu'ils n'apparaissent qu'en second lieu dans la littérature d'un peuple[1] : c'est le contraire qui est la vérité. La prose, beaucoup plus difficile, a besoin pour se développer d'une civilisation déjà avancée.

[1] On entend par *littérature* d'un peuple l'ensemble de toutes les œuvres littéraires que ce peuple a produites au cours des âges.

III. Principaux genres littéraires. — Trois genres principaux se remarquent dans la poésie, genres fondés sur les instincts mêmes de l'esprit humain. L'homme a d'abord chanté, ce qui n'exige ni beaucoup de science ni une langue très riche. Cette forme, avec toutes ses variétés, constitue la *poésie lyrique*[1], qui se remarque à l'origine de toutes les littératures. Puis il a célébré dans de longs récits les exploits des héros : c'est le *genre épique*[2], également en honneur parmi les peuples primitifs. Enfin, au lieu de raconter, il a reproduit sur la scène les hauts faits des personnages célèbres, créant ainsi le *genre dramatique*[3].

Quant aux genres secondaires : *poésie didactique, pastorale,* etc., ils ne tiennent pas aussi intimement à la vraie poésie.

La *prose* nous offre les écrits des *orateurs*, des *historiens*, des *moralistes*, ou encore d'intéressants *recueils épistolaires*.

IV. De l'histoire littéraire en général. — L'histoire littéraire a précisément pour but de faire connaître la vie et les œuvres des grands écrivains, tant anciens que modernes.

Remontant le cours des siècles, elle doit tout d'abord mentionner les livres sacrés qui forment la *Bible*. Elle étudie ensuite les modèles classiques par excellence que nous ont légués les *Grecs*, puis les *Latins*, c'est-à-dire les Romains. Tel est l'ensemble des *Littératures anciennes*.

Quant aux *Littératures modernes*, qui lentement se travaillent durant le moyen âge, toutes ne nous

[1] La *poésie lyrique* se chantait ordinairement sur la *lyre*, instrument à cordes en usage dans l'antiquité. L'*ode*, l'*élégie*, le *sonnet*, la *ballade*, appartiennent au genre lyrique.

[2] Le genre épique a pour forme l'*épopée* (du grec *epos*, récit).

[3] *Drame* (du grec *drama*, action) : ce terme s'applique en général à toute composition destinée au théâtre.

intéressent pas au même point. La *France* occupe le premier rang ; son passé littéraire est plein de grands et beaux souvenirs. Mais elle ne peut complètement s'isoler des nations voisines : *Italie, Espagne, Angleterre, Allemagne, Russie*, qui tour à tour imitent ses œuvres ou lui imposent leur influence.

V. Division de ce cours. — La marche que nous venons d'exposer devrait, à certains égards, être suivie dans ce cours élémentaire. Toutefois, afin de ménager plus sûrement l'attention, en allant *du connu à l'inconnu*, nous débuterons par ce qui nous touche de plus près, par la **Littérature française**, complément nécessaire de l'Histoire de France, livre bien connu du jeune âge : ce sera la première partie de ce traité. La seconde, ayant pour objet les **Littératures étrangères anciennes et modernes**, accompagnera avantageusement les notions d'histoire générale qui, dans le cercle ordinaire des études, succèdent à l'histoire de France.

PREMIÈRE PARTIE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

PRÉLIMINAIRES

I. **Origines de la langue française : le latin et le germain.** — La langue française, comme la plupart des langues modernes, doit beaucoup au *latin*, ce qui s'explique sans peine lorsqu'on songe que notre patrie a été pendant près de cinq siècles sous la domination des Romains ou Latins. L'an 50 avant Jésus-Christ, la Gaule, après une lutte acharnée, venait de rendre les armes à César vainqueur. Avec les lois de Rome, il lui fallut en accepter la langue. L'idiome national, le *gaulois* ou *celte*, refoulé de province en province, ne trouva d'autre refuge que la solitaire Armorique, aujourd'hui *Bretagne*, où il s'est maintenu à travers les siècles, sous le nom de *bas-breton*.

Mais le *latin*, avec ses formes savantes et ses règles nombreuses, ne pouvait manquer de dégénérer dans la bouche d'un peuple encore livré à l'ignorance. La prédication du christianisme, les nombreuses écoles établies en Gaule par la puissante Rome, en soutinrent quelque temps l'éclat. A la fin cependant le *latin vulgaire*, celui des petites gens, l'emporta : là est le principal germe du français moderne.

Après les Romains arrivèrent les *Francs*, de race *germanique*, auxquels devait rester la possession de notre pays. Trouvant ce latin, déjà altéré, ils y mêlèrent sans façon leur langage barbare ; *war*, *her*,

leur terme favori, devint *guerra, guerre; sabel* fit *sabre*, etc.

De ces éléments variés se forma la *langue romane* ou français primitif. Vers le IXe siècle, cette langue nouvelle devint tout à fait distincte du latin.

II. **Ses premiers développements. Langue d'oc, langue d'oïl.** — Mais ce n'était encore que le *roman rustique,* bien différent de notre belle langue française. Il suffit, pour se convaincre de la barbarie de cet idiome, de jeter les yeux sur le célèbre *serment de Strasbourg* (M. C., 1)[1], traité d'alliance passé entre Charles le Chauve et Louis le Germanique contre leur frère Lothaire (842). Louis, pour être entendu des soldats de Charles, se servit de la langue vulgaire usitée en France. Ce contrat est le premier acte public qui nous en soit parvenu.

La langue romane compta bientôt une foule de dialectes. Tous se rattachent à deux divisions tranchées : la *langue d'oc,* parlée au sud de la Loire, et la *langue d'oïl,* parlée au nord. Ces deux mots, *oc* et *oïl,* ne sont autres que l'affirmation *oui,* exprimée dans chaque idiome. Tous deux, dès le XIe *siècle,* produisent des œuvres qui ont mérité d'être recueillies : ce sont les *débuts* même *de notre histoire littéraire.*

III. **Division de la littérature française.** — On peut diviser l'histoire de la littérature française en cinq périodes :

1o Le *Moyen âge* (XIe au XVIe siècle);
2o La *Renaissance* (XVIe siècle);
3o Le XVIIe *siècle* ou *Siècle de Louis XIV;*
4o Le XVIIIe *siècle* ou *Siècle du Philosophisme;*
5o Le XIXe *siècle* ou *Littérature contemporaine.*

[1] Les initiales M. C. et le chiffre qui suit renvoient au recueil de *Morceaux choisis* qui se trouve à la fin du volume.

Ire PÉRIODE — MOYEN AGE

(XIe AU XVIe SIÈCLE)

CHAPITRE I

POÉSIE

§ I. — La poésie au sud de la Loire.

I. **Langue d'oc. Poésie provençale.** — Nulle part la *langue d'oc* ne jeta plus d'éclat que dans la Provence. Tout favorisait cette délicieuse contrée : climat enchanteur, civilisation plus développée, invasions ennemies moins fréquentes que dans le Nord. Heureuse sous la protection de ses souverains, les rois d'Arles, puis les comtes de Barcelone[1], elle produisit pendant deux siècles nombre d'œuvres poétiques. Ces œuvres, à vrai dire, n'appartiennent pas à notre littérature : la langue d'oïl devait triompher un jour, et le provençal vaincu retomber à l'état de patois. Mais le souvenir des gracieux *troubadours* est trop intimement lié à l'histoire politique de cette époque pour qu'il soit possible de les laisser tout à fait dans l'ombre.

II. **Le troubadour.** — Tel est le nom donné au poète provençal : *troubadour* signifie *trouveur* ou créateur.

[1] Le *comté de Barcelone* n'était autre que la *Catalogne*, en Espagne. La littérature provençale subit à cette époque la double influence de la vaillante chevalerie *espagnole* et de la littérature imagée des *Arabes*, alors maîtres d'une partie de la péninsule.

Pour devenir troubadour, il suffisait d'être chevalier, de *tourner gentiment des vers,* c'est-à-dire de posséder la *gaye science;* sans même savoir lire, on pouvait exceller comme troubadour. De nobles souverains, des seigneurs comptent parmi ces poètes; on y rencontre aussi d'obscurs vassaux qui, grâce à leurs talents, obtinrent ce titre envié.



Troubadour.

Le troubadour ambulant se reconnaissait à son costume bariolé de diverses couleurs; une aumônière pendait à sa ceinture; il portait sous le bras l'instrument, vielle ou mandore, dont il accompagnait ses chants. Lorsqu'il ne pouvait chanter, il s'attachait un jongleur ou ménestrel, qui ne manquait pas de mêler à son rôle force tours et bons mots.

Rien ne peut donner l'idée de l'enthousiasme avec lequel ces poètes de la *gaye science* étaient accueillis dans les manoirs féodaux. A peine les premiers rayons du printemps venaient-ils réjouir la nature, que le troubadour apparaissait sur la rampe escarpée conduisant au château. Barons et nobles dames, pages et varlets se réunissaient aussitôt pour entendre les chants composés par lui pendant les longs jours

d'hiver. Souvent la chute des feuilles retrouvait le poète au sein de la même famille hospitalière ; il ne la quittait que comblé de ses dons : vêtements précieux, armes ou chevaux richement enharnachés.

III. **Principales formes et caractère de la poésie provençale.** — Les troubadours ne connurent d'autre genre que la poésie lyrique. *Chansons*, *pastourelles*, *complaintes*, se rencontrent dans leurs œuvres ; on y trouve encore, sous le nom de *sirventes*, de mordants couplets satiriques.

Leurs compositions n'offrent *rien de sérieux*. Elles célèbrent les plaisirs des châteaux, les douceurs de la paix, rarement le fracas des camps ou les horreurs de la guerre. Tout le mérite de ces poésies consiste dans l'harmonie d'une langue sonore, dans l'agréable disposition des vers, où la rime se fait déjà sentir.

IV. **Troubadours les plus célèbres.** — On a recueilli, du XIe au XIIIe siècle, les noms d'environ deux cents troubadours ; quelques-uns seulement se distinguent par une certaine originalité, les autres répètent à satiété les mêmes fadeurs.

GUILLAUME DE POITIERS, prince cruel et débauché, savait à ses heures aligner de mélodieuses strophes : témoin le *Chant d'adieu* que, plein de regrets, il adresse à son pays en partant pour la terre sainte : « Pardonnez-moi, dit-il, vous tous mes compagnons, si je vous ai offensés ; j'implore mon pardon ! J'offre mon repentir à Jésus, maître du ciel ; je lui adresse à la fois ma prière et en roman et en latin. »

RICHARD CŒUR-DE-LION, roi d'Angleterre, le héros de la troisième croisade, a souvent imité avec bonheur les chants des troubadours, parmi lesquels il mérite d'être rangé. Tout le monde connaît la poétique légende du roi Richard, prisonnier de l'empereur Henri VI. Depuis deux hivers il languit dans un sombre donjon, abandonné de tous les siens, lors-

qu'un jour une voix bien connue entonne, au pied même de la tour, un chant naguère composé par lui. Il ne peut s'y méprendre : c'est Blondel, son ménestrel, son ami. Richard, ivre de joie, mêle sa voix à la sienne ; il est découvert, bientôt il sera libre... Ainsi s'unissaient chez ces preux chevaliers la délicatesse et la bravoure.

Bertram de Born, seigneur de Hautefort en Périgord, trouva des accents belliqueux pour célébrer le carnage des batailles, qu'il préférait aux plus agréables plaisirs : « Bien me plaît le doux printemps qui fait venir feuilles et fleurs ; il me plaît d'écouter la joie des oiseaux qui font retentir leurs chants par le bocage... Et il me plaît jusqu'au fond du cœur de voir rangés dans la campagne cavaliers avec chevaux armés... »

Bernard de Ventadour, dont le père était attaché comme serviteur au château de ce nom, obtint, grâce à de rares dispositions pour la musique et la poésie, la protection des princes. Il brilla dans les cours du Midi ; puis, dégoûté des joies du monde dont il avait épuisé les douceurs, il alla finir sa vie dans un monastère.

V. **Fin des troubadours. Renouveau de la poésie provençale.** — La guerre des Albigeois mit fin aux chants des troubadours. Ces poètes frivoles ne pouvaient d'ailleurs se soutenir longtemps. Ce ne sont pas des mots sonores, c'est la pensée qui fait vivre les œuvres. Les leurs, comme des fleurs brillantes, mais éphémères, n'ont laissé que de stériles souvenirs. L'institution des *Jeux floraux* à Toulouse, en 1323, raviva quelque peu cette poésie éteinte. Chaque année, aujourd'hui encore, cette sorte d'académie ouvre des concours poétiques. Les prix décernés : amarante, violette et églantine d'or, lui ont valu ce gracieux nom.

La Provence elle-même a remis en honneur, vers

le milieu du siècle dernier, la langue et la poésie provençales. *Roumanille* et *Mistral* sont les plus célèbres de ces poètes, dits *félibriges*.

§ II. — La poésie au nord de la Loire.

I. **Langue d'oïl. Les trouvères.** — C'est au nord de la Loire, dans les provinces qui formèrent le noyau de notre vieille monarchie, que commence la véritable histoire littéraire de la France.

La langue d'oïl comptait, parmi ses divers dialectes, le *français*, usité dans l'Ile-de-France, domaine des Capétiens : ce dialecte devait un jour l'emporter sur les autres. Néanmoins la Normandie, province plus lettrée, tint d'abord le haut rang. C'est un poète normand qui mit en vers la *Chanson de Roland*.

Le nom de *trouvères*, donné aux poètes du Nord, a la même signification que celui de troubadour ; mais ce rapprochement des noms est le seul qui puisse être fait entre eux. Les trouvères sont gens positifs, souvent malins et mordants ; ils *racontent* au lieu de chanter.

II. **Genres cultivés.** — Leurs compositions, beaucoup plus variées que celles des poètes provençaux, présentent des ébauches d'*épopées*, des *satires*, quelques essais *lyriques* et *dramatiques*.

1° Nos épopées nationales.

Le moyen âge en vit paraître un grand nombre. — L'épopée, l'un des genres les plus élevés de la haute poésie, n'effraya point nos modestes trouvères ; ils s'y livrèrent d'instinct, sans en connaître ni les règles ni les modèles. Du XIe au XIIIe siècle, toute une série d'œuvres épiques se répand au nord de la France et

jusque dans les pays voisins. « Robert Guiscard[1], raconte la chronique, emmenait en Italie ses jongleurs normands, qui lui répétaient *à clère voix et à doux sons* les prouesses des guerriers français. » De même, à la bataille de Hastings (1066), « un jongleur nommé *Taillefer*,

Devant le duc allait chantant
De Charlemagne et de Roland
Et d'Olivier et des vassaux
Qui moururent à Roncevaux. »

Deux groupes principaux. — Ces poèmes, longtemps dédaignés de nos savants modernes, ont été remis en honneur par d'intelligents contemporains. On peut les ramener à deux groupes principaux.

1° LES CHANSONS DE GESTE[2] OU ÉPOPÉES CARLOVINGIENNES : *Charlemagne* en est le héros. La gloire que ce prince s'était acquise, soit en combattant les Saxons, soit en relevant l'empire d'Occident, avait grandi par la distance. Mille récits fabuleux couraient de bouche en bouche sur les exploits du grand empereur. Et comme l'unique préoccupation du moment était la guerre sainte ou la croisade, volontiers on le mettait aux prises avec les infidèles, et l'on transformait tous ses ennemis en disciples de Mahomet. A ce *cachet religieux* les chansons de geste joignent un *caractère féodal :* elles offrent une fidèle peinture des mœurs du moyen âge, et de la chevalerie qui en fut la gloire.

Citons, avec la *Chanson de Roland*, dont nous ferons une étude spéciale, *Berthe au grand pied*,

[1] *Robert Guiscard*, brave chevalier normand, fit, avec plusieurs de ses compatriotes, la conquête des Deux-Siciles (1080).

[2] Le mot *geste* signifiait au moyen âge « acte public, histoire ». C'est en ce sens qu'un chroniqueur latin de cette époque intitulait son livre : *Gestes de Dieu par les Francs.*

histoire légendaire de la mère de Charlemagne, souvenir de *cet heureux temps où la reine Berthe filait;* les *Quatre fils Aymon,* ou aventures de *Renaud* et de ses frères, bannis par Charlemagne, errant dans la forêt des Ardennes, avec leur unique coursier, le bon cheval *Bayard,* qui porte aisément les quatre frères en croupe.

2° Les romans de chevalerie. — Ils célèbrent les hauts faits du roi *Arthur,* qui, vers le VIe siècle, aurait gouverné les Bretons du pays de Galles, en Angleterre, peuple ami des récits merveilleux. Cet Arthur n'est qu'un prête-nom, un idéal de prince accompli. La légende lui attribuait l'institution du fameux ordre des *Chevaliers de la Table ronde,* ainsi nommé parce que ses membres, tous de haute noblesse, siégeaient autour d'une table circulaire pour qu'il n'y eût ni premier ni dernier. Chacun de ces chevaliers devint le héros d'un poème : *Tristan de Léonnois, Lancelot du Lac, le Chevalier au Lion,* etc. La féerie joue un grand rôle dans ces compositions; partout des anneaux magiques, des palais enchantés, des géants, des épées merveilleuses.

Les chansons de geste aussi bien que les romans de chevalerie sont en vers ; le nom de *romans,* donné à ces derniers, vient de ce qu'ils sont écrits en langue romane.

La Chanson de Roland [1].

Sujet de ce poème. — C'est ici la plus parfaite de nos épopées nationales. Le sujet en est à la fois historique et légendaire. L'histoire nous apprend, en effet,

[1] Ce terme de *chanson* ne doit pas être pris dans le sens vulgaire que nous lui donnons aujourd'hui; il veut dire ici *chant guerrier, cantilène,* selon l'expression des peuples du Nord. La *Chanson de Roland* était, en effet, l'hymne guerrier de nos chevaleresques aïeux. (Voir les vers cités plus haut.)

qu'en l'année 778 se livra au val de Roncevaux un combat, dans lequel les Gascons, tombant à l'improviste sur l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne, massacrèrent jusqu'au dernier homme. « Là, dit Eginhard[1], périt Roland, préfet de la marche de Bretagne. » La légende, s'emparant de ce mince récit, lui donna les proportions d'une épopée. Un poète, du nom de *Thérould,* recueillit ces souvenirs et les disposa en bon ordre.

Développement du sujet. — L'action comprend trois parties :

1° *La trahison de Ganelon.* — *Charlemagne* combat depuis sept ans sur la terre d'Espagne ; toutes les villes, à l'exception de Saragosse, se sont soumises à lui. *Marsile,* qui en est le roi, propose enfin de traiter. « Chevaliers francs, demande l'empereur à ses braves, quel messager enverrons-nous vers les païens[2] ? » Ganelon est choisi ; mais Ganelon est un traître... Tout en chevauchant sur la route de Saragosse, il complote avec l'ennemi la perte des Français, et surtout de *Roland,* le neveu de Charlemagne. Le plan de l'attaque est dressé avec Marsile. A son retour, Ganelon, rapportant à l'empereur de fausses promesses, le décide à reprendre le chemin de la France et à placer Roland à l'arrière-garde.

2° *La mort de Roland.* — Roland et les preux qui l'entourent cheminent sans défiance à travers les gorges des Pyrénées. Tout à coup, près du val de Roncevaux, apparaît la horde sarrasine, nombreuse, serrée. Ils sont plus de cent mille ; le combat semble imminent, et Charles est déjà loin !... Roland, les douze pairs et leur faible escorte soupçonnent une trahison ; mais, se

[1] *Éginhard,* secrétaire et peut-être gendre de Charlemagne, a écrit en latin l'histoire de ce prince.

[2] Pour l'auteur de *Roland,* les musulmans sont des païens, tout comme les Grecs et les Romains.

confiant dans la cause qu'ils défendent, ils demandent à Dieu pardon de leurs péchés et se battent comme des lions. Monté sur son agile coursier *Veillantif*, armé de sa bonne épée *Durandal*, Roland fait des païens un épouvantable carnage. Cependant ses braves, et parmi eux *Olivier*, son frère d'armes, son ami, tombent autour de lui. Le voilà presque seul sur le champ de bataille. Épuisé par ses blessures, le héros sent que *la mort lui gagne le cœur*. Il pense à son Dieu, *à sa douce France*, aux gens de son lignage[1], et meurt doucement, le visage tourné vers l'ennemi. En vain a-t-il essayé de briser son épée sur le roc pour la soustraire aux païens : l'acier a résisté et fendu la montagne[2].

3° *Les représailles.* — Avant de rendre l'âme, Roland a sonné de son cor, l'*olifant*, et les échos des Pyrénées ont porté jusqu'à Charles ce cri de détresse. L'empereur revient sur ses pas : grande est sa douleur en contemplant un tel désastre ; *il pleure, s'arrache la barbe*, et veut à tout prix venger la mort de son neveu. Le châtiment ne se fait pas attendre : les Sarrasins poursuivis sont jetés dans l'Èbre. Ganelon, convaincu de félonie, est écartelé comme un misérable. (M. C., 2.)

Beautés particulières de ce poème. — Ainsi le sujet de la *Chanson de Roland* est parfaitement *un ;* de plus, il est *national* et *religieux*. Pour la première fois se montre à nos regards l'image de la patrie, de cette *douce France*, comme le poète aime à la nommer. Que dire du *souffle chrétien* répandu à toutes les pages ? Ces guerriers bardés de fer ont au cœur la foi des martyrs ; ils volent à la mort avec ce courage calme et serein que nourrissent les divines espérances.

[1] *Lignage :* de la même lignée, toute la parenté.

[2] Cette légende, perpétuée d'âge en âge, a fait donner à une fissure naturelle du roc, en cet endroit, le nom de *Brèche de Roland*, encore usité aujourd'hui.

Le *caractère de Roland* est digne en tout d'un héros d'épopée. C'est le type du chevalier accompli : vaillance, générosité, audace téméraire, et en même temps douceur et bonté.

Que manque-t-il donc à notre beau poème pour égaler ceux d'Homère et de Virgile? Une *langue* suffisamment développée, propre à exprimer toutes les nuances de la pensée et du sentiment. Néanmoins nous pouvons à bon titre nous glorifier de cette œuvre nationale. « Il n'est pas possible, écrit Léon Gautier, l'un de ses plus intelligents traducteurs, il n'est pas possible qu'elle meure cette France de Roland, cette France malgré tout si chrétienne! »

2° Compositions satiriques.

La satire parmi le peuple. — Tandis que les cours et les châteaux se repaissaient à l'envi d'épopées chevaleresques, le peuple avait aussi ses poètes. Or ceux-ci s'adonnèrent surtout à la satire. *Le Français, né malin,* selon Boileau, a toujours possédé au plus haut degré le talent de critiquer avec finesse; il a dans le caractère un entrain, une jovialité qu'aucune vicissitude ne semble pouvoir altérer. La malice coule donc à flots chez nos vieux auteurs populaires, malice rendue plus piquante encore par l'air de bonhomie dont elle s'enveloppe.

Roman du Renard (XIIe siècle). — Le *Roman du Renard* est un long poème dans-lequel, sous des noms d'animaux choisis à dessein, la société féodale, avec ses abus et ses vices, est critiquée de mille manières. Le *Lion* est le roi de cette monarchie. *Grosbrun,* l'ours; *Tybers,* le chat; *Brichemer,* le cerf, etc., quadrupèdes et volatiles, sont des sujets plus ou moins fidèles. Au premier rang, parmi la gent turbulente,

apparaissent *Renard* ou *Gorpil*[1] et *Ysengrin* ou le loup : l'un plus rusé, l'autre plus fort. — On trouve dans le cadre de cette satire comme un prélude des fables de La Fontaine. (M. C., 3.)

Roman de la Rose. — Le *Roman de la Rose* parut un siècle plus tard. Il porta si loin les libertés de la satire, que l'Église dut le condamner. L'épisode principal de ce long poème est la conquête d'une rose merveilleuse renfermée dans un jardin habilement défendu. Deux poètes, *Guillaume de Lorris* et *Jean de Meung*[2], y travaillèrent tour à tour. Les personnages mis en scène, *dame Oyseuse, Honte, Peur, Malebouche* (médisance), etc., ne sont que des fictions allégoriques. On y trouve des portraits ingénieusement rendus, tel est celui de l'*Oisiveté :*

Il paroit bien à son atour
Qu'elle étoit peu embesoignée :
Quand elle s'étoit bien pignée (peignée),
Et bien parée et atournée,
Si étoit faite sa journée.

Fabliaux. — Les fabliaux sont de joyeux contes. La malice gauloise y montre plus de sans-gêne que nulle part ailleurs. L'un de ces petits récits, *le Vilain mire* (le Paysan médecin), a fourni à Molière le sujet d'une de ses pièces, *le Médecin malgré lui.*

Il ne faut pas confondre les fabliaux avec la *fable* ou apologue, que cultivait à cette époque une aimable

[1] C'est dans ce roman que le nom de *renard* (ou *renart*) est employé pour la première fois au lieu de *gorpil,* par lequel la vieille langue désignait cet animal. Renard est un nom d'homme, *Renaud, Reginard*, appliqué par plaisanterie au rusé quadrupède.

[2] Ces deux poètes prennent leurs noms du lieu de leur naissance : *Lorris,* petite ville du Loiret, près de Montargis, et *Meung-sur-Loire,* près d'Orléans. Jean de Meung est aussi nommé *Clopinel* ou boiteux.

femme poète, *Marie de France* : La Fontaine n'a point dédaigné de s'inspirer de ses œuvres.

3° Poètes lyriques au nord de la Loire.

I. **Thibaut de Champagne** (XIII[e] siècle). — Thibaut IV, comte de Champagne et roi de Navarre, appartient à la fois au Nord et au Midi. Esprit fin et délicat, il fit passer dans la langue d'oïl le rythme gracieux des troubadours. On croit que plusieurs de ses chants furent dédiés à la reine Blanche de Castille, qui à l'époque troublée de sa régence sut gagner à la cause royale ce puissant seigneur. Par un secret instinct de l'harmonie, Thibaut de Champagne mêla le premier les *rimes masculines* et les *rimes féminines*, ce qui devint dès lors une des règles de notre versification.

II. **Charles d'Orléans** (1391-1465). — Charles d'Orléans était neveu du roi Charles VI. Sa mère, Valentine de Milan, lui inspira ce goût des arts et des lettres qu'il sut conserver intact au milieu des plus accablantes vicissitudes. A peine âgé de seize ans, le jeune prince perdit son père, assassiné par le duc de Bourgogne. Jeté dès lors au sein de la guerre civile, fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, il demeura vingt-cinq ans exilé de sa patrie.

C'est en Angleterre que Charles d'Orléans a composé la plupart de ses poésies : *ballades, complaintes, rondeaux.* (M. C., 4.) Elles se distinguent par la grâce et l'harmonie, mais renferment peu d'idées neuves. Le retour du printemps lui a cependant inspiré des strophes bien fraîches, qu'on aime à citer :

Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Et s'est vestu de broderye,
De soleil luyant, cler et beau...

III. **Villon.** — Villon appartient à la même époque. Enfant du peuple de Paris, il mena, au sein de la misère, une existence vagabonde. Ses paresses d'écolier lui arrachaient plus tard de touchants aveux :

Mais quoy ! moy je fuyois l'école,
Comme fait le mauvais enfant.
En escrivant cette parole,
A peu que le cueur ne me fend.

Les œuvres de Villon, *ballades, complaintes,* sont trop souvent l'écho de sa vie ; on y peut recueillir néanmoins deux ou trois pièces charmantes, pleines d'une poésie vraie et personnelle. Cet échappé de la potence, — car il la mérita plusieurs fois, — conserve dans ses vers quelques instincts généreux ; il salue l'héroïne de Vaucouleurs :

Jehanne la bonne Lorraine,
Qu'Anglois bruslèrent à Rouen !

Lorsqu'il parle de sa bonne mère, *povrette et ancienne,* on sent comme des larmes dans sa voix, au souvenir de cette humble femme, qui pleura sans doute elle-même sur les désordres de son fils. (M. C., 5.)

4° Essais dramatiques.

Origines de notre théâtre : les Mystères. — C'est sous les voûtes de nos antiques cathédrales qu'il faut aller chercher les premiers germes de l'art dramatique en France. A cette époque de foi (du XIe au XIIIe siècle), alors que le salut était vraiment la grande, l'unique affaire, le peuple chrétien accueillait avec allégresse le retour des fêtes annuelles. Au milieu des pompes du culte, il voyait se dérouler de délicieux spectacles, dans lesquels tout parlait à son cœur. Noël, l'Épiphanie, Pâques et quelques autres solennités donnaient

lieu à de véritables mises en scène, avec dialogues et personnages.

Bientôt on sépara de l'office proprement dit ces *Mystères*, qui furent représentés sur la place voisine. Le clergé s'y prêtait volontiers, avançant ou retardant l'heure des vêpres, et abandonnant aux pieux acteurs les riches ornements des sacristies.

Le Mystère de la Passion. — Entre tous ces Mystères, celui de la *Passion* était sans contredit le plus émouvant, le plus propre à fournir un admirable drame; aussi domina-t-il tous les autres. Plusieurs poètes travaillèrent à le disposer pour la scène; cette vaste composition ne compte pas moins de soixante mille vers.

Le privilège de le représenter fut exclusivement réservé aux *Confrères de la Passion*, modestes artisans, maîtres maçons, menuisiers, serruriers, qui, les jours de dimanche et de fêtes chômées, s'improvisaient acteurs pour récréer la foule. On ne leur demandait d'autre talent que d'entrer au vif de leur sujet, à tel point que, selon certaine chronique, le personnage représentant Notre-Seigneur faillit parfois succomber sous des coups bien réels, et que Judas resta un jour *presque mort en pendant*.

Un échafaud, dressé à l'extrémité d'une vaste salle, formait la scène, que l'on divisait en trois compartiments. Le plus élevé représentait le paradis; le monde occupait le milieu : là se déroulait l'action; l'enfer, sorte de gueule béante, était au-dessous, s'ouvrant et se fermant selon le besoin. Point de coulisses, mais seulement des banquettes placées à droite et à gauche : les acteurs, qu'ils fussent Lucifer ou saint Michel, Pilate ou Barabbas, s'y retrouvaient ensemble après avoir rempli leur rôle.

Le Mystère de la Passion n'est pas assurément un chef-d'œuvre littéraire; il renferme toutefois d'admi-

rables passages dans lesquels la foi naïve des auteurs, mise en présence d'un tel sujet, s'élève à la vraie poésie[1]. (M. C., 6.)

Les Farces de la Basoche. — Les Confrères de la Passion se maintinrent jusqu'au milieu du xvie siècle. Près d'eux s'était fondée une association rivale, celle de *la Basoche*[2], composée des clercs de procureurs. Elle offrait au public des spectacles d'un genre bien différent, les *farces*, pièces bouffonnes et licencieuses, qui contenaient en germe la comédie moderne.

La farce de l'avocat Pathelin mérite seule d'être mentionnée : elle pétille d'esprit, de franche gaieté, et le style en est excellent pour l'époque. — Maître *Pierre Pathelin*, avocat pauvre et fripon, a su, par de mielleuses paroles, escroquer six aunes de drap à son voisin *Guillaume*. Il le paye en scènes de folie, et se croit quitte ; d'autant que, sur les entrefaites, il a le bonheur de gagner le procès d'*Agnelet*, l'un des bergers de ce même Guillaume. Agnelet, d'après le conseil de Pathelin, n'a répondu au juge que par des *bée! bée!* imités de ses moutons. Vient le moment de solder l'avocat. *Bée! bée!* continue le berger, qui a retenu fidèlement la leçon. Pathelin se retire l'oreille basse[3]. (M. C., 7.)

[1] La *Passion* a souvent inspiré, avec plus ou moins de bonheur, les poètes chrétiens. Tous les dix ans, depuis trois siècles, ce *Mystère* est représenté à *Oberammergau* en Bavière, avec un luxe de personnages et une vérité de tableaux dont tout le monde a entendu parler.

[2] Le nom de *Basoche* est la traduction populaire de *basilica*, « palais royal, » par allusion aux clercs et aux *gens du palais de justice* qui en faisaient partie.

[3] Ce personnage de *Pathelin*, à la langue mielleuse et traîtresse, nous a valu les expressions *pateliner*, *patelinage*, qui désignent des manières d'agir semblables à celles du rusé avocat.

CHAPITRE II

LA PROSE AU MOYEN AGE

Nos premiers chroniqueurs.

Les premières œuvres un peu célèbres en prose appartiennent à l'histoire : ce sont les Chroniques [1] et les Mémoires de *Villehardouin*, de *Joinville*, de *Froissart*, de *Comines*.

I. **Villehardouin** (1155-1213). — Geoffroy de Villehardouin, maréchal de Champagne, se trouva au nombre des chevaliers français qui, en 1204, sous prétexte d'une quatrième croisade, s'emparèrent de Constantinople et y fondèrent l'empire latin. Plus accoutumé à manier la lance qu'à tenir la plume, le brave maréchal voulut cependant enregistrer les faits mémorables dont il avait été le témoin et l'acteur. Tel est l'objet de l'*Histoire de la conquête de Constantinople*.

Au point de vue *historique*, cet ouvrage est absolument digne de foi ; l'auteur raconte simplement ce qu'il a vu ou ce qu'il a fait : « Et bien témoigne Geoffroy de Villehardouin, maréchal de Champagne, » répète-t-il souvent pour appuyer ses dépositions. Simple dans sa foi, il ne se trouble de rien, parce qu'il reconnaît en tous les événements l'intervention de la Providence.

Comme *écrivain*, Villehardouin rappelle l'homme de guerre ; peu d'ornements, rien pour l'effet. La pauvreté d'une langue à peine ébauchée le ramène souvent

[1] Les *Chroniques* sont des histoires générales ou particulières, dans lesquelles on suit sans art l'ordre des temps. Les *Mémoires* retracent des événements contemporains, auxquels souvent l'auteur a été mêlé.

aux mêmes tournures. On ne peut guère le lire aujourd'hui qu'avec le secours d'une traduction.

II. **Joinville** (1224-1319). — Jean, sire de Joinville[1], appartient également à la Champagne. Sénéchal[2] de cette province, il porte dans l'histoire le titre plus honorable encore d'ami et de confident de saint Louis. Lorsque le pieux monarque se croisa pour la première fois, Joinville crut devoir le suivre. L'heure du départ lui coûta bien des larmes : « Jamais, avoue-t-il, je ne voulus en m'éloignant retourner mes yeux vers Joinville, de peur que le cœur ne m'attendrît au penser de ma femme, de mes deux enfants et du beau château que je laissais. » Il alla rejoindre saint Louis dans l'île de Chypre, prit part aux grands combats que ce prince eut à soutenir en Égypte, et resta près de lui durant sa captivité. De retour en France, Joinville fut le témoin constant de la sage administration et des vertus du saint roi, auquel il survécut de longues années.



Joinville.

[1] *Joinville*, petite ville de la Haute-Marne, chef-lieu d'une ancienne baronnie. — Le titre de prince de Joinville a été porté par l'un des fils de Louis-Philippe.

[2] La charge de sénéchal consistait à rendre la justice au nom du roi et des seigneurs. Joinville était, de plus, *grand maître* ou premier officier de la maison de Champagne.

Dieu lui réserva dans sa vieillesse le bonheur de voir son maître bien-aimé élevé sur les autels.

Son histoire de saint Louis. — Nous avons de Joinville l'*Histoire de saint Louis,* œuvre précieuse à plus d'un titre. Rien de charmant comme les naïfs récits du bon sénéchal, qui mêle volontiers ses réflexions aux faits qu'il rapporte. Il s'étonne et *s'émerveille* de tout ce qui le frappe, sur mer et en Égypte. Parfois, avec une aimable liberté, il tient tête au pieux roi, qui aime sa franchise. Son livre met en pleine lumière la physionomie si belle, si sympathique du monarque le plus accompli que Dieu ait donné à la France. (M. C., 8.)

III. **Froissart** (1333-1410). — Jehan Froissart, né à Valenciennes, nous a transmis, dans sa *Chronique de France et d'Angleterre,* les faits principaux de la guerre de Cent ans jusqu'à l'année 1400. Ce ne sont plus ici de simples mémoires, c'est déjà l'histoire générale. Or, à cette époque, les matériaux de l'histoire ne gisaient point dans les archives poudreuses; il fallait les recueillir de la bouche même de ceux qui avaient pris part aux événements ou qui s'en étaient instruits par ouï-dire. Monté sur son cheval gris, sa malle en croupe, tenant en laisse un blanc lévrier, Froissart entreprit donc une série de voyages en France et à l'étranger. Partout il questionnait, regardait, ayant soin de *coucher par écrit* les anecdotes qu'il se faisait raconter : ainsi composa-t-il son ouvrage.

Il n'a pas toujours eu soin d'en bien unir les parties; mais il excelle à rendre un spectacle, un tournoi, une bataille : c'est le grand *peintre de la chevalerie féodale.* L'une des scènes les plus émouvantes de notre histoire, le *Dévouement des six bourgeois de Calais,* a été retracée par Froissart d'une manière inimitable. (M. C., 9.)

IV. **Comines** (1447-1509). — Philippe de Comines était flamand, comme Froissart. Il passa du service de Charles le Téméraire, son souverain légitime, à celui de Louis XI, qu'il aida même à sortir du guet-apens de Péronne. Jamais conseiller ne pénétra mieux les vues d'un maître tel que Louis XI. Comines entra dans toutes les entreprises de ce prince, pour qui la fin, hélas! justifiait les moyens. Les rôles changèrent sous Charles VIII; l'ancien favori fut disgracié : il endura même quelque temps le supplice des cages de fer inventé par Louis XI, et mourut en exil.

Ses MÉMOIRES SUR LOUIS XI ET CHARLES VIII inaugurent en France l'*histoire politique*. Il ne s'agit plus pour Comines de décrire les prouesses guerrières, les brillants tournois; son but à lui, c'est de *pénétrer les causes et les conséquences* des événements. Dès le début de la lutte entre Louis XI et Charles le Téméraire, il prévoit la ruine de celui-ci, qui, enflé de sa prétendue victoire de Montlhéry, *ne veut plus user de conseil d'homme*, mais du sien propre.

Le devoir de Comines eût été de blâmer les déloyautés de son maître. S'il n'a pas assez d'indépendance pour le faire, du moins a-t-il compris et souvent proclamé l'action toute-puissante de Dieu, menant à son gré les rois et les peuples. Lorsqu'il nous peint Louis XI, sur le bord de sa tombe, tristement enfermé dans son château du Plessis-lès-Tours, il se rappelle les terribles cages de fer, et voit dans les angoisses du monarque comme la punition de ses cruautés passées : *Les cages*, dit-il, *où il avoit tenu les autres, avoient quelque huit pieds en quarré; et luy, qui étoit si grand roi, n'avoit qu'une petite cour de chasteau à se promener : encore n'y venoit-il guère.*

La langue de Comines se passe déjà de traduction; son style est grave et sérieux, comme celui d'un homme d'affaires.

V. **Christine de Pisan** (1363-1431). — Parmi les autres chroniqueurs du moyen âge, il suffit de citer Christine de Pisan, l'une des femmes les plus distinguées du XIVe siècle. Elle était fille de Thomas de Pisan, astrologue[1] italien que Charles V avait établi à sa cour. Comblée elle-même des bienfaits de ce prince, elle s'est plu à en retracer l'histoire dans son livre des *Faits et bonnes mœurs du bon roy Charles*. C'est un touchant portrait, inspiré et peut-être embelli par la reconnaissance. Christine était fort savante, parlait latin *aussi bien qu'homme d'Eglise*. Ses *poésies*, aujourd'hui oubliées, eurent faveur de son vivant à la cour des princes.

TABLEAU SYNOPTIQUE

Introduction.	Œuvres littéraires. — Genres littéraires.		
	Histoire littéraire en général.		
	Division.	Littérature française.	
		Littératures étrangères.	

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Origines de la langue.	*Gaulois* ou celte, *latin*, *langue germanique* ou des Francs.	
Premiers développements.	Langue romane.	*Langue d'oc*, au Midi.
		Langue d'oïl, au Nord.
Division de la littérature française : Cinq périodes.	*Moyen âge* (XIe au XVIe siècle).	
	Renaissance (XVIe siècle).	
	Siècle de Louis XIV (XVIIe siècle).	
	— *du philosophisme* (XVIIIe siècle).	
	Littérature contemporaine (XIXe siècle).	

[1] La plupart des princes, à cette époque, avaient à leur cour un astrologue attitré, qui lisait pour eux dans les astres les soi-disant secrets de l'avenir.

Ire PÉRIODE : MOYEN AGE

Poésie.

LA POÉSIE AU MIDI DE LA LOIRE (Langue d'oc).	La *Provence* voit fleurir les troubadours.	
	Principaux troubadours.	GUILLAUME DE POITIERS. — RICHARD CŒUR-DE-LION. — BERTRAM DE BORN. — BERNARD DE VENTADOUR.
LA POÉSIE AU NORD DE LA LOIRE (Langue d'oïl).	Genres cultivés.	Épique, satirique, lyrique, dramatique.
	Nos épopées nationales.	1° *Chansons de geste :* **la Chanson de Roland.** 2° *Romans de chevalerie :* célèbrent les chevaliers de la Table ronde.
	Compositions satiriques.	*Roman du Renard* (XIIe siècle). — *de la Rose* (XIIIe siècle).
	Poètes lyriques.	**Thibaut de Champagne.** **Charles d'Orléans :** *Ballades et Complaintes.* **Villon :** *Ballades et Complaintes.*
	Essais dramatiques.	Origines de notre théâtre : *les Mystères.* MYSTÈRE DE LA PASSION. FARCES DE LA BASOCHE : *l'Avocat Pathelin.*

Prose.

NOS PREMIERS CHRONIQUEURS (XIIe au XVe siècle).	**Villehardouin :** *Histoire de la Conquête de Constantinople.* **Joinville :** *Histoire de saint Louis.* **Froissart :** *Chronique de France et d'Angleterre.* **Comines :** *Mémoires sur Louis XI et Charles VIII.* **Christine de Pisan :** *Faits et bonnes mœurs du bon roy Charles.*

IIe PÉRIODE — RENAISSANCE

(XVIe SIÈCLE)

I. **Ce qu'on entend par Renaissance.** — Le XVIe siècle est marqué en France par un prodigieux mouvement intellectuel connu sous le nom de *Renaissance*. C'est, en effet, comme un esprit nouveau qui inspire les littérateurs et les artistes.

L'ITALIE avait donné l'impulsion. Les Grecs, exilés de Constantinople après la prise de cette ville par les Turcs, s'étaient réfugiés dans son sein; ils apportaient avec eux les chefs-d'œuvre de leur littérature, ignorés jusque-là de l'Occident. Cette révélation soudaine communiqua à tous les esprits un merveilleux élan que secondèrent de grands papes, *Jules II, Léon X,* et des princes illustres, à la tête desquels les *Médicis*. L'imprimerie, récemment découverte à Mayence, permit de multiplier les manuscrits rares et précieux.

Les guerres que trois de nos rois, Charles VIII, Louis XII et François Ier, soutinrent en Italie, communiquèrent à la FRANCE l'enthousiasme qui remuait la péninsule. *François Ier*, le *Père des lettres,* mit à profit une si louable ardeur : peinture, architecture, poésie, tout prit essor. Il fonda le *Collège de France,* dit *des trois langues,* pour l'enseignement du grec, du latin et de l'hébreu.

II. **L'antiquité étudiée avec ardeur.** — La science compte alors de vrais héros. Pour n'en citer qu'un seul exemple, on raconte que *Budé,* le grand restau-

rateur des études grecques, était tellement passionné pour le travail, que pendant dix ans il ne sortit pas un seul jour de sa maison. Le feu ayant pris chez lui, un de ses domestiques courut tout effrayé pour le prévenir : « Avertissez ma femme, répondit-il tranquillement ; vous savez que je ne me mêle pas des affaires du ménage. » La jeunesse, de son côté, n'était pas moins avide d'aller s'abreuver aux sources de l'antiquité. « Nous étions debout à quatre heures du matin, écrit un écolier du temps, et, ayant prié Dieu, allions à cinq heures aux études, nos gros livres sous le bras, nos écritoires et nos chandeliers à la main. » — « Je me suis donné de toute mon âme à l'étude du grec, disait un autre, et aussitôt que j'aurai quelque argent, j'achèterai des livres grecs d'abord, puis ensuite des vêtements. »

Il est à regretter que bien des savants de cette époque aient composé leurs ouvrages en latin, soit dans le but d'obtenir une réputation européenne, soit parce que notre langue, selon le mot de Montaigne, *manquait encore un peu de façon.*

CHAPITRE I

LA POÉSIE AU XVI[e] SIÈCLE

§ 1. — **Clément Marot** (1495-1544)

I. **Biographie.** — Clément Marot, né à Cahors, fut admis à la cour, peu après l'avènement de François I[er], comme valet de chambre de Marguerite de Valois, sœur de ce prince. Poète aimable et enjoué, il devint bientôt le favori de cette cour où brillaient l'esprit et

les talents. Son existence eût pu s'écouler sans nuage; mais la légèreté de sa conduite lui attira de fâcheuses mésaventures. Enfermé au Châtelet[1] comme coupable d'avoir soutenu le parti de la Réforme, il n'est délivré par François Ier que pour se compromettre encore. Nouvelle requête adressée à ce prince : « Trois grands pendards, lui raconte-t-il, sont venus me saisir par les deux bras, et m'ont mené *ainsi qu'une espousée,*

Non, pas ainsi, mais plus roide un petit. »

Sa *traduction des Psaumes,* condamnée par la Sorbonne[2], l'obligea enfin de quitter la France. La société mondaine s'était permis d'adapter ces hymnes à des airs de vaudeville, et l'on allait le soir les chanter au Pré-aux-Clercs[3]. Depuis, les calvinistes firent des *Psaumes* de Marot leur chant de guerre. Ce poète mourut à Turin, plus protestant que catholique.

II. **Poésies de Marot.** — Il a surtout composé des poésies légères : *rondeaux, ballades;* ses *épîtres* ou *lettres en vers* forment la meilleure partie de son œuvre. Trois surtout méritent d'être citées : la première est adressée du Châtelet *à son ami Lyon Jamet;* il lui raconte la fable *du Lion et du Rat*, et s'en fait l'application à lui-même :

Or viens me voir pour faire le Lion :
Et je mettrai peine, et sens et étude
D'être le Rat exempt d'ingratitude.

[1] Le *grand Châtelet*, forteresse construite à Paris, sur la rive droite de la Seine, renfermait une célèbre prison.

[2] La *Sorbonne*, institution due à Robert de Sorbon, chapelain de saint Louis, centre des hautes études théologiques : elle en décidait les questions.

[3] Le *Pré-aux-Clercs* était un champ situé sur la rive gauche de la Seine : les écoliers ou clercs de l'Université en avaient fait leur lieu de promenade.

La seconde, *Au Roi pour le délivrer de prison,* n'est pas moins remarquable. Marot se reconnaît coupable et conclut ingénieusement :

Encor, posé le cas que je l'eusse fait,
Au pis aller n'écherrait qu'une amende :
Prenez le cas que je vous la demande,
Je prends le cas que vous me la donnez.

Enfin l'*Epître au Roi, pour avoir été dérobé* par certain valet de Gascogne, étincelle de traits heureux. Le poète ne demande au monarque qu'un prêt en bonne forme, s'engageant à le rembourser *quand sa renommée cessera.* (M. C., 10.)

III. **Ses qualités comme écrivain.** — Clément Marot, *le plus gentil des premiers poètes français,* selon le mot d'un contemporain, se distingue par l'*originalité ;* il a son genre, son cachet : on dit encore aujourd'hui le *style marotique.* Il ne brille pas moins par l'*esprit,* la finesse de la repartie, enfin par la *grâce* et la *délicatesse.* Aussi Boileau a-t-il vanté son *élégant badinage.* Non pas que le valet de Marguerite de Navarre se respecte toujours ; mais il représente, si l'on veut, *Villon à la cour,* Villon corrigé de ses vices grossiers et façonné aux manières du grand monde.

IV. **Disciples de Marot : Marguerite de Navarre, Des Périers.** — Marot fit école. *Marguerite de Valois,* depuis *reine de Navarre,* ne dédaigna pas de se faire initier par maître Clément, son valet, aux secrets de la poésie. Elle a laissé des pièces de genres divers, réunis sous le titre gracieux de *Marguerites*[1] *de la Marguerite des princesses.* Mais l'élève demeure inférieure au maître.

[1] Marguerite, en latin, signifie *perle* (*margarita*). Le titre de cet ouvrage équivaut donc à celui-ci : *Perles de la perle des princesses.*

Une œuvre en prose, l'*Heptaméron*[1] ou *Nouvelles de la reine de Navarre,* lui a surtout mérité place parmi les littérateurs de la Renaissance. Ces contes, donnés par l'auteur comme édifiants et moraux, sont loin de justifier cette annonce. On n'en peut louer que la forme et le style.

Bonaventure des Périers, secrétaire de Marguerite, a laissé comme elle des *poésies* et des *nouvelles.* C'est à lui que La Fontaine a emprunté l'original de sa charmante fable *la Laitière et le Pot au lait.*

§ II. — Ronsard et la Pléiade (1524-1585)

I. **Biographie. —** Pierre de Ronsard, né au château de la Poissonnière, non loin de Vendôme, ne fut d'abord qu'un jeune page ami du plaisir. De la cour de France il passa à celle de Jacques V, roi d'Ecosse. Une surdité complète, qui l'atteignit de bonne heure, le porta vers la culture des lettres. Revenu à Paris, il se livra pendant cinq ans, sous la direction du savant Dorat[2], à l'étude du grec et du latin. « Il travaillait, raconte son maître, jusqu'à deux ou trois heures après minuit, et, se couchant, réveillait Baïf, qui se levait, prenait la chandelle et ne laissait pas refroidir la place. »

De si studieux labeurs l'élevaient déjà dans l'estime publique à une distance considérable de Marot. Lorsque parut son premier volume d'*Odes*, ce fut un

[1] L'*Heptaméron* ou les *sept journées :* les nouvelles qui forment ce recueil sont censées racontées dans cet espace de temps par dix nobles voyageurs. Marguerite de Navarre imite le ***Décaméron*** (*dix journées*) de l'Italien Boccace. (Voir *Litt. italienne,* p. 317.)

[2] *Dorat*, directeur du collège de Coqueret, à Paris, membre de la Pléiade, aussi bien que *Baïf*, nommé quelques lignes plus loin.

enthousiasme universel, et pour l'auteur le commencement de la plus surprenante fortune. On ne manqua pas de lui trouver, ainsi qu'il convient aux grands hommes, des fastes héroïques, jusqu'à compter des rois parmi ses ancêtres. Un ingénieux rapprochement fit comparer à Homère devenu aveugle « ce bienheureux sourd, qui avait su donner des oreilles au peuple français pour entendre les mystères de la poésie ». Henri II, François II, le comblèrent de biens et d'honneurs ; Charles IX, plus prodigue encore, lui aurait adressé ces vers si délicats :

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit estre à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons des couronnes :
Mais, roi, je la reçus ; poète, tu les donnes...

Ce concert de louanges ne pouvait manquer d'enfler de gloire celui qui en était l'objet. Aussi Ronsard tenait-il à distance tous ses contemporains, disant naïvement « que ses rivaux auraient beau frapper la table plus de cent fois et se gratter la tête, ils ne parviendraient jamais à imiter la moindre gentillesse de ses vers ». La mort le frappa en 1585, dans tout l'éclat de sa gloire. Quelques années encore, et Malherbe, puis Boileau, feront, par des critiques sans merci,

Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.
(BOILEAU, *Art poétique*.)

II. **Poésies de Ronsard.** — Le premier en France, Ronsard, marchant sur les traces des anciens, composa des *odes : Je pindarise*[1], disait-il alors avec emphase. Ses *élégies* sont plus vraies, plus naturelles

[1] C'est-à-dire : « J'imite Pindare. » (Voir page 223.)

que ses odes. Il a ébauché une épopée, *la Franciade,* œuvre absolument nulle. Même échec dans ses *Églogues,* que Boileau qualifie d'*idylles gothiques,* ce qui équivaut à ridicules. (M. C., 11.)

III. **Défauts et qualités.** — Considéré comme *chef d'école,* c'est-à-dire comme réformateur qui enseigne, Ronsard est *exagéré, absurde.* Sous prétexte de renouveler la langue et la poésie, il invente des mots grotesques : *mâche-lauriers* (les poètes), *serpents-pieds* (des géants), *Nourrit-Vigne* (Bacchus) ; il en accepte même d'étrangers, car *sa muse parle grec et latin.*

Si l'on ne regarde en lui que le *poète,* on trouve souvent à louer dans ses œuvres. Il a inventé des rythmes nouveaux, dont plusieurs sont très gracieux. Lorsqu'il dépose son rôle de réformateur, il trouve des vers charmants ; telle est cette exclamation mélancolique :

Le temps s'en va, le temps s'en va, ma dame;
Las! le temps, non; mais *nous* nous en allons!

IV. **La Pléiade.** — Six des plus intrépides partisans de Ronsard formèrent avec le maître la célèbre *Pléiade*[1]. On sait qu'une constellation composée de sept étoiles porte ce nom ; le rapprochement était facile : des astres nouveaux se levaient sur la France. Leur éclat ne fut pas de longue durée. *Joachim du Bellay,* le plus connu de tous ces poètes, est l'auteur d'une sorte de *manifeste* ou proclamation en faveur de la langue française : il souhaite à sa langue maternelle les privilèges du grec et du latin. Ainsi pensait et parlait Ronsard, dont du Bellay n'était que l'écho. — *Jodelle,* autre illustration de la Pléiade, choisit pour sa part la tragédie. Abandonnant les mystères

[1] Ces poètes étaient : *Joachim du Bellay, Antoine de Baïf, Belleau, Jodelle, Dorat, Jamin* et *de Thiard.*

et les *farces* dont on était las, il donna quelques pièces imitées des Grecs : *Cléopâtre*, *Didon*.

L'école de Ronsard, en dépit des ridicules qu'on lui reconnaît, prépara de loin, par son culte de l'antiquité, le siècle de Louis XIV. Elle eut, entre beaucoup d'autres torts, celui de s'imaginer qu'une poésie réservée aux seuls savants puisse jamais être une poésie vraie et naturelle.

§ III. — Véritable réforme poétique.

Malherbe (1555-1628).

I. **Biographie.** — La ville de Caen s'honore d'avoir vu naître Malherbe. Attaché cemme secrétaire au gouverneur de la Provence, il vécut dans le Midi jusqu'à l'âge de cinquante ans. Quelques poésies, rares mais soignées, lui avaient conquis de sincères admirateurs. « Or, raconte l'un de ses biographes, Henri IV demandant un jour au cardinal du Perron s'il faisait encore des vers, le prélat n'hésita pas à lui répondre qu'il ne fallait plus que personne s'en mêlât après M. de Malherbe, gentilhomme de Normandie ; qu'il avait porté la poésie française à un si haut point que personne n'en pourrait jamais approcher. » Cette



Malherbe.

réflexion piqua vivement le roi ; aussi, dès qu'il le put, fit-il mander le poète. Comprenant, avec son rare bon sens, le caractère de ce génie patient et correct, il le retint près de sa personne et se l'attacha par des bienfaits. Malherbe, de son côté, mit tout son talent au service de la royauté, et se plut à célébrer les grandes actions de Henri IV, puis de Louis XIII. Ce n'était là toutefois que la moindre partie de sa tâche : réformer la langue, régler la poésie, tel fut avant tout le but qu'il poursuivit. Quelques anecdotes transmises par les contemporains nous le montrent à l'œuvre.

Henri IV lui présentant un jour une lettre de Louis XIII encore enfant, l'impitoyable grammairien ne s'arrêta qu'à la signature, et demanda au roi si M. le Dauphin ne s'appelait pas *Louis*. « Sans doute, répondit le monarque. — *Et pourquoi donc le fait-on signer Loys ?* » Un magistrat sollicitait son avis sur des vers de sa composition ; Malherbe, après les avoir lus : *Il faut,* lui dit-il, *que vous ayez été condamné à être pendu ou à faire ces vers-là, parce qu'à moins de cela vous n'eussiez jamais exposé votre réputation en produisant une pièce si ridicule.*

Il méprisait les critiques des partisans de Ronsard, lesquels poursuivaient de leurs traits ce *regratteur de mots,* ce *tyran des syllabes.* Malherbe répondait tranquillement que, s'il s'y mettait, il ferait de leurs fautes un livre plus gros que leurs livres mêmes. Il fit mieux encore : dans des réunions intimes tenues en son modeste logis, avec ses disciples, Racan, Maynard[1], etc., il annota et réduisit à néant les

[1] Racan (1589-1670) s'est rendu célèbre dans la *poésie pastorale ;* il a quelques passages heureux, et des vers bien connus :

Heureux qui vit en paix du lait de ses brebis,
Et qui de leur toison voit filer ses habits...

Maynard n'a laissé que des *poésies légères.*

œuvres de Ronsard, justifiant ses ratures par des réflexions de ce genre : *sottise non pareille, pâté de chevilles, niaiserie, pédanterie.* Quelqu'un se présentant un jour pendant l'une de ces séances, et demandant M. le président (Maynard, président au tribunal d'Aurillac) : *Quel président demandez-vous?* s'écria vivement Malherbe, *il n'y a pas ici d'autre président que moi.*

La vieillesse ne ralentit rien de son ardeur. Balzac[1] nous représente, non sans malice, « ce vieux pédagogue de la cour, qui s'appelait lui-même le grammairien en lunettes et en cheveux gris, qui faisait de grandes affaires pour distinguer entre *pas* et *point,* et traitait la question des *participes* et des *gérondifs*[2] comme si c'eût été celle de deux peuples voisins l'un de l'autre et jaloux de leurs frontières. » La mort le surprit, ajoute-t-il, sur l'arrondissement d'une période : en effet, à ses derniers instants, Malherbe reprenait encore les fautes de français échappées à sa servante, disant qu'il voulait défendre jusqu'à la fin la pureté de la langue. Il n'oublia pas toutefois de remplir ses devoirs de chrétien.

II. **Poésies de Malherbe.** — Elles consistent en *odes, paraphrases de psaumes, stances.* (M. C., 12.) On cite, parmi ses meilleures pièces, l'*ode à Louis XIII* partant pour combattre les Rochellois, et les *stances à son ami du Perrier* au sujet de la mort de sa fille :

Ta douleur, du Perrier, sera donc éternelle...

III. **Malherbe réformateur de la langue.** — Notre langue, bien imparfaite encore au XVIe siècle, était de plus menacée, grâce à l'école de Ronsard, par l'inva-

[1] *Balzac*, voir 3e Période : *Hôtel de Rambouillet*, page 54.

[2] Le *gérondif*, terme de grammaire latine, désigne en français le participe présent précédé de la préposition *en*.

sion du *grec* et du *latin*. Divers *patois provinciaux* s'y mêlaient également ; le gascon, par exemple, s'était introduit à la cour avec le roi béarnais. Malherbe poursuivit tous ces emprunts mal assortis ; il voulait une langue unique, dont Paris fût le centre, et conseillait de rechercher le vrai sens des mots près des *crocheteurs du Port au foin*, c'est-à-dire dans la bouche même du peuple parisien. Ce soin minutieux du langage porta d'heureux fruits ; nous le retrouverons, au siècle suivant, pratiqué dans les sociétés littéraires, telles que l'Hôtel de Rambouillet.

IV. **Malherbe poète.** — Pour la poésie, Malherbe vise à une *noble simplicité*, à une élégance sans enflure. Il se montre sévère quant aux règles de la versification ; lui-même le premier s'astreint à ces lois. Peu doué d'ailleurs sous le rapport de l'imagination, il composait avec une *lenteur* extrême et s'en faisait gloire. Ses ennemis racontent, il est vrai, qu'il lui arriva de noircir une demi-rame de papier pour corriger une seule stance, et qu'ayant mis trois ans à rimer une ode de condoléance, le veuf auquel la pièce était adressée se trouva remarié lorsqu'elle lui parvint. Le poète, en deux vers, répond à ces critiques :

Les ouvrages communs vivent quelques années :
Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

Cette louange personnelle s'est trouvée juste, au moins quant à certains morceaux choisis. Boileau a donc eu raison de s'écrier, en retraçant l'histoire de la poésie française :

Enfin Malherbe vint, et le premier en France
Fit sentir dans ses vers une juste cadence,
D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.

CHAPITRE II

LA PROSE AU XVIe SIÈCLE

Quelques écrivains, célèbres à divers titres, lancèrent, au XVIe siècle, notre prose encore informe dans la voie du progrès. En suivant l'ordre chronologique, nous rencontrons *Rabelais, Calvin, Amyot, Montaigne* et *saint François de Sales.*

Rabelais (1483-1553)

I. **Biographie.** — François Rabelais naquit à Chinon, où son père tenait une hôtellerie à l'enseigne de *la Lamproie.* Peu d'existences furent aussi agitées que la sienne. Tour à tour cordelier, bénédictin ; puis médecin, voire même courtisan et diplomate ; enfin curé de Meudon, près de Paris, il laissa partout la réputation d'un érudit, mais aussi d'un bouffon singulièrement original.

Entre diverses aventures plaisantes rapportées sur son compte, il faut citer celle qui a donné lieu à l'expression proverbiale *le quart d'heure de Rabelais.* Au retour d'un voyage en Italie, il s'était arrêté à Lyon. Lorsque vint le moment de payer ses frais d'hôtel, il se trouva bourse vide : situation pénible. Ne voulant pas se faire connaître, il imagine un stratagème de sa façon. Affublé du costume le plus grotesque, il attire autour de lui un nombreux auditoire ; alors, d'un air mystérieux : « Mes amis, dit-il, voici un poison très subtil que je suis allé chercher en Italie pour vous délivrer du roi et de ses enfants... » Les assistants effrayés font aussitôt avertir les magistrats ;

on saisit Rabelais, et on le met sous bonne escorte pour le conduire à Paris. En voyage, on le traite magnifiquement, comme un prisonnier de distinction. Il arrive ainsi devant François I[er], qui remercie les bons Lyonnais de leur sollicitude et rit beaucoup avec Rabelais du *mauvais quart d'heure* passé à l'hôtellerie de Lyon.

Rien de certain n'a été conservé touchant ses derniers jours. Selon les uns, l'auteur de *Gargantua* serait mort dans des sentiments dignes des héros de son livre ; selon d'autres, sa fin aurait été chrétienne.

II. **Histoire du géant Gargantua et de son fils Pantagruel.** — Tel est le titre du *roman satirique* qui a rendu populaire le nom de Rabelais. Les personnages mis en scène sont des géants aux proportions formidables, capables des prouesses les plus étonnantes, mais surtout amis du plaisir et de la bonne chère [1]. L'auteur, en narrant leur histoire, ne se contente pas de plaisanter honnêtement : il est trivial et licencieux. A travers ses bouffonneries, il poursuit d'ailleurs un but, qui est de faire la *satire générale de la société*. Royauté, magistrature, clergé, ordres religieux, ses traits n'épargnent rien. A propos de l'éducation de Gargantua, il tourne en ridicule l'enseignement public de son temps et propose de nouvelles méthodes. On parle beaucoup aujourd'hui de ces plans d'éducation *à la Rabelais,* dans lesquels il y a certainement plus à laisser qu'à prendre.

[1] Un épisode de *Gargantua* souvent cité est celui des *moutons de Panurge.* Panurge, compagnon du géant Pantagruel dans un lointain voyage, achète un des moutons du berger Dindenaut. Celui-ci, avec grand luxe d'érudition, a fait l'éloge de la bête : le tout pour la faire payer meilleur prix. Panurge verse la somme ; puis, saisissant le mouton, le jette à l'eau ; tous les autres, entraînés par l'exemple de Robin, se lancent à la mer.

III. **Rabelais écrivain.** — Comme écrivain, Rabelais mériterait des éloges. Il était tellement nourri de grec et de latin, que son style emprunte quelque chose de la beauté de ces langues. Mais ce vernis séduisant ne sert qu'à rendre son œuvre plus dangereuse. L'Eglise en a souvent signalé le venin : « Défiez-vous des mauvais livres, comme sont ceux de cet infâme Rabelais, » écrivait saint François de Sales à un gentilhomme vivant à la cour.

Calvin (1509-1564).

I. **Biographie.** — Calvin, le propagateur de la Réforme en France, mit au service de l'erreur un talent trop réel. Il était né à Noyon, en Picardie, de parents pauvres ; mais, grâce à de puissantes protections, avait suivi les cours de la célèbre université de Bourges. L'orgueil et l'ambition le jetèrent, dès l'âge de vingt-trois ans, hors de l'Eglise romaine. Il commença à dogmatiser dans le sens de Luther. Menacé de la prison et des peines infligées aux hérétiques, il finit par se retirer à Genève, où il exerça, pendant près de trente années, un cruel despotisme. Dur à lui-même comme il l'était aux autres, Calvin a pu faire dire, sans trop d'exagération, que sa vie fut un jeûne et une insomnie perpétuels.

II. **L'Institution chrétienne.** — Le plus célèbre de ses ouvrages, l'*Institution chrétienne,* ferait honneur à la langue française, si l'on pouvait oublier tous les maux que le calvinisme, dont il résume la doctrine, a causés à notre patrie. Bossuet, qui avait étudié à fond l'histoire de la Réforme, reconnaît en Calvin les dons supérieurs du génie ; toutefois, dit-il, *son style est triste.* Comment s'en étonner ? Ce rigide sectaire, qui prêche le désespoir, ne connaît plus le suave langage de l'espérance chrétienne.

Amyot (1513-1593)

I. **Biographie.** — Jacques Amyot, fils d'un boucher ou d'un mercier de Melun, fut un de ces enfants précoces qui, en dépit de tous les obstacles, parviennent à la science et à la célébrité. Vers l'âge de huit à dix ans, déjà passionné pour la lecture, il lui arrive un jour de dérober quelque argent dans la caisse de son père, afin de se procurer un livre qu'il convoite ; puis, effrayé du châtiment qui le menace, il s'enfuit, seul et sans ressources, dans la direction de la capitale. Bientôt, épuisé de fatigue, il tombe expirant sur la route ; un gentilhomme vient à passer, l'aperçoit, le prend en croupe et le conduit à l'hôpital d'Orléans. Dès qu'il a recouvré ses forces, on le congédie en lui glissant douze sous dans la poche. Ainsi arrive-t-il à Paris, où il réussit à se faire le domestique des écoliers du collège de Navarre. Son assiduité, sa rare intelligence attirent sur lui l'attention des professeurs, qui l'admettent à leurs savantes leçons. Chaque semaine, raconte la tradition, sa mère, qui ne le perdait pas de vue, envoyait à son cher Jacques un gros pain, par les bateliers de la Seine.

Après de brillantes études, Amyot entra dans les ordres, et se vit honoré par Henri II de l'importante charge de précepteur des deux princes qui furent Charles IX et Henri III. L'influence d'un maître si excellent dut malheureusement céder devant celle de la reine mère, la trop célèbre Catherine de Médicis. Amyot reçut plus tard le titre de grand aumônier de France et occupa le siège épiscopal d'Auxerre.

II. **Amyot, traducteur de Plutarque**[1]. — Le *bon Amyot*, comme on se plaît à le nommer, à cause du charme et de l'abandon de son style, est avant tout,

[1] Voir *Litt. grecque*, page 238.

aux yeux de la postérité, le traducteur de Plutarque. Bien d'autres traducteurs avaient paru au XVIe siècle, alors que l'étude des langues anciennes était en si grand honneur ; Amyot seul a conquis dans ce genre une palme immortelle. Cette palme, il la doit autant à Plutarque qu'à lui-même. Rien d'intéressant comme les *Vies des hommes illustres* du célèbre biographe grec ; mais rien non plus de naturel comme les récits de notre *Plutarque français*. Amyot a enrichi la langue d'une foule d'expressions heureuses.

Cette œuvre reçut un accueil enthousiaste ; les dames de la cour elles-mêmes se prirent à goûter « le doux Plutarque ». Montaigne appelle ce livre le *bréviaire des gens du monde*. Henri IV s'en délecta dans sa jeunesse et jusque dans l'âge mûr ; *Plutarque*, écrivait-il un jour à Marie de Médicis, *me sourit toujours d'une fraîche nouveauté*. (M. C., 13.)

Montaigne (1533-1592).

I. **Biographie.** — Michel de Montaigne naquit au château de Montaigne en Périgord. Son père, dans l'intérêt de ses études, s'avisa de lui rendre la langue latine familière dès le berceau. Il le confia donc, bégayant à peine, à un Allemand qui ne possédait aucune notion de français et ne devait lui parler que latin. Même obligation fut imposée aux gens de service, en sorte qu'à l'âge de six ans le jeune Michel ignorait sa propre langue, mais possédait son latin aussi bien que maître d'école. On négligea malheureusement de combattre chez lui une certaine mollesse qui demeura le fond de son caractère, ou plutôt on la favorisa, jusqu'à l'éveiller chaque matin au son de quelque instrument de musique.

L'heureuse facilité dont il était doué permit à Montaigne, malgré ses paresses d'écolier, d'acquérir au

collège de Bordeaux une instruction solide et étendue. Il entra depuis dans la magistrature, mais ne se livra qu'à contre-cœur à ces emplois publics. La meilleure partie de sa vie s'écoula dans son château de Montaigne, où il avait eu soin de se ménager une retraite selon ses goûts. Sa *librairie* ou bibliothèque, établie en l'une des tours du manoir, était son séjour préféré : là, feuilletant à loisir ses livres de choix, s'abandonnant à de studieuses rêveries, il composa ses *Essais*, ouvrage auquel il doit sa renommée.



Montaigne.

La foi, qui semblait presque éteinte chez ce philosophe tant soit peu épicurien[1], se réveilla lorsque approchèrent ses derniers instants. Étant sur le point d'expirer, alors qu'on célébrait la sainte messe dans sa chambre, *il s'élança*, dit un contemporain, au moment de la consécration, *comme à corps perdu*, les mains jointes, et rendit son âme à Dieu.

II. **Les Essais**. — Ce livre, unique en son genre, est malaisé à définir : il traite de *toutes sortes de questions*. On y reconnaît un aimable et intelligent désœuvré,

[1] Partisan de la facile morale d'*Épicure*. Cet Épicure, célèbre philosophe du IVe siècle avant Jésus-Christ, enseignait que le bonheur de l'homme consiste dans la satisfaction des plaisirs.

qui aime à converser doucement avec lui-même. *C'est moi que je peins,* dit en effet Montaigne.

Il nous trace son *portrait* physique et moral; nous apprend, par exemple, que sa taille est au-dessous de la moyenne, qu'il manque d'adresse dans les exercices du corps, qu'il craint comme le feu tout ce qui s'appelle travail et sujétion, mais qu'il est franc, généreux, capable d'amitié. Il nous entretient de ses *voyages,* car il en fit quelques-uns; de ses *lectures* surtout, dont les comptes rendus sont pleins de charme.

Plusieurs chapitres traitent de l'*éducation des enfants*. Montaigne est d'avis qu'on les endurcisse aux incommodités des saisons : « Otez-leur, dit-il, toute délicatesse au vêtir et au coucher, au manger et au boire. » Il demande qu'on cultive leur jugement, autant et plus que leur mémoire : « Savoir par cœur n'est pas savoir, il faut comprendre ce que l'on dit. » Ces avis et beaucoup d'autres sont excellents, mais l'auteur des *Essais* glisse trop aisément sur le mot *devoir;* il prêche en général une vertu fort douteuse et qui ne résisterait pas longtemps aux difficultés de la vie[1].

III. **Montaigne écrivain.** — Montaigne écrivain ne saurait être trop loué; tout est vivant dans son style. « Ce qu'il pense, dit un critique, il le voit, et par la vivacité de ses expressions il le fait briller à tous les yeux. » (M. C., 14.)

Saint François de Sales (1567-1622)

I. **Biographie.** — L'éloquence de la chaire ne compte pas au XVIe siècle de nom plus illustre que celui de saint François de Sales. Né au château de Sales, près

[1] L'Église a d'ailleurs prononcé sur les dangers qu'offre la lecture des *Essais :* cet ouvrage a été condamné par le tribunal de l'Index.

d'Annecy[1], il n'était pas Français de naissance; mais il le fut toujours par le langage et par le cœur. Entré dans les ordres malgré les sollicitations des siens, nommé immédiatement prévôt[2] de la cathédrale de Genève, il se livra avec une assiduité infatigable au ministère de la parole.

« Mon bon père, raconte l'aimable saint, entendant sonner le sermon, demandait qui prêchait. On lui disait : « Qui serait-ce, si-« non votre fils? » Un jour, il me prit à part et me dit : « Prévôt, « tu prêches trop « souvent; j'entends, « même en des jours « ouvriers, sonner le « sermon, et tou-« jours on me dit : « *C'est le prévôt! le* « *prévôt!* De mon « temps il n'en était « pas ainsi, les pré-« dications étaient « bien plus rares; mais quelles prédications! Elles « étaient doctes, bien étudiées : on disait des mer-« veilles; on alléguait plus de latin et de grec en un « sermon que tu ne fais en dix : tout le monde en « était ravi et édifié... Maintenant tu rends cet exer-« cice si commun, qu'on n'en fait plus d'état, et l'on « n'a plus tant d'estime de toi. »



Saint François de Sales.

Ces reproches paternels font le plus bel éloge, non

[1] Annecy faisait alors partie du duché de Savoie.

[2] Le prévôt occupait la première dignité du chapitre : on l'appelle aujourd'hui doyen.

seulement du zèle apostolique de saint François de Sales, mais encore de son talent oratoire, mieux réglé que celui de ses contemporains. D'admirables résultats, des conversions sans nombre parmi les protestants confirmèrent d'ailleurs sa méthode. Au commencement de l'année 1602, qui fut celle de sa promotion à l'évêché de Genève, étant venu à Paris pour traiter avec Henri IV des intérêts spirituels du pays de Gex, récemment annexé à la France[1], il prêcha le carême au Louvre. Le roi, charmé de ses discours et des entretiens particuliers qu'il eut avec lui, essaya vainement de le fixer dans son royaume. Il disait souvent depuis « que Monsieur de Genève était un esprit solide, clair, résolutif, point violent, point impétueux, lequel ne voulait emporter les choses de haute lutte ou de volée ».

Ami des lettres, ce grand prélat fonda dans sa ville d'Annecy, sous le nom d'*Académie florimontane,* une sorte d'académie analogue à celle dont, trente ans plus tard, Richelieu devait doter notre patrie. La devise de cette société littéraire était un oranger avec ces mots : *Fleurs et fruits.*

II. **L'Introduction à la vie dévote.** — Saint François de Sales, qui prêchait tant et si bien, a laissé peu de *sermons* authentiques, parce que rarement il les écrivait lui-même. Ses *lettres* du moins, vrais modèles de belle et bonne langue française, ont été recueillies en grand nombre. Mais il est surtout connu par l'*Introduction à la vie dévote,* ouvrage composé à la demande formelle de Henri IV. Ce prince souhaitait depuis longtemps voir paraître un livre qui pût enseigner à toutes les personnes du monde, sans en excepter

[1] Henri IV avait ménagé cette réunion en 1601, par le traité de Lyon; Gex se trouvait jusque-là compris dans le diocèse de Genève.

les rois et les princes, à vivre chrétiennement, chacun dans son état.

L'*Introduction* répondit pleinement à ce vœu ; elle fut accueillie, en France et à l'étranger, avec un enthousiasme indescriptible. Henri IV regardait ce livre comme un chef-d'œuvre et se plaisait à le lire. Marie de Médicis en envoya un exemplaire enrichi de diamants et de pierreries à Jacques I[er], roi d'Angleterre.

III. **Saint François de Sales écrivain.** — Sans prétendre au titre d'auteur, cet aimable saint a conquis d'emblée le premier rang parmi les écrivains de son siècle. Tout est frais et gracieux, tout dilate le cœur dans ces pages où l'austérité du christianisme, nullement atténuée, est comme adoucie cependant par la suavité du langage. On aime ces riantes comparaisons « de champs verdoyants, de troupeaux, d'abeilles, de fleurs et d'oiseaux », qui se pressent si naturellement sous sa plume. (M. C., 15.)

L'histoire au XVI[e] siècle.

Il n'y eut durant cette époque aucun historien remarquable, mais seulement quelques auteurs de *Mémoires*. Ce sont pour la plupart des gens de guerre, mêlés aux événements politiques qu'ils retracent.

I. **Le Loyal serviteur** a écrit les *Mémoires du brave chevalier sans paour et sans reproche*. Modeste comme Bayard, son héros, il a voulu garder l'anonyme.

II. **Blaise de Montluc** (1501-1577), vaillant capitaine, Gascon d'origine et de caractère, combattit dans les guerres de religion. Il s'y montra catholique ardent, mais soldat impitoyable. Ses Mémoires, intitulés *Commentaires de Blaise de Montlûc*, sont, au dire de Henri IV, la *Bible du soldat*, à cause de l'entrain militaire qu'ils respirent.

III. **Agrippa d'Aubigné** (1550-1630). — D'Aubigné

appartient au parti protestant. Doué d'une intelligence extraordinaire, à six ans il lisait déjà le latin, le grec, l'hébreu, et à sept ans et demi traduisait les œuvres de Platon. Son père excita de bonne heure dans son âme des sentiments de vengeance contre les catholiques. Un jour, passant près d'Amboise et contemplant les débris de l'échafaud dressé à la suite de la célèbre conjuration de 1560[1] : « Mon fils, lui dit-il, il ne faut pas épargner ta tête après la mienne, pour venger nos chefs pleins d'honneur ; si tu t'y épargnes, tu auras ma malédiction. » D'Aubigné n'avait alors que dix ans ; mais ces paroles se gravèrent profondément dans son esprit. Dès qu'il le put, il se jeta au milieu des guerres civiles, devint écuyer de Henri de Navarre, se brouilla et se réconcilia vingt fois avec lui, pour l'abandonner enfin après sa conversion. D'Aubigné fut l'aïeul de Mme de Maintenon.

Avec ses *Mémoires*, tout imprégnés des haines protestantes, il a laissé une sorte d'*Histoire universelle* embrassant l'époque des guerres de religion. Sa meilleure gloire littéraire est un poème d'un genre singulier, intitulé *les Tragiques*, dans lequel il décharge sur ses ennemis les traits les plus sanglants.

IV. **La Satire Ménippée.** — Une composition qui par certains côtés touche encore à l'histoire, la *Satire Ménippée*[2], publiée en 1593, rendit à Henri IV de réels services : elle lui fut comme une seconde bataille d'Ivry. Sept bons bourgeois parisiens en sont les auteurs.

Las de la Ligue qui les ruine, ils cherchent à la faire tomber sous le mépris public, se moquent plaisamment

[1] Les protestants avaient formé cette conjuration contre le roi François II et les ducs de Guise. Surpris à l'improviste aux environs d'Amboise, les conjurés furent saisis et pendus.

[2] Le nom de *Ménippée* donné à cette pièce satirique vient de ce que la prose y est mêlée de vers, ainsi que dans les satires du philosophe grec *Ménippe* (IVe siècle avant Jésus-Christ).

des assemblées qu'elle tient, déplorent la misère sous laquelle gémissent les bons Français, et appellent de tous leurs vœux *le roy né au vrai parterre des fleurs de lys de France, rejeton droit et verdoyant de la tige de saint Louis.*

TABLEAU SYNOPTIQUE

DE LA IIe PÉRIODE : RENAISSANCE

LA RENAISSANCE	En Italie : *les Médicis.* En France : *François Ier* (Collège de France ; étude des langues anciennes).
LA POÉSIE AU XVIe SIÈCLE	**Clément Marot** : *Poésies légères, Épîtres* (trois remarquables). — Disciples de Marot : MARGUERITE DE NAVARRE, DES PÉRIERS. **Ronsard** : *Odes, Élégies, Églogues* (Idylles gothiques). — **La Pléiade** : JOACHIM DU BELLAY, JODELLE. **Malherbe** : réformateur de la langue et de la poésie : *Odes, Stances* (à du Perrier).
LA PROSE AU XVIe SIÈCLE	**Rabelais** : *Histoire du géant Gargantua.* **Calvin** : *l'Institution chrétienne.* **Amyot** : *Traduction des œuvres de Plutarque.* **Montaigne** : *les Essais.* **Saint François de Sales** : *Introduction à la vie dévote. Lettres.* **Blaise de Montluc**, **Agrippa d'Aubigné**, LA SATIRE MÉNIPPÉE : *Mémoires ; Histoire.*

IIIe PÉRIODE — SIÈCLE DE LOUIS XIV

(XVIIe SIÈCLE)

I. **Ses préludes.** — Le XVIIe siècle porte dans l'histoire de la littérature le nom de *Siècle de Louis XIV*[1]. Il représente, avec ceux de *Périclès* et d'*Auguste* dans les temps anciens, de *Léon X* au commencement de l'âge moderne, l'une des plus glorieuses phases de l'esprit humain. A la France en revient l'honneur; déjà la Renaissance avait été pour elle une époque de travaux sérieux; mais les troubles causés par les guerres de religion étaient venus tout à coup ralentir cet essor. Le règne pacificateur de Henri IV met fin aux divisions intestines : on se rapproche, on converse, on cherche à oublier dans la culture des lettres les mauvais jours que l'on vient de traverser.

II. **Première partie du XVIIe siècle.** — La première partie du XVIIe siècle (1610-1661) ne fut qu'une *période de préparation et de lutte.* Il y avait beaucoup à faire pour *épurer la langue,* pour *former le goût public* et le détourner des auteurs médiocres. Les langues italienne et espagnole, par suite d'événements politiques, s'étaient introduites dans la haute société et surtout à la cour. Sully raconte que les grands seigneurs employaient à tout propos des exclamations castillanes : « Ils réitéraient les *Jésus-Sire!* et criaient en voix dolente : *Il en faut mourir!* »

[1] On est convenu de renfermer sous cette dénomination le règne de Louis XIII et celui de Louis XIV (1610-1715). Les chefs-d'œuvre de Corneille ont tous paru avant l'avènement de ce dernier.

Le bon sens français devait cependant reprendre le dessus. Plusieurs *sociétés littéraires* (Hôtel de Rambouillet, Académie française, Port-Royal) concoururent, par des voies diverses, à cette œuvre d'affranchissement.

III. **Seconde partie** (1661-1715) : **Période de maturité.** — Toutes les gloires qui peuvent entourer un trône se réunissent autour de celui de Louis XIV, dès qu'il prend en main les affaires de l'État. Les bons gouvernements, a-t-on dit, suscitent en foule les hommes de génie. Qu'est-ce donc lorsque ce monarque se nomme Louis le Grand, et possède dans un degré éminent les plus riches qualités de l'esprit? « Le roi, écrivait un contemporain, est peut-être l'homme de son royaume qui pense le plus juste et qui s'exprime le plus agréablement. Il est véritablement le roi de la langue et peut servir de modèle à l'éloquence française. » Aussi quelle émulation de toutes parts pour conquérir le suffrage d'un tel prince!

A cette influence de la *monarchie* se joint celle des *convictions religieuses*, fortement implantées encore au sein de la nation, et le *goût* intelligent *des littératures anciennes*, où l'on se plaît à chercher des modèles. Dans ces conditions exceptionnellement heureuses fleurissent nos plus célèbres poètes et prosateurs : c'est la pleine *maturité du génie français.*

Ire PARTIE DU SIÈCLE DE LOUIS XIV (1610-1661)

CHAPITRE I

SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES

§ I. — Hôtel de Rambouillet.

I. **Son origine, ses habitués.** — Tout près du Louvre, où Henri IV tenait sa cour, se trouvait un somptueux hôtel habité par le marquis de Rambouillet. Ce noble seigneur avait épousé, en 1600, Catherine de Vivonne, femme supérieure à tous égards, d'une vertu irréprochable et d'une parfaite distinction. Blessée de la licence qui régnait à la cour du roi béarnais, la jeune marquise résolut de se créer un cercle choisi, dont le langage et les manières fussent d'accord avec ses goûts délicats. Telle fut l'origine des célèbres *réunions de l'Hôtel de Rambouillet*. Grands seigneurs et gens de lettres s'y coudoyaient, sans souci de la naissance. La cabale en était bannie ; on y cherchait avant tout d'agréables jouissances de l'esprit. La marquise, sous le nom gracieux d'*Arthénice*[1], et plus tard sa fille, Julie d'Angennes[2], excellaient à faire les

[1] Anagramme de *Catherine*, nom qui sans doute choquait la délicatesse des habitués de la *Chambre bleue*.

[2] Julie d'Angennes épousa le duc de Montausier; c'est à l'occasion de ce mariage que fut composée la *Guirlande de Julie*, recueil de poésies et de fleurs emblématiques, auquel concoururent tous les poètes et artistes de l'époque.

honneurs de la *Chambre bleue :* c'est ainsi que l'on désignait leur splendide salon, meublé de velours bleu rehaussé d'or et d'argent.

Là se rencontrèrent, durant la période brillante des réunions (1620-1648), *M*[mes] *de la Fayette* et *de Sévigné, La Rochefoucauld,* toutes les gloires littéraires de l'époque. La *duchesse de Longueville,* sœur du grand Condé, y était assidue. *Corneille* s'y montra parfois; *Bossuet,* à l'âge de seize ans, y prononça, devant un auditoire d'élite, un sermon improvisé.

II. **Influence de l'Hôtel de Rambouillet.** — Cette influence fut longtemps salutaire. Le travail de Malherbe se poursuivait dans ces spirituels entretiens, où notre *langue* gagnait chaque jour quelque tournure heureuse, quelque expression choisie[1]. L'*art de la conversation,* si goûté en France, y puisait ses qualités les plus attrayantes; les femmes surtout se surpassèrent dans ce talent de causer avec grâce. Elles y conquirent le titre de *Précieuses,* pris alors en bonne part, et désignant la perfection du langage et des manières.

Peu à peu cependant l'*excès* se montra à côté du bien. A force de raffiner sur toutes choses, les habitués de la Chambre bleue tombèrent dans l'exagération, et les *Précieuses* commencèrent à devenir *ridicules.* Elles eurent un langage à elles : un miroir devint *le conseiller des grâces;* un soufflet, *la petite maison d'Eole;* un verre d'eau, *un bain intérieur.* Au lieu de : « Asseyez-vous, » on les entendait dire : *Contentez l'envie que ce fauteuil a de vous embrasser.*

Ces défauts atteignirent moins l'Hôtel de Ram-

[1] Le mot *urbanité,* par exemple, aurait été créé par Balzac. C'est à l'hôtel de Rambouillet que prirent naissance certaines tournures métaphoriques, aujourd'hui passées dans nos usages : *Faire figure dans le monde, prendre ses mesures, être sobre dans ses discours,* etc.

bouillet que les cercles secondaires formés sur ce modèle, soit dans la capitale, soit en province : c'est là que Molière rencontra les types de sa comédie des *Précieuses ridicules.*

III. **Principaux écrivains de l'Hôtel de Rambouillet.** — Nous citerons *Balzac, Voiture, Chapelain, Mlle de Scudéry, Mme de la Fayette* et *Mme Deshoulières.*

Balzac (1597-1654) : **ses lettres.** — Balzac parut à peine à l'Hôtel de Rambouillet, mais il en demeura jusqu'à la fin le correspondant fidèle. De son château de Balzac, en Angoumois, l'*ermite de la Charente,* comme il se nommait lui-même, tenait le rôle principal dans la société de la marquise. Ses *lettres* tranchaient les cas de langage et fournissaient des modèles de bien dire. Il composa aussi des traités demi-philosophiques : *le Prince, le Socrate chrétien.*

Balzac est le *Malherbe de la prose.* Sévère sur le choix des mots, sur l'harmonie des périodes, il possède tous les dehors d'un grand écrivain ; mais la pensée demeure faible. Son défaut principal est de déployer *trop d'éloquence* pour de minces sujets ; toujours en cérémonie, même quand il s'agit du billet le plus insignifiant, il manque de naturel. L'*hyperbole* est sa figure favorite ; il en use et en abuse, comme lorsqu'il écrit de Rome : « J'ai ici un éventail qui lasse les mains de quatre valets, et fait un vent dans ma chambre qui ferait des naufrages en pleine mer. » Aussi lui répond-on dans le même style, et sans doute avec une parfaite sincérité, « que les malades guérissent à la vue de ses lettres, que ses livres ne sont guère moins connus que l'eau et le feu... » (M. C., 16.)

Voiture (1598-1648) : **ses lettres.** — Voiture, fils d'un marchand de vins d'Amiens, fut admis, grâce aux brillantes qualités de son esprit, dans la familiarité des hôtes illustres du salon d'*Arthénice.* Il remplit même à la cour des charges de confiance. Comme

Balzac, il est surtout cité pour ses *lettres ;* mais, à part ce rapprochement, il n'y a guère que des contrastes entre ces deux écrivains. Balzac cherche à provoquer l'étonnement et l'admiration ; Voiture ne vise qu'à amuser et à faire rire. Il écrit ainsi qu'il cause, semant à pleines mains ces jeux d'esprit, ces riens charmants qui faisaient de lui *l'âme du rond*, dans les réunions de l'Hôtel. (M. C., 17.)

Chapelain (1595-1674) : **La Pucelle.** — Chapelain, pour quelques *odes* bien accueillies et chèrement payées par Richelieu, eut le malheur de se croire poète. Excellent grammairien, faisant autorité en matière de langue, il pouvait tenir le haut rang parmi les prosateurs. Mais l'épopée était le rêve des beaux esprits du cercle : Chapelain voulut aussi donner la sienne. Il choisit Jeanne d'Arc pour son héroïne. L'œuvre ayant été pompeusement annoncée, le public, pendant vingt ans, applaudit à l'avance le poème de *la Pucelle*. Ce fut toute sa fortune. Boileau venait de s'armer contre les mauvais poètes ; il tomba si bien sur le pauvre Chapelain, que son épopée ne trouva pas de lecteurs. Le malin satirique pouvait-il retenir sa verve en entendant, par exemple, dire de Jeanne d'Arc :

> L'Anglais sur elle tonne, et tonne à grands éclats ;
> Mais pour tonner sur elle, il ne l'étonne pas !

M[lle] de Scudéry (1607-1701) : **Romans**. — M[lle] de Scudéry composa de longs romans héroïques, *le Grand Cyrus*, *Clélie*, dans lesquels, sans s'inquiéter de l'histoire, elle prête à des personnages antiques des mœurs toutes françaises, et jusqu'au langage raffiné des Précieuses. Ces interminables volumes eurent une vogue immense. La gloire de leur auteur fut sans déclin, durant une carrière qui atteignit presque un siècle. Boileau brûlait d'envie de publier, contre *Cyrus*, *Clélie* et les romans de ce genre, un *Dialogue* rédigé

depuis longtemps. Mais il attendit, pour le faire paraître, la mort de cette vertueuse fille, « qui après tout, dit-il, avait beaucoup de mérite, et encore plus de probité et d'honneur que d'esprit. »

Les *Poésies fugitives* de Mlle de Scudéry valent mieux que ses romans. A quatre-vingt-douze ans, elle faisait encore d'assez jolis vers. On a retenu ceux-ci, composés sur le grand Condé cultivant des œillets pendant sa détention à Vincennes :

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissait des murailles,
Et ne t'étonne pas si Mars est jardinier.

Mme de la Fayette (1634-1693) : **Romans.** — Mme de la Fayette fréquenta de bonne heure l'Hôtel de Rambouillet; elle en prit les sérieuses qualités et sut en rejeter l'affectation. Au lieu de se perdre dans de longs et fades récits, elle donna un mince volume de trois cents pages, *la Princesse de Clèves*, chef-d'œuvre du genre au XVIIe siècle. Mme de la Fayette possédait un goût exquis en matière de style; elle recherchait avant tout la concision : *Une période retranchée d'un ouvrage*, disait-elle, *vaut un louis d'or; un mot, vingt sous.*

Amie intime de la jeune duchesse d'Orléans, *Henriette d'Angleterre*, qui mourut entre ses bras, elle a écrit l'histoire de cette princesse, sitôt ravie à la France.

Mme Deshoulières (1637-1694) : **Idylles** [1]. — Mme Deshoulières est surtout connue par ses *poésies pastorales*. Elle tenta vainement de réussir dans la tragédie, et se fit même à cette occasion donner le

[1] *Idylles* ou *églogues*, car ces deux mots ont à peu près le même sens : compositions appartenant au genre pastoral.

conseil de *retourner à ses moutons*. L'une de ses idylles les plus connues :

> Dans ces prés fleuris
> Qu'arrose la Seine...

est une délicate et flatteuse allégorie adressée à Louis XIV pour lui recommander ses enfants devenus orphelins.

§ II. — Académie française.

I. **Sa fondation.** — Tandis que l'Hôtel de Rambouillet s'acheminait vers sa ruine, une institution littéraire plus durable, l'*Académie française,* travaillait à s'organiser.

VALENTIN CONRART, hôte assidu de la Chambre bleue, correspondant empressé de Balzac, possédait à Paris, dans sa maison du faubourg Saint-Martin, une riche bibliothèque qu'il ouvrait volontiers à ses nombreux amis. On y causait familièrement affaires, nouvelles, belles-lettres. Richelieu, ayant eu bruit de ces réunions, offrit aux visiteurs de Conrart d'organiser leur société naissante en une académie régulière. Ceux-ci furent à demi satisfaits de voir ces rendez-vous intimes prendre un caractère officiel ; mais, comprenant « qu'ils avaient affaire à un homme qui ne voulait pas médiocrement ce qu'il voulait », ils se mirent à la disposition de M. le cardinal. Celui-ci leur fit bientôt délivrer par Louis XIII les lettres patentes assurant cette fondation (1635).

L'Académie française fixa à *quarante* le nombre de ses membres. Les *fauteuils*, tous semblables, qu'on leur affecta, sont restés comme le symbole du titre d'académicien. Ce titre depuis lors n'a cessé d'être à grand honneur.

II. **Son but ; ses travaux.** — Le but que se proposa l'Académie fut de *régulariser la langue française,* de la maintenir dans les sages limites de l'usage et du goût. Procédant avec une sage lenteur, la docte assemblée mit cinquante ans à composer son *Dictionnaire.* Sa *Grammaire* est restée inachevée. D'ailleurs, l'œuvre principale de l'Académie, c'est d'avoir affermi notre littérature dans cet esprit de discipline, de soumission aux règles, si remarquable chez nos grands écrivains.

Vaugelas, l'un de ses premiers membres, publia des *Remarques sur la langue française,* écho des discussions académiques. Ce livre fit loi. Molière le cite à diverses reprises, et toujours en bonne part, dans sa comédie des *Femmes savantes :*

> Elle (*Martine*) a, d'une insolence à nulle autre pareille,
> Après trente leçons insulté mon oreille,
> Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas
> Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.

§ III. — Port-Royal.

I. **Histoire de Port-Royal.** — L'abbaye de Port-Royal[1], située non loin de Versailles, avait été fondée au XIIIe siècle par les religieuses de l'ordre de Cîteaux. En 1602, Henri IV en remettait le gouvernement à *Angélique Arnauld,* dont la famille, originaire d'Auvergne, comptait dans la magistrature plusieurs membres distingués. La jeune abbesse n'était âgée que de onze ans; néanmoins, quelques années plus tard, elle entreprenait et menait à bonne fin la ré-

[1] Ainsi nommée, dit-on, par le roi Philippe-Auguste, qui pendant une chasse s'était reposé dans cet endroit solitaire et l'avait désigné pour y élever une abbaye.

forme de son monastère. Sous sa ferme discipline, tout prospéra, et la communauté trop à l'étroit dut s'établir en un local plus vaste, à Paris même, faubourg Saint-Jacques. Ce *Port-Royal de Paris* demeura un modèle de ferveur et de régularité jusqu'à la funeste invasion du jansénisme[1], qui en causa la ruine.

Quant à l'abbaye délaissée, devenue *Port-Royal-des-Champs,* elle trouva bientôt une destination nouvelle. Des hommes pieux et savants, parmi lesquels plusieurs parents de la mère Angélique, s'y réunirent afin de mener loin du monde une vie de travail et de prière. Malheureusement le même poison perfide ne tarda pas à se glisser au sein de cette *thébaïde*[2]. Le mal, ici et là, fit de tels progrès, que les deux maisons de Port-Royal devinrent en France les plus actifs foyers du jansénisme. Il fallut que l'autorité ecclésiastique prononçât enfin leur dissolution.

II. **Son influence littéraire.** — Ces *Messieurs,* comme le parti janséniste désignait les Solitaires de Port-Royal-des-Champs, écrivirent beaucoup, et à une époque où la prose française n'avait encore produit aucun chef-d'œuvre. Bien que fort instruits, ils surent se mettre en garde contre le pédantisme, et charmèrent leurs lecteurs par un style sobre et clair, chose rare parmi les savants. Les *Petites-Ecoles* ou établissements de hautes études annexés à l'abbaye réunissaient une jeunesse peu nombreuse, mais choisie. Les ouvrages composés pour ces jeunes gens, *Grammaires, Méthodes,* etc., forment la meilleure partie des œuvres de Port-Royal.

[1] Le *jansénisme* (de *Jansénius*, évêque d'Ypres, qui lança le premier cette erreur) attaquait le dogme de la grâce et enlevait aux âmes la confiance en la bonté de Dieu.

[2] On nomme *thébaïde* toute solitude ou lieu retiré, par allusion aux déserts de ce nom, en Égypte, peuplés, au commencement de l'ère chrétienne, par de pieux cénobites.

III. **Principaux écrivains de Port-Royal.** — *Arnauld*, *Nicole* et *Pascal* sont les plus célèbres.

Arnauld, frère de la mère Angélique, surnommé *le grand Arnauld*, consuma sa longue carrière en luttes ardentes et passionnées pour la défense du jansénisme. « N'aurons-nous donc pas l'éternité pour nous reposer? » répondait-il lorsque, déjà octogénaire, on l'engageait à se relâcher de ses travaux. Il mourut en exil, à Bruxelles, entêté dans ses erreurs. Son livre *De la Fréquente Communion*, ou plutôt contre la fréquente communion, répandu au sein de toutes les classes, fit un mal immense à la religion. Arnauld ne mérite pas d'ailleurs le titre de grand écrivain : Boileau, qui était en fort bons termes avec ces messieurs, a beau le nommer *le plus savant mortel qui ait jamais écrit*, cet éloge ne peut donner d'attrait à ses in-folio, tout remplis de sèches controverses.

Nicole fut l'un des maîtres du grand Racine durant son séjour aux Petites-Écoles. Plus modéré qu'Arnauld dans ses opinions jansénistes, il vit son principal ouvrage, *Essais de morale*, agréé de tous les partis. Les amis de Port-Royal s'en montrèrent toutefois les plus chauds admirateurs. Il faut entendre à ce sujet Mme de Sévigné : « Je lis M. Nicole avec un plaisir qui m'enlève, écrit-elle à sa fille. Si vous ne l'avez pas lu, lisez-le; et si vous l'avez lu, relisez-le avec une nouvelle attention : je crois que tout le monde s'y trouve. Ce qui s'appelle chercher au fond du cœur avec une lanterne, c'est ce qu'il fait. En un mot, je n'ai jamais vu écrire comme ces messieurs-là. »

Pascal (1623-1662).

I. **Biographie.** — Blaise Pascal naquit à Clermont-Ferrand. Dès son enfance, selon l'expression de sa

sœur Mme Périer[1], *il épouvantait son père par la grandeur et la puissance de son génie.* Les mathématiques eurent pour lui un attrait singulier. A l'âge de douze ans, sur une simple définition qui lui fut donnée de l'objet de la géométrie, il trouva moyen de tracer en figures, à ses heures de récréation, les éléments de cette science, dont il ignorait encore les termes, nommant *ronds* et *barres* les cercles et les lignes. Épuisé par cette dévorante activité, il tomba dans un état de langueur qui fit craindre pour ses jours. Se voyant privé des jouissances de l'étude, il chercha quelque temps à s'étourdir au milieu de l'agitation du monde : un périlleux accident le dégoûta de ces faux plaisirs. Un jour qu'il se promenait sur les bords de la Seine, les quatre chevaux de son carrosse s'emportèrent près du pont de Neuilly et faillirent le précipiter dans le fleuve. Ce pressant danger lui fit toucher du doigt le néant des choses humaines; mais, au lieu de recourir au Dieu bon et miséricordieux que prêche le vrai christianisme, il se laissa tenter par les dehors austères de la secte janséniste. Ainsi, étant âgé de trente-deux ans, on le vit se retirer chez les Solitaires de Port-Royal.

L'erreur allait trouver dans Pascal l'écrivain de génie qui jusque-là lui avait fait défaut. Nous dirons tout à l'heure quel fut le succès de ses *Lettres provinciales,* dirigées contre les jésuites. La maladie cependant lui laissait peu de relâche, et la tristesse le visitait souvent. L'extrême rigidité de ses principes lui rendait suspectes les joies les plus légitimes : on l'entendait reprendre sa sœur des caresses qu'elle recevait de ses enfants. Il sut néanmoins, en présence de la

[1] Pascal eut deux sœurs : Gilberte son aînée, devenue Mme Périer, esprit sérieux et solide ; Jacqueline, la cadette, qui entra à Port-Royal et embrassa avec ardeur les doctrines jansénistes.

mort, résister à ses amis jansénistes, et recevoir, malgré leurs avis contraires, l'extrême-onction et le saint viatique. C'était en 1662 : Pascal n'avait que trente-neuf ans.

II. **Œuvres de Pascal : les Provinciales, les Pensées.** — 1° LES PROVINCIALES. — On a réuni sous ce titre *dix-huit lettres,* adressées à un soi-disant provincial[1] de ses amis, par un correspondant supposé qui n'est autre que Pascal. Embrassant toutes les haines du jansénisme contre la Compagnie de Jésus, l'auteur charge de ses sarcasmes, non seulement quelques *bons Pères,* comme il feint de les nommer par ironie, mais l'ordre tout entier. Voltaire reconnaît lui-même la fausseté de ces accusations : Pascal et Port-Royal s'inquiétaient bien moins d'avoir raison que de divertir le public aux dépens de leurs vaillants adversaires.

Sous le rapport littéraire, *les Provinciales,* vu la date de leur publication (1656), marquent un progrès remarquable : c'est le premier livre de génie que l'on vit en prose.

2° LES PENSÉES. — Les *Pensées* nous montrent Pascal sous un tout autre jour. Dans ses heures de solitude et durant les longues insomnies de ses dernières années, il jetait sur des feuilles éparses les fragments d'une *Apologie du christianisme,* qu'il avait dessein de composer. La mort ne lui laissa pas le temps d'achever cette œuvre; du moins en a-t-on réuni les matériaux : ce sont les *Pensées.* Là se révèle ce beau génie, si profond dans ses vues, si simple et si naturel dans l'exposé des questions les plus obscures.

Il commence par montrer la *misère de l'homme* livré à lui-même, tout en laissant entrevoir la gran-

[1] Ou habitant de la province : de là le nom de *Provinciales.* Plusieurs de ces lettres sont adressées aux Jésuites eux-mêmes.

deur de cet être déchu : « Ce *ver de terre,* gloire et rebut de l'univers, est grand, dit-il, en ce qu'il se connaît misérable : *il est grand, parce qu'il pense.* » Le christianisme seul satisfait les besoins impérieux de notre nature : donc, conclut Pascal, *il faut être chrétien.* La seconde partie de l'ouvrage établit la divinité de Jésus-Christ.

On ne peut lire les *Pensées* sans songer à notre grand Bossuet, avec lequel Pascal a plus d'un trait de ressemblance. Mais le jansénisme a laissé des traces dans ces pages d'ailleurs si admirables : l'auteur ignore l'art de consoler. (M. C., 18.)

CHAPITRE II

PREMIERS CHEFS-D'ŒUVRE

Outre les œuvres de *Pascal,* la première moitié du XVIIe siècle vit paraître celles du philosophe *Descartes,* ainsi que les plus belles tragédies de *Corneille.*

§ I. — Philosophie.

Descartes (1596-1650)

I. **Biographie.** — Descartes, surnommé le *père de la philosophie française,* naquit en Touraine. Élève des Jésuites au collège de la Flèche, il en sortait à l'âge de seize ans, ayant appris tout ce qu'on enseignait dans les hautes écoles de son temps : son esprit néanmoins n'était pas satisfait. Ses maîtres, dont il loue le mérite, lui avaient transmis les formules de la science,

les principes d'Aristote et de Cicéron[1]; mais, se disait Descartes, l'homme ne pourrait-il, par sa seule raison, découvrir la vérité? Et quel bienfait, si l'on parvenait à créer une *méthode* propre à le guider dans cette recherche!

Ces hautes pensées l'absorbant tout entier, il ne rêve plus que la solitude, quitte la France et passe vingt années en Hollande, uniquement occupé de ses recherches philosophiques; parents et amis ignorent le lieu de sa retraite. Afin d'être plus libre d'esprit, il mangeait peu, se tenant rigoureusement à la quantité d'aliments qu'il s'était prescrite; ses veilles, son sommeil, tout était mesuré.

La reine Christine de Suède, protectrice des savants de toute nation, l'ayant vivement pressé de se rendre à Stockholm, il céda enfin à ses instances. Mais la rigueur du climat l'atteignit mortellement; il succomba, âgé de cinquante-quatre ans, après avoir rempli tous ses devoirs de chrétien. *Allons, mon âme,* disait-il à ses derniers instants, *il y a longtemps que tu es captive; voici l'heure où tu dois sortir de prison; il faut souffrir la séparation de ton corps avec courage et joie.*

II. **Le Discours de la Méthode.** — Cet ouvrage résume les grands travaux de Descartes. L'auteur y réalise ses projets de jeunesse : il expose avec une lumineuse clarté les moyens d'user sagement de la raison, et la *méthode* universelle qui permet de sonder à fond toutes les sciences. C'était un magnifique résultat; les gens du monde aussi bien que les docteurs, les femmes elles-mêmes se passionnèrent pour la philosophie de Descartes, dite *cartésienne*[2].

[1] *Aristote*, philosophe grec; *Cicéron*, orateur et philosophe latin.

[2] De *Cartesius,* nom latinisé de Descartes.

Et cependant, comme Bossuet ne tarda pas à le prédire, l'abus de ces principes pouvait mener à bien des erreurs. La raison, trop flattée, voudrait régler jusqu'aux choses de la foi, et ne plus croire que ce qu'elle peut comprendre[1]. Ainsi arriva-t-il, en effet, non pas directement par l'action de Descartes, mais par celle de ses disciples.

Cet illustre philosophe mérite de figurer dans l'histoire de notre littérature; le premier il a exprimé en français les hautes questions de la science. Son style, encore peu coulant, porte cependant le cachet du grand écrivain.

§ II. — Poésie dramatique.

Pierre Corneille (1606-1684).

I. **Sa jeunesse.** — Rouen, la patrie du grand Corneille, montre encore avec orgueil, dans l'ancienne rue de la Pie, la maison où il naquit en 1606. Le jeune Pierre reçut au sein d'une famille fortement chrétienne les principes solides qu'il n'abandonna jamais. Ses études, au collège des Jésuites, furent brillantes ; dès cette époque, son talent poétique commençait à se révéler. On ne songeait cependant qu'à faire de lui un avocat ; une charge judiciaire fut même achetée en son nom. Mais il parut à peine au barreau : son inaptitude aux affaires et une invincible difficulté de prononciation lui fermèrent cette voie et lui permirent de rester poète, et poète dramatique.

II. **Débuts au théâtre.** — Le théâtre, inauguré au moyen âge par les *Mystères*, ne produisait encore que des pièces informes et sans mérite. Des auteurs

[1] Pascal, quelques années plus tard, dans ses *Pensées*, conjurait la *raison de rester humble pour rester raisonnable.*

maladroits imitaient gauchement les anciens aussi bien que les modernes. Ils s'inquiétaient peu de respecter leur auditoire : c'était une licence sans frein. Tout restait donc à créer sur la scène française lorsque parut Corneille. Quelques *comédies*, aujourd'hui presque oubliées, furent son coup d'essai : elles lui valurent la protection de Richelieu, qui s'empressa de l'enrôler parmi les auteurs auxquels il fournissait des plans de tragédies. Notre poète ne put s'accommoder de cette dépendance : remplir des cadres tout faits était pour lui chose impossible ; aussi se vit-il bientôt congédié, comme *manquant d'esprit de suite*. Heureux de recouvrer sa liberté, Corneille donna une première tragédie, *Médée*.



Pierre Corneille.

III. **Période de succès.** — L'année suivante (1636), parut *le Cid*. On ne peut imaginer avec quel enthousiasme la France accueillit ce chef-d'œuvre ; *beau comme le Cid* devint un proverbe populaire. Louis XIII et Anne d'Autriche félicitèrent l'auteur et anoblirent son vieux père. Les mauvais poètes se sentirent blessés ; ils essayèrent, mais en vain, de prouver que ce *Cid* tant vanté n'était qu'une pièce médiocre : le public eut le bon sens d'applaudir quand même. Corneille d'ailleurs répondait à ces persécutions par de nouveaux chefs-d'œuvre : *Horace*, *Cinna*, *Po-*

lyeucte. L'Académie, qui, avec Richelieu, s'était d'abord jointe à la cabale, revint de ses préventions et ouvrit ses portes au grand tragique.

IV. **Période de décadence.** — Ce beau génie, qui du premier coup s'était élevé à l'apogée de son art, ne tarda pas à décliner. L'une de ses pièces, intitulée *Pertharite*, ayant complètement échoué, il abandonna le théâtre et regagna sa ville natale. Cette retraite toutefois ne fut pas oisive : les sentiments de piété dont il ne s'était jamais départi le portèrent à traduire en vers l'*Imitation de Jésus-Christ*. Ce travail obtint un tel succès, qu'en vingt ans il s'en fit plus de trente éditions. Le surintendant Fouquet[1], fervent admirateur de Corneille, décida le poète à tenter de nouveau les triomphes de la scène. A peine y retrouva-t-il de fugitives inspirations ; l'âge avait affaibli sa verve. Il en vint, de chute en chute, à ces pièces vulgaires, telles qu'*Agésilas* ou *Attila*, dont Boileau a pu dire :

Après l'Agésilas,
Hélas!
Mais après l'Attila,
Holà!

Mme de Sévigné, toujours éprise de son vieil ami Corneille, était presque seule à l'excuser : *Pardonnez-lui quelques méchants vers*, écrit-elle à sa fille, *en faveur des divines et sublimes beautés qui nous transportent*.

V. **Dernières années. Portrait de Corneille.** — Ainsi l'auteur de tant de chefs-d'œuvre se survécut en quelque sorte à lui-même. L'isolement et la gêne

[1] *Fouquet*, élevé pendant la régence d'Anne d'Autriche à la charge de surintendant des finances, se vit accuser, vers 1660, de dilapidations ; il fut condamné à la prison perpétuelle.

attristèrent ses dernières années; la modeste pension qu'il tenait de la cour lui était à peine servie, et finit même par être supprimée. Boileau, ayant appris cette pénible situation, courut chez le roi et lui offrit le sacrifice de sa propre pension, disant qu'il ne pouvait sans honte la recevoir tandis qu'un si grand homme manquait du nécessaire. Louis XIV touché envoya aussitôt deux cents louis au vieillard. Ce secours tardif précéda de bien peu sa mort, qui arriva le 1er octobre 1684[1].

Corneille, d'après le témoignage de ses contemporains, avait des manières fort simples, presque communes. Sous son extérieur négligé, on l'eût aisément pris pour quelque marchand de Rouen. Sa conversation était parfois si pesante, qu'elle devenait promptement à charge; lui-même en fait l'aveu dans un billet intime :

> Et l'on peut rarement m'écouter sans ennui,
> Que quand je me produis par la bouche d'autrui.

Ces défauts naturels étaient rachetés par une grande délicatesse de sentiments et une exquise bonté de cœur. La tendre amitié qui l'unissait à son frère Thomas, poète comme lui, est restée célèbre. Ils avaient épousé les deux sœurs, Marie et Marguerite de Lampérière; les deux ménages n'en faisaient qu'un. On raconte que lorsque Pierre avait peine à trouver une rime, il levait une trappe et la demandait à Thomas, qui la lui donnait aussitôt.

VI. **Principales tragédies de Corneille.** — LE CID, HORACE, CINNA, POLYEUCTE, tels sont les chefs-d'œuvre du théâtre de Corneille, qui ne compte pas moins de

[1] Fidèle à tous ses devoirs de chrétien, Corneille était même allé au delà du nécessaire : chaque jour il récitait le bréviaire romain. Son nom se trouve inscrit parmi ceux des marguilliers, dans les archives de la paroisse Saint-Sauveur à Rouen.

vingt tragédies [1] et plusieurs comédies, entre lesquelles LE MENTEUR.

Le Cid, sujet emprunté aux légendes espagnoles, respire l'*héroïsme chevaleresque du moyen âge*. On y trouve un grand nombre de ces sentences d'honneur et de bravoure qui peignent au naturel l'âme virile de Corneille :

> Qui peut vivre infâme est indigne du jour...
> ... Meurs ou tue...
> Je suis jeune, il est vrai; mais aux âmes bien nées
> La valeur n'attend pas le nombre des années [2].

Horace nous transporte aux débuts de l'histoire de Rome. On reconnaît dans cette pièce les mœurs de ces *anciens Romains*, chez qui l'amour de la patrie dominait jusqu'aux affections les plus sacrées de la famille :

> Albe vous a nommé, je ne vous connais plus,

dit Horace au jeune Curiace, le fiancé de sa sœur, devenu son adversaire. Le père, faussement informé que l'un de ses fils a déserté le champ de bataille, exalte ceux qui ont succombé, et ne veut entendre aucune excuse en faveur du traître :

> Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?
> — Qu'il mourût.

Cinna étale à nos regards la *majesté de l'empire romain*. Auguste, si grand déjà par sa puissance, apparaît plus grand encore lorsqu'il pardonne à des

[1] *La Mort de Pompée*, *Rodogune*, *Héraclius*, *Nicomède* comptent, après les chefs-d'œuvre cités, parmi les belles tragédies de Corneille.

[2] Remarquons ici, une fois pour toutes, combien l'esprit du théâtre, même le meilleur, est en général opposé aux maximes les plus vulgaires de la morale chrétienne. Dans *le Cid*, par exemple, la vengeance jusqu'au sang, le duel, la passion se présentent comme autant de vertus, sous les noms spécieux d'honneur et de devoir.

ingrats et tend la main à celui qui devait l'assassiner :

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie!

Polyeucte représente le *triomphe de la grâce* dans une âme généreuse. Le jeune Romain qui porte ce nom, faible et indécis avant d'avoir reçu le saint baptême, devient capable de tous les héroïsmes dès qu'il porte le signe du chrétien. On le menace du supplice : loin de le fuir, il y vole. *Où le conduisez-vous ?* s'écrie son épouse, Pauline, encore païenne. — *A la mort,* dit le juge.

— A la gloire!

reprend Polyeucte. Et Pauline, vaincue par l'exemple du martyr, confesse elle-même le Christ :

Je vois, je crois, je sais, je suis désabusée!
Je suis chrétienne enfin... (M. C., 19.)

VII. **Pourquoi le nom de Corneille demeure si grand dans notre littérature.** — Cette célébrité ne tient pas à la perfection soutenue de ses œuvres, dans lesquelles, il faut l'avouer, se rencontrent certains défauts : style obscur, plans embarrassés. La gloire de Corneille, c'est d'avoir *créé la tragédie* en France ; c'est surtout d'avoir fait de son théâtre une *école de grandeur d'âme*. Il est *le plus moral* de nos poètes tragiques. Son bonheur est de mettre en scène des héros magnanimes, dépassant par leur vertu le niveau commun des hommes.

La lecture de Corneille remplit l'âme de sentiments nobles et généreux : on le goûte, on veut retenir ces vers si beaux, ces tirades qui, selon Mme de Sévigné, *font frissonner*. Son génie, même dans les pièces les plus faibles, a laissé une immortelle empreinte. Aussi ce poète demeure-t-il pour nous, comme il le fut pour

ses contemporains, *le grand, l'inimitable, l'incomparable Corneille.* — « S'il vivait encore, disait Napoléon Ier, je le ferais prince ; car la tragédie, telle qu'il l'a comprise, échauffe l'âme, élève le cœur, peut et doit créer des héros. »

IIe PARTIE DU SIÈCLE DE LOUIS XIV

(1661-1715)

CHAPITRE I

POÉSIE

§ I. — Poésie dramatique.

Jean Racine (1639-1699).

I. **Sa jeunesse.** — Jean Racine, né à la Ferté-Milon (Aisne), demeura orphelin dès l'âge de trois ans. Ses études, commencées à Beauvais, se poursuivirent à Port-Royal-des-Champs. Il y fit de rapides progrès ; la langue grecque surtout lui devint promptement familière. Son plus doux plaisir était de s'enfoncer dans les bois de l'abbaye, emportant avec lui les œuvres de Sophocle ou d'Euripide [1], qu'il savait presque par cœur, tant sa mémoire était heureuse. Non moins doué sous le rapport de la sensibilité, il goûtait jusqu'aux larmes les beautés de sa solitude, et consacrait ses premiers vers à en dépeindre les riants paysages.

[1] *Sophocle* et *Euripide*, tragiques grecs. (Voir page 227.)

Déjà se dessinait sa vocation poétique. Il y eut bien, de la part des siens, certaines tentatives pour l'engager dans la magistrature ; un bon oncle, vicaire général d'Uzès, l'appela près de lui, espérant le voir entrer dans les ordres. Notre futur poète déjoua tous ces projets. Une ode, la *Nymphe de la Seine,* qu'il composa en l'honneur du mariage de Louis XIV, lui valut la protection de Colbert et une gratification royale. D'autres compositions suivirent cette première ; on en parla à la cour. Ces succès de début auraient pu nuire au développement de son talent, si, dans ce temps même, il n'eût fait la connaissance de Boileau. Celui-ci s'étant permis sur l'une des odes de Racine de judicieuses critiques, l'auteur, bien qu'assez susceptible, remercia ce sage mentor et résolut d'en faire son guide et son ami.



Jean Racine.

II. **Carrière dramatique.** — Après avoir essayé ses forces dans deux pièces encore imparfaites [1], Racine produisit son premier chef-d'œuvre, *Andromaque* (1667), dont l'apparition n'excita pas un moindre en-

[1] Corneille, consulté par Racine sur une de ces pièces, *Alexandre*, avait répondu au jeune auteur : *Vous avez du talent pour la poésie, mais non pour le théâtre.* Racine ne se déconcerta point de cet arrêt, et il fit bien.

thousiasme que le *Cid*. Il continua durant dix années à travailler pour le théâtre : ce fut une suite de succès. Louis XIV, dont le goût éclairé savait apprécier le vrai mérite, ne cessa de prodiguer à Racine les marques de sa bienveillance. L'Académie française s'empressa de l'admettre dans son sein.

Ces honneurs toutefois n'étaient pas sans amertume : l'envie ne cessait de le poursuivre. Les partisans de Corneille ne lui pardonnaient pas de balancer la gloire de leur vieil ami ; ils en vinrent, à force d'intrigues, à faire échouer sa tragédie de *Phèdre*, devant celle d'un misérable poète nommé Pradon. Une telle injustice, si elle blessa au vif l'âme de Racine, l'éclaira en même temps; il se souvint de sa jeunesse, des maîtres qui l'avaient formé à la piété. Les dangers du théâtre lui apparurent dans tout leur jour, et, bien que son génie fût alors en pleine maturité, il n'hésita pas à abandonner la scène.

III. **Retraite et vie de famille.** — Une vie nouvelle s'ouvrit alors pour notre grand poète. Après quelques velléités d'entrer chez les Chartreux, il épousa une femme de bon sens et de cœur, Catherine de Romanet, et commença à goûter, dans une douce retraite, les joies de la famille. Sept enfants : cinq filles et deux fils, naquirent de cette union. Rien de touchant comme les soins, pour ainsi dire maternels, dont Racine se plut à les entourer. « Songez, écrivait-il à son fils aîné, Jean, attaché à l'ambassade de Hollande, que notre ambition est fort bornée du côté de la fortune ; la chose que nous demandons du meilleur cœur au bon Dieu, c'est qu'il vous fasse la grâce d'être homme de bien. » Et dans une autre lettre à ce même cher absent : « Les groseilles de Hollande ont bien fait ouvrir les oreilles à vos petites sœurs et à votre mère elle-même qui les aime fort, comme vous savez. Je ne saurais m'empêcher de vous dire qu'à chaque chose d'un peu

bon que l'on nous sert sur la table, il lui échappe toujours de dire : « Racine en mangerait volontiers. »

« Mon père était de tous nos jeux, raconte Louis, son second fils[1], et je me souviens de processions dans lesquelles mes sœurs étaient le clergé ; j'étais le curé, et l'auteur d'*Athalie*, chantant avec nous, portait la croix. » Chaque jour, il présidait à la prière faite en commun et y joignait l'explication du saint Évangile. Nul bonheur n'égalait à ses yeux celui de se retrouver au milieu des siens. Revenant un jour de Versailles, il est averti par un écuyer du duc de Bourbon qu'on l'attend à dîner à l'hôtel de Condé : « Je n'aurai pas l'honneur d'y aller, répond-il ; il y a plus de huit jours que je n'ai vu ma femme et mes enfants, qui se font une fête de manger aujourd'hui avec moi une très belle carpe : je ne puis me dispenser de dîner avec eux. »

IV. **Racine et Louis XIV. Mort de Racine.** — S'il est vrai qu'une certaine ressemblance de visage rapprochât le poète et le roi, il y eut surtout de l'un à l'autre cette sympathie mutuelle qui s'établit promptement entre les esprits d'élite. Tout prévenait Louis XIV en faveur de Racine : aussi lui donna-t-il de particulières marques d'estime. Gentilhomme ordinaire[2], le poète avait entrée libre et appartement à Versailles. Ces prévenances tant enviées ne le firent jamais descendre au rôle de courtisan ; elles lui inspirèrent seulement une noble émulation de contenter son prince. Si, après une retraite de douze années, il revient à la scène en donnant *Esther* et *Athalie,* ce n'est que pour se rendre

[1] *Louis Racine* dans ses *Mémoires*. (Voir plus loin, page 129.)

[2] Les gentilshommes ordinaires avaient entrée en tout temps à la cour ; d'autres n'y étaient appelés que par intervalles. — Racine fut nommé par Louis XIV *historiographe* avec Boileau, c'est-à-dire chargé de recueillir les événements mémorables du règne de ce prince.

aux vives instances de Mme de Maintenon, la personne la plus chère au roi, et qu'il ne veut pas désobliger.

Racine fut cependant atteint, vers la fin de sa vie, d'une sorte de disgrâce que son extrême sensibilité lui rendit fort amère. On en a attribué la cause à un *Mémoire sur les misères du peuple,* composé par lui, et dont Louis XIV blessé aurait dit : « Racine croit-il tout savoir, et parce qu'il est grand poète veut-il être ministre ? » Quoi qu'il en soit, la rupture était si loin d'être effectuée, que, la veille même de sa mort, Racine se disposait à partir pour Marly[1], où se trouvait le roi. Une maladie de foie qui le tourmentait depuis de longues années, s'aggravant tout à coup, l'emporta le 21 avril 1699. Animé de la plus vive piété, il édifia tous les siens, et laissa à Boileau ce touchant adieu : *C'est un bonheur pour moi de mourir avant vous.*

V. **Principales œuvres de Racine.** — ANDROMAQUE, IPHIGÉNIE, PHÈDRE, dont les sujets sont empruntés au théâtre grec ; BRITANNICUS, BÉRÉNICE, MITHRIDATE, se rapportant à l'histoire romaine ; BAJAZET, pièce inspirée par un fait contemporain ; ESTHER et ATHALIE, tirées des Livres saints ; la comédie des PLAIDEURS : telles sont les principales œuvres dramatiques de Racine.

Andromaque offre le touchant tableau de l'*amour maternel,* plus fort que tous les obstacles, plus fort même que la vie. Captive d'un fier vainqueur, dont elle méprise aussi bien les avances que les menaces, Andromaque se consolerait de toutes ses infortunes, s'il lui était donné de jouir sans obstacle des caresses de son enfant :

J'allais, seigneur, pleurer un moment avec lui...
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui !

[1] *Marly,* château royal construit par Louis XIV non loin de Versailles. Il y séjourna souvent pendant les dernières années de sa vie. C'était un honneur fort recherché que d'être *des Marly;* le roi y invitait lui-même.

Iphigénie présente le *triomphe* héroïque *de la soumission filiale.* Agamemnon, sur l'ordre des dieux, doit immoler cette jeune princesse, sa fille, pour obtenir la victoire aux Grecs. Il hésite et cherche à la sauver : *Mon père,* s'écrie généreusement Iphigénie,

Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi;
Quand vous commanderez, vous serez obéi...

Britannicus retrace, avec une vérité frappante, les *progrès du vice dans l'âme d'un jeune empereur,* de Néron, qui, au début de cette pièce, n'est encore, selon le mot de Racine, qu'*un monstre naissant.* De degré en degré, de scène en scène, on voit la passion grandir en lui. Il en vient à présenter une coupe empoisonnée à son frère Britannicus, et mérite d'entendre de la bouche d'Agrippine, sa mère, cette foudroyante prédiction :

... Ton nom paraîtra, dans la race future,
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure. (M. C., 20.)

Esther, de même qu'*Athalie,* fut composée pour les jeunes filles de la maison de Saint-Cyr, fondée par Mme de Maintenon. Le sujet, connu de tous, est la *délivrance des Juifs,* grâce au dévouement de la reine Esther, Juive de nation et épouse d'Assuérus. Racine a déployé dans cette tragédie tous les charmes du style le plus harmonieux ; les *chœurs,* en particulier, offrent de ravissants morceaux :

O rives du Jourdain! ô champs aimés des cieux!
Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles signalées!
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées [1]!

[1] Par une touchante coïncidence, Jacques Stuart, banni du trône

Athalie, a dit Voltaire, est peut-être *le chef-d'œuvre de l'esprit humain*. Un simple fait de l'histoire sainte, le *rétablissement de Joas* sur le trône de Juda par la mort de l'usurpatrice Athalie, tel est le fond sur lequel Racine a travaillé. La pièce entière est comme animée par un souffle surnaturel : le Dieu d'Israël plane au-dessus de tous les personnages. Il remplit les bons de confiance et de sérénité :

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Il trouble les desseins des superbes, fait tomber la puissante Athalie dans les pièges qu'elle voulait éviter. Ainsi apprend-il à tous :

Que les rois dans le ciel ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père. (M.C., 21.)

VI. **Ce qui caractérise le génie de Racine**. — « Mon père, dit Louis Racine, était tout sentiment et tout cœur. » A cette *sensibilité* exquise se joignait chez notre grand poète la *raison* la plus sûre. Grâce à ces deux facultés, si rarement unies, il a réalisé la perfection de l'art tragique. Le conseil de Boileau :

Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez,

nul mieux que Racine ne l'a compris et pratiqué. Il n'émeut aussi vivement que parce que lui-même est touché jusqu'au fond de l'âme. Mais il a soin de se garder de tout excès, et manie en maître les ressorts de la tragédie, la *terreur* et la *pitié*.

Corneille vise surtout au grand, à l'héroïsme ; Racine, plus tendre, se rapproche de nous davantage.

d'Angleterre et réfugié en France, assistait à l'une des représentations d'*Esther*. En entendant ces douces plaintes des Juifs exilés, le prince et tous les assistants sentirent leurs yeux se mouiller de larmes.

Il peint l'homme tel qu'il est, avec ses faiblesses, parfois avec ses chutes. Avouons que ce spectacle porte moins aux fortes vertus que celui des inflexibles héros de Corneille.

Sous le rapport du *style*, Racine est *notre Virgile*, c'est-à-dire que nul ne peut lui être comparé. Voltaire déclarait que, pour apprécier dignement ses œuvres, il suffisait de mettre au bas de chaque page : *Beau ! harmonieux ! sublime !* Telle était la facilité de son talent, qu'il pouvait dire, ayant achevé le plan d'une pièce : « Ma tragédie est faite, je n'ai plus que les vers à mettre. »

Molière (1622-1673).

I. **Sa jeunesse. Courses en province.** — Molière, dont le vrai nom était *Jean-Baptiste Poquelin*, fils d'un valet de chambre tapissier de Louis XIII, naquit à Paris. Dès l'enfance, il manifesta un penchant marqué pour les représentations théâtrales : son bonheur était d'aller voir jouer les farces que donnaient à l'hôtel de Bourgogne Gros-Guillaume et Turlupin [1]. Ses parents ne laissèrent pas de le faire étudier : il fut pendant cinq années l'élève des jésuites dans l'un des grands collèges de la capitale.

Dès qu'il se sentit libre, il organisa, avec quelques jeunes gens de famille, une troupe de comédiens, s'en fit le chef sous le nom de *Molière*, et l'intitula pompeusement l'*Illustre théâtre*. Ses débuts à Paris n'ayant pas été heureux, il entreprit et poursuivit pendant douze années une vie de courses en province. Son esprit vif, curieux, observateur, était sans cesse en

[1] *Gros-Guillaume*, ex-boulanger, acteur grossier, donnait avec *Turlupin* des farces sur les tréteaux. Ce dernier nom, qui n'est qu'un nom de théâtre, est l'origine de l'expression *turlupinades* ou pièces bouffonnes.

éveil : il saisissait les types de tant de populations diverses et les reproduisait dans des farces bouffonnes. On conserve à Pézenas (Hérault) un fauteuil de bois où le poète venait chaque samedi s'asseoir chez un barbier en renom, pour y étudier les clients.

II. **Séjour à Paris. Succès dramatiques.** — En 1658, Molière revint à Paris, où, grâce à de hautes protections, il fonda ce théâtre célèbre devenu depuis le Théâtre-Français. *Les Précieuses ridicules* furent la première comédie qu'il y donna ; c'était en même temps l'inauguration de l'art comique en France. *Courage, Molière!* s'écria du milieu de la salle un bon vieux spectateur, *voilà la véritable comédie!* D'autres, en quittant la représentation, se promettaient d'éviter à l'avenir le jargon des pédantes, si finement critiqué.



Molière.

Le poète continua pendant treize années, au milieu des plus éclatants triomphes, sa vie d'auteur et d'acteur. Louis XIV l'honora constamment d'une faveur voisine de l'amitié, le protégea contre les rancunes que sa verve lui attirait, et voulut être le parrain de son premier enfant. Sa Majesté aurait même un jour admis à sa table le poète comique, afin de le relever aux yeux de certains courtisans. Ces distinctions flatteuses ne purent mettre Molière à l'abri de mille chagrins domestiques. A l'âge de quarante ans il

avait épousé Armande Béjart, qui n'en comptait que dix-sept. Cette union mal assortie lui devint une source d'amertumes : elle accrut chez lui un penchant à la tristesse que tous les contemporains ont signalé. Et cependant, pour faire vivre sa troupe, il s'astreignait, avec une feinte gaieté, à remplir sur la scène les principaux rôles de ses pièces.

III. **Sa mort.** — Molière venait de composer *le Malade imaginaire;* or, le jour de la quatrième représentation, qui était le mardi gras, il se trouva très souffrant. On lui conseillait de ne pas jouer; mais il ne voulut jamais se rendre à cet avis, et soutint son rôle en cachant des douleurs aiguës sous un ris forcé. A peine transporté chez lui, il fut saisi d'une toux violente, puis bientôt, suffoqué par le sang, perdit l'usage de la parole. Deux religieuses hospitalières lui prodiguèrent leurs soins dévoués. Dès le premier moment du danger, Molière avait fait demander un prêtre; celui-ci arriva trop tard, le poète venait d'expirer.

L'Académie, qui n'avait pu l'admettre au nombre de ses membres, à cause de sa profession, plaça son buste dans la salle des séances, avec cette inscription :

Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre.

Molière possédait un caractère doux et bienveillant, un cœur généreux, toujours accessible aux besoins de l'indigent. Sans doute, les pieux enseignements des jésuites, ses premiers maîtres, l'eussent un jour ramené à la pratique chrétienne, si une mort imprévue n'avait tout à coup brisé sa carrière.

IV. **Principales comédies de Molière.** — LES PRÉCIEUSES RIDICULES, LE MISANTHROPE, LE TARTUFE, L'AVARE, LE BOURGEOIS GENTILHOMME, LES FEMMES SAVANTES, LE

Malade imaginaire, telles sont les principales comédies de Molière [1].

Le Misanthrope [2] tient le premier rang : c'est la perfection du comique sérieux ou haut comique. *Alceste,* le héros de la pièce, honnête homme s'il en fut, a pris en grippe le genre humain tout entier, parce qu'il ne s'arrête qu'aux défauts des personnes et veut marcher au rebours des usages reçus dans le monde. De là, pour lui, mille désagréments, et souvent des situations comiques. Rien ne le corrige : il conclut, au Ve acte, par ce trait digne de son caractère :

Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices,
Et chercher sur la terre un endroit écarté,
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

Dans le **Tartufe**, Molière, sous prétexte de flétrir la piété hypocrite, immole, par d'inconvenantes plaisanteries, la dévotion elle-même. Bourdaloue, le grand prédicateur de l'époque, ne craignit pas de tonner du haut de la chaire contre un tel scandale.

L'Avare présente, en la personne du célèbre *Harpagon*, le type achevé de l'avarice la plus sordide. Il ne pense jour et nuit qu'à sa *chère cassette,* où sont cachés dix mille écus. Un malin valet la lui dérobe ; l'avare exhale son désespoir dans un monologue bien connu : *Au voleur ! à l'assassin ! Je suis perdu !... Hélas ! mon pauvre argent !...*

Le Bourgeois gentilhomme est à l'adresse des parvenus qui visent à la noblesse lorsqu'ils n'y sont pas nés. Le digne *M. Jourdain,* plus riche d'écus que d'esprit, entreprend à l'âge de cinquante ans de mettre

[1] Parmi les pièces nommées ici, *le Misanthrope, le Tartufe, les Femmes savantes* sont en vers ; les autres sont en prose.

[2] La misanthropie est une disposition d'esprit qui porte à haïr les hommes et à les fuir.

son instruction au niveau de sa fortune. L'un de ses premiers ravissements est d'apprendre que *tout ce qui n'est pas vers est prose, et tout ce qui n'est pas prose est vers :* d'où il conclut que, toute sa vie, *il a fait de la prose sans le savoir !*

Les Femmes savantes attaquent le ridicule des femmes qui prétendent sonder les sciences les plus abstraites, au risque de négliger les devoirs essentiels de leur intérieur. *Chrysale,* modeste bourgeois, a épousé *Philaminte,* une de ces femmes bel esprit. Pour comble de malheur, sa sœur *Bélise* et sa fille *Armande* sont infectées du même mal. Rien de spirituel comme les boutades du bonhomme, qui, *vivant de bonne soupe et non de beau langage,* ne peut pardonner aux trois pédantes d'étudier la marche des astres ou de disserter sur la philosophie, tandis que sa maison va *sens dessus dessous.* (M. C., 22.)

V. **En quoi consiste le mérite de Molière.** — La comédie devrait, en principe, être une école de morale et corriger, au moyen d'innocentes plaisanteries, les travers et les vices. Molière a-t-il atteint ce but ? Non, répondent les juges éclairés. Bossuet condamne hautement son théâtre. Fénelon remarque avec quelle perfide adresse il sait donner souvent un tour gracieux au vice, avec une austérité ridicule à la vertu. Telle est l'appréciation à porter sur l'ensemble de ses œuvres ; aussi la jeunesse chrétienne ne doit-elle en aborder la lecture que guidée par une main discrète et sage.

C'est *au point de vue littéraire* que notre premier comique mérite de justes éloges. Louis XIV demandant un jour à Boileau quel était le plus rare des grands écrivains de son siècle : *Sire, c'est Molière!* répondit sans hésiter le poète de la raison et du bon goût. Molière posséda, en effet, comme écrivain, des qualités uniques, un *génie créateur.* Doué d'une étonnante facilité sous le rapport du style et de la versifi-

cation, il a des *dialogues achevés* et de *ces vers marqués au bon coin*, selon le mot de Boileau, qui s'écriait en félicitant l'auteur :

Enseigne-moi, Molière, où tu trouves la rime[1].

§ II. — Poésie didactique.

Boileau (1636-1711).

I. **Premières années.** — Nicolas Boileau, fils d'un greffier au Parlement, naquit à Paris. Un petit pré, attenant à la maison de campagne où il passa une partie de son enfance, le fit surnommer *Despréaux*. Privé avant l'âge de deux ans des caresses maternelles, il fut abandonné aux soins d'une servante impérieuse, qui plus d'une fois le séquestra au grenier dans un misérable réduit. Triste et timide, il ne laissait guère soupçonner ce qu'il serait plus tard ; son père avait coutume de dire : *Pour Colin, c'est un*



Boileau.

[1] Le XVII[e] siècle a produit beaucoup d'autres poètes dramatiques ; leur réputation pâlit devant ceux que nous venons de citer. ROTROU, vénéré par Corneille, qui le nommait son père : QUINAULT, l'introducteur de l'*opéra* en France ; REGNARD, excellent comique, auteur du *Joueur*, pièce dans laquelle, dit-on, il s'est peint lui-même.

bon garçon qui ne dira jamais de mal de personne. Placé au collège de Beauvais, il se livra avec passion à l'étude, jusque-là qu'il fallait souvent l'avertir de l'heure des repas, bien que la cloche réglementaire fût placée près de la fenêtre de sa chambre. Son talent poétique commençait à se faire jour; mais sa famille ne voulut rien entendre, et l'appliqua à l'étude du droit. La mort de son père le laissa, vers l'âge de vingt-quatre ans, libre de suivre ses goûts.

II. **Débuts littéraires. Guerre aux mauvais poètes.** — Sa vocation spéciale comme poète fut bientôt trouvée : n'avait-il pas, selon son aveu, *ressenti dès l'âge de quinze ans la haine d'un sot livre?* Or nombre de livres et d'auteurs méritaient cette qualification lorsque Boileau entra dans la carrière des lettres.

On était en 1660 : Corneille, Descartes, Pascal, avaient laissé des chefs-d'œuvre ; mais le goût des Français n'était pas encore formé pour donner à ces grands hommes leur vraie place. Le public accordait ses faveurs à la *Pucelle* de Chapelain, au *Cyrus* de Mlle de Scudéry; les poètes ne savaient que flatter leurs protecteurs, en rimant de misérables riens. Qui donc allait rétablir l'ordre et la justice dans le monde littéraire?

Boileau, seul contre tous, entreprit cette tâche : il lança ses premières *Satires*[1]. Les victimes immolées furent nombreuses, leurs représailles terribles. Le nouvel Aristarque[2] ne lâcha pas prise ; après huit années d'une campagne bien nourrie, la plupart des rieurs se rangèrent enfin de son côté. En même temps qu'il flétrissait les mauvais poètes, Boileau

[1] Régnier (1573-1613) avait inauguré la satire régulière en France. Ce poète eut vraiment le génie de la satire, mais non l'honnêteté morale qui donne à Boileau force et autorité.

[2] *Aristarque*, célèbre grammairien d'Alexandrie en Égypte. Son nom est resté comme le type du parfait critique.

encourageait le vrai mérite. Molière, La Fontaine, Racine, tous débutants dans la carrière des lettres, aimaient à se réunir en son modeste appartement, situé rue du Vieux-Colombier. Là, au milieu de mille facéties joyeuses, le prudent Boileau glissait habilement les principes littéraires qui achevaient de façonner nos grands poètes. Lorsqu'ils soupaient ensemble, une punition était imposée pour les fautes de table : c'était de lire quelques vers, ou même une page entière de la *Pucelle*.

III. **Boileau à Auteuil et à la cour.** — Après avoir corrigé le goût public, Boileau maintint son œuvre, non seulement par ses écrits, mais encore par l'influence de sa conversation. Il possédait au village d'Auteuil, près de Paris, une agréable maison de campagne, qui fut longtemps son séjour préféré. D'illustres visiteurs, princes, magistrats, écrivains, s'y rendaient comme en pèlerinage. « Boileau, écrivait Racine, est aussi heureux qu'un roi dans sa solitude ou plutôt son hôtellerie d'Auteuil. Je l'appelle ainsi parce qu'il n'y a point de jour où il n'y ait quelque nouvel arrivé. » Racine était précisément l'un des hôtes les mieux accueillis ; Boileau se plaisait au milieu de sa jeune famille et ne dédaignait pas de se mêler aux jeux des enfants. « Il s'amusait, raconte Louis Racine, à jouer aux quilles avec moi ; il excellait à ce jeu, et je l'ai souvent vu les abattre toutes neuf d'un seul coup de boule. » — « Il faut avouer, disait Boileau à ce sujet, que j'ai deux grands talents, aussi utiles l'un que l'autre à l'État : l'un de bien jouer aux quilles, l'autre de bien faire des vers. »

A ces marques de considération recueillies dans la vie privée, il faut ajouter la faveur constante d'un monarque tel que Louis XIV. Le roi et le poète s'entendirent d'autant mieux que l'un et l'autre, dans

une sphère différente, poursuivaient le même but : ordre, discipline, soumission aux lois. Boileau vint souvent à la cour; il sut y conserver une noble indépendance de caractère : « Je ne sais pas louer, » disait-il pour excuser sa franchise. Louis XIV lui montrant un jour des vers de sa composition : *Sire*, avoua le poète, *rien n'est impossible à Votre Majesté; elle a voulu faire de mauvais vers, et elle y a parfaitement réussi.* Une autre fois, comme il défendait chaudement, contre le roi lui-même, l'expression *rebrousser chemin :* « Cela est assez beau, s'écria-t-il, que de toute l'Europe je sois le seul qui résiste à Votre Majesté ! » La victoire lui resta, bien entendu.

IV. **Dernières années. Caractère de Boileau.** — L'Académie ne s'était pas empressée d'ouvrir ses portes à l'auteur des *Satires*, qui d'ailleurs n'en fut jamais un membre très fervent. Plusieurs de ses anciennes victimes faisaient encore partie de la docte assemblée : de là, quelque gêne dans les relations mutuelles. Puis vinrent les infirmités de l'âge et les tristesses d'une *chagrine vieillesse*, comme Boileau qualifie la sienne. La mort de Racine l'atteignit profondément; il quitta sa maison d'Auteuil, désormais sans charmes, et revint se fixer à Paris, où il succomba à l'âge de soixante-quinze ans[1].

Chrétien sincère, quelque peu rigide, Boileau, par la régularité de ses mœurs, prêcha d'exemple la vertu aux poètes de son siècle. Il se montra toujours grand et généreux dans ses amitiés. Le célèbre avocat Patru était réduit par la misère à vendre sa bibliothèque;

[1] La haute réputation dont jouissait Boileau avait attiré à ses funérailles une assistance considérable. Une femme du peuple voyant défiler le nombreux cortège : « Il avait donc bien des amis, cet homme qui disait du mal de tout le monde ! » s'écria-t-elle naïvement.

notre poète l'apprend, achète les livres un tiers de plus qu'ils ne valent, sous la condition expresse de n'en jouir qu'à la mort du propriétaire. Sa courageuse démarche en faveur du vieux Corneille privé de sa pension n'est pas moins digne d'éloges.

V. **Œuvres de Boileau.** — Boileau a laissé DOUZE SATIRES, DOUZE ÉPÎTRES, l'ART POÉTIQUE et le LUTRIN.

Les **Satires**, quel qu'en soit le sujet, *Embarras de Paris, le Mauvais repas, Apologie de la satire*, etc., débordent de verve et de malice contre cette nuée de mauvais poètes qui alors *se tuaient à rimer* au lieu d'écrire en prose.

Les **Épîtres**, compositions d'un genre plus grave, marquent l'apogée du talent de Boileau. On cite parmi les meilleures : la première, *Au Roi ; l'Utilité des ennemis*, adressée à Racine ; *les Plaisirs des champs*, au président Lamoignon ; enfin celle qui a pour titre : *Rien n'est beau que le vrai.* (M. C., 23.)

L'**Art poétique** renferme l'exposé des doctrines littéraires de Boileau, justement surnommé le *législateur du Parnasse.* Ces doctrines ne sont autres que celles de la raison et du bon goût :

> Aimez donc la raison : que toujours vos écrits
> Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

Le **Lutrin** est un poème héroï-comique[1] inspiré à Boileau par quelque prétendu démêlé entre le trésorier et le chantre de la Sainte-Chapelle. *Le vers français* atteint sa *perfection* dans cet ouvrage. On regrette que la plaisanterie s'y exerce sur des choses saintes et respectables.

VI. **Quelle part revient à Boileau dans le mouvement**

[1] Le poème *héroï-comique* célèbre sur le ton de l'épopée une action commune et vulgaire.

littéraire du XVIIe siècle. — Boileau ne fut pas un grand poète dans le sens propre du mot. Il a peu de chaleur; l'imagination et la sensibilité ne sont pas ses facultés dominantes. Aussi ne composait-il qu'avec peine : un demi-vers lui a parfois coûté des heures de travail. Et cependant l'influence de ce poète, au génie moins brillant que laborieux, a été immense. Il a conquis sur son siècle une autorité incontestée : cela, grâce à la droiture de sa *raison*, à la sûreté de son *jugement*, à la délicatesse de son *goût*.

Sans Boileau, les meilleurs écrivains du grand siècle eussent conservé leurs défauts et moins poli leurs œuvres. Racine apprit de lui à *faire difficilement des vers faciles;* il eut la consolation de l'entendre affirmer qu'*Athalie,* dédaignée quelque temps du public, était son chef-d'œuvre : ce qui s'est trouvé juste.

La Fontaine (1621-1695).

I. **Sa vocation poétique.** — Jean de La Fontaine, né à Château-Thierry, n'annonça dans sa jeunesse qu'insouciance et paresse. Malgré son aversion pour toute espèce d'engagement, il se laissa marier vers l'âge de vingt-six ans, et succéda en même temps à son père dans la charge de maître des eaux et forêts. Ces devoirs sérieux ne lui pesèrent jamais beaucoup; quant à devenir poète, il n'y songeait pas encore. On raconte qu'entendant un jour réciter une ode de Malherbe, il ressentit une forte émotion et un vif désir de parler le même langage. Dès lors il se mit à lire et Malherbe, et Voiture, et nos vieux auteurs de fabliaux : toute poésie le charmait. S'il visitait parfois les domaines confiés à sa surveillance, c'était pour rêver plus à l'aise, un livre à la main, sous quelque frais ombrage.

II. **Protecteurs et amis.** — Incapable de diriger lui-même son existence, La Fontaine eut l'avantage de rencontrer constamment des protecteurs et des amis dévoués. D'abord, le *surintendant Fouquet,* dont la somptueuse résidence de Vaux réunissait un cercle choisi d'écrivains et d'artistes : notre poète y fut admis et reçut une pension de mille livres, sous la seule obligation d'acquitter chaque échéance par quelque pièce de vers. Bientôt arriva comme un coup de foudre la chute de cet opulent ministre. La Fontaine, sans craindre les ressentiments de Louis XIV, osa, dans son élégie des *Nymphes de Vaux*, pleurer la disgrâce de son bienfaiteur. Ce n'était pas se rendre la cour favorable ; d'ailleurs, la publication de *Contes* fort licencieux ne tarda pas à lui en fermer l'accès.



La Fontaine.

La *duchesse de Bouillon,* nièce de Mazarin, accueillit le poète sans asile. Il atteignait ses quarante ans, et l'on pouvait douter que cet incorrigible épicurien laissât jamais à la postérité une œuvre durable. Molière, Boileau, Racine, stimulaient à l'envi son insouciante paresse et lui faisaient d'aimables reproches sur sa vie trop peu réglée. Les naïvetés du *bonhomme,* ses incroyables distractions, n'étaient pas le moindre charme des familiers tête-à-tête de nos grands poètes. Molière cependant prenait sa défense :

Nos beaux esprits, disait-il, *ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bonhomme!*

La publication du premier livre des *Fables* commença de justifier l'augure. Ces charmantes compositions valurent à l'auteur, avec de sincères applaudissements, les plus honorables amitiés. La Rochefoucauld, Mmes de la Fayette et de Sévigné, Fénelon, et plus tard le jeune duc de Bourgogne son élève, lui donnèrent de nombreuses marques de leur attachement. Cette période de sa vie est marquée par la bienveillante hospitalité de *Mme de la Sablière,* qui durant vingt années lui ménagea dans sa demeure et *le vivre et le couvert,* et les doux loisirs nécessaires à son génie. Il faisait si bien partie de la maison, que la maîtresse du logis, ayant un jour congédié tous ses domestiques à la fois, disait plaisamment : *Je n'ai gardé que mon chien, mon chat et mon La Fontaine.*

III. **Vieillesse et mort.** — Malgré sa naïve indifférence, La Fontaine ambitionnait vivement le titre d'académicien, qu'il n'obtint qu'à l'âge de soixante-trois ans. Louis XIV ne ratifia pas de bon gré l'élection de l'auteur des *Contes.* Ce ne fut qu'avec promesse de sa part d'*être sage* désormais, promesse, hélas! qui n'alla pas sans quelques rechutes,

Tant le naturel a de force!

Il fallut une grave maladie pour ramener le vieillard à la pratique de ses devoirs; les sages conseils de Racine préparèrent les voies. Un vicaire de la paroisse Saint-Roch acheva cette conversion, qui fut des plus sincères. Quelques jours avant sa mort, il écrivait à son ami Maucroix, chanoine de Reims : « O mon cher! mourir n'est rien; mais songes-tu que je vais comparaître devant Dieu! » Il s'éteignit doucement, à l'âge de soixante-quinze ans (13 avril 1695). On le

trouva revêtu d'un cilice : l'essentiel n'avait pas suffi à ce pénitent de la dernière heure.

IV. **L'homme : sa physionomie.** — Les contemporains l'avaient surnommé le *bonhomme*, le *bon La Fontaine*, à raison de cette franchise, de cette ingénuité, cachet distinctif de sa personne. Poète dans l'âme, il rêvait souvent tout éveillé, non point comme *Perrette* pour supputer ses finances, mais plutôt pour combiner quelqu'un de ses jolis drames. Impossible alors de le ramener à la réalité : c'étaient distractions sur distractions. Qu'on l'invitât à dîner pour jouir des charmes de son esprit, il mangeait et buvait comme quatre, ne disait mot ou s'endormait. D'autres fois il s'esquivait, mais au prix de quelles naïvetés ! « Je dois me rendre à l'Académie, » alléguait-il un jour pour quitter une réunion ; on lui objecta que le chemin à faire était fort court. — *Eh bien, je prendrai le plus long !* » Si cependant il se trouvait entre amis intimes et qu'on le mît sur un sujet qui lui plût, son front s'illuminait, ses reparties jaillissaient vives, spirituelles : c'était bien La Fontaine.

Le souci de la fortune ne le préoccupa jamais. *Croyant trésor chose peu nécessaire,* dit son épitaphe, il allait tous les ans à Château-Thierry vendre quelque morceau de son patrimoine, en sorte que

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant son fonds avec son revenu...

Il conserva jusque dans la vieillesse des illusions d'enfant : étant déjà disposé à se convertir, il offrit de bonne foi à son confesseur d'abandonner aux pauvres le montant de la prochaine édition de ses *Contes !* Aussi doit-on excuser le mot de sa servante, interrompant l'ecclésiastique qui l'entretenait sur son lit de mort des vérités éternelles : *Eh ! Monsieur, ne le*

tourmentez pas tant; il est plus bête que méchant. Et, à propos de l'enfer, tirant le prêtre à l'écart : *Monsieur,* lui disait-elle avec compassion, *Dieu n'aura jamais le courage de le damner.*

V. **Le fabuliste.** — Toute la gloire de La Fontaine est dans ses FABLES : elles forment trois recueils, répartis en *douze livres*. La plupart sont de petits chefs-d'œuvre ; on cite comme plus remarquables : *le Chêne et le Roseau, les Animaux malades de la peste, le Paysan du Danube. Philémon et Baucis* est un petit poème mythologique. (M. C., 24.)

Le titre de *fabuliste* semble désormais réservé à La Fontaine; nul autre, ni parmi les anciens ni parmi les modernes, ne peut le lui disputer. Il a porté la fable à une telle perfection, qu'on n'imagine rien au delà. Quelles qualités distinguent donc ce poète, à la fois si *grand* et si *populaire ?* C'est d'abord une *puissance d'imagination* peu commune ; il voit ce qu'il dépeint et le fait voir à ses lecteurs :

L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours:
Ma commère la carpe y faisait mille tours
Avec le brochet son compère...

C'est encore une *sensibilité* exquise :

Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur...

Puis le *naturel*, la franche *gaieté,* voire même la *malice gauloise :*

Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an? — Par an! ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte...
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer : on nous ruine en fêtes...

Quant à la *morale des fables*, elle n'est ni complète ni parfaite. Ce ne sont pas les hautes vertus que prêche La Fontaine; il enseigne simplement à se tirer d'affaire, le moins mal possible, au milieu des abus, des injustices et des faux principes qui ont cours dans le monde. Quelques bons conseils peuvent cependant y être recueillis :

Aide-toi, le Ciel t'aidera...
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles...
Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
La prudence est mère de sûreté.

CHAPITRE II

LA PROSE AU XVIIe SIÈCLE (1661-1715)

§ I. — Éloquence religieuse.

L'éloquence religieuse présente au XVIIe siècle les orateurs les plus illustres. Il suffit de nommer *Fléchier, Bossuet, Fénelon, Bourdaloue* et *Massillon.*

Fléchier (1632-1710). — Fléchier prêcha longtemps avec éclat dans la capitale et à la cour. Son *éloquence harmonieuse* charmait ses auditeurs ; quelques contemporains l'ont même, bien à tort, placé au-dessus de Bossuet. Le plus célèbre de ses discours est l'*oraison funèbre de Turenne,* « également belle partout, » disait Mme de Sévigné, qui aimait tant les belles choses.

Fléchier avait cinquante-trois ans lorsque Louis XIV le nomma évêque de Lavaur (Tarn). Ce prince savait donner du prix à tous ses bienfaits : *Je vous ai fait*

attendre une place que vous méritiez depuis longtemps, dit-il au nouveau prélat; *mais je ne voulais pas me priver sitôt du plaisir de vous entendre.* Transféré à Nîmes deux ans plus tard, il y fournit un long et glorieux épiscopat. Aussi le nom de Fléchier est-il resté populaire, dans cette dernière ville, presque autant que celui de Fénelon à Cambrai.

Bossuet (1627-1704).

I. **Jeunesse de Bossuet. Sacerdoce.** — Dijon fut la patrie du grand Bossuet, qui reçut au baptême les noms de Jacques-Bénigne. Il appartenait à une famille distinguée dans la magistrature. Sa vertueuse mère consacra spécialement à la sainte Vierge cet enfant en qui la piété devait couronner tous les dons du génie. Ses études, commencées au collège des jésuites de sa ville natale, se continuèrent à Paris. Il avait alors quinze ans : les succès qu'il obtint dans les concours publics furent tels, que les salons littéraires s'en entretinrent; l'Hôtel de Rambouillet désira voir et entendre le brillant élève. Celui-ci, à onze heures du soir, improvisa devant l'illustre cercle ce sermon dont Voiture disait finement *qu'il n'avait jamais ouï prêcher ni si tôt ni si tard.* Lorsque vint l'époque de soutenir sa thèse de théologie, il le fit en présence du grand Condé : ce prince, fort instruit lui-même, prit un intérêt des plus vifs à la discussion. On sait qu'une étroite amitié unit depuis ces deux grands hommes.

Dès qu'il eut été ordonné prêtre, Bossuet, pourvu d'un canonicat à Metz, se rendit dans cette ville. L'étude, la prière et quelques prédications y partagèrent son temps. Fidèle à tous les offices du jour et de la nuit, il interrompait encore son sommeil pour passer quelques heures à sa table de travail. Ces

habitudes laborieuses furent d'ailleurs celles de toute sa vie.

II. **Bossuet à Paris et à la cour.** — Bossuet se fixa définitivement à Paris vers 1659; c'est l'époque de ses grands succès oratoires. Il se fait entendre soit à la cour, soit dans les églises et chapelles les plus fréquentées. Son premier carême au Louvre a laissé de mémorables souvenirs. Louis XIV, âgé de vingt-quatre ans; les deux reines, Anne d'Autriche et Marie-Thérèse, tout ce que la France comptait alors de plus grand lui formait un auditoire d'élite dont il enleva l'admiration. Le jeune monarque, particulièrement touché, eut la délicatesse de faire écrire au père de l'orateur *pour le féliciter d'avoir un tel fils*. Trois ans plus tard, durant la station de l'Avent, Bossuet prêchait de nouveau à la cour. Son père, cette fois, assistait attentif et ému à tous les sermons. Louis XIV s'étant informé quel était ce digne vieillard : *Oh! s'écria-t-il en apprenant son nom, qu'il doit être heureux d'entendre son fils prêcher si bien!* Tant de bonne volonté de la part du prince permit au prédicateur de remplir, avec une liberté apostolique, le devoir si difficile de dire la vérité aux grands du monde.



Bossuet.

Désigné pour l'évêché de Condom (Gers), en 1669,

Bossuet fut, presque en même temps, appelé par Louis XIV à l'importante charge de précepteur du Dauphin, alors âgé de huit ans. Ces deux fonctions étant incompatibles, il renonça au siège épiscopal et se consacra tout entier à la haute mission de former l'héritier du trône. Nature apathique et distraite, le jeune prince ne remplit point les espérances qu'une si belle éducation avait fait concevoir. Bossuet, après y avoir mis tout son talent et tous ses soins, avouait tristement que rien ou presque rien n'avait pu se faire avec un élève aussi inappliqué. Sa tâche achevée, le précepteur fut nommé évêque de Meaux.

III. **Bossuet, évêque de Meaux.** — En prenant possession de son diocèse, Bossuet s'en fit réellement le père. Il se plaisait à visiter le peuple des campagnes, lui distribuant le pain de la divine parole, et ne dédaignait pas d'enseigner le catéchisme aux petits enfants. Ces sollicitudes pastorales ne le détournaient pas des grands intérêts de l'Église et de la France. Lors de la célèbre *Assemblée du clergé*[1], en 1682, l'ascendant de sa parole empêcha le schisme qui menaçait de se produire. La victoire lui resta également dans la discussion au sujet du *quiétisme*[2]; mais ce triomphe remporté sur Fénelon, son ami, son ancien disciple, lui coûta bien des ennuis. L'ardeur avec laquelle il soutint la lutte ne venait que de son zèle à défendre le dogme qu'il croyait attaqué. *Qu'eussiez-vous fait*, disait depuis Louis XIV au grand docteur, *si j'avais pris le parti de Monsieur de Cambraï* (Fénelon)? — *Sire, j'aurais crié cent fois plus haut.*

[1] Cette Assemblée fut convoquée par Louis XIV au sujet du droit de *régale :* ce droit concédait aux rois de France le revenu des évêchés vacants. On y rédigea la fameuse *déclaration des quatre articles*, qui fut condamnée par le Souverain Pontife.

[2] Le *quiétisme* (de *quies*, repos), doctrine répandue en France par Mme Guyon, dénaturait la vraie notion de l'amour de Dieu.

Il faudrait encore rappeler tout ce que Bossuet entreprit pour la conversion des protestants, les savants ouvrages composés dans ce but, entre lesquels l'*Histoire des variations de l'Église protestante.* On montre à Meaux, au fond du jardin de l'évêché, un pavillon solitaire où le prélat aimait à se retirer pour travailler à ce grand ouvrage. Ainsi atteignit-il l'âge de soixante-seize ans, où il succomba après de cruelles souffrances. Quelqu'un murmurant à son chevet d'agonie le mot de gloire : *Cessez ces discours,* s'écria l'illustre moribond ; *demandez pour moi pardon à Dieu de mes péchés.*

IV. **Œuvres de Bossuet.** — Bossuet *orateur* a laissé des SERMONS et d'admirables ORAISONS FUNÈBRES : celles de la *reine d'Angleterre,* Henriette de France ; de sa fille, la *duchesse d'Orléans,* et du *grand Condé* sont des chefs-d'œuvre entre d'autres chefs-d'œuvre. Comme *précepteur du Dauphin,* il a composé le DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE, le TRAITÉ DE LA CONNAISSANCE DE DIEU ET DE SOI-MÊME. Ses principaux ouvrages de *piété* sont les *Élévations sur les Mystères* et les *Méditations sur l'Évangile.*

V. **Le génie de Bossuet.** — Massillon a nommé Bossuet *l'homme de toutes les sciences et de tous les talents.* Son génie, en effet, fut vraiment *universel.* Dieu lui avait départi les dons les plus admirables, que développèrent encore l'étude et la piété. Il travaillait sans cesse ; la sainte Écriture lui était une source toujours nouvelle de lumières et d'inspirations. On raconte que, jusque dans ses moindres voyages, il faisait mettre sa Bible avec son Bréviaire, disant agréablement : « Je ne pourrais vivre sans cela. »

Bossuet, c'est *l'Aigle de Meaux :* tout est grand chez lui, le sublime est sa région. Lorsqu'il traite de *l'histoire* des peuples, il semble, comme Moïse, rapporter du Sinaï les secrets du Très-Haut, tant il étale avec

clarté les plans de la Providence dans la succession des empires. Ses *Oraisons funèbres*, le chef-d'œuvre de l'éloquence française, et peut-être de l'éloquence humaine, appartiennent au même ordre d'idées. Il s'y trouve de ces pages qu'on relirait cent fois avec le même frémissement d'admiration ; tel est le début ou exorde de l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre : *Celui qui règne dans les cieux...;* ou encore le récit de la mort de la duchesse d'Orléans. (M. C., 25.)

VI. **Bossuet écrivain.** — Le style de Bossuet offre un mélange inattendu d'élévation et de simplicité ; jamais de vains ornements : *la parole pour la pensée.* En ce siècle qui produisit tant et de si remarquables écrivains, l'évêque de Meaux apparaît comme le *maître* incontesté *de la langue et de l'éloquence.*

Fénelon (1651-1715).

I. **Son éducation. Sacerdoce.** — François de Salignac de la Mothe-Fénelon naquit au château de Fénelon, en Périgord. La faiblesse de son tempérament le retint jusqu'à l'âge de douze ans au manoir paternel. Il y poursuivit ses études sous un docte précepteur qui lui apprit à savourer les chefs-d'œuvre de l'antiquité classique. Cette première éducation, à la fois douce et forte, développa dans son âme ces vertus aimables, ces grâces exquises dont les contemporains se sont plu à faire l'éloge. Étant venu à Paris pour achever ses humanités[1], il y prêcha, dit-on, comme Bossuet, vers l'âge de quinze ans, un sermon vivement applaudi. Ce fut au séminaire de Saint-Sulpice qu'il reçut les ordres sacrés. Brûlant de zèle pour la gloire de Dieu,

[1] Les *humanités*, dites aujourd'hui classes des lettres, comprennent les études qui font suite à la grammaire, jusqu'à la philosophie.

le jeune lévite rêvait les missions lointaines ; mais la Providence avait sur lui d'autres desseins qui ne tardèrent pas à se manifester.

II. **Fénelon précepteur du duc de Bourgogne.** — Désigné par Louis XIV pour aller pacifier les protestants de la Saintonge, lors de la révocation de l'édit de Nantes[1], Fénelon, grâce à son éloquence persuasive, avait obtenu d'admirables résultats. Peu après son retour, le duc de Beauvilliers, gouverneur du duc de Bourgogne[2], le faisait agréer au roi comme précepteur du jeune prince.



Fénelon.

La tâche était ardue : « Mgr le duc de Bourgogne, dit Saint-Simon[3], était d'un naturel terrible ; dur, colère jusqu'aux derniers emportements ; incapable de souffrir la moindre résistance sans entrer dans des fougues à faire craindre que tout ne se rompît dans son corps. » D'ailleurs, extrêmement intelligent et

[1] La révocation de l'édit de Nantes mettait les protestants en demeure de revenir au catholicisme ou de quitter la France : de là des révoltes populaires dans les provinces infectées de l'hérésie.

[2] Le gouverneur préposé à l'éducation des fils de nos rois avait sous lui les précepteurs et les officiers de service du jeune prince. Le duc de Beauvilliers contracta avec Fénelon la plus intime amitié, et lui laissa la haute main dans l'œuvre importante qu'ils menèrent ensemble.

[3] Voir page 111.

d'une vivacité d'esprit telle, qu'il lui fallait mener plusieurs occupations à la fois. Fénelon se mit à l'œuvre : jamais triomphe plus complet ne couronna une éducation conduite par un plus habile maître. En peu d'années, *l'enfant terrible* se trouva transformé : « De cet abîme, dit encore Saint-Simon, sortit un prince affable, doux, modéré, patient. » Par un heureux mélange de fermeté et de douceur, le précepteur avait pris sur l'élève un ascendant complet.

Tout en formant son cœur, il ornait son esprit des plus solides connaissances, mêlant agréablement le jeu et l'étude. Rien de ce qui peut intéresser un futur roi de France n'était oublié. Quelquefois, par exemple, le maître et le disciple allaient surprendre dans son travail le célèbre Mignard[1], occupé à la décoration du palais de Versailles : tout en suivant le pinceau de l'artiste, on causait peinture et beaux-arts. Enfin, et surtout, Fénelon rédigeait pour le prince d'immortels ouvrages dont la jeunesse française profite depuis deux siècles.

III. **Fénelon, archevêque de Cambrai.** — Élevé à l'archevêché de Cambrai en 1694, Fénelon ne résida plus que par intervalles à la cour, mais demeura pendant quelques années en correspondance suivie avec le duc de Bourgogne. Toutefois une séparation complète et une disgrâce sans retour allaient bientôt frapper au cœur l'illustre prélat. Son livre des *Maximes des Saints,* favorable à la doctrine du *Quiétisme,* fut condamné à Rome. Il en reçut la nouvelle au moment où il se disposait à prêcher pour la fête de l'Annonciation ; modifiant sur-le-champ le plan de son sermon, il prit pour texte la soumission qui est due aux déci-

[1] *Mignard,* né à Troyes, est un des plus grands artistes du siècle de Louis XIV. Une certaine affectation élégante, dans quelques-unes de ses œuvres, a donné lieu à l'expression *mignardise.*

sions de l'Église. *A Dieu ne plaise*, écrivait-il ensuite dans un mandement, *qu'il soit parlé de Nous, si ce n'est pour se souvenir que le pasteur a cru devoir être plus docile que la dernière brebis de son troupeau.*

Tant de vertu ne désarma point ses adversaires. Le roi, disait-on, n'aimait pas l'archevêque de Cambrai, et cela pouvait être ; car Fénelon, dans plusieurs de ses ouvrages, réclamait pour le bien de la France des réformes que Louis XIV ne comprenait pas. La publication du *Télémaque*, dont le manuscrit lui fut soustrait par un copiste infidèle, acheva de le perdre dans l'esprit de ce prince. On lui persuada aisément que tout l'ouvrage n'était qu'une satire de son règne : défense absolue fut faite à l'archevêque de reparaître à la cour.

Dans le temps même où Fénelon était frappé de ce coup si sensible, un incendie détruisait son palais de Cambrai et consumait sa bibliothèque, ses papiers : *Il vaut mieux*, dit-il avec sa bonté ordinaire, *que le feu ait pris à ma maison qu'à la chaumière d'un pauvre laboureur.* Uniquement occupé du soin de son diocèse, on le vit se livrer à tous, grands et petits. Le trait charmant de cette *vache perdue*, que le bon prélat ramena lui-même un jour à de pauvres paysans éplorés, montre jusqu'où s'étendait sa condescendance. Les défaites de nos armées durant la guerre de Succession d'Espagne atteignirent profondément son âme si française. Il ouvrit son palais épiscopal aux officiers et soldats blessés, qu'il soigna comme s'ils eussent été ses enfants.

La mort soudaine du duc de Bourgogne, qui promettait à la France un roi accompli, fut pour lui l'épreuve suprême : *Tous mes liens sont rompus, rien ne m'attache plus à la terre*, s'écria-t-il en apprenant cette nouvelle ; il vécut trois ans encore, continuant de répandre autour de lui, malgré ses chagrins personnels, les trésors de sa science et de sa charité.

IV. **Œuvres de Fénelon.** — Fénelon n'a laissé qu'un très petit nombre de *sermons*. Ses principaux ouvrages se rapportent à l'éducation du duc de Bourgogne : Fables, Dialogues des Morts, le Télémaque, Traité de l'Existence de Dieu. Il faut y joindre l'excellent Traité de l'Éducation des filles, composé pour la duchesse de Beauvilliers, mère de nombreux enfants, dont huit filles. (M. C., 26.)

V. **Fénelon écrivain.** — Le nom de *Cygne de Cambrai* donné à Fénelon rappelle la douceur et les charmes de son style. Ce qui le caractérise spécialement c'est une *noble simplicité*, selon le goût des anciens dont il était tout pénétré. Rarement notre langue a paru plus harmonieuse que sous sa plume. Qu'on relise la *Description de la grotte de Calypso*, celle de *la ville de Tyr*, des *Champs-Élysées*, et beaucoup d'autres passages du *Télémaque* : l'on y apprendra, mieux que partout ailleurs, les ressources variées qu'elle peut offrir.

Fénelon a trop de goût pour abuser jamais de cet *esprit* fin et profond qui, au dire des contemporains, *sortait de ses yeux comme un torrent*. Ce sont bien plutôt les qualités exquises de son *cœur* qui se reflètent dans son langage. Saint-Simon rapporte qu'on ne pouvait se défendre d'être attiré vers lui, ni quitter sa présence sans désirer le retrouver encore. Il en est de même de ses œuvres : on y revient avec un plaisir toujours nouveau. Elles respirent le calme et la paix de l'âme juste, en même temps qu'elles révèlent un artiste consommé dans le sentiment du beau.

Bourdaloue (1632-1704).

I. **Biographie.** — L'année même où Bossuet, nommé précepteur du Dauphin, abandonnait les chaires de la capitale, Bourdaloue y montait pour la première fois.

Élève des jésuites de Bourges, sa ville natale, il était entré fort jeune dans leur Société. Sans avoir le génie de l'*Aigle de Meaux*, il excita peut-être plus d'enthousiasme encore.

Pour se faire quelque idée de cet empressement, il suffit d'ouvrir la correspondance de Mme de Sévigné, fidèle écho de la société parisienne. *On dit*, écrit-elle, *que le Père Bourdaloue passe toutes les merveilles passées, et que personne n'a prêché jusqu'ici*. Il devait donder une Passion qu'elle avait entendue l'année précédente. *Et c'était pour cela*, dit-elle, *que j'en avais envie; mais l'impossibilité m'en ôta le goût. Les laquais gardaient les places dès le mercredi, et la presse y était à mourir*. C'est encore elle qui rapporte l'anecdote suivante : « Le maréchal de Grammont était l'autre jour si transporté de la beauté d'un sermon du Père Bourdaloue, qu'il s'écria tout haut en un endroit qui le toucha : « Morbleu ! il a raison. » Madame éclata de rire, et le sermon en fut tellement interrompu, qu'on ne savait ce qui en arriverait. » Ce trait rappelle un mot du grand Condé. Il était allé avec sa sœur, la duchesse de Longueville, entendre Bourdaloue; la duchesse s'endormit. L'orateur venant à paraître : *Alerte, ma sœur, alerte!* lui cria Condé, *voilà l'ennemi !*

Charmé de l'éloquence de Bourdaloue, Louis XIV le fit revenir jusqu'à dix fois à la cour, pour y prêcher des carêmes ou des avents, bien qu'un même prédicateur y donnât rarement plus de trois stations. *J'aime mieux*, disait le roi, *entendre ses redites que les choses nouvelles d'un autre*. L'éloquent religieux mourut à Paris, en 1704, quelques semaines après Bossuet. Un écrivain protestant a résumé en trois mots sa vie tout apostolique : « Il prêcha, il confessa, il consola, puis il mourut. »

II. **Les sermons de Bourdaloue**. — Ce *roi des prédicateurs* et ce *prédicateur des rois*, comme on a sur-

nommé Bourdaloue, se distingue par l'*ordre* et la *clarté*, non moins que par une admirable *science du cœur humain.*

Il multiplie les divisions et les subdivisions, afin d'aider ses auditeurs à le suivre. Mme de Sévigné rend ingénieusement l'impression que produisait sur elle le raisonnement vif et pressé du célèbre jésuite : « Il m'a souvent ôté la respiration, par l'extrême attention avec laquelle on est pendu à la force et à la justesse de ses discours, et je ne respirais que quand il lui plaisait de finir. »

Tout en développant le dogme, il venait aux applications pratiques. Les grands, le roi lui-même, étaient directement atteints par le courageux apôtre. *Le Père Bourdaloue,* écrit encore la marquise, *frappe comme un sourd, disant des vérités à bride abattue ; sauve qui peut; il va toujours son train.* Mais Louis XIV, loin de se froisser de cette liberté évangélique, répondait volontiers aux courtisans officieux : « Le prédicateur a fait son devoir; c'est à nous de faire le nôtre. »

Massillon (1663-1743).

I. **Biographie.** — Massillon, né à Hyères, en Provence, appartient à la congrégation de l'Oratoire. Le premier carême qu'il prêcha dans la capitale lui fit une haute réputation. Bourdaloue, ayant entendu l'un de ses sermons, répondit à ceux qui lui en demandaient son avis par le mot du Précurseur au sujet du Messie : *Il faut qu'il croisse et que je diminue*[1].

Plus jeune de trente ans, Massillon allait, en effet,

[1] Massillon, redoutant la vaine gloire, fuyait les éloges. L'un de ses confrères le félicitant sur la manière admirable dont il avait prêché : *Eh! laissez, mon Père,* répondit-il, *le diable me l'a déjà dit plus éloquemment que vous.*

soutenir, après Bourdaloue, l'éclat de l'éloquence sacrée. Louis XIV ne manqua pas d'apprécier son mérite. A la fin d'une station d'avent, il lui adressa cet éloge si chrétien : *Mon père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs dans ma chapelle, j'en ai été fort content ; pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très mécontent de moi-même.* Peu sûr de sa mémoire, Massillon s'arrêta court une fois, au milieu d'un sermon : *Rassurez-vous, mon Père*, lui dit le monarque d'un air gracieux, *il est bien juste de nous donner le temps de goûter les belles choses que vous nous dites.*

Trois ans après la mort de Louis XIV, Massillon fut nommé évêque de Clermont-Ferrand. Avant d'aller prendre possession de ce siège, il prêcha devant Louis XV, âgé de huit ans, les dix sermons connus sous le nom de *Petit Carême :* ce fut encore un triomphe. L'Académie française voulut s'agréger l'éminent orateur. Le reste de sa longue carrière s'écoula au sein de son diocèse, qu'il combla des marques de la plus tendre charité. Tous ses revenus passaient dans les mains des pauvres ; aussi mourut-il, disent ses biographes, sans argent et sans dettes.

II. **Massillon orateur et écrivain.** — Son éloquence douce et persuasive remuait profondément les cœurs. Il avait de ces mouvements pathétiques qui produisaient comme un frémissement au sein de l'auditoire. Son *Discours sur le petit nombre des élus* est célèbre à cet égard : l'assistance se croyait réellement transportée en présence du souverain Juge ; chacun semblait attendre un arrêt de vie ou de mort[1].

[1] Ce discours fut prononcé à l'église Saint-Eustache. On raconte que le sonneur, voulant lui aussi avoir sa part de succès, allait partout s'écriant : *C'est moi, c'est moi qui l'ai sonné !* Une femme du peuple, dans une autre circonstance, fit involontairement l'éloge le plus vrai du célèbre oratorien. Pressée par la foule qui se ren-

Massillon est un écrivain hors ligne. Il excelle dans le choix des mots et dans l'heureux arrangement de la phrase : c'est le *Racine de la chaire*. Voltaire, qui savait apprécier le beau style, se plaisait à le lire ; on dit même que, pour s'en mieux pénétrer, il avait constamment sur sa table de travail un exemplaire du *Petit Carême* avec l'*Athalie* de Racine.

§ II. — Moralistes.

On désigne sous le nom de *moralistes* les écrivains qui, comme *La Rochefoucauld* et *La Bruyère*, ont étudié les mœurs de la société contemporaine, ou celles de l'homme en général, afin d'en tirer des enseignements pratiques.

La Rochefoucauld (1613-1680).

I. **Biographie.** — François, prince de Marsillac et duc de la Rochefoucauld, a joué tour à tour deux personnages très distincts. Il apparaît d'abord sous la Fronde, dont il fut l'un des chefs les plus turbulents; puis, la paix signée, il se livre à la culture des lettres et aux agréments d'une société choisie. Mme de Sévigné, Mme de la Fayette, fréquentent son salon ; La Fontaine y lit ses *Fables*. Bossuet même n'y est pas étranger; c'est entre ses bras que l'ancien frondeur converti rend pieusement le dernier soupir. Il avait pendant dix années souffert presque sans relâche des atteintes de la goutte.

II. **Les Maximes.** — Un ouvrage de peu d'étendue,

dait à Notre-Dame pour l'entendre : *Ce diable de Massillon*, dit-elle avec humeur, *quand il prêche, remue tout Paris.*

les *Maximes,* a placé La Rochefoucauld au rang des grands écrivains du XVIIe siècle[1]. On y trouve une suite de *sentences* et de *dissertations* sur l'*amour-propre* ou égoïsme. L'auteur veut prouver que ce misérable sentiment est le seul mobile de toutes nos actions. Le miroir qu'il nous présente n'est pas flatteur, tant s'en faut : *Nos vertus,* dit-il, *ne sont le plus souvent que des vices déguisés.* Et il en vient au détail : c'est une confession en règle. Heureusement, pour l'honneur de l'humanité, beaucoup d'exagérations se mêlent aux jugements de ce moraliste un peu sombre.

Ce qu'on doit louer sans restriction dans les *Maximes,* c'est le *style,* vrai modèle de clarté, d'élégance et de précision. La Rochefoucauld employa quinze années de sa vie à polir son travail et à lui donner ce fini qui assure l'immortalité. Souvent la même phrase a été remaniée quatre ou cinq fois dans les éditions successives. Ainsi, au lieu de cette lourde tirade : « L'amour-propre empêche bien que celui qui nous flatte ne soit jamais celui qui nous flatte le plus, » l'auteur a définitivement écrit : *L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs.* Exemple mémorable de ce que peuvent le travail et la persévérance pour la formation littéraire. (M. C., 27.)

La Bruyère (1645-1696).

I. **Biographie.** — La Bruyère n'est pas, comme La Rochefoucauld, un grand seigneur tenant salon littéraire. La plus grande partie de son existence s'est écoulée dans une position subalterne, près des princes de Condé. Sous le patronage de Bossuet lui-même, il

[1] La Rochefoucauld a aussi laissé des *Mémoires* sur la régence d'Anne d'Autriche et sur la Fronde. On y sent l'écrivain de génie mais aussi le rancuneux frondeur.

avait été admis à Chantilly, pour enseigner l'histoire au petit-fils du grand Condé. L'éducation du jeune duc achevée, le précepteur continua de séjourner, à titre d'homme de lettres, dans cette cour rivale de celle de Versailles. Or La Bruyère était doué d'un rare talent d'observation : il trouva largement matière à l'exercer, au milieu de l'affluence des visiteurs qui encombraient Chantilly. Ces notes, recueillies au jour le jour, formèrent peu à peu le livre des CARACTÈRES. Le succès en fut immense ; mais les malignes critiques dont il est semé attirèrent à l'auteur bien des inimitiés. A peine, malgré sa haute réputation d'écrivain, put-il être reçu à l'Académie française ; on osa faire circuler contre lui le quatrain suivant :

Quand La Bruyère se présente,
Pourquoi faut-il crier : Haro!
Pour faire un nombre de quarante,
Ne fallait-il pas un zéro?

C'était injuste et méchant ; la réception eut lieu quand même.

La Bruyère mourut subitement à Versailles d'une attaque d'apoplexie. Il s'était toujours montré chrétien convaincu et pratiquant. On cite de cet écrivain un trait de désintéressement bien admirable. Lorsqu'il remit au libraire Michallet le manuscrit de son ouvrage : « Je ne sais, lui dit-il, si vous y trouverez votre compte ; mais en cas de succès, le produit sera pour votre enfant. » Cette enfant était une gentille petite fille, que La Bruyère aimait à caresser lorsqu'il venait dans la boutique de Michallet ; or la vente des *Caractères* produisit trois cent mille francs, que l'auteur abandonna en effet comme dot de la jeune fille.

II. **Les Caractères : leur objet.** — Ce livre ne res-

semble à nul autre. Les seize chapitres qui le composent n'ont presque aucune liaison entre eux ; l'auteur semble toujours aller à l'imprévu. Que d'art néanmoins dans la méthode qu'il s'est créée ! Voulant *peindre la société contemporaine* et lui donner en même temps la leçon, il entremêle agréablement les portraits et la morale. Ces *portraits,* le plus souvent, sont réels ; le nom seul est supposé, ce qui procure au lecteur le plaisir d'en faire lui-même l'application. Aujourd'hui encore nous savons qu'*Émile,* le prince accompli, représente le grand Condé ; que *Cydias,* le bel esprit, n'est autre que Fontenelle [1], etc.

Mais La Bruyère a visé plus loin que son siècle : c'est *l'homme de tous les temps* qui peut se reconnaître dans cette série de tableaux. Les promenades et les salons, la capitale et la province offrent encore, après deux cents ans, les mêmes types variés, si habilement saisis par l'auteur des *Caractères.*

III. **La Bruyère écrivain.** — Moraliste ingénieux, La Bruyère est plus original encore comme écrivain ; c'est un *artiste en style.* Il possède mille moyens pour captiver l'attention, pour échapper à l'ennui *qui naît de l'uniformité.* Il a de brusques apostrophes, des dialogues inattendus : « Que dites-vous? Comment? Je n'y suis pas : vous plairait-il de recommencer? J'y suis encore moins. Je devine enfin : vous voulez, *Acis,* me dire qu'il fait froid ; que ne disiez-vous : *Il fait froid!...* » Et il continue le portrait du diseur de *phébus* ou de phrases entortillées. — Malgré certaines traces d'affectation, La Bruyère doit être rangé parmi les maîtres de notre littérature classique. (M. C., 28.)

[1] FONTENELLE, neveu du grand Corneille, vécut cent ans (1657-1757). C'était un homme de salon, froid et cérémonieux. Son style a le même cachet ; il a cherché à orner la science par les grâces du langage dans ses *Entretiens sur la pluralité des mondes.*

§ III. — Histoire et Mémoires.

A part le *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet, l'histoire ne produisit au XVIIe siècle que des œuvres secondaires. Quelques grands personnages, mêlés aux événements politiques, écrivirent leurs *Mémoires*.

I. **Mézeray** (1610-1683) : **Histoire de France.** — François Eudes, qui prit le nom de Mézeray, son village natal, était frère du vénérable Jean Eudes, fondateur des Eudistes. Mêlé aux intrigues de la Fronde, il montra constamment un caractère plein d'indépendance, et vécut même dans l'oubli de ses devoirs religieux. Mais la foi de sa jeunesse se réveillant à l'heure suprême, on l'entendit rétracter avec force les mauvais exemples qu'il avait donnés : « Oubliez, disait-il, ce que j'ai pu prétendre de contraire ; Mézeray mourant est plus croyable que n'était Mézeray en vie. »

Une *Histoire de France,* s'étendant des origines de la monarchie jusqu'au règne de Louis XIV, était chose rare encore au XVIIe siècle ; celle de Mézeray fit fortune. Elle comprend trois volumes in-folio ; il en donna depuis un *Abrégé,* plus à la portée de tous. Les erreurs n'y sont pas rares ; l'auteur confesse naïvement que l'étude des vieux parchemins lui aurait donné trop de fatigue pour peu de gloire. — *Vraiment,* répondait-il à ceux qui lui reprochaient ses inexactitudes, *il n'est pas au pouvoir d'un homme mortel de faire une course de douze siècles sans broncher*[1].

[1] Pellisson pourrait être rangé parmi les historiens : il a écrit l'*Histoire de Louis XIV*, depuis la mort de Mazarin jusqu'à la paix de Nimègue. Mais *ses Mémoires pour Fouquet* l'ont rendu plus

II. **Les Mémoires du cardinal de Retz.** — Paul de Gondi, cardinal de Retz (1614-1679), avait eu pour précepteur le grand saint Vincent de Paul. Esprit remuant, il aspira de bonne heure à jouer un rôle politique et fut le principal instigateur de la Fronde. Ses *Mémoires* retracent précisément les péripéties de cette guerre, si fertile, a-t-on dit, en grands hommes et en petits événements. Le talent de l'écrivain met en relief les moindres faits. Certaines scènes, *la journée des Barricades,* par exemple, sont décrites d'une manière vivante.

III. **Saint-Simon** (1675-1755) : **ses Mémoires.** — Le duc de Saint-Simon vécut à la cour, durant la seconde moitié du règne de Louis XIV. C'était un gentilhomme accompli, de mœurs irréprochables, mais tellement entiché de ses titres de duc et de pair, qu'il ne voyait *dans la nation que la noblesse, dans la noblesse que la pairie, dans la pairie que lui-même.* « C'est chose étrange, disait le roi, que M. de Saint-Simon ne songe qu'à étudier les rangs et à faire des procès à tout le monde. »

Une autre occupation, dont nul ne se douta de son vivant, ce fut d'observer *des yeux et des oreilles,* et de consigner par écrit tout ce qu'un courtisan pouvait voir et entendre dans un palais tel que Versailles. Il commença ces Mémoires dès l'âge de dix-neuf ans; mais comme il y parlait du prochain en toute liberté, c'est-à-dire peu charitablement, il en garda jusqu'à sa mort le manuscrit *sous les plus sûres serrures.* Tout

célèbre encore : on regarde cet ouvrage comme le chef-d'œuvre du barreau français au XVII[e] siècle. L'auteur ne laissa pas d'être emprisonné pour sa courageuse défense. Une anecdote bien connue se rattache à cette captivité. Pour distraire ses ennuis, Pellisson avait apprivoisé une araignée qui, à son ordre, courait saisir quelque insecte sur le bord du soupirail, au son d'une musette que faisait entendre un de ses compagnons de captivité.

est dévoilé aujourd'hui ; l'ouvrage complet ne forme pas moins de vingt volumes. Les historiens y trouveraient de précieux renseignements, si l'auteur n'avait souvent exposé les faits d'après ses impressions et ses antipathies. « Je ne me pique point d'impartialité, » avoue-t-il. Une tendance maligne, pour ne pas dire plus, le porte à s'attacher aux côtés défectueux des personnes et des choses. Quelques héros à sa convenance le désarment cependant : il n'a que des louanges pour *Bossuet, Fénelon, Turenne, Catinat ;* le portrait du *duc de Bourgogne* offre également de bien belles pages. (M. C., 29.)

Saint-Simon écrivain. — Comme écrivain, Saint-Simon est étonnant. Génie inculte, étranger aux minuties de la grammaire, il ne cherche qu'à rendre *vivant* tout ce qu'il raconte. Aligner des mots, polir des phrases, ce n'est pas son fait. *Je ne fus jamais,* dit-il, *un sujet académique.* Toutefois, remarque Chateaubriand, ce grand seigneur, dédaigneux de la syntaxe, *écrit à la diable pour l'immortalité.* Exemple unique et vraiment dangereux; il faut avoir reçu des dons intellectuels hors ligne pour marcher comme Saint-Simon hors des sentiers battus.

§ IV. — Style épistolaire.

Mme de Sévigné (1626-1696).

I. **Biographie.** — Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, eut pour aïeule sainte Jeanne de Chantal, fondatrice de l'ordre de la Visitation. Son père, le baron de Chantal, périt devant l'île de Ré, qu'il défendait contre les Anglais ; sa mère lui fut enlevée quelques années plus tard. La Providence ménagea à la jeune orpheline un tuteur dévoué, l'abbé

de Coulanges, son oncle, qu'elle a immortalisé sous le nom de *Bien-Bon*. L'enfance de Mlle de Chantal s'écoula au joli village de Sucy, près Paris, dans une propriété de sa famille. Elle reçut, sous d'excellents maîtres, une éducation savante pour l'époque ; mais ces connaissances variées ne lui firent rien perdre de l'aimable simplicité qui rehaussa toujours en elle les dons du génie. Admise dès l'âge de quinze ans à la cour de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, elle y contracta cette élégance de manières, cette grâce exquise dont peu de femmes au XVIIe siècle ont été douées au même degré.



Mme de Sévigné.

Son union avec le marquis de Sévigné fut courte et peu heureuse. Il la laissa veuve à vingt-cinq ans, avec un fils, Charles, et une fille, Françoise-Marguerite, la future Mme de Grignan. L'éducation de ces deux enfants la tint quelque temps éloignée du monde. Lorsqu'elle y reparut, ce fut pour y recueillir l'estime et l'admiration universelles. Ferme dans sa vertu, aimable à tous, elle répandait sans prétention les charmes de son esprit et la gaieté communicative du plus heureux caractère. « Tout ce qu'elle dit, écrivait Mme de la Fayette, a un tel agrément, que ses paroles attirent les ris et les grâces. » L'air pernicieux

de la cour ne la rendit ni froide ni égoïste. Le surintendant Fouquet trouva en elle, au sein de l'infortune, une amie compatissante et même une avocate dévouée.

En 1669, Mme de Sévigné maria sa fille au comte de Grignan, seigneur de haute naissance, d'un âge déjà mûr, mais sérieux et intelligent. Il ne semblait pas devoir quitter la capitale lorsque, peu après son mariage, le roi le désigna pour aller remplir en Provence les fonctions de gouverneur. Sa jeune femme ne tarda pas à le suivre; ce fut pour Mme de Sévigné une cruelle séparation. Du moins essaya-t-elle d'en adoucir l'amertume par une correspondance suivie, qui devint désormais son affaire la plus importante. De son hôtel de Carnavalet[1] à Paris, aussi bien que de *Livry*[2] ou des *Rochers*, elle cause avec sa chère exilée. Quelques voyages à Grignan[3] lui permirent, à de longs intervalles, de jouir encore de sa présence. S'y trouvant, en 1696, elle y fut atteinte d'une petite vérole très pernicieuse. Elle-même demanda les sacrements de l'Église, et succomba doucement à l'âge de soixante-dix ans.

II. **Les Lettres de Mme de Sévigné, tableau du XVIIe siècle.** — En causant avec ses amis, et surtout en épanchant son cœur dans celui de sa fille, Mme de Sévigné nous a laissé un tableau animé de la période brillante du siècle de Louis XIV. Les *nouvelles de la cour et de la capitale :* procès de Fouquet, mort de

[1] Hôtel construit au XVIe siècle, possédé par la famille de Kerneveloy, d'où *Carnavalet*. Habité pendant vingt ans par Mme de Sévigné, il a été transformé de nos jours en musée municipal.

[2] *Livry*, propriété de l'abbé de Coulanges, étalait ses frais ombrages au milieu de la forêt de Bondy, près de Paris. — *Les Rochers*, terre des Sévigné, près de Vitré.

[3] Le château de *Grignan* était situé non loin de Montélimart; on en voit encore les ruines. Le tombeau de Mme de Sévigné se trouve dans l'église paroissiale de Grignan.

Turenne, mariage de Mademoiselle[1], etc., s'y mêlent agréablement aux propos intimes, aux témoignages d'affection. La spirituelle marquise passe sans effort « du grave au doux, du plaisant au sévère ». Les lettres écrites des Rochers nous font connaître la *société provinciale.* Ces demi-châtelaines un peu gauches en étiquette, ce sens dessus dessous causé par la tenue des états[2], ces Bretons si ardents à défendre leurs privilèges : tout cela est représenté au vrai.

Enfin les *gloires littéraires* du grand siècle revivent dans cette correspondance. Mme de Sévigné ne cache pas ses prédilections : *Bourdaloue* la transporte ; *Corneille,* son vieil ami, a des tirades qui la font frissonner ; *MM. de Port-Royal* écrivent comme personne ne le fera jamais. *Molière, La Fontaine,* excitent tour à tour son admiration ; elle trouve *Boileau* un peu cruel dans ses *Satires.* Prévenue d'abord contre *Racine,* elle fut enlevée depuis par les beautés d'*Esther* et d'*Athalie.*

III. **Ses qualités comme écrivain.** — Mme de Sévigné possède excellemment toutes les qualités que réclame le genre épistolaire : *naturel, esprit, sensibilité.*

Le *naturel* et l'abandon font le principal charme de ses lettres. On sent qu'*elle laisse courir sa plume la bride sur le cou,* sans jamais viser à l'effet. L'*esprit* chez notre aimable correspondante est tout spontané ; les mots heureux semblent lui échapper comme à son insu. Rien ne vaut une anecdote contée par Mme de

[1] *Mlle de Montpensier,* fille de Gaston d'Orléans, cousine germaine de Louis XIV, épousa à l'âge de quarante-trois ans M. de Lauzun, simple gentilhomme.

[2] La Bretagne, ainsi que quelques autres provinces, avait le privilège de tenir des *états* particuliers ou assemblées périodiques des représentants de la province, sous le contrôle des commissaires royaux.

Sévigné, ou plutôt, ce qui vaut mieux encore, ce sont les accents d'une sensibilité vraie, profonde, qui se trahit à tout instant. Chacun de ses amis peut se croire le mieux aimé; elle pleure ou se réjouit avec eux; elle a mille délicatesses de procédés et de langage. C'est surtout en écrivant à sa fille qu'elle laisse déborder à flots une tendresse qui semble parfois aller jusqu'à la passion, ou, comme disait Pomponne[1] en grondant la mère, jusqu'à l'idolâtrie.

Cette même sensibilité la ravit en présence des beautés de la nature. Il faut l'entendre, à Livry ou aux Rochers, s'extasier sur le *triomphe de mai*, dépeindre la mélancolie de l'automne; elle aime à se perdre dans ces jolis bois où roucoulent rossignols et fauvettes, bien que vers le soir les pensées y prennent aisément *une teinte gris-brun.* (M. C., 30.)

Mme de Maintenon (1635-1719).

I. **Biographie.** — Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon, traversa dans sa longue existence les vicissitudes les plus diverses. Elle naquit dans la prison de Niort, où son père avait été incarcéré comme coupable d'intelligence avec le gouvernement anglais. Emmenée à la Martinique, elle faillit périr durant le voyage, et ne revint en France, vers l'âge de dix ans, que pour expérimenter la gêne et la misère. Une tante dévouée, Mme de Villette, recueillit l'enfant sans ressources, la traita comme sa propre fille, mais lui fit embrasser la religion protestante, qui était la sienne. Dieu permit que, placée depuis aux Ursulines de Paris, Mlle d'Aubigné revînt au catholicisme.

[1] Le *marquis de Pomponne* était neveu du grand Arnauld; Mme de Sévigné l'avait en singulière estime, aussi bien que tous les Arnauld.

A peine âgée de dix-sept ans, elle épousa le poète Scarron[1], perclus de tous ses membres, sans fortune, mais homme d'esprit, fort recherché des gens de lettres. Pendant huit années, elle fit le charme de son intérieur, et soigna avec dévouement *le pauvre estropié*. Devenue veuve, elle obtint d'Anne d'Autriche une pension de deux mille livres qui, vu ses goûts modérés, lui donna presque l'aisance. Admise au sein des familles princières, et bientôt à la cour, ses rares qualités la firent partout aimer et respecter. Bonne, serviable, modeste, elle était, dit un biographe, « de ces personnes dont on ne peut se passer dès qu'une fois elles se sont introduites. »



Mme de Maintenon.

Louis XIV, informé du mérite exceptionnel de la jeune veuve, lui confia l'éducation du duc du Maine, puis la fit dame d'atours de Mme la Dauphine. Déjà elle avait pris le titre de la terre de Maintenon[2], qu'elle devait aux largesses du monarque, lorsque celui-ci, quelque temps après la mort de la reine Marie-Thérèse, l'éleva jusqu'à cette fortune

[1] Scarron a donné des *comédies* burlesques, des *romans* bouffons. Boileau ne l'a pas épargné; plus tard, en présence même de Mme de Maintenon, il lui arrivait parfois à la cour de s'échapper contre ce *misérable Scarron*.

[2] Située dans le département d'Eure-et-Loir.

inouïe de la choisir pour épouse. Le mariage fut béni secrètement par l'archevêque de Paris. Mme de Maintenon, sans se laisser éblouir, comprit quels devoirs sérieux lui imposait une telle situation. Toute-puissante sur l'esprit du roi, elle eut le bonheur de le ramener à la pratique fidèle de la religion. « Ma place, disait-elle, a bien des côtés fâcheux ; c'est une sujétion perpétuelle ; mais aussi elle me procure le plaisir de donner. »

A sa prière, le roi fonda à *Saint-Cyr,* non loin de Versailles, la communauté des dames de Saint-Louis, pour élever deux cent cinquante jeunes filles nobles. Cet établissement absorba la meilleure partie de sa fortune ; elle aimait à s'y retirer et ne le quitta plus après la mort de Louis XIV. C'est là qu'elle finit ses jours, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

II. **Mme de Maintenon écrivain.** — Mme de Maintenon a laissé plusieurs volumes de *Lettres* et des *Entretiens* sur l'éducation des filles. C'est pour sa chère maison de Saint-Cyr qu'elle a le plus souvent pris la plume. Lorsque les circonstances l'en éloignaient pour un temps, elle voulait être tenue au courant de tout, et ne laissait aucune lettre sans réponse. En voyage, selon qu'elle le raconte, « il lui faut parfois écrire sur quelque coin de table, dans une chambre encombrée de monde, avec dix dames, trois princesses et six chiens autour d'elle... Elle n'est pas toujours sûre de pouvoir achever, mais elle commence, et c'est autant de fait ; faute de mieux, le mot partira inachevé... » Le *style simple, naturel, sans tour, succinct,* qu'elle recommandait volontiers à ses élèves, est précisément le sien. Moins brillant que celui de Mme de Sévigné, il plaît par ses qualités moyennes, plus à la portée de tous. (M. C., 31.)

On en peut dire autant des *Entretiens,* adressés aux dames de Saint-Louis. Là se révèle l'éducatrice

parfaite, la mère pleine de sollicitude pour sa nombreuse famille. Former des *chrétiennes raisonnables*, tel est le but qu'elle se propose : tout y doit concourir, les études comme les jeux. La sage fondatrice assistait volontiers aux récréations, sans craindre la fatigue, « car elle aimait tout dans ses enfants, jusqu'à leur poussière. » — *Vive Saint-Cyr!* écrit-elle quelque part. *Prions Dieu pour qu'il vive autant que la France, et la France autant que le monde!*

TABLEAU SYNOPTIQUE

DE LA IIIe PÉRIODE : SIÈCLE DE LOUIS XIV

Ire PARTIE : 1610-1661

SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES	Hôtel de Rambouillet.	Son origine. Son influence. Principaux écrivains : **Balzac**, **Voiture**, **Chapelain**, **Mlle de Scudéry**, **Mme de la Fayette**, **Mme Deshoulières**.
	Académie française.	Fondation. — But et travaux. **Vaugelas**.
	Port-Royal.	Historique. — Influence littéraire. Principaux écrivains : **Arnauld**, **Nicole**, **Pascal** (*les Provinciales*, *les Pensées*).
PREMIERS CHEFS-D'ŒUVRE	**Pascal** (1623-1662). **Descartes** (1596-1650) : *Discours de la méthode*. **P. Corneille** (1606-1684). Principales tragédies : *le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*. — Comédie : *le Menteur*.	

IIe PARTIE : 1661-1715

Poésie.

POÉSIE DRAMATIQUE	**Racine** (1639-1699). Principales tragédies : *Andromaque, Iphigénie, Phèdre ; Britannicus, Bérénice, Mithridate, Bajazet ; Esther, Athalie.* — Comédie : *les Plaideurs.* **Molière** (1622-1673). Principales comédies : *les Précieuses ridicules, le Misanthrope, le Tartufe, l'Avare, le Bourgeois gentilhomme, les Femmes savantes, le Malade imaginaire.*
POÉSIE DIDACTIQUE	**Boileau** (1636-1711) : *Satires, Épîtres, Art poétique, le Lutrin.* **La Fontaine** (1621-1695) : *Fables* (trois recueils en douze livres).

Prose.

ÉLOQUENCE RELIGIEUSE	**Fléchier** : *Oraison funèbre de Turenne.* **Bossuet** (1627-1704) : *Sermons, Oraisons funèbres.* — *Discours sur l'histoire universelle, Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même.* — *Élévations et Méditations.* **Fénelon** (1651-1715) : *Fables, Dialogues des morts, Télémaque, Traité de l'Existence de Dieu ; de l'Éducation des filles.* **Bourdaloue** (1632-1704) : *Sermons d'Avent et de Carême.* **Massillon** (1663-1743) : *Sermons d'Avent et de Carême, Petit Carême.*
MORALISTES	**La Rochefoucauld** : *les Maximes.* **La Bruyère** : *les Caractères.*
HISTOIRE ET MÉMOIRES	**Mézeray** : *Histoire de France.* **Le cardinal de Retz** : ses *Mémoires* (la Fronde). **Saint-Simon** (1675-1715) : ses *Mémoires* (la Cour).
STYLE ÉPISTOLAIRE	**Mme de Sévigné** (1626-1696) : ses *Lettres* (tableau du XVIIe siècle). **Mme de Maintenon** (1635-1719) : *Lettres, Entretiens sur l'éducation* (Saint-Cyr).

IV[e] PÉRIODE — SIÈCLE DU PHILOSOPHISME

(XVIII[e] SIÈCLE)

Décadence de la littérature : ses causes. — Notre littérature baisse sensiblement au XVIII[e] siècle; les causes de cette décadence sont nombreuses. La *monarchie*, représentée par Louis XV, n'offre plus aux gens de lettres la protection éclairée qui stimule les talents. La *religion*, source du beau littéraire, devient le point d'attaque de la plupart des écrivains, qui prétendent lui substituer une *philosophie* nouvelle dont ils se font les apôtres. En même temps que la foi décline, les *mœurs* se relâchent. Ce siècle, si brillant au début, si confiant dans ses propres lumières, aboutit à la Révolution et aux jours néfastes de la Terreur.

Voltaire domine le monde des lettres, durant cette époque qu'il semble personnifier. Sa réputation, aujourd'hui bien réduite, de génie universel lui créa de son temps comme un rang à part : nous l'étudierons d'abord. Parmi les autres *poètes* du XVIII[e] siècle, peu qui soient vraiment célèbres; mais il se rencontre, près de Voltaire, des *prosateurs* remarquables : *Montesquieu, Jean-Jacques Rousseau, Buffon.*

CHAPITRE I

VOLTAIRE (1694-1778)

I. **Ses premières années.** — François-Marie Arouet de Voltaire naquit à Paris. Tout enfant, il eut le malheur de fréquenter des sociétés de gens libertins et impies, dont les propos firent une vive impression sur son esprit extrêmement précoce. Placé à l'âge de dix ans au collège Louis-le-Grand, tenu par les jésuites, il y obtint de brillants succès; mais il découragea les efforts de ses maîtres, qui tentèrent vainement de ramener au devoir cette nature déjà pervertie. Le Père Lejay, son professeur de rhétorique, ne put s'empêcher de lui prédire qu'il serait un jour le *porte-étendard de l'incrédulité en France.* — *J'en accepte l'augure,* aurait répondu l'écolier. Quoi qu'il en soit, le souvenir de ces savants religieux, du Père Porée en particulier, lui demeura toujours cher.



Voltaire.

Au sortir du collège, il ne tarda pas à se compromettre. Une pièce en vers latins, dirigée contre le ré-

gent Philippe d'Orléans, puis une dispute scandaleuse avec un grand seigneur, lui valurent plusieurs mois d'emprisonnement à la Bastille. C'est vers cette époque qu'il échangea son nom d'Arouet contre celui de *Voltaire :* « J'ai été, disait-il, trop malheureux sous mon véritable nom ; je veux savoir si celui-ci me réussira mieux. »

II. **Séjour en Angleterre, puis en Prusse.** — Banni du royaume, il passa en Angleterre, où il se fit le disciple de quelques célèbres philosophes enseignant audacieusement l'incrédulité. Leurs leçons ne lui profitèrent que trop. La capitale frémit lorsque, à son retour, Voltaire publia ses *Lettres philosophiques*, écrit non moins injurieux pour la religion que pour l'honneur de la France. Craignant avec raison d'être poursuivi, l'auteur gagna la Lorraine, où la marquise du Châtelet lui offrait une tranquille retraite dans son château de Cirey. Plusieurs de ses ouvrages datent de cette époque, entre autres sa belle tragédie de *Mérope*, que Paris acclama. Ce succès lui permit de revoir la capitale; il obtint même pour un temps, à force de basses flatteries, les faveurs de la cour, fut admis à l'Académie française ; mais, toujours hardi, toujours hostile au pouvoir, il dut de nouveau s'exiler.

C'est à Berlin, près du grand Frédéric[1], que Voltaire se retira. Ce prince philosophe fit à son nouvel hôte un accueil vraiment royal. Il lui donna, dans son château de Potsdam, appartement, table, équipages, avec vingt mille francs de pension et le titre de chambellan. La seule charge du poète était de corriger les vers français composés par le monarque. Deux années

[1] Frédéric II, roi de Prusse, de 1740 à 1786, entretenait à sa cour plusieurs savants et philosophes français. Il n'en fut pas moins notre ennemi et nous vainquit à Rosbach, pendant la guerre de Sept ans.

s'écoulèrent avec assez de calme; mais Voltaire s'étant permis contre Frédéric de mordantes épigrammes, on s'échauffa de part et d'autre. Le chambellan improvisé s'empressa de quitter la Prusse. Paris lui étant fermé, il acheta, vers 1758, sur les limites de la Suisse et de la France, une propriété princière, *Ferney*, où il mena un train de grand seigneur.

III. **Voltaire à Ferney. Sa mort.** — Ici s'ouvre la période la plus tristement féconde de sa longue carrière. La France et l'Europe sont par lui inondées de livres impies et corrompus; il les lance sous l'anonyme, et au moindre soupçon les attribue lâchement à tel ou tel auteur. Une haine satanique contre le christianisme est devenue sa passion dominante. Tous les moyens lui semblent bons pour arriver à son but. *Écraser l'infâme!* c'est-à-dire Jésus-Christ et sa religion. *Mentez, mes amis*, écrivait-il à ses adeptes; *mentez, non pas timidement et pour un temps, mais hardiment et toujours.* Et, tandis qu'il parlait ainsi, le malheureux, portant au comble l'hypocrisie, communiait ostensiblement à Ferney.

Quelques mois avant sa mort, étant âgé de quatre-vingt-quatre ans, Voltaire revint dans la capitale, où il comptait nombre d'amis, pour ne pas dire d'adorateurs. Ce séjour ne fut qu'une suite de triomphes : *Vous voulez m'étouffer sous les roses!* s'écriait le vieillard au milieu de telles ovations. Cet excès de fatigues épuisa, en effet, ses dernières forces. Il expira le 30 mai 1778, dans les scènes du plus affreux désespoir : « Je voudrais, écrivait le célèbre docteur Tronchin, que tous ceux qui ont été séduits par les livres de Voltaire eussent été comme moi témoins de ce spectacle... Je ne puis m'en souvenir sans horreur. »

IV. **Voltaire poète.** — Ses principales œuvres poétiques sont : une *épopée*, LA HENRIADE, ayant pour sujet l'avènement de Henri IV au trône; plusieurs

tragédies, parmi lesquelles ZAÏRE, ALZIRE, MÉROPE, dignes de figurer non loin des chefs-d'œuvre de Racine; enfin, un nombre considérable de POÉSIES LÉGÈRES, qui seraient son plus beau titre de gloire si l'on pouvait en séparer tout ce qui blesse la religion et les mœurs.

Voltaire est un poète brillant, mais il composait trop à la hâte. Ses vers sont en général peu soignés, chargés d'épithètes et de mots inutiles. Il n'a parfaitement réussi que dans les genres faciles, où le travail est plutôt un défaut.

V. **Voltaire prosateur.** — On remarque surtout : ses *travaux historiques*, l'HISTOIRE DE CHARLES XII, roi de Suède; l'ESSAI SUR LES MŒURS ET L'ESPRIT DES NATIONS; le SIÈCLE DE LOUIS XIV, son chef-d'œuvre; le TEMPLE DU GOUT, ouvrage moitié prose, moitié vers, dans lequel il passe en revue les écrivains du XVIIe siècle; enfin sa CORRESPONDANCE, qui ne renferme pas moins de *douze mille lettres*.

En prose, Voltaire est un maître. La langue française a pris sous sa plume quelque chose de leste, d'aisé; elle est devenue plus élégante. C'est particulièrement dans ses *Lettres* que se déploie son rare talent d'écrivain. Il y a bien à rejeter parmi les nombreux volumes qu'elles forment; ce qui est bon laisse même le plus souvent une arrière impression fâcheuse. Beaucoup d'esprit, un goût littéraire parfait; du cœur rarement : ce n'est pas la monnaie courante du patriarche de Ferney.

VI. **Le génie de Voltaire.** — Voltaire avait reçu du Ciel les dons du génie; non seulement il les détourna de leur but et les fit servir au mal, mais il les gaspilla sur des matières trop diverses. Son ambition était de passer pour un esprit universel : aussi le vit-on effleurer tous les genres. Il avait dans son cabinet de travail plusieurs pupitres sur lesquels se trouvaient

des ouvrages commencés : ici de la prose, là des vers. Il allait indifféremment de l'un à l'autre, laissant partout des traces de son heureuse facilité. Diviser ainsi ses forces, c'est renoncer à atteindre le beau parfait. Aussi doit-on louer chez cet écrivain l'étendue et la variété des talents, plutôt que la profondeur du génie. (M. C., 32 et 33.)

CHAPITRE II

LA POÉSIE AU XVIIIe SIÈCLE

§ I. — Poésie dramatique.

I. **Tragédie : Crébillon** (1674-1762). — Prosper Jolyot de Crébillon, né à Dijon, disputa quelque temps à Voltaire la palme de la tragédie. Ses meilleures pièces, *Idoménée, Électre*, *Rhadamiste,* sont dignes de notre grand siècle classique. L'auteur eût pu en recueillir gloire et fortune ; mais son humeur misanthrope lui créa une singulière existence. Il passa vingt-deux ans dans une demeure solitaire, peuplée par lui d'animaux de toutes sortes : chiens, chats, corbeaux, au milieu desquels il se plaisait à vivre. La manière dont Crébillon composait montre d'ailleurs la bizarrerie de son caractère. Enfermé dans une chambre close, même en plein jour, enveloppé d'un nuage de tabac, sans livres ni papier, il travaillait à la lueur de plusieurs bougies, confiant à sa prodigieuse mémoire ses pièces tout entières, et n'écrivant les rôles qu'au moment de les distribuer.

La *terreur* est le principal ressort des tragédies de

Crébillon. La raison qu'il en donne est ingénieuse : *Corneille*, dit-il, *avait pris le ciel, Racine la terre; il ne me restait plus que les enfers, je m'y suis jeté à corps perdu.*

II. **Comédie : Gresset** (1709-1777). — Gresset est l'auteur d'une comédie de grand mérite, *le Méchant*, et de plusieurs poèmes badins bien connus : *Vert-Vert*, qui raconte les aventures supposées d'un perroquet appartenant aux Visitandines de Nevers ; *le Lutrin vivant, la Chartreuse.* Ces compositions pétillent d'esprit et de malice : on y doit blâmer quelques lestes plaisanteries sur les choses de la piété [1].

§ II. — Poésie lyrique.

I. **Jean-Baptiste Rousseau** (1670-1741) : **Odes sacrées.** — Jean-Baptiste Rousseau était fils d'un modeste cordonnier, qui s'imposa de pénibles sacrifices pour procurer à son enfant une brillante éducation. Le jeune homme devint poète. Il donna des *Odes sacrées,* imitées des Psaumes : elles forment, aujourd'hui encore, son meilleur titre de gloire. Des envieux cherchèrent à traverser cette fortune naissante; Rousseau eut le malheur de fournir un prétexte à leurs persécutions. L'une de ses comédies, *le Flatteur,* ayant obtenu un certain succès, son vieux père, qui avait assisté à la représentation, vint pour le voir

[1] Vers la fin du siècle, à la veille même de la Révolution, BEAUMARCHAIS donnait deux célèbres *comédies* en prose : *le Barbier de Séville* et *le Mariage de Figaro.* Ces pièces, qui frondaient le pouvoir et se jouaient de la morale, excitèrent au sein des foules les passions mauvaises. Ce Beaumarchais, fils d'un horloger de Paris, mena un peu tous les métiers; un procès qu'il perdit lui inspira de piquants *Mémoires judiciaires*, dans lesquels la justice est audacieusement immolée.

et l'embrasser; mais ce fils ingrat rougit de l'honnête artisan et le repoussa avec cette dure parole : « Je ne vous connais pas. »

Un acte aussi monstrueux lui fut vivement reproché. Le poète, très irascible, se vengea par des couplets satiriques, et finit par s'attirer une sentence de bannissement. Il séjourna tour à tour en Suisse, en Allemagne, en Belgique, sollicita vainement des lettres de rappel, et mourut à Bruxelles en 1741. Piron, l'un de ses contemporains, lui composa l'épitaphe suivante :

Ci-gît l'illustre et malheureux Rousseau :
Le Brabant fut sa tombe, et Paris son berceau.
Voici l'abrégé de sa vie,
Qui fut trop longue de moitié :
Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié [1].

II. **André Chénier** (1762-1794). — Ce poète appartient à la fin du XVIII[e] siècle, dont J.-B. Rousseau vit au contraire les débuts. — André-Marie de Chénier naquit à Constantinople, où son père était consul général. Sa mère, jeune Grecque aussi célèbre par son esprit que par sa beauté, lui apprit de bonne heure à bégayer l'harmonieux langage de sa propre patrie. Amené en France vers l'âge de trois ans, André manifesta dès le temps du collège ses goûts poétiques, goûts sérieux qu'il fortifia par un travail assidu. La Révolution lui apparut d'abord comme une ère de bienfaisante liberté; mais la suite des événements le fit changer d'opinion : il se rangea même parmi les défenseurs de Louis XVI. Ce généreux dévouement

[1] LEFRANC DE POMPIGNAN (1709-1784), souvent cité avec J.-B. Rousseau, a donné comme lui des *Odes sacrées*. Ces poésies ont eu l'honneur, vu leur cachet religieux, d'exciter les sarcasmes de Voltaire.

lui valut la prison, puis l'échafaud. Incarcéré à Saint-Lazare, il y compose sa touchante élégie *la Jeune Captive*, et s'entend condamner à mort la veille du jour où, par la mort de Robespierre, les cachots allaient rendre leurs victimes. *Je n'ai rien fait pour la postérité*, disait le poète en se rendant au supplice. *Et pourtant*, ajoutait-il en se frappant le front, *j'avais quelque chose là!* Ainsi périt André Chénier, à l'âge de trente et un an.

Ses poésies. — Il a laissé des *hymnes patriotiques* (*A la France, le Jeu de Paume, Charlotte Corday*), des *églogues* (*l'Aveugle, le Mendiant, la Jeune Tarentine*), et plusieurs poèmes ébauchés auxquels, faute de temps, il n'a pu mettre la dernière main. — André Chénier possède un véritable génie. Les anciens sont ses maîtres ; il les imite avec un goût parfait :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques,

telle est sa devise. Il a le secret de ces grâces naïves et simples que les Grecs affectionnaient. Mais, hélas ! il adopte également leur paganisme sensuel, qui a laissé des traces dans presque toutes ses œuvres ; Dieu en est banni. La nature, les Muses et le cortège mythologique, ce sont là les seules croyances de ce poète, d'ailleurs si bien doué. (M. C., 34.)

§ III. — Poésie didactique et descriptive.

I. **Louis Racine** (1692-1763) : **Poème de la Religion.** — Louis Racine, second fils du grand Racine, qui, dans ses lettres, le nomme son petit *Lionval*, jouit à peine des caresses paternelles. Placé par les soins de ce bon père sous la conduite du sage Rollin[1], il fit

[1] *Rollin*, voir plus loin, page 142.

d'excellentes études ; mais, au grand désespoir des siens, ne voulut embrasser d'autre carrière que la poésie. Boileau, qui portait le plus vif intérêt au fils de son illustre ami, le raisonnait souvent à cet égard : *Depuis que le monde est monde,* lui disait-il, *on n'a jamais vu de grand poète fils d'un grand poète; et d'ailleurs vous devez savoir mieux que personne à quelle fortune cette gloire peut conduire.*

Sa mère renchérissait encore sur les remontrances de Boileau : tout fut inutile; il fallut le laisser suivre ses goûts. Du moins eut-il la sagesse de s'en tenir exclusivement à la poésie didactique, au lieu d'aller grossir le nombre des auteurs médiocres qui cultivaient alors la tragédie. « Ayant toujours devant les yeux, dit-il, l'*Œdipe*[1] de Sophocle et *Athalie,* je n'eus jamais la hardiesse de commencer une scène. » Inspiré par cette même modestie, il se fit peindre, ayant en main les œuvres de son père, et le regard fixé sur ce vers de *Phèdre :*

Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père.

Le plus remarquable de ses ouvrages est son poème de *la Religion :* il renferme de très beaux passages, mais l'ensemble en est froid et monotone. Ce fut du moins, de la part de Louis Racine, un acte courageux d'élever ce monument de foi au milieu des ruines amoncelées par l'impiété de son siècle. (M. C., 35.)

II. **Florian** (1755-1794) : **Fables.** — Florian est connu par ses *Fables*. On citera toujours avec honneur quelques-unes de ces charmantes compositions, devenues à bon droit classiques : *l'Aveugle et le Paralytique,*

[1] *Œdipe-Roi*, tragédie qui est le chef-d'œuvre du théâtre antique. (Voir page 229.)

le Grillon, le Lapin et la Sarcelle, le Singe qui montre la lanterne magique, etc. Cet auteur mérite, bien qu'à distance, le premier rang après La Fontaine, et ce rang est encore assez beau pour sa gloire.

III. **Gilbert** (1751-1780) : **Satires.** — Gilbert, né en Lorraine, appartenait à une famille de simples laboureurs. Le curé de son village favorisa les heureuses dispositions qu'il manifesta de bonne heure pour l'étude ; à quatorze ans, le futur poète avait terminé ses classes. Bientôt il se rend à Paris, où l'attendaient, hélas ! de cruelles déceptions. Ses premiers essais, présentés au concours académique, furent rejetés avec dédain. Le parti des philosophes, qui régnait alors dans la littérature, n'encourageait que les écrivains dévoués à sa cause. Gilbert, pauvre et délaissé, ne put contenir son ressentiment. Deux satires, *le Dix-huitième siècle* et *Mon Apologie,* forcèrent ses détracteurs à compter désormais avec lui. Elles renfermaient une attaque en règle contre cette prétendue philosophie qui battait alors en brèche et la morale et la religion.

L'archevêque de Paris venait d'accueillir le jeune poète ; de précieuses amitiés lui promettaient des jours meilleurs lorsque, à la suite d'une chute de cheval, il fut atteint de folie. Transporté à l'Hôtel-Dieu, il y mourut huit jours après, étranglé, dit-on, par une petite clef. Sur son lit de mort, durant un intervalle lucide, il avait composé ces immortelles strophes : *Adieux d'un poète à la vie,* qu'on ne peut relire sans attendrissement :

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence ;
Il a vu mes pleurs pénitents ;
Il guérit mes remords, il m'arme de constance :
Les malheureux sont ses enfants...

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour et je meurs :
Je meurs, et sur ma tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs...

IV. **Delille** (1738-1813) : **Poèmes descriptifs.** — Jacques Delille est connu sous le nom d'*abbé Delille,* parce qu'il jouissait des revenus de l'abbaye de Saint-Séverin. Causeur aimable et spirituel, il demeura toute sa vie l'hôte familier des salons de la capitale : on se l'enviait, on se l'arrachait. Mme Lebrun, célèbre femme peintre, raconte qu'au château de la Malmaison[1], où se réunissaient quelques beaux esprits, il était convenu, pour plus de liberté, qu'en se promenant dans les jardins on tiendrait à la main une branche de verdure, si l'on désirait ne pas s'aborder. *Je ne marchais jamais sans ma branche,* dit-elle; *mais je la jetais bien vite si j'apercevais l'abbé Delille.* La Révolution vint interrompre une si douce existence. Le poète survécut à ces jours d'épreuve, et recueillit jusqu'à sa mort, arrivée en 1813, les sympathies et les applaudissements du public lettré.

Delille a traduit en excellents vers les chefs-d'œuvre de Virgile : *l'Énéide, les Géorgiques,* ainsi que *le Paradis perdu* de Milton. (M. C., 79.) Il fut surtout loué de son temps pour ses poèmes descriptifs : *les Jardins, l'Homme des champs, les Trois Règnes de la nature,* aujourd'hui peu estimés. L'auteur, vers la fin de sa vie, se vantait, dit-on, « d'avoir fait douze chameaux, quatre chiens, trois chevaux..., plusieurs hivers, plusieurs étés, force printemps, cinquante

[1] Le château de la *Malmaison* se trouvait dans les dépendances de l'abbaye de Saint-Denis. C'est là que Delille aurait composé son poème des *Jardins.* On sait que l'impératrice Joséphine s'y retira après son divorce avec Napoléon.

couchers de soleils, et tant d'aurores qu'il se perdait à les compter. » Tous ces tableaux sont bien froids, et ne rendent pas au vrai les beautés de la nature.

CHAPITRE III

LA PROSE AU XVIIIe SIÈCLE

§ I. — Philosophie.

Montesquieu (1689-1755).

I. **Biographie.** — C'est au château de La Brède, près de Bordeaux, que naquit Charles de Secondat, baron de la Brède et de Montesquieu. Sa vocation pour les études sérieuses se manifesta de bonne heure. *L'étude*, écrivait-il plus tard, *m'a toujours été un souverain remède contre les dégoûts de la vie, n'ayant jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé.* Ses talents et sa fortune l'appelaient dans les hautes charges du parlement de Bordeaux; il y devint président à mortier[1]. Mais de telles occupations répondaient mal à ses goûts studieux; aussi, dès l'âge de trente-sept ans, rentra-t-il dans la vie privée. Son dessein était de composer un vaste ouvrage, traitant des *lois* de tous les peuples connus.

Pour s'y mieux préparer, Montesquieu visita une partie de l'Europe, et revint à La Brède muni de précieux documents. Il n'employa pas moins de trente années à rédiger l'*Esprit des Lois*, « tâche qui faillit

[1] Les présidents des parlements portaient une sorte de bonnet de velours noir appelé *mortier* : de là leur nom.

le tuer, » selon son expression. Les intervalles que lui laissait ce travail, il les consacrait au soin de son domaine, se faisant tout de bon gentilhomme campagnard. On le voyait, coiffé d'un bonnet de coton blanc, un long échalas sur l'épaule, visiter ses terres. Souvent les étrangers, venus pour lui présenter leurs hommages, lui demandèrent familièrement, comme à un cultivateur, si c'était là le château de Montesquieu.

Cet illustre écrivain, après avoir vécu en philosophe, mourut en chrétien. Le prêtre qui lui apportait le saint viatique lui ayant dit : *Monsieur, vous comprenez combien Dieu est grand?* — *Oui,* répondit-il, *et combien les hommes sont petits!* — *La morale de l'Évangile,* disait-il à ses derniers moments, *est le plus beau présent que Dieu pût faire aux hommes.*

II. **Œuvres de Montesquieu**. — 1° LES LETTRES PERSANES, ou correspondance supposée de deux Persans qui visitent la France et l'Europe au commencement du XVIIIe siècle. Les spirituels voyageurs critiquent à qui mieux mieux le gouvernement, les mœurs, les usages de notre pays. Montesquieu, jeune alors, eut à subir de justes poursuites au sujet de cet ouvrage; mais le débit n'en fut que plus grand. Les libraires, raconte l'auteur, allaient tirer par la manche tous ceux qu'ils rencontraient en leur disant : *Monsieur, faites-moi des Lettres persanes.* (M. C., 36.)

2° CONSIDÉRATIONS SUR LES CAUSES DE LA GRANDEUR ET DE LA DÉCADENCE DES ROMAINS : Montesquieu s'y rapproche de Bossuet, qui a traité le même sujet dans certaines parties de son *Discours sur l'Histoire universelle.*

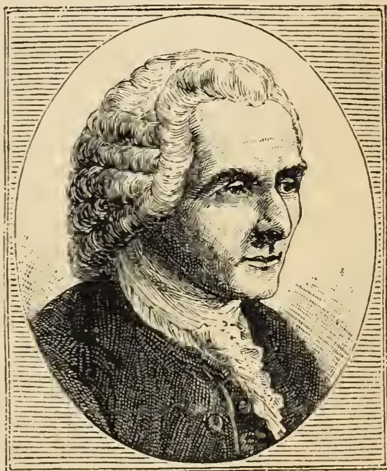
3° L'ESPRIT DES LOIS, œuvre de génie, précieuse aux jurisconsultes, mais qui s'inspire malheureusement des faux principes du philosophisme.

III. **Montesquieu écrivain.** — Le style de Montes-

quieu est *concis, nerveux*, plein de sens. *Il ne s'agit pas*, disait-il, *de faire lire, mais de faire penser*. Lui-même est un profond penseur; il a surtout médité l'histoire et en a tiré de larges aperçus.

Jean-Jacques Rousseau (1712-1778).

I. **Biographie.** — Jean-Jacques Rousseau naquit à Genève, d'une famille française protestante, émigrée à l'époque de la Réforme. Il perdit sa mère dès le berceau; son père, qui était horloger, s'occupa peu ou mal de son éducation, en sorte que les mauvaises habitudes prirent chez lui un libre développement. Incapable de se fixer à aucune profession, il quitta de bonne heure la maison paternelle, et mena pendant plusieurs années une vie misérable : tour à tour laquais, séminariste, professeur de musique, précepteur à Turin. Entre ces diverses étapes, il trouvait ordinairement asile aux *Charmettes*, près de Chambéry, propriété de Mme de Warens. Un goût déjà très prononcé pour la campagne lui faisait vivement sentir les agréments de ce riant vallon, qu'il s'est plu à dépeindre.



Jean-Jacques Rousseau.

Jean-Jacques avait trente-huit ans lorsque son talent d'écrivain se révéla pour la première fois. Il

s'agissait d'un concours académique ouvert à Dijon ; la question proposée était celle-ci : *Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs?* Rousseau se prononça contre les sciences et les arts : c'était une fausseté ; mais sa brillante éloquence lui valut le prix. Dans une circonstance analogue, il osa soutenir que l'homme sauvage est seul bon, libre, heureux. A quoi Voltaire, possesseur d'une belle fortune, répondait malicieusement : *Vous donnez envie de marcher à quatre pattes.* De si folles utopies[1] trouvèrent malgré tout une foule d'adeptes ; les *dévots de Jean-Jacques,* comme on les nommait, se laissèrent prendre à ses pompeuses paroles. On le consultait de toutes parts, comme un nouveau Solon[2] ou un autre Socrate[3]. Quant à lui, afin de se mettre d'accord avec sa doctrine, il devint tout à fait misanthrope, renonça à porter l'épée[4], vendit sa montre et n'usa plus que de vêtements grossiers.

Retiré à *l'Ermitage,* dans la forêt de Montmorency, il y composa ses principaux ouvrages, entre autres *l'Émile.* Ce livre, dès qu'il parut, alluma contre l'auteur une persécution trop bien méritée. Paris et Genève s'émurent également. Obligé de fuir, traqué de toutes parts, Rousseau, après avoir erré quelque temps en Suisse, puis en Angleterre, parvint à rentrer en France. Ses dernières années s'écoulèrent près de Paris, à *Ermenonville,* propriété de M. de

[1] Les utopies sont des projets imaginaires concernant la société, le gouvernement ou les intérêts privés. Les utopistes du XVIIIe siècle, Jean-Jacques et autres, eussent volontiers ouvert leur porte au genre humain tout entier, parlant sans cesse d'*humanité* et de *bienfaisance,* tandis qu'ils faisaient le supplice de leur propre famille.

[2] *Solon,* législateur d'Athènes (VIIe siècle avant Jésus-Christ).

[3] *Socrate,* philosophe grec. (Voir page 244.)

[4] Depuis le XVe siècle jusqu'en 1789, l'habillement bourgeois en France comporta l'épée : nobles et roturiers la ceignaient également.

Girardin. Une sombre mélancolie, véritable maladie mentale, l'obsédait sans relâche : partout il croyait voir des ennemis et des conspirateurs acharnés à sa poursuite. Sa mort arriva le 3 juillet 1778; on tient pour certain que le poison ou le pistolet abrégèrent ses jours.

II. **Ouvrages de J.-J. Rousseau.** — Les plus importants sont : Le Contrat social, qui contient en germe les principes outrés de la Révolution; ses Confessions, tableau trop fidèle d'une vie entachée de tous les vices; l'Émile, ou modèle d'une éducation conduite selon les théories de Rousseau. A côté de quelques aperçus ingénieux, ce dernier ouvrage offre tellement d'exagérations, d'impiétés; il blesse si audacieusement la morale, qu'il mérita d'être condamné par la Sorbonne comme une œuvre diabolique, et brûlé par la main du bourreau.

III. **J.-J. Rousseau philosophe.** — Rousseau est un philosophe rêveur, qui se plaît à construire des plans de réforme. La sensibilité et l'imagination dominant chez lui la raison, il se laisse toujours emporter au delà du vrai. C'est ainsi que, sous prétexte de ne pas fatiguer l'intelligence de l'enfant, il veut que son Émile n'apprenne à lire au plus qu'à l'âge de douze ans! A force de parler de vertu, bien qu'il violât ses devoirs les plus sacrés [1], il en était venu à se croire le plus vertueux des hommes. On frémit de l'entendre déclarer, dans ses *Confessions,* « qu'au jour du jugement, quand il se présentera devant Dieu, ses livres à la main, nul ne pourra dire : *Je fus meilleur que cet homme-là!* » Telles sont les illusions de ce prétendu *philosophe de l'humanité.*

[1] Après avoir été mauvais fils, Rousseau fut mauvais père : lui, le grand parleur d'éducation, eut la barbarie d'envoyer ses enfants à l'hospice des Enfants-Trouvés.

IV. **J.-J. Rousseau écrivain.** — Comme écrivain, J.-J. Rousseau mérite le premier rang au XVIIIe siècle. Il n'obtint qu'à force de rudes labeurs la perfection qui distingue son style. « Souvent, raconte-t-il, j'ai tourné et retourné la même phrase cinq ou six nuits dans ma tête, afin qu'elle fût en état d'être mise sur le papier. » C'est qu'il possédait au plus haut point le sentiment de l'*harmonie*. La vive impression que lui causaient les beautés de la nature[1] se reflète dans son langage, dans ses descriptions pleines de fraîcheur. Pourquoi faut-il que ces agréables dehors recouvrent trop souvent le mensonge et la corruption[2]? (M. C., 37.)

§ II. — Sciences.

Les sciences accomplirent d'immenses progrès au XVIIIe siècle, mais leur tendance fut généralement irréligieuse. Un vaste dictionnaire scientifique, l'*Encyclopédie,* rédigé par des écrivains philosophes, Voltaire en tête[3], ne contribua pas peu à propager les mauvaises doctrines. *Buffon,* le grand naturaliste,

[1] Alors même qu'une noire mélancolie altérait sa raison, Jean-Jacques s'attendrissait devant un beau paysage, et faisait chaque jour, au printemps, deux lieues à pied pour aller écouter à Bercy le chant du rossignol. Singulier mélange que cet homme-là !

[2] VAUVENARGUES, autre philosophe moraliste du XVIIIe siècle, mourait à trente-deux ans, après avoir enduré de cruelles souffrances. C'est une âme hésitante, qui repousse l'incrédulité, mais qui n'a pas le courage d'embrasser la foi. On trouve dans ses *Réflexions et Maximes* des pages supérieurement écrites ; de lui est ce précepte, exprimé avec tant de concision : *Les grandes pensées viennent du cœur.*

[3] Voltaire ne parut jamais en nom dans l'*Encyclopédie :* DIDEROT et D'ALEMBERT en furent les chefs avoués. Le patriarche de Ferney excitait leur ardeur, fournissait quelques articles, mais craignait de compromettre sa réputation en collaborant ouvertement à cet *édifice moitié de marbre moitié de boue,* ainsi qu'il le qualifiait, vu le peu d'unité de l'ensemble.

se tint en dehors de cette publication ; cependant ses œuvres portent la trace du relâchement général de la foi.

Buffon (1707-1788).

I. **Biographie.** — Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon, né à Montbard en Bourgogne, fit ses études au collège des jésuites de Dijon. Avide de s'instruire, il explora toutes les sciences, « ne voulant pas, selon son expression, qu'un autre pût entendre ce qu'il n'aurait pas entendu lui-même. » A l'âge de trente-deux ans, la place d'intendant du Jardin du roi lui fut offerte ; cette nomination décida de sa vocation spéciale. Tout en s'occupant d'enrichir les collections d'histoire naturelle confiées à ses soins, il résolut de populariser cette science par un ouvrage dont il conçut aussitôt le plan grandiose. La tâche était laborieuse, mais Buffon se sentait de force à en supporter les fatigues : *le corps d'un athlète et l'âme d'un sage*, tel le dépeignait Voltaire.



Buffon.

A part quelques mois donnés tous les ans à la capitale, il ne quitta plus Montbard. Son temps était minutieusement réglé. Un domestique de confiance avait charge, moyennant un écu par jour, de l'éveiller

chaque matin à six heures ; il lui était enjoint d'employer la force en cas de résistance, ce qui arrivait parfois. « Je dois au pauvre Joseph, disait Buffon, dix ou douze volumes au moins de mes ouvrages. » Aussitôt levé, il se rendait dans ce pavillon resté célèbre, dont Rousseau baisait le seuil avec respect. Là, toujours en tenue de gentilhomme, l'épée au côté, sans souffrir autour de lui ni livres ni papiers, il méditait beaucoup et composait lentement. On eût dit, selon le mot d'un Anglais, un maréchal de France plutôt qu'un homme de lettres.

La publication de son *Histoire naturelle* lui attira un concert d'éloges. Louis XV érigea en comté sa terre de Buffon ; l'Académie, prévenant la demande de l'auteur, l'appela dans son sein[1], tandis que l'admiration publique lui dressait une statue à l'entrée du Muséum, avec cette inscription : *Génie égal à la majesté de la nature.* Buffon savourait en paix ces hommages, évitant de se mêler aux questions brûlantes qui agitaient alors l'opinion. Il mourut à la veille de la grande crise sociale (1788), après avoir reçu en pleine connaissance les sacrements de l'Église.

II. **L'Histoire naturelle de Buffon.** — Elle comprend trente-six volumes traitant de *la Terre*, de *l'Homme*, des *Animaux quadrupèdes*, des *Oiseaux* et des *Minéraux*. Malgré sa diligence, et bien qu'il se fût adjoint plusieurs collaborateurs, Buffon ne put explorer qu'en partie le vaste domaine de la nature.

Sous le rapport de la science, cette œuvre a été dépassée dans notre siècle. Le grand seigneur de

[1] La réception de Buffon à l'Académie française se fit avec une solennité exceptionnelle, le 25 août 1753. Au lieu des fades compliments d'usage, le nouvel élu prononça un *discours* magistral *sur le Style ;* on y trouve, à peu près textuel, cet axiome souvent cité : *Le style, c'est l'homme.*

Montbard n'est pas un de ces savants minutieux qui analysent avec la dernière précision ; il n'aime pas à classer, ce qui est indispensable en histoire naturelle. Mais il a pour lui les larges vues, et une admirable facilité à découvrir les lois primitives, par la seule force de son génie. Ce que l'on doit regretter, c'est l'absence ou tout au moins la faiblesse des convictions religieuses, dans un ouvrage qui devait proclamer la gloire du Créateur.

III. **Buffon écrivain.** — Buffon mit peut-être à plus haut prix la gloire d'écrivain que celle de savant. Le soin qu'il apportait à la correction de ses ouvrages est à peine croyable. Lorsqu'on les lui relisait en manuscrits, il marquait d'une croix tous les passages qui avaient provoqué un arrêt, une hésitation, et les modifiait jusqu'à ce qu'il les eût rendus lumineux et coulants. Son style est *noble, majestueux,* plein d'harmonie, mais aussi *trop apprêté :* ce n'est plus la belle simplicité de l'époque classique. Voltaire releva spirituellement ce défaut, un jour qu'on l'entretenait de l'*Histoire naturelle* de Buffon : *Pas si naturelle!* aurait-il répondu. (M. C., 38.)

Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814) : **Études de la nature.** — Bernardin de Saint-Pierre étudia lui aussi la nature (*Études de la nature*), mais plutôt à la manière de J.-J. Rousseau, c'est-à-dire avec l'imagination et le sentiment. L'auteur de *l'Émile* aimait à le prendre pour compagnon de ses promenades solitaires ; il n'est donc pas étonnant qu'il y ait parenté dans leur talent.

L'ouvrage auquel Bernardin doit surtout sa célébrité est son roman de *Paul et Virginie,* qui parut à la veille de la Révolution. Un séjour de trois années à l'île de France[1] lui avait inspiré ce récit, dont les

[1] *L'île de France* ou *Maurice,* sur la côte d'Afrique, à l'est de

scènes se déroulent précisément en face de la riche nature des Tropiques. Non seulement l'esprit chrétien est banni de ce livre, mais on y retrouve les ridicules exagérations à la Rousseau, et une morale faite pour amollir les volontés. — Peu d'écrivains approchent de Bernardin de Saint-Pierre pour le *talent de peindre;* il fait revivre les paysages par la magie de son style[1].

§ III. — Histoire.

Rollin (1661-1741). — Charles Rollin a laissé un nom vénéré dans l'enseignement public. Né à Paris, fils d'un pauvre coutelier, il révéla tout enfant une si belle intelligence, qu'un religieux, dont il servait parfois la messe, lui obtint une bourse au collège du Plessis. Ses succès y furent tels, que les premières familles de la capitale tenaient à honneur de l'attacher à leurs enfants. Plus d'une fois, les jours de congé, un somptueux carrosse vint prendre le jeune Rollin à sa modeste demeure. Il n'était pas moins apprécié de ses maîtres ; l'un d'eux, lorsqu'on lui demandait une pièce de vers, avait coutume de répondre : *Adressez-vous à Rollin, il fera mieux que moi.*

Entré dans la carrière de l'enseignement, il parvint jusqu'au grade de recteur de l'Université. On le chargea ensuite de relever le collège de Beauvais, qui était déchu ; c'est là que le grand Racine lui confia

Madagascar. Le roman de Bernardin de Saint-Pierre a immortalisé le quartier des *Pamplemousses*, situé au nord de cette île.

[1] Un autre roman non moins célèbre que *Paul et Virginie* est le *Gil Blas* de Lesage. Cet écrivain, natif du Morbihan, a fait de son héros, Gil Blas, le type de ces gens d'heureux caractère, mais de conscience assez large, qui acceptent tous les expédients pour arriver aux honneurs et à la fortune. Lesage raconte admirablement; il est à regretter que la morale de son livre pèche en plus d'une manière.

l'éducation de son jeune fils. De sages règlements, d'utiles réformes, marquèrent les quinze années de son administration. Mais les opinions jansénistes dont, malgré la douceur de son caractère, il ne voulut jamais revenir, le firent destituer. Forcé au repos, Rollin consacra le reste de son existence à la composition d'ouvrages utiles à la jeunesse.

Ses ouvrages. — Les principaux sont : le TRAITÉ DES ÉTUDES, l'HISTOIRE ANCIENNE et l'HISTOIRE ROMAINE.

Rollin, selon Chateaubriand, est le *Fénelon de l'histoire* : comme lui, il a embelli l'Égypte et la Grèce. Une aimable bonhomie, une simplicité qui s'arrête volontiers aux détails : tel est le cachet de cet écrivain. Ce n'est point un érudit étalant une vaine science, mais un éducateur intelligent, soucieux de faire tourner l'étude de l'histoire au profit moral de ses chers élèves.

§ IV. — Critique littéraire.

La Harpe (1739-1803) : **Cours de littérature.** — Le nom de La Harpe est l'un des premiers qui se présente dans la *critique littéraire,* ou étude raisonnée des chefs-d'œuvre des grands écrivains. C'est au *Lycée,* sorte de cours public que la capitale offrait aux gens du monde, qu'il donna ces leçons, réunies depuis en un volumineux ouvrage.

Voltaire avait protégé ses débuts et l'avait enrôlé sous l'étendard de la philosophie moderne ; aussi La Harpe acclama-t-il la Révolution. On le vit, en 1792, paraître à son cours coiffé d'un bonnet rouge et réciter un hymne à la liberté. Enveloppé cependant parmi les suspects, incarcéré au Luxembourg, il reçut, dans sa prison même, la grâce d'une conversion sincère. Quelques paroles de l'*Imitation de Jésus-Christ*

réveillèrent sa foi, qu'il affirma hautement lorsqu'il lui fut donné de reprendre ses fonctions.

Le *Lycée ou Cours de littérature* présente des parties faibles ; toutefois le XVIIe siècle est on ne peut mieux traité. Aujourd'hui encore, même après les excellents travaux de nos critiques contemporains, on lit avec profit l'étude que La Harpe a faite de nos grands poètes, de Racine en particulier.

§ V. — Éloquence.

I. **Éloquence religieuse : le Père Bridaine.** — L'éloquence religieuse, après avoir été illustrée par Bossuet, Bourdaloue, Massillon, n'offre au XVIIIe siècle aucun nom très célèbre.

Un pauvre missionnaire, *le Père Bridaine* (1701-1767), a cependant laissé de profonds souvenirs. Jamais on n'oubliera la manière puissante, originale et toujours apostolique, dont il annonça la parole de Dieu, à travers les campagnes et les villes du midi de la France. Sa voix sonore se faisait aisément entendre de dix mille personnes en plein air. Lorsque, d'un ton pénétré, raconte un contemporain, le Père Bridaine laissait tomber ces mots foudroyants : *l'éternité ! l'éternité !* il disposait en souverain de l'âme de ses auditeurs. Un jour, devant prêcher à Aigues-Mortes, il trouve l'église déserte ; sans se décourager, il sort en surplis, la cloche à la main, parcourt les rues, entraîne les passants vers le saint lieu, monte en chaire et, leur parlant de la mort et de l'enfer, change en larmes de repentir les sourires sceptiques que son action avait provoqués. Une autre fois, c'est à Paris, dans l'église Saint-Sulpice, qu'on le contraint, à l'improviste, de prêcher. Un auditoire d'élite, plusieurs évêques, une foule d'ecclésiastiques, des personnages de haut rang, se pressent à ses pieds.

Alors, divinement inspiré, l'humble religieux prononce un discours d'une hardiesse digne des apôtres ; il tonne contre l'orgueil et l'amour des richesses. Ce morceau est l'un des beaux monuments de la chaire chrétienne.

II. **Éloquence judiciaire : le chancelier d'Aguesseau** (1668-1751). — L'éloquence judiciaire s'honore à bon droit de l'un des hommes les plus instruits et les plus vertueux du XVIIIe siècle, le chancelier d'Aguesseau. — Ses débuts au parlement de Paris furent tels, que le célèbre magistrat *Denis Talon*, vieilli dans le barreau, ne put s'empêcher de s'écrier : *Je voudrais finir comme ce jeune homme commence !* Sous la régence du duc d'Orléans, on le fit chancelier ou garde des sceaux. Bien résolu à demeurer ferme dans ses principes de loyauté, il eut à subir plusieurs disgrâces de la part d'un prince qui ne se piquait pas de vertu.

Ces jours de retraite, les plus heureux de sa vie, disait-il, d'Aguesseau les partageait entre la lecture de l'Écriture sainte, la composition de savants ouvrages et l'instruction de ses enfants. Ingénieux à multiplier le temps, il avait fait placer un pupitre dans l'angle de sa salle à manger, afin de s'y installer à écrire, pendant les minutes d'attente qui précèdent inévitablement les repas. Au bout d'un certain nombre d'années, il avait ainsi composé l'un de ses meilleurs livres.

Les *plaidoyers* et autres œuvres de cet orateur sont extrêmement travaillés sous le rapport du style. On rapporte qu'il les corrigeait sans cesse, ne croyant jamais avoir atteint la perfection. Consultant un jour son père sur un discours plusieurs fois remanié : « Le défaut de votre discours, répondit l'intelligent vieillard, est d'être trop beau ; il le serait moins si vous le retouchiez encore. » Ses *lettres* à ses enfants sont

au contraire des modèles de simplicité, d'enjouement aimable, d'urbanité gracieuse.

III. **Éloquence politique : les Assemblées de la Révolution.** — La convocation des états généraux en 1789, puis la formation presque immédiate de l'*Assemblée constituante,* ouvrirent dans notre pays un vaste champ à l'éloquence politique. Le premier orateur de la Constituante, celui qui, par son éloquence passionnée, précipita la marche des événements, fut le célèbre *Mirabeau.* L'*abbé Maury* et *Cazalès*[1] soutenaient, non sans talent, en face de lui, des principes opposés.

Vint ensuite l'*Assemblée législative* avec les Girondins, penchant ouvertement vers la république; *Vergniaud* se distingua dans ce parti. — Quant à la *Convention,* elle n'entendit d'autres discours que les affreuses invectives d'un *Robespierre* ou d'un *Danton.*

Mirabeau (1749-1791).

I. **Biographie.** — Honoré de Riquetti, comte de Mirabeau, montra dès son enfance un naturel ardent, farouche, indocile. Laid et difforme, marqué au visage par la petite vérole, il cachait sous ces dehors repoussants une intelligence, une mémoire, une facilité capables, au rapport de son père, de saisir et d'épouvanter. Lancé de bonne heure dans une vie de désordres, il s'attira plusieurs détentions; celle qu'il subit au donjon de Vincennes dura trois ans et demi.

[1] Cazalès, ancien militaire, déploya à la tribune une éloquence naturelle que lui-même ne soupçonnait pas. Un jour que, dans un comité particulier, il osait contredire Mirabeau : *Vous êtes un orateur, Monsieur!* lui lança celui-ci avec un sentiment d'admiration mêlée de dépit; et il ne s'était pas trompé.

Malgré ce passé peu honorable, la Provence, pays originaire de sa famille, l'élut comme député aux états généraux.

A peine eut-il paru à la tribune, qu'il éclipsa tous les autres orateurs. Dans l'espace de vingt-deux mois, on estime qu'il ne prononça pas moins de *cent* cinquante discours.



Mirabeau.

Après avoir lancé la France dans la voie funeste de la Révolution, voyant à quels abîmes elle courait, Mirabeau se rapprocha du trône; mais il était trop tard, et d'ailleurs la mort vint le frapper à ce moment même. Il n'avait que quarante-deux ans. *J'emporte avec moi*, disait-il en expirant, *le deuil de la monarchie; les factieux s'en partageront les lambeaux.* L'une de ses dernières paroles fut un tardif et bien faible hommage au Dieu devant lequel il allait comparaître : *Tu es grand médecin*, dit-il au docteur Cabanis; *mais il en est un bien plus grand que toi : Celui qui fit le vent qui renverse tout, l'eau qui pénètre et féconde tout, le feu qui vivifie tout.*

II. **Mirabeau orateur.** — Mirabeau était vraiment né orateur. Il improvisait avec une facilité inouïe. On le voyait s'élancer à la tribune et tenir tête aux plus redoutables adversaires; son affreuse laideur disparaissait dans de tels moments. Toutefois, malgré de

flatteuses comparaisons, il est loin d'égaler le prince de l'éloquence antique, Démosthène, dont on l'a souvent rapproché.

L'abbé Maury (1746-1817). — L'abbé Maury fut, à l'Assemblée constituante, l'un des plus éloquents défenseurs de la religion et de la monarchie. Entre plusieurs discours célèbres, on cite celui qu'il prononça *contre la Constitution civile du clergé*. Les factieux lui cherchèrent souvent mauvais parti ; mais il avait réponse à tout. Un soir, comme il sortait de l'Assemblée, quelques forcenés criaient d'une voix menaçante : *L'abbé Maury à la lanterne! — Y verrez-vous plus clair?* répliqua-t-il avec calme. D'autres voulaient l'envoyer *dire la messe à tous les diables. Soit!* leur dit Maury, *vous viendrez me la servir : voici mes burettes ;* et il leur montrait deux pistolets.

L'abbé Maury a moins de force que Mirabeau ; il captive par le bel ordre de ses arguments et son harmonieux langage. « On l'écoutait avec ravissement, dit un de ses biographes, et ses discours imprimés se font encore admirer. »

TABLEAU SYNOPTIQUE

DE LA IVe PÉRIODE : SIÈCLE DU PHILOSOPHISME

(XVIIIe SIÈCLE)

VOLTAIRE (1694-1778)	**Voltaire poète** : *la Henriade.* — Tragédies : *Zaïre, Alzire, Mérope; Poésies légères.* **Voltaire prosateur** : *Histoire de Charles XII, Essai sur les mœurs et l'esprit des nations, Siècle de Louis XIV; — le Temple du goût; — Correspondance.*

LA POÉSIE AU XVIIIe SIÈCLE	Poésie dramatique.	**Crébillon** : Tragédies : *Idoménée*, *Rhadamiste*. **Gresset** : Comédies : *le Méchant* ; — Poèmes badins : *Vert-Vert*.
	Poésie lyrique.	**Jean-Baptiste Rousseau** : *Odes sacrées*. **André Chénier** : *Hymnes patriotiques*, *Élégies*, *Églogues*.
	Poésie didactique et descriptive	**Louis Racine** : *Poème de la Religion*. **Florian** , *Fables*. **Gilbert** : *Satires*. **Delille** : *Traductions de Virgile*; — *Poèmes descriptifs*.
LA PROSE AU XVIIIe SIÈCLE	Philosophie.	**Montesquieu** (1689-1755). *Lettres persanes*, *Grandeur et décadence des Romains*, *Esprit des lois*. **Jean-Jacques Rousseau** (1712-1778) : *Contrat social*, *Confessions*, *l'Émile*.
	Sciences.	**Buffon** (1707-1788) . *Histoire naturelle* **Bernardin de Saint-Pierre** : *Études de la nature*, *Paul et Virginie*.
	Histoire et critique littéraire.	**Rollin** : *Histoire ancienne* et *Histoire romaine*, *Traité des Études*. **La Harpe** : *Cours de littérature*.
	Eloquence religieuse.	**Le P. Bridaine** (Discours à Saint-Sulpice).
	Eloquence judiciaire.	**D'Aguesseau** : *Plaidoyers*, *Correspondance*.
	Eloquence politique.	**Mirabeau** (1749-1791). Assemblée constituante. **L'abbé Maury** (1746-1817). Assemblée constituante.

Ve PÉRIODE : LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

(XIXe SIÈCLE)

Coup d'œil général. — Au sortir des jours mauvais de la Révolution, il y eut, dans notre littérature affaiblie par bien des causes, un retour vers les inspirations nationales et religieuses. Le *Génie du Christianisme,* de Chateaubriand, joue un grand rôle dans ce mouvement. Toutefois ce n'est pas sous l'*Empire,* au milieu des guerres continuelles entreprises par Napoléon, mais plutôt durant l'époque de la *Restauration* (1815-1830), qu'apparaît dans tout son jour un si heureux progrès. Ces quinze années compteront sans aucun doute parmi les plus fécondes de notre histoire littéraire. Elles rappellent à la fois les débuts de *Lamartine* et de *Victor Hugo,* le réveil des grandes *études historiques,* les gloires de la *tribune parlementaire.*

Quant à la seconde moitié du XIXe siècle, elle est marquée par une activité fiévreuse dans le domaine des lettres. Le *journalisme,* le *théâtre,* le *roman,* ont surtout multiplié leurs productions. Le bien et le mal se coudoient, au milieu de cette abondance. Laissant de côté les œuvres malsaines, il reste encore, grâce à Dieu, une part d'études large et belle. Sous le rapport de la langue, il y a plutôt déclin que progrès; aussi les critiques sérieux conseillent-ils de revenir de plus en plus à nos grands écrivains du XVIIe siècle, près desquels il faudra toujours chercher les modèles du style et du goût.

CHAPITRE I

PROSE

§ I. — Prosateurs célèbres au début du XIX[e] siècle.

Chateaubriand (1768-1848).

I. **Jeunesse. Voyage en Amérique.** — François-René, vicomte de Chateaubriand, naquit à Saint-Malo d'une famille illustre. Son enfance s'écoula au manoir paternel de Combourg, en face des landes fleuries ou sur les grèves sauvages de la Bretagne, si propres à éveiller un puissant génie. A l'âge de dix-huit ans, il s'enrôla dans le régiment de Navarre, que la Révolution ne tarda pas à dissoudre. Sous prétexte d'aller tenter la découverte d'un passage dans les mers polaires, Chateaubriand s'embarque alors pour le nouveau monde. Pendant une année, il parcourt en poète, bien plus qu'en savant, les immenses solitudes,



Chateaubriand.

les forêts vierges de l'Amérique du Nord, dont il devait tracer de si brillants tableaux.

Un soir, près d'un bivouac sauvage, un fragment de journal anglais lui tombe sous les yeux : il apprend l'arrestation de Louis XVI et la formation de l'armée du Rhin. En qualité de gentilhomme breton, sa place lui semble marquée parmi ces derniers défenseurs du trône. Il regagne donc l'Europe, s'enrôle sous les ordres de Condé ; puis, blessé au siège de Thionville, se retire en Angleterre. Plusieurs années s'y passent pour lui dans un dénuement tel, qu'en plein hiver une mansarde sans feu est sa demeure, et qu'il n'a d'autres ressources que de donner des leçons de français. Du moins, au sein de l'épreuve, eut-il le bonheur de retrouver la foi de ses jeunes années ; une lettre de sa mère mourante le ramena sous le joug de l'Église : « J'ai pleuré, dit-il, et j'ai cru. »

II. **Carrière politique. Vieillesse.** — Rentré en France en 1800, il publiait deux ans plus tard le *Génie du Christianisme.* Bonaparte, alors premier consul, venait de rouvrir les temples aux fidèles et de signer le Concordat : *Un tel livre,* disait-il en parlant de cet ouvrage, *achève et couronne mon œuvre avec le pape.* Il attira l'auteur près de sa personne, le chargea de diverses missions politiques en Italie et en Suisse. Mais les opinions de Chateaubriand ne pouvaient longtemps s'accorder avec celles de Bonaparte : il ne tarda pas à briser et à reprendre ses voyages. Cette fois, ce fut vers l'Orient et la Grèce qu'il se dirigea. Le retour des Bourbons le rendit à la vie politique ; ministre d'État sous Louis XVIII, il montra en général dans cette haute charge peu de fermeté de principes.

Sa vieillesse s'écoula assez tristement. Il ne quittait guère sa demeure que pour aller à l'Abbaye-aux-Bois,

chez Mme Récamier[1], dont il fut l'ami constant, et dont le salon réunissait l'élite du monde littéraire. Chateaubriand mourut à Paris, en 1848; ses restes, portés à Saint-Malo, furent, selon son vœu, déposés sur le rocher du Grand-Bé, îlot situé dans la rade de cette ville.

III. **Œuvres de Chateaubriand.** — Les principales sont, avec le Génie du Christianisme, les Martyrs, Itinéraire de Paris a Jérusalem et les Mémoires d'outre-Tombe[2].

IV. **Chateaubriand, écrivain de génie.** — Chateaubriand est un écrivain de génie. Son style se distingue par l'*éclat* et le *pittoresque :* en quelques mots il trace une scène, décrit un paysage qu'il ne sera plus possible au lecteur d'oublier, tant les choses y sont vivantes. Telle est l'impression produite par ces pages bien connues : *les Rogations, la Prière du soir à bord d'un vaisseau, une Nuit d'été en Amérique, Description de Jérusalem,* et beaucoup d'autres. C'est à la puissance vraiment surprenante de son imagination qu'il doit ces grands effets de style. Malgré certains excès dans le langage, certains tours bizarres que réprouve le bon goût, Chateaubriand captive et entraîne : *C'est un enchanteur,* disait spirituellement l'un de ses intimes amis. Son influence sur notre littérature a été considérable.

V. **Les côtés faibles de Chateaubriand.** — Il est à regretter qu'un si habile écrivain ne se montre pas en

[1] *Julie Bernard*, mariée fort jeune à M. Récamier, riche banquier de Paris, attira autour d'elle, par des qualités exceptionnelles, une société choisie. Le gouvernement impérial prit méfiance de ces réunions. Mme Récamier dut quitter Paris, où elle ne rentra que sous la Restauration. Des revers de fortune l'obligèrent à mener une vie fort simple à l'Abbaye-aux-Bois (rue de Sèvres), où toutes les célébrités de l'époque se donnèrent néanmoins rendez-vous.

[2] Ainsi nommés parce qu'ils ne furent publiés, selon l'intention de l'auteur, qu'après sa mort.

général profond penseur. Le *Génie du Christianisme* est loin de satisfaire les croyances chrétiennes; l'auteur ne vise pas à autre chose qu'à montrer combien le christianisme est poétique, pittoresque, propre à inspirer les lettres et les arts. Les *Martyrs,* autre monument grandiose élevé à la gloire de la religion, parlent bien plus aux sens et à l'imagination qu'ils ne fortifient la volonté dans l'amour du devoir. Chateaubriand a souvent abusé de cette *mélancolie rêveuse* qui forme le fond de son caractère, disposition éminemment poétique, mais dont la contagion peut devenir malsaine. (M. C., 39.)

Mme de Staël (1766-1817).

I. **Biographie.** — Louise-Germaine Necker, baronne de Staël, née à Paris, était fille du célèbre Necker, ministre de Louis XVI. Ce père, qu'elle idolâtrait, surveilla lui-même son éducation; il la reprenait avec tant de tact et de finesse de ses petits défauts d'enfant, que, selon son expression, elle finit par croire *que l'on voyait clair dans son cœur.* Le salon du ministre fut la principale école de Louise-Germaine; dès l'âge de dix ans, elle y suivait avec intérêt les propos des grands savants de l'époque. Cette influence explique le goût passionné qu'elle eut toute sa vie pour la conversation; on peut dire qu'elle y excella. « Si j'étais reine, disait un jour une dame de ses amies, j'ordonnerais à Mme de Staël de me parler toujours. » Aucun plaisir ne valait à ses yeux cet échange de pensées et de sentiments entre gens d'esprit. « Si le respect humain ne me retenait, a-t-elle écrit, je n'ouvrirais pas même mes volets pour voir la baïe de Naples, tandis que je ferais cinq cents lieues pour aller converser avec un homme de génie que je ne connaîtrais pas. »

Bien des épreuves marquèrent une existence qui s'était levée si radieuse. Mlle Necker avait épousé le baron de Staël-Holstein, dont l'humeur ne sympathisait pas avec la sienne ; ils se séparèrent quelques années plus tard. Très influente au sein de la capitale par ses relations et par ses écrits, Mme de Staël encourut les ressentiments de Bonaparte devenu consul ; ordre lui fut donné de quitter la France. Elle venait d'y rentrer, à l'avènement de Louis XVIII, lorsqu'elle succomba, âgée de cinquante et un ans.

II. **Œuvres de Mme de Staël : le livre De l'Allemagne.** — Cette femme célèbre a traité avec un réel génie de hautes questions *philosophiques* et *politiques* ; mais ses données se ressentent des fausses doctrines du XVIIIe siècle. Dans deux romans, *Delphine*, *Corinne*, elle-même se met en scène sous des noms supposés.

Son livre DE L'ALLEMAGNE a fait connaître à la France la littérature de ce pays, presque ignorée jusque-là. Nos voisins d'outre-Rhin lui avaient ménagé, durant son exil, l'accueil le plus bienveillant ; aussi parle-t-elle avec enthousiasme de leurs grands écrivains, qu'elle propose comme modèles. Le moyen âge, la chevalerie, la religion, inspirent en Allemagne les lettres et les arts : que les Français, dit Mme de Staël, reviennent à ces mêmes sources. C'était à peu près ce que Chateaubriand réalisait déjà dans ses œuvres : nous verrons les poètes de la Restauration tirer toutes les conséquences de ces principes. (M. C., 40.)

Joseph de Maistre (1754-1821) **: le livre Du Pape.** — Le comte Joseph de Maistre naquit à Chambéry, qui n'appartenait pas alors à la France. On peut dire toutefois que ce grand écrivain est Français par les sentiments et par le langage. Sujet du roi de Sardaigne, il devint ministre de ce prince, puis son ambassadeur à Saint-Pétersbourg.

Le comte de Maistre n'a pris la plume que pour défendre les intérêts de l'Église, qu'il ne sépare pas de ceux de la France. Son livre Du Pape renferme cette parole souvent citée, parole que l'histoire justifie pleinement : *Jamais aucun souverain n'a mis la main sur un pape, et n'a pu se vanter ensuite d'un règne long et heureux.* Ailleurs, contemplant notre patrie menacée de toutes parts, au sortir de la Révolution, il affirme avec des accents prophétiques qu'elle se relèvera de ses ruines. « *L'Europe sans la France,* dit-il, *ce serait le corps sans la tête, ou la tête sans le cerveau ;* les puissances étrangères ne la démembreront pas. » — Dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg,* ouvrage philosophique, présenté sous forme de dialogue, il donne d'éclatants démentis aux voltairiens passés et futurs. — Sa *correspondance* avec les siens n'est qu'un délicieux épanchement, souvent plein de larmes, car la séparation lui pèse, mais toujours aimable et spirituel[1].

§. II. — Éloquence religieuse.

Lamennais (1782-1854).

I. **Biographie. L'Essai sur l'Indifférence.** — Le nom de Lamennais rappelle des souvenirs bien divers ; on voudrait pouvoir effacer les vingt dernières années de sa vie, et n'admirer en lui que l'éminent défenseur de la religion. Il naquit à Saint-Malo. Son enfance fut vive et pétulante : Félicité[2] ou *Féli,* comme on le

[1] Xavier de Maistre, l'un de ses frères, est l'auteur de quelques ouvrages charmants : *le Lépreux de la cité d'Aoste, Voyage autour de ma chambre, la Jeune Sibérienne,* etc.

[2] L'abbé *Jean de Lamennais*, frère aîné de Féli, a fondé l'Institut des Frères de la Doctrine chrétienne, dits de Ploërmel.

nommait par abréviation, discutait l'enseignement de ses maîtres. La piété néanmoins jetait des bases solides dans cette âme ardente. Retiré à *La Chesnaie*, propriété de sa famille, située près de Dinan, il se prépara au sacerdoce, qu'il reçut à l'âge de trente-quatre ans.

Bientôt parut son premier volume de l'*Essai sur l'Indifférence en matière de religion* (1817). La France catholique n'eut pas assez d'éloges à décerner à l'auteur; déjà quelques-uns le qualifiaient de *nouveau Bossuet*. Une jeunesse d'élite, attirée par l'ascendant de son génie, vint se grouper autour de lui à La Chesnaie, pour y partager sa vie d'études et de prière. Le second volume de l'*Essai sur l'Indifférence*, publié trois ans plus tard, révéla aux esprits clairvoyants certaines nouveautés dangereuses. On attendit. Enfin, en 1830, la condamnation, par le Souverain Pontife, du journal *l'Avenir*, qu'il venait de fonder, jeta Lamennais hors du droit chemin : il refusa de se soumettre à l'Église. Ses anciens amis, et ils étaient nombreux, durent briser avec lui. On le vit alors se mêler aux luttes politiques, multiplier les pamphlets, les articles de journaux. La mort le surprit sans qu'il eût montré aucune apparence d'un retour que sollicitaient d'ardentes prières.

II. **Lamennais écrivain.** — Lamennais est un écrivain vigoureux, qui manie sa langue en maître. Il a des pages d'une éloquence majestueuse ; il en a de toutes poétiques; telle est cette sorte d'élégie en prose sur l'*Exilé : L'exilé partout est seul!* On ne peut nier cependant que sa lamentable chute n'ait ruiné en partie son talent. Le style bizarre et affecté envahit ses derniers écrits.

Conférences de Notre-Dame.

Le Père Lacordaire (1802-1861). — I. **Biographie.** — Henri Lacordaire, le plus brillant orateur du XIX[e] siècle, naquit près de Dijon, la patrie du grand Bossuet. Sa facilité d'élocution se révéla de bonne heure : on raconte qu'avant l'âge de dix ans, il entassait chaises sur chaises et, du haut de cette chaire improvisée, prêchait, faute d'assistants, devant un auditoire imaginaire. La foi de son enfance s'affaiblit et disparut même, durant les années de collège. Mais Dieu, l'éclairant enfin d'un rayon de sa grâce, l'appela au service de l'Église. Intimement lié avec Lamennais, enveloppé comme lui dans la condamnation de l'*Avenir*, l'abbé Lacordaire sut obéir courageusement au Souverain Pontife, et abandonna, pour rester fidèle, celui qu'il avait aimé comme un père.

Appelé, durant le carême de 1835, par M[gr] de Quélen dans la chaire métropolitaine de Paris, il inaugura les *Conférences de Notre-Dame*. Le succès en fut inouï : toutes les classes de la société, toutes les nuances d'opinions se rencontraient dans l'auditoire, que pouvait à peine contenir l'immense basilique. Un repos de sept années suivit cette première station ; l'abbé Lacordaire était entré dans l'ordre des dominicains, qu'il s'occupait de restaurer en France. Lorsqu'il reparut à Notre-Dame avec la blanche robe des Frères Prêcheurs, ce fut comme une émotion nouvelle. Il y continua ses conférences jusqu'en 1851. Les derniers jours de sa vie s'écoulèrent dans la retraite, à Sorèze (Tarn), où il avait fondé une maison de son ordre et un collège pour la jeunesse. La ville de Carcassonne a élevé une statue à l'illustre dominicain.

II. **Le Père Lacordaire orateur.** — Le Père Lacordaire joignait à tous les dons de l'orateur la connaissance

profonde de son siècle, de ses doutes, de ses tristesses. Il avait des éclairs de génie incomparables et des moyens infaillibles de gagner les cœurs : « Vous êtes Français? disait-il à cette foule où se mêlaient tant d'incrédules ; — je le suis comme vous ; — philosophes ? — je le suis comme vous ; — libres et fiers? — je le suis plus que vous ! » Et, se mettant ainsi de plain-pied avec son auditoire, il l'entraînait vers les hauteurs de la foi.

Le Père de Ravignan (1795-1858). — Le Père de Ravignan, de la Compagnie de Jésus, donna les conférences de Notre-Dame après le départ du Père Lacordaire. Il y apportait des talents d'un autre genre, non moins propres à gagner les âmes. Sa parole, à la fois *grave* et *douce,* avait le don de convaincre. « L'apparition de ce saint religieux dans la chaire était déjà, dit un de ses biographes, une éloquente prédication. Après s'être humblement prosterné devant Dieu, il se levait noblement devant les hommes, demeurait longtemps immobile, les yeux baissés, l'air recueilli, et traçait enfin ce fameux *signe de croix* qui lui était particulier. Il y mettait du grandiose et de la pompe, ne pouvant du reste souffrir dans les autres que le signe du chrétien fût manqué ou fait nonchalamment. » (*Le Père de Ponlevoy.*)

Les *Conférences, Retraites, Entretiens spirituels* du Père de Ravignan ont été publiés ; l'esprit, le cœur et la piété trouvent également profit à la lecture de ces beaux ouvrages.

Le Père Félix (1810-1891). — Choisi pour remplacer le Père de Ravignan dans la chaire de Notre-Dame, le Père Félix, de la Compagnie de Jésus, a soutenu avec éclat, pendant treize années (1853-1866), cette lourde tâche. On n'oubliera jamais ses lumineuses

conférences sur le *progrès,* ce mot magique de notre époque, qu'il expliqua selon le sens chrétien.

Le Père Monsabré, dominicain, fit reparaître à Notre-Dame la blanche robe du Père Lacordaire. Ses *Conférences* (1873-1891) renferment une éloquente exposition de tout le dogme catholique, résumé dans le *Credo*. **Mgr d'Hulst** lui succéda dans cette première chaire de la capitale.

Grands évêques contemporains : leurs écrits.

L'épiscopat français a fourni à l'éloquence religieuse, durant notre siècle, des talents du premier ordre. Nous nous arrêterons à trois noms principaux.

Mgr Dupanloup (1802-1878). Né à Saint-Félix, près de Chambéry, Félix Dupanloup vint à Paris vers l'âge de huit ans. Ses études, commencées au collège Saint-Nicolas, s'achevèrent à Saint-Sulpice. Jeune prêtre et vicaire à la Madeleine, il se distingua dans l'œuvre des catéchismes. En 1849, l'abbé Dupanloup devenait évêque d'Orléans. Rien n'échappa à sa sollicitude dans ce vaste diocèse, qu'il gouverna pendant près de trente ans ; mais son action, plus étendue encore, atteignait au dehors tous les intérêts de l'Église. Ce pieux et vaillant athlète com-



Mgr Dupanloup.

battit jusqu'à sa dernière heure, de la voix et de la plume; la mort le frappa les armes à la main, au château de Lacombe, dans l'Isère, où l'attirait souvent une vieille et fidèle amitié.

Mgr Dupanloup possédait éminemment les qualités qui font le grand orateur. En relisant son *Panégyrique de Jeanne d'Arc*, ou l'*Oraison funèbre du Père de Ravignan*, ou celle de *La Moricière*, on ressent encore quelque chose de l'émotion éprouvée par ceux qui entendirent ces beaux discours. Il a laissé un traité complet sur *l'Éducation*, ouvrage le plus parfait qui existe en ce genre.

Le cardinal Pie (1815-1880). — Issu d'une humble famille de Pontgoin (Eure-et-Loir), l'abbé Édouard Pie était vicaire général de Chartres lorsqu'il fut élevé, en 1849, à l'évêché de Poitiers. De ce siège éminent, illustré naguère par saint Hilaire, Mgr Pie soutint une lutte infatigable contre toutes les erreurs de notre temps; jamais aucune menace ne put arrêter la vérité sur ses lèvres.

Cœur à la fois tendre et fort, il a laissé de délicieux souvenirs de sa piété filiale à l'égard de ses deux mères : de la Reine du ciel, qui présida, on peut le dire, à tous les actes de sa féconde carrière, et de cette humble femme qui lui avait donné le jour et que, devenu évêque, il ne cessa d'entourer de sa respectueuse vénération.

Mgr Freppel (1827-1892). — Mgr Freppel, évêque d'Angers, était Alsacien, et possédait toutes les vertus de race qui caractérisent ce noble peuple. Avant d'être élevé à l'épiscopat, il avait occupé, pendant dix ans, la chaire d'éloquence sacrée à la Sorbonne. Les dons exquis de sa belle intelligence, joints à un travail qui ne comportait ni trêve ni repos, avaient formé en ce

grand prélat un fonds inépuisable de connaissances. Il est mort dans l'exercice même de ses fonctions épiscopales, et en soutenant les intérêts de la France à la Chambre des députés. Quelques jours, en effet, avant de succomber, il avait encore parlé à la tribune, malgré les vives souffrances qui l'avertissaient de sa fin.

§ III. — Éloquence politique.

Le régime parlementaire. — Lorsque les Bourbons remontèrent sur le trône, ils établirent le régime parlementaire, c'est-à-dire que le pouvoir législatif, représenté par les Chambres, eut à discuter à la tribune les intérêts de la nation. De célèbres orateurs se sont fait entendre depuis cette époque : nous ne nommerons que *Berryer, Montalembert, Guizot* et *Thiers;* ces deux derniers se rangent parmi les historiens.

I. **Berryer** (1798-1868). — Pierre Berryer, surnommé le *prince de la tribune française,* ne montra dans le premier âge qu'une insouciante paresse. Élève des Oratoriens de Juilly (Seine-et-Marne), il reçut un jour, paraît-il, la salutaire leçon que voici. Entêté dans sa nonchalance, on avait dû le conduire au supérieur du collège. Celui-ci, au lieu des pensums habituels, se contente de retenir l'enfant près de lui, avec défense expresse de faire quoi que ce soit. La première heure s'écoule pour l'élève dans une douce quiétude; la seconde semble déjà longue : il s'agite sur sa chaise et cherche à se créer une occupation quelconque, ne serait-ce que de compter à terre les carreaux ou de crayonner n'importe quoi. Mais la consigne est impitoyable : ne rien faire, absolument

rien... Le supplice se prolongea une demi-journée et amena guérison complète.

Telle fut la réputation de Berryer comme avocat, que l'on regardait comme une cause gagnée celle dont il acceptait la défense. A la Chambre, il soutint constamment le parti de la *légitimité* et les intérêts du *catholicisme*. A toutes les qualités de l'esprit, cet éminent orateur joignait une démarche majestueuse, une voix sonore et sympathique. Il lisait d'une manière si agréable, qu'un contemporain a dit de lui : « C'est le seul homme en France qui sache lire. »

II. **Montalembert** (1810-1870). — Charles de Montalembert naquit à Londres, où son père avait émigré durant la Révolution. L'aïeul maternel de l'enfant, M. James Forbes, noble lord, savant distingué, présida à sa première éducation. Le jeune Charles, jusqu'à l'âge de neuf ans, ne connut pas de plus délicieux loisirs que les livres et la conversation de son grand-père. Sa famille étant revenue à Paris, il y suivit brillamment les cours publics. En 1830, à peine âgé de vingt ans, il fut enrôlé par Lamennais dans la rédaction de l'*Avenir;* mais, à l'exemple de l'abbé Lacordaire, il eut le courage, pour obéir à Rome, de briser une amitié qu'il avait crue indissoluble.

Pair de France[1] par droit d'hérédité, Montalembert consacra sa parole à la défense de toutes les grandes causes. *Nous sommes les fils des croisés*, s'écriait-il un jour à la tribune : *nous ne reculerons pas devant les fils de Voltaire!* Aussi Pie IX a-t-il nommé ce grand orateur *un véritable combattant*. C'était avec un amour filial qu'il se dépensait au service de l'Église :

[1] La *Chambre des pairs*, haute assemblée judiciaire et législative, avait été établie par Louis XVIII ; elle se maintint jusqu'en 1848.

L'Église, disait-il, *c'est plus qu'une femme, c'est une mère !*

Écrivain plein de goût, chrétien éclairé, Montalembert a laissé déborder son cœur dans l'*Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*[1], *de sa chère sainte,* comme il se plaît à la nommer. Son *Histoire des Moines d'Occident* met splendidement en lumière les services rendus à la société par les institutions monastiques.

§ IV. — Histoire.

Notre siècle a produit des écrivains de génie qui ont renouvelé, ou plutôt créé la véritable science de l'histoire. *Augustin Thierry, Guizot, Thiers,* ont ouvert la voie que beaucoup d'autres ont parcourue depuis.

Augustin Thierry (1795-1856).

I. **Biographie.** — Augustin Thierry, né à Blois, fit ses études au collège de cette ville. Lui-même a retracé, avec toute la fraîcheur d'un souvenir de jeunesse, l'incident auquel il dut en partie sa vocation d'historien. Les *Martyrs* de Chateaubriand avaient, par quelque fraude d'écolier, trouvé moyen de franchir les murs du collège; chacun dévorait tour à tour le volume. Or, un jour de promenade, Augustin, alléguant un mal de pied, s'enferma dans la salle d'étude, ayant en poche le livre clandestin. Ce tableau si vivant du ve siècle[2], ces terribles Francs parés de la dépouille des ours et des veaux marins, ce chant de guerre des barbares : *Pharamond! Pharamond!*

[1] M. de Montalembert avait épousé Mlle Marie-Anne de Mérode, issue de la descendance de cette illustre sainte.

[2] Les faits rapportés dans les *Martyrs* appartiennent au règne de Dioclétien (IVe siècle) ; mais, au moyen de quelques licences chronologiques, Chateaubriand anticipe sur le ve siècle, et décrit entre autres une sanglante bataille entre les Francs et les Romains, où il fait intervenir le roi Mérovée. (M. C., 39.)

nous avons combattu avec l'épée!... tout cet ensemble le frappa à tel point, qu'il sentit aussitôt naître en lui la passion de la vérité historique, à laquelle, en effet, il dévoua sa vie.

Les travaux qu'entreprit ce courageux écrivain dépassèrent bientôt ses forces; une cécité absolue, accompagnée d'une paralysie totale, ne put néanmoins l'empêcher de poursuivre son œuvre. Durant les trente années qu'il vécut dans ce pénible état, il dicta ses plus célèbres ouvrages. Élevé en dehors des croyances religieuses, Augustin Thierry arriva, grâce à la droiture de son intelligence, à comprendre enfin le catholicisme. Il est mort dans les sentiments d'un véritable enfant de l'Église.

II. **Ses œuvres.** — L'HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE, celle DU TIERS ÉTAT et LES RÉCITS MÉROVINGIENS comptent parmi les principales. Ce sont les origines de notre histoire, le *mouvement communal,* les *institutions populaires* qu'Augustin Thierry a surtout étudiés. Nos vieux chroniqueurs, jusque-là dédaignés, ont repris vie sous sa plume, grâce à une rare puissance d'imagination. On peut citer, dans ses *Récits,* les portraits de Frédégonde, de Chilpéric et autres, tout frémissants d'actualité.

Guizot (1787-1874) : **Histoire de France.** — François Guizot appartenait à une famille protestante de Nîmes; lui-même demeura toute sa vie attaché à la religion de ses ancêtres. Avant de parvenir aux grandes charges politiques, il occupa, sous l'Empire, la chaire d'histoire à l'Université. Déjà se révélait la fermeté de ses opinions : chaque professeur nouveau devait, à l'ouverture de son cours, faire l'éloge de l'empereur; Guizot refusa de se soumettre à cet usage. Ministre de Louis-Philippe en 1840, il se retira des affaires après la chute de ce gouvernement, et vécut encore vingt années

au sein de la vie de famille et des charmes de l'étude.

Nommons, parmi ses nombreux ouvrages, l'*Histoire de France racontée à mes petits-enfants* et l'*Histoire de la civilisation en France*. Ce sont moins les faits que les réflexions qui occupent ce savant écrivain ; c'est un penseur profond, sérieux ; rarement il se déride. Quoique protestant, Guizot a rendu de sincères hommages au catholicisme.

Thiers (1797-1877). I. **Biographie.** — Né à Marseille, d'une famille de commerçants, Adolphe Thiers vint à Paris, jeune avocat de vingt ans, pour y chercher fortune. Il était accompagné de Mignet, son compatriote et son ami, qui devint comme lui historien distingué. La première étape des deux jeunes gens fut une pauvre chambre à peine meublée, sise au quatrième étage d'un hôtel garni, dans un des quartiers les plus populeux de la capitale : ils n'y végétèrent pas longtemps. Thiers possédait toutes les aptitudes qui conduisent à la renommée : esprit souple, brillant, parole facile, convictions calquées sur celles du grand nombre. Élevé au ministère sous Louis-Philippe, il y devint l'antagoniste de Guizot, dont il ne partageait pas les opinions monarchistes. Mêlé à toutes les luttes politiques sous les gouvernements qui suivirent, il a été président de la République en 1872. On sait comment, après la funeste guerre avec la Prusse, il avait réussi, grâce à son habileté diplomatique, à hâter la libération du territoire.

II. **Thiers historien et orateur.** — L'*Histoire de la Révolution française*, l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* : tels sont les deux grands ouvrages de Thiers. Introduit dès 1820 dans les salons littéraires et politiques de la capitale, il avait pu lui-même interroger les témoins du grand drame de la Révolution. Ces renseignements ne lui ont pas suffi : il a fouillé les

archives, consulté les ingénieurs, les fournisseurs d'armée ; aussi les documents précieux abondent-ils sous sa plume. Écrivain hors ligne, Thiers laisse malheureusement percer la faiblesse de ses convictions morales et religieuses : il accepte trop facilement le mal comme un fait nécessaire.

Il a eu de grands triomphes à la tribune, plutôt comme homme d'État que comme orateur. Telle était son habileté, qu'on oubliait en l'écoutant et sa petite taille et sa voix nasillarde : « J'ai vu mieux, j'ai vu pire, disait de lui Royer-Collard[1] ; je n'ai jamais rien vu de pareil. »

Michelet (1798-1874) : **Histoire de France.** — Jules Michelet, fils d'un pauvre imprimeur de la capitale, parvint, à force de travail et de privations, jusqu'aux grades élevés de l'enseignement public. Il possédait un caractère énergique, une belle intelligence ; mais le venin des mauvaises doctrines l'avait complètement envahi. Professeur d'histoire au Collège de France, il se permit, à l'endroit du gouvernement et du clergé, de telles hardiesses que Napoléon III le destitua.

Son œuvre capitale est une *Histoire de France* en seize volumes. Nature poétique, trop poétique pour un historien, Michelet envisage l'histoire bien plus avec l'imagination qu'avec la raison. Son style puissant, original, captive et entraîne ; mais combien il faut se défier d'un écrivain aussi impressionnable, chez lequel les principes religieux font absolument défaut[2] !

[1] Royer-Collard, conseiller d'État sous Louis XVIII, remplit de hautes charges dans l'enseignement universitaire.

[2] Il y a encore à citer beaucoup d'ouvrages historiques remarquables : l'*Histoire de la Révolution et de l'Empire*, par Gabourd ; l'*Histoire de France*, du même auteur ; celle de Keller. Les *Mémoires* de la marquise de la Rochejaquelein forment une lecture des plus intéressantes. Nommons enfin l'*Histoire de l'Église*, par l'abbé Darras, dont l'édition abrégée (4 vol.) couronnerait avec avantage les études historiques de la jeunesse studieuse.

§ V. — Littérature, Romans.

I. **Critique littéraire.** — Parmi les grands prosateurs du XIXe siècle, il faudrait encore mentionner nombre de littérateurs célèbres qui ont laissé d'importants ouvrages de critique : **Villemain**, brillant professeur de belles-lettres à la Sorbonne; **Sainte-Beuve**, si piquant dans ses *Causeries du Lundi*, mais qu'il ne faudrait pas, hélas! interroger à fond sur son catéchisme; **Frédéric Ozanam**, au contraire, chrétien fervent, fondateur de l'admirable société de Saint-Vincent-de-Paul, et auteur de savants ouvrages sur les *littératures étrangères;* **Alfred Nettement**, **Poujoulat**, qui ont également écrit à la lumière des grands principes catholiques.

Louis Veuillot (1813-1883), rédacteur en chef du journal *l'Univers*, demeurera le plus illustre représentant de la presse à notre époque, et peut-être le premier prosateur du XIXe siècle. Il ne s'est pas exclusivement renfermé dans le domaine de la politique. Outre les ouvrages bien connus : *Rome et Lorette*, *les Parfums de Rome*, *Çà et Là*, il a laissé une *Vie de Jésus-Christ*, dont certains passages rappellent Bossuet. Ses *lettres* intimes, à sa famille,



Louis Veuillot.

à ses amis, offrent les plus charmants modèles de style épistolaire. (M.-C., 41).

II. **Romans chrétiens.** — D'intelligents écrivains, dévoués à la religion et soucieux de la saine littérature, se sont efforcés de combattre le mal immense produit par ces romans corrupteurs qui se multiplient sans cesse[1]. Le *Journal* et les *Lettres* d'*Eugénie de Guérin*, les œuvres du *vicomte Walsh*, d'*Eugène de Margerie*, d'*Hippolyte Violeau*, de la *comtesse Drohojowska*, de *Zénaïde Fleuriot*, de Mme *Julie Lavergne*, etc., justement appréciés de la jeunesse chrétienne, remplissent ce but : le plaisir qu'ils procurent ne cache pas un perfide poison.

CHAPITRE II

POÉSIE

§ I. — La poésie sous l'Empire.

Napoléon Ier eût souhaité que toutes les gloires illustrassent son règne : gloires poétiques, aussi bien que lauriers militaires. La poésie néanmoins fut médiocre durant cette période : les guerres continuelles, l'inquiète surveillance du pouvoir, empêchèrent sans doute les talents d'éclore.

Principaux poètes. — **Ducis** accommoda au goût français les pièces du grand tragique anglais Shakespeare[2] : *Hamlet*, *Othello*, etc. Ce Ducis, qui se qua-

[1] Mme George Sand (1804-1876) a particulièrement contribué, grâce à son talent trop réel d'écrivain, à répandre, dans de nombreux romans, les plus dissolvantes doctrines.

[2] On doit prononcer *Checspire*. (Voir p. 336.)

lifiait lui-même de *bonhomme*, vécut sans ambition, et refusa constamment, afin de rester libre, les offres séduisantes de l'empereur. — **Andrieux** a laissé, avec plusieurs *comédies*, ces charmantes compositions : *le Meunier de Sans-Souci, la Promenade de Fénelon*, partout citées. — **Fontanes**, grand maître de l'Université, fut l'ami dévoué de Chateaubriand, qu'il soutint contre les cabales jalouses. On lui doit quelques bonnes poésies : *le Jour des Morts, les Tombeaux de Saint-Denis*. Le charme de sa diction l'a fait surnommer le *dernier parent de Racine*. — **Millevoye**, atteint à la fleur de l'âge par une maladie de poitrine, répandit dans des pièces bien connues : *la Chute des feuilles, Priez pour moi*, les pressentiments de sa fin prochaine.

§ II. — Poésie sous la Restauration et depuis.

Casimir Delavigne (1793-1843) : **les Messéniennes.** — Casimir Delavigne se fit connaître dès le temps du collège par un *dithyrambe sur la Naissance du roi de Rome, fils de Napoléon*. Les malheurs de notre patrie, en 1815, lui inspirèrent d'admirables élégies, les *Messéniennes*, ainsi nommées en souvenir de l'ancienne Messénie, opprimée par Sparte. Aux tristesses de l'heure présente, il mêlait les glorieux souvenirs du passé : Jeanne d'Arc est l'objet de deux de ces chants. Celui qui retrace la mort de l'héroïne est particulièrement remarquable :

> Silence au camp, la vierge est prisonnière...
> A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers? ..

C. Delavigne donna depuis plusieurs tragédies : *Louis XI, les Enfants d'Édouard*. Il a eu ses jours de

célébrité, mais sa réputation a pâli devant celle de Lamartine et de V. Hugo.

Lamartine (1790-1869).

I. **Sa jeunesse**. — Mâcon fut la patrie d'Alphonse de Lamartine; son enfance s'écoula au vieux manoir de Milly, non loin de cette ville. Le souvenir de Milly revient souvent dans ses vers : *Là*, dit-il,

Mon cœur en tout lieu s'y retrouve lui-même;
Tout s'y souvient de moi; tout m'y connait, tout m'aime :
Mon œil trouve un ami dans tout cet horizon;
Chaque arbre a son histoire, et chaque pierre un nom.

Il y grandit sous les yeux d'une mère douce et pieuse; la Bible et l'Évangile furent les premiers livres de lecture qu'elle lui mit entre les mains. L'austérité du collège sembla pesante au jeune Alphonse, accoutumé qu'il était aux caresses maternelles. Les jésuites de Bellay réussirent cependant à fixer quelque peu cet esprit mobile et rêveur. Tout en feuilletant ses livres classiques, il avait trouvé le moyen de dévorer le Tasse et Milton [1], Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, et surtout les poèmes d'Ossian qui, selon son aveu, le jetaient dans des transports indescriptibles. Un séjour de deux années en Italie développa de plus en plus ses goûts poétiques. Florence, Rome, Naples, lui inspiraient des vers émus et gravaient dans son âme d'impérissables souvenirs.

II. **Débuts poétiques. Apogée.** — Peu empressé de produire ses œuvres, il ne publia que vers l'âge de trente ans, sous le titre de *Méditations*, son premier

[1] *Le Tasse* appartient à la littérature italienne; *Milton* et les *poèmes d'Ossian*, nommés un peu plus bas, à la littérature anglaise.

recueil lyrique. Ce modeste volume, qui allait révéler à la France un de ses plus grands poètes, eut peine à trouver un éditeur. « On me laissait entendre, raconte Lamartine, que mes vers ne ressemblaient à rien de ce qui était reçu, recherché dans les poètes du jour; on ne savait où j'avais pris la langue, les idées, les images de cette poésie... » Le public apprécia autrement les innovations du jeune auteur. A peine ce livre eut-il paru, qu'un long cri d'admiration et de sympathie s'éleva en France, bientôt en Europe.



Lamartine.

Porté du premier coup à la célébrité, le poète fut presque aussitôt attaché par Louis XVIII à l'ambassade de Florence; il revit ce beau ciel d'Italie qu'il avait déjà chanté et qui lui inspira encore de nouveaux chefs-d'œuvre. Vers cette époque il épousa une riche Anglaise, la fille du major Birch. La fortune et la gloire le mettaient au nombre des heureux du siècle; mais la Providence lui ménagea, quelques années plus tard, une terrible épreuve. Revenant en France, après un voyage en Orient, accompli au milieu d'un luxe princier, il perdit sa fille unique, Julia, qui mourut à Beyrouth[1], âgée seulement de treize ans.

[1] *Beyrouth*, en Syrie, port sur la Méditerranée.

III. **Carrière politique. Mort.** — Le poète, pour s'étourdir peut-être, se jeta de plus en plus dans la politique et conquit à la tribune de grands succès oratoires. Toutefois, en 1848, il eut la faiblesse de pactiser avec la Révolution : ce fut pour lui un moment de popularité bruyante, mais éphémère. Au sortir de cette crise, il se vit méconnu de ses anciens amis ; sa fortune mal gérée lui laissait à peine les ressources indispensables. Force fut à l'illustre écrivain de fournir aux libraires quelques travaux hâtés, dont le payement était attendu avec impatience. Il venait de recevoir, à titre de récompense nationale, une rente viagère de vingt-cinq mille francs, lorsque la mort le frappa (1er mars 1869). Sa fin fut chrétienne. Selon son désir, ses obsèques se firent dans sa terre de Saint-Point, près de Mâcon, avec la plus grande simplicité.

IV. **Les Méditations et les Harmonies.** — Tels sont les titres des deux principaux recueils poétiques de Lamartine. La plupart des pièces qui les composent sont des chefs-d'œuvre : elles dureront autant que notre langue. Il suffit d'en rappeler quelques-unes : *la Prière*, *le Chrétien mourant*, *le Crucifix*, *l'Ode à Napoléon*, *Milly ou la terre natale*, etc.

Ici, plus de froide mythologie, plus de phrases de convention ni de sentiments forcés : Lamartine a retrouvé la vraie poésie, celle qui jaillit du cœur de l'homme en présence de son Dieu, en face des beautés de la nature ou sous le poids de la douleur. Tout est suave et harmonieux dans son langage ; tout est simple en même temps, de cette simplicité qui est la marque suprême du génie. (M. C., 42 et 42 bis.)

V. **Les écarts de Lamartine.** — Et néanmoins, pour se former un jugement exact, il faut avouer que ce grand poète s'écarta, hélas ! du droit chemin. Les croyances religieuses s'affaiblissant dans son âme,

une vague *religiosité* remplaça pour lui les brillantes clartés de la foi. Après avoir doté notre littérature des *Méditations* et des *Harmonies*, combien d'œuvres a-t-il produites qui se ressentent de sa chute morale ! — Parmi ses écrits en prose, le *Voyage en Orient* a encouru les censures de l'Église, et l'on peut dire que son *Histoire*, ou plutôt son roman *des Girondins*, en montrant la Révolution sous un jour adouci, presque poétique, contribua pour une large part aux excès populaires de 1848.

Béranger (1780-1857) : **ses Chansons.** — Béranger naquit d'une famille pauvre, dans un des faubourgs de la capitale. Après une enfance vagabonde, il fut placé à Péronne chez un imprimeur. Quelques volumes de Voltaire qui lui tombèrent sous la main furent la base de son éducation. Dès cette époque, il consacrait ses loisirs à la poésie, qu'il ne cessa de cultiver pendant plus de quarante ans. La *chanson*, tel est le genre dans lequel il se renferma, genre populaire par excellence, et qui, au sein des masses, peut devenir un puissant moyen d'action. C'est bien ainsi que Béranger l'envisagea : rien de facile, d'aisé comme ces couplets dont il inonda la France, lesquels ébranlaient en même temps et la religion et le pouvoir. On peut dire que le gouvernement de la Restauration n'a pas eu d'ennemi plus perfide que ce poète. Plusieurs fois condamné à la prison, par suite de ses hardiesses excessives, il chantait encore sous les verrous de Sainte-Pélagie[1].

Les sujets les plus variés ont tour à tour excité sa muse; mais à peine, dans un si volumineux recueil, quelques compositions offrent-elles une gaieté de bon

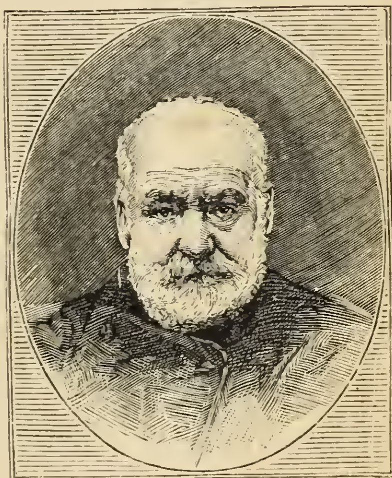
[1] L'une des prisons de Paris.

ton, des sentiments purs et élevés. Citons : *les Hirondelles, le Sénateur, le Roi d'Yvetot :*

> Il était un roi d'Yvetot
> Peu connu dans l'histoire...

Victor Hugo (1802-1885).

I. **Jeunesse. Vocation précoce.** — Victor Hugo, né à Besançon, était fils du colonel Hugo, depuis général, et de Mlle Trébuchet, de Nantes, dont les opinions vendéennes s'accordaient peu avec celles de son mari. Victor, ainsi que ses deux frères, Abel et Eugène, suivit tout enfant les armées impériales en Italie, puis en Espagne. La chute de Napoléon ramena la famille Hugo à Paris ; elle se fixa dans une maison du faubourg Saint-Jacques, ancien couvent des Feuillantines, que le poète s'est plu à décrire :



Victor Hugo.

> Le jardin était grand, profond, mystérieux,
> Fermé par de hauts murs aux regards curieux...

A l'ombre des arbres séculaires où il rêvait déjà poésie, Victor oubliait volontiers ses études, qu'il fallut cependant reprendre. Placé dans une institution préparatoire à l'École polytechnique, il trouva moyen de concourir, à peine âgé de quinze ans, pour

le prix de l'Académie française, puis pour celui des Jeux floraux. Peu après, ses admirables stances, *Moïse sur le Nil,* étendaient au loin sa réputation, et justifiaient le nom d'*enfant sublime,* par lequel, dit-on, Chateaubriand l'avait désigné. Le premier volume de ses *Odes* lui valut une pension de mille francs, que Louis XVIII préleva sur sa cassette, et que Charles X porta depuis à six mille. Quant à Louis-Philippe, il le créa pair de France. L'Académie française l'appela de bonne heure dans son sein.

II. **Carrière littéraire. Classiques et romantiques.** — Le monde des lettres se partageait vers 1820 en deux camps bien tranchés : d'un côté les *classiques,* entêtés des vieilles traditions, qu'ils continuaient sans aucun génie; de l'autre les *romantiques*[1], jeunes gens enthousiastes, doués pour la plupart de réels talents, soucieux d'ouvrir à l'art des chemins nouveaux. Victor Hugo ne fut pas, parmi ces derniers, le moins influent; sa fraîche poésie, aussi bien que celle de Lamartine, assura le triomphe du romantisme modéré. Les joies de la patrie, ses tristesses[2], trouvaient sa lyre toujours prête, toujours harmonieuse.

Vint un moment où il changea de principes : enivré sans doute d'une gloire jusque-là méritée, il se jeta dans des exagérations littéraires, qu'il devait pousser aux dernières limites. Quant à ses opinions politiques, elles tournèrent également à l'opposition ouverte, si bien qu'une sentence de bannissement l'atteignit en 1851. Les dix-huit années du second Empire s'écoulèrent pour lui à Jersey, puis à Bruxelles.

[1] Ce terme de *romantiques* a été importé d'Allemagne en France par Mme de Staël. Il désigne chez nous les écrivains qui prétendent s'affranchir des règles de composition posées par les auteurs *classiques* du XVIIe siècle.

[2] Il célébra dans des odes admirables la *Mort du duc de Berry,* la *Naissance du duc de Bordeaux.*

Rentré à Paris pendant nos désastres de 1870, il fut, au retour de la paix, élu sénateur. Victor Hugo est mort le 22 mai 1885, sans avoir pu recevoir les secours religieux, que lui avait fait offrir le cardinal archevêque. Ses funérailles, absolument païennes, ont eu leur retentissement dans le monde entier. Pour recevoir sa dépouille mortelle, l'église Sainte-Geneviève avait été ravie au culte, au grand scandale des chrétiens, et malgré les hautes protestations de l'autorité ecclésiastique.

III. **Œuvres de Victor Hugo.** — Ses *poésies lyriques* comprennent divers recueils : ODES ET BALLADES, LES ORIENTALES, LES FEUILLES D'AUTOMNE, LES VOIX INTÉRIEURES, etc. — Au théâtre, il a substitué le *drame* à la tragédie : ce genre, selon lui, résulte de la combinaison du sublime et du grotesque ; Shakespeare en est le grand modèle. *Cromwell, Hernani, les Burgraves,* comptent parmi ses principaux drames. Là, comme dans ses nombreux romans, entre lesquels *Notre-Dame de Paris,* Victor Hugo semble s'attacher de parti pris à fausser l'histoire, à calomnier la religion, la vertu, à rabaisser ce qui est grand pour exalter la laideur et le vice. « Le laid, pour lui, c'est le beau ; le beau, c'est le laid. »

La *Légende des siècles* se rapporte au genre épique ; les *Châtiments* sont une satire violente dirigée contre Napoléon III.

IV. **Victor Hugo, poète lyrique.** — Laissant de côté les productions malsaines, les œuvres bizarres dans lesquelles se fourvoya ce puissant mais inégal génie, il reste que Victor Hugo est un poète lyrique incomparable, le plus grand peut-être que la France aura jamais produit. Lamartine se distingue par la douceur, l'harmonie ; il s'adresse surtout au cœur, mais on lui voudrait plus de variété. Victor Hugo a pour lui la force, l'éclat ; il étonne, il éblouit.

La fleur de ses poésies lyriques a formé, par les soins d'un intelligent éditeur, M. Hetzel, le *Livre des enfants,* qui n'est pas moins celui des *Mères*. (M. C., 43.) « Sur ce doux terrain de la famille, dit cet éditeur lui-même, Victor Hugo est sans rival dans le passé, aussi bien que dans le présent... Ce livre est plein de cris joyeux, de bruits d'oiseaux, de tous ces gais et charmants ramages qui sont le charme de l'enfance. Hélas! il est plein de douleurs aussi... » Qu'il suffise de rappeler : *la Prière pour tous; — Lorsque l'enfant paraît; — Laissez! tous ces enfants sont bien là; — Souvenirs d'enfance;* enfin, les strophes émues sur la *Mort de Louis XVII :*

En ce temps-là du ciel les portes d'or s'ouvrirent...

Alfred de Vigny (1799-1853) fut l'un des hôtes les plus distingués du salon de Victor Hugo, lors des débuts du romantisme. Nature chevaleresque, ardente, il accepta avec enthousiasme le programme de la nouvelle école, et sut en éviter les excès. Il a réuni, sous le titre de *Poèmes antiques et modernes,* des compositions de genres variés. Les Livres saints lui ont inspiré le *Déluge, Moïse, Eloa ou la Sœur des anges.* On peut encore citer le *Cor,* sorte d'épisode de la *Chanson de Roland,* et la *Mort du loup.*

Alfred de Vigny a frappé de beaux vers. La foi au Dieu bon et clément lui fait malheureusement défaut; de là, une sombre tristesse répandue sur son œuvre entière. Il manque une note, et la plus nécessaire, à son mélodieux instrument.

Alfred de Musset (1810-1857). — Alfred de Musset eût pu sans peine tenir le premier rang parmi les poètes du XIXe siècle. Les dons du génie que la Providence lui avait prodigués, il en a fait un déplorable usage; presque toutes ses œuvres sont licencieuses.

Après une vie de débauches, l'heure du remords sonna pour le malheureux poète. L'une de ses dernières compositions, *l'Espoir en Dieu*, est un cri de détresse vers ce Dieu jusque-là méconnu :

Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide,
Je trouve un tel dégoût que je me sens mourir...
Venez, rhéteurs païens, maîtres de la science,
Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui;
Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance :
Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à lui!

Hélas! il n'eut pas le courage de formuler cette humble prière, ni de briser la chaîne de ses passions. L'abus des liqueurs fortes le conduisit au tombeau dès l'âge de quarante-six ans.

Victor de Laprade (1812-1883), né à Montbrison, vécut presque constamment dans son *cher pays de Forez*, en Lyonnais, dont il s'est plu à décrire les sites pittoresques. Il se sentit poète en face des beautés de la nature : les Alpes sauvages, les lacs de la Suisse jetaient son âme de vingt ans dans une sorte d'ivresse. Les principes chrétiens, reçus dès son berceau, triomphèrent en lui des illusions et des entraînements de la jeunesse; il sut puiser à la source des vraies inspirations. Les *Poèmes évangéliques; Pernette,* délicieuse légende forézienne; le *Livre d'un Père,* causerie pleine de charmes et d'enseignements : telles sont les principales œuvres de Victor de Laprade. Il fut appelé en 1858 à l'Académie française. (M. C., 44.)

Guiraud est l'auteur de la touchante élégie : *le Petit Savoyard*.

Reboul, simple artisan, boulanger à Nîmes, a laissé, entre autres compositions, *l'Ange et l'enfant*, dont les strophes émues ont fait écho à tant de douleurs maternelles.

Brizeux, né à Lorient, n'a connu d'autre muse ins-

piratrice que sa Bretagne. C'est son pays qui revit dans le gracieux poème de *Marie* et dans l'épopée rustique *les Bretons* :

O landes! ô forêts! pierres sombres et hautes,
Bois qui couvrez nos champs, mers qui battez nos côtes,
Villages où les morts errent avec les vents!
Bretagne! d'où te vient l'amour de tes enfants? (M. C., 45.)

François Coppée a composé divers recueils de poésies : *les Humbles, Récits épiques, la Guerre de Cent ans*, etc., et plusieurs *comédies*. — Son livre intitulé *la Bonne souffrance* faisait connaître naguère à tous comment Dieu l'a ramené à lui par le chemin de la douleur. Le génie de Coppée aura ainsi trouvé son vrai couronnement. (M. C., 46.)

Le P. Delaporte, de la Compagnie de Jésus, a offert à la jeunesse, sous le titre de *Récits et Légendes*, des pièces de tout genre, où éclatent les inspirations généreuses et le plus pur patriotisme. L'amour de l'Église et de la France a rarement inspiré de plus vibrants appels. (M. C., 47.)

Plusieurs femmes poètes laisseront une réputation durable : **Mme Desbordes-Valmore**, **Mlle Delphine Gay**, depuis Mme de Girardin, **Mlle Anaïs Ségalas**, **Mlle Sophie Hüe** et Mlle Marie Renard, si connue sous le nom de **Marie Jenna**.

Théâtre. — Le théâtre, qui, avec le roman, est la branche la plus corrompue et la plus corruptrice de notre littérature, rappelle les noms de **Ponsard**, de **Scribe**, de **Dumas**, de **Labiche**, de **Legouvé**, etc.

Une gloire durable et légitime s'attache au nom de **M. Jules Barbier** pour son drame national de *Jeanne d'Arc*. — Le **vicomte de Bornier** a également enlevé l'admiration de la France par *la Fille de Roland*, qui demeure son chef-d'œuvre. (M. C., 47 *bis*.) — *Messire Du Guesclin*, de **Déroulède**, n'a pas été moins applaudi.

TABLEAU SYNOPTIQUE

DE LA Ve PÉRIODE : LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

(XIXe SIÈCLE)

Prose.

PROSATEURS CÉLÈBRES AU DÉBUT DU XIXe SIÈCLE		**Chateaubriand** (1768-1848) : *le Génie du Christianisme, les Martyrs, l'Itinéraire de Paris à Jérusalem.* **Mme de Staël** : le livre *De l'Allemagne :* son influence. **Joseph de Maistre** : le livre *Du Pape, Soirées de Saint-Pétersbourg.*
ÉLOQUENCE RELIGIEUSE		**Lamennais** : *Essai sur l'indifférence en matière de religion.*
	Conférences de Notre-Dame	**Le P. Lacordaire.** **Le P. de Ravignan.** **Le P. Félix.** **Le P. Monsabré.**
	Grands évêques contemporains.	**Mgr Dupanloup** : *Oraison funèbre de La Moricière.* **Le cardinal Pie.** **Mgr Freppel.**
ÉLOQUENCE POLITIQUE		**Berryer,** le prince de la tribune française. **Montalembert** : *Discours, Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie, Histoire des Moines d'Occident.* **Thiers.** — **Guizot.**
HISTOIRE		**Augustin Thierry** : *Histoire de la conquête d'Angleterre, Récits mérovingiens.* **Guizot** : *Histoire de France racontée à mes petits-enfants.* **Thiers** : *Histoire du Consulat et de l'Empire.* **Michelet** : *Histoire de France.*

LITTÉRATURE — **Villemain. — Sainte-Beuve. — Ozanam. Alf. Nettement. — Poujoulat. Louis Veuillot.**

Poésie.

POÉSIE SOUS L'EMPIRE — **Ducis. — Andrieux. — Fontanes. — Millevoye.**

POÉSIE SOUS LA RESTAURATION ET DEPUIS

- **Casimir Delavigne** : *les Messéniennes.*
- **Lamartine** (1790-1869) : *les Méditations et les Harmonies.*
- **Béranger** : *Chansons.*
- **Victor Hugo** (1802-1885) : *Poésies lyriques* (Livre des enfants) ; *Drames, Romans. — Les Châtiments, la Légende des siècles.*
- **Alfred de Vigny** : *Poèmes antiques et modernes.*
- **Alfred de Musset** : *l'Espoir en Dieu.*
- **Victor de Laprade** : *Poèmes évangéliques, Pernette, le Livre d'un Père.*
- **Guiraud. — Reboul. — Brizeux. — F. Coppée. — Le P. Delaporte. — Ponsard. — Scribe. — J. Barbier. — De Bornier.**

TABLEAU RÉCAPITULATIF
DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

I. — Nos principaux poètes.

POÉSIE LYRIQUE
- TROUBADOURS et TROUVÈRES.
- CHARLES D'ORLÉANS. — VILLON.
- RONSARD. — MALHERBE.
- RACINE (Chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*).
- J.-B. ROUSSEAU.
- ANDRÉ CHÉNIER.
- C. DELAVIGNE.
- LAMARTINE. — V. HUGO.
- BÉRANGER.

POÉSIE DRAMATIQUE *Tragédie Comédie, Drame*
- CORNEILLE.
- RACINE.
- MOLIÈRE.
- VOLTAIRE.
- CRÉBILLON. — GRESSET.
- DUCIS. — ANDRIEUX. — C. DELAVIGNE.
- V. HUGO. — ALF. DE VIGNY.
- PONSARD. — H. DE BORNIER. — J. BARBIER.

POÉSIE DIDACTIQUE *Épîtres, Satires, Fables.*
- ROMAN DU RENARD ET ROMAN DE LA ROSE.
- MAROT. — RONSARD.
- BOILEAU.
- LA FONTAINE.
- LOUIS RACINE.
- GILBERT.
- DELILLE.
- FLORIAN.

II. — Nos principaux prosateurs.

ÉLOQUENCE RELIGIEUSE
- CALVIN.
- SAINT FRANÇOIS DE SALES.
- FLÉCHIER.
- BOSSUET. — FÉNELON.
- BOURDALOUE. — MASSILLON.
- LE P. BRIDAINE.
- LE P. LACORDAIRE. — LE P. DE RAVIGNAN.
- Mgr DUPANLOUP. — Mgr PIE.

ÉLOQUENCE JUDICIAIRE ET POLITIQUE	PELLISSON. D'AGUESSEAU. MIRABEAU. — L'abbé MAURY. BERRYER. — MONTALEMBERT. THIERS. — GUIZOT.
HISTOIRE	VILLEHARDOUIN. — JOINVILLE. FROISSART. — COMINES. MONTLUC. — D'AUBIGNÉ. Auteurs de la SATIRE MÉNIPPÉE. BOSSUET. MÉZERAY. Cardinal DE RETZ. — SAINT-SIMON. VOLTAIRE. MONTESQUIEU. ROLLIN. AUG. THIERRY. GUIZOT. — THIERS. — MICHELET.
PHILOSOPHIE MORALE ET SCIENCES	MONTAIGNE. DESCARTES. PASCAL. LA ROCHEFOUCAULD. LA BRUYÈRE. VOLTAIRE. — J.-J. ROUSSEAU. MONTESQUIEU. BUFFON. JOSEPH DE MAISTRE.
GENRE ÉPISTOLAIRE	SAINT FRANÇOIS DE SALES. BALZAC. — VOITURE. Mme DE SÉVIGNÉ. Mme DE MAINTENON. VOLTAIRE. JOSEPH DE MAISTRE. LOUIS VEUILLOT.
ROMANS ÉTUDES LITTÉRAIRES	RABELAIS. Mlle DE SCUDÉRY. — Mme DE LA FAYETTE. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. LA HARPE. CHATEAUBRIAND. Mme DE STAEL. VILLEMAIN. — SAINTE-BEUVE.

DEUXIÈME PARTIE

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

ANCIENNES ET MODERNES

Division de cette seconde partie. — L'étude de la littérature française, objet de la première partie de ce volume, aura servi comme d'introduction aux pages qui vont suivre. Ayant tout d'abord exploré notre propre domaine, il nous faut maintenant, voyageurs aguerris, nous élancer vers des pays lointains, remonter même jusqu'à l'origine des âges, afin de recueillir, partout où ils se sont produits, les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Il y aurait honte à ne les point connaître, et il y a plaisir et profit à en savourer les beautés.

Nous débuterons par la plus ancienne comme la plus admirable des littératures, qui est la *littérature sacrée*. Dans un ordre inférieur, bien éminent encore, se placent la *littérature grecque* et la *littérature latine*. Ces trois grandes étapes parcourues, nous arriverons aux littératures étrangères modernes : *italienne, espagnole, anglaise, allemande, russe.*

LITTÉRATURE SACRÉE

I. **Ce qu'on entend par Littérature sacrée.** — La littérature sacrée est l'ensemble de tous les livres inspirés de Dieu, contenus dans l'*Ancien* et dans le *Nouveau Testament*. Elle forme la *Bible*, mot qui signifie *livre par excellence*. On dit encore les *saints Livres*, les *saintes Écritures*, pour en indiquer la céleste origine. Les premières pages, celles de la *Genèse*, nous font assister à la création du monde ; les dernières, ou l'*Apocalypse* de saint Jean, prophétisent la destruction de ce même monde à la fin des temps. Aucun livre eut-il jamais une telle portée?

Plusieurs écrivains y tiennent tour à tour la plume. Secrétaires du Très-Haut, organes de sa parole, ils n'ont rien apporté d'eux, quant au fond ; mais la forme, le style de chacun est resté libre, jusqu'à un certain point. C'est là le côté, pour ainsi dire, *humain* de cette œuvre divine, et c'est en ce sens qu'elle peut et doit tenir le premier rang parmi les études littéraires.

II. **Division de la Bible ou Littérature sacrée.** — La Bible comprend deux parties : 1° l'*Ancien Testament* ou *littérature hébraïque;* 2° le *Nouveau Testament*, composé des saints évangiles et des écrits apostoliques.

I. ANCIEN TESTAMENT : LITTÉRATURE HÉBRAIQUE

I. **La langue hébraïque.** — Les livres de l'Ancien Testament, à part un très petit nombre, ont été écrits dans cette belle langue primitive, l'hébreu, que Dieu

même, sous les berceaux de l'Éden, enseigna au premier homme[1]. Conservée après la dispersion des peuples par les ancêtres d'Abraham, portée en Égypte, puis rendue à la Terre promise par les fils de Jacob, elle se maintint pure de tout alliage jusqu'au temps de la captivité. Mais alors, au contact des Assyriens, elle subit de nombreuses altérations; il en sortit comme un nouvel idiome que les Juifs conservèrent depuis. On le nomme *syro-chaldaïque :* Notre-Seigneur le parla durant sa vie mortelle.

La langue hébraïque, depuis l'ère chrétienne jusqu'à nos jours, n'a cessé d'être étudiée, soit par le clergé pour l'explication des saintes Écritures, soit par les érudits. Elle est riche, sonore, propre aux grandes images, et permet de renfermer beaucoup de sens en peu de mots. De même que plusieurs autres langues asiatiques, elle s'écrit de droite à gauche, ne possède que des consonnes, et remplace les voyelles par certains signes de convention.

Les beautés littéraires de nos saints Livres, tenant au fond des choses bien plus qu'au soin minutieux du langage, se conservent à travers les traductions. Ainsi, par un dessein vraiment providentiel, tous les hommes, à quelque langue qu'ils appartiennent, peuvent jouir des riches trésors renfermés dans la Bible, le *livre de tous*[2].

II. **Les livres de l'Ancien Testament**. — L'Ancien Testament renferme vingt-sept livres ou parties détachées. On peut les classer en trois groupes : 1° *Livres historiques ;* 2° *Livres moraux;* 3° *Livres poétiques.*

[1] Cette opinion est celle de plusieurs critiques sérieux.

[2] La Bible, dans son entier, n'est pas livrée indistinctement aux fidèles. L'Église en autorise à peine la traduction ; mais elle offre dans ses offices sacrés de précieux fragments de l'Ancien aussi bien que du Nouveau Testament. Les *Commentaires et Extraits* de la Bible, par le P. Carrières, de l'Oratoire, peuvent être conseillés utilement.

CHAPITRE I

LIVRES HISTORIQUES

I. **Livres renfermant l'histoire du peuple de Dieu.** — L'*histoire générale* des Hébreux se déroule dans huit livres : *la Genèse* et *l'Exode,* œuvre de Moïse ; *Josué, les Juges, les Rois,* que complètent *les Paralipomènes*[1], *Esdras et Néhémias, les Machabées.*

Quelques *histoires particulières,* détachées de l'histoire générale, forment les livres de *Ruth,* de *Tobie,* de *Judith* et d'*Esther*[2].

II. **Importance et beauté de cette histoire.** — Sous quelque point de vue qu'on les envisage, ces annales sont les plus étonnantes et en même temps les plus précieuses que l'antiquité nous ait transmises.

Les vingt siècles environ qu'elles embrassent[3] sont remplis des merveilles du Très-Haut à l'égard de son peuple privilégié. Puis, quelles lumières ces pages n'offrent-elles pas touchant la création, le déluge, la dispersion des peuples ! questions que les auteurs païens n'ont jamais su résoudre. D'autre part, comment n'être pas frappé de la perfection inimitable des récits de la Bible ? Tout y est vivant. Le jeune âge

[1] *Paralipomènes* signifie *choses omises.*

[2] Cette suite de livres représente l'*Histoire sainte,* l'une des premières études offertes à l'enfance. Nous la supposerons connue, et nous nous placerons surtout au point de vue littéraire.

[3] Vingt siècles depuis la vocation d'Abraham. Les chapitres qui précèdent ne sont que le préambule de l'histoire du peuple de Dieu.

les retient sans peine, et la meilleure *Histoire sainte* est celle qui se rapproche le plus de la simplicité du texte sacré.

Enfin l'on peut dire que la Bible donne la *clef de l'histoire :* elle apprend aux écrivains de tous les temps que l'unique moyen d'expliquer les événements de ce monde, c'est d'y reconnaître l'intervention de la Providence.

III. **Moïse le plus grand et le premier des historiens.** — Moïse serait déjà célèbre par les prodiges qui remplissent sa longue carrière, depuis les bords du Nil où se balança son berceau jusqu'à son trépas solennel en face de la Terre promise. Mais il est l'auteur du PENTATEUQUE [1], et cet ouvrage lui donne d'autres droits encore à l'admiration des siècles. Là il se montre, au témoignage de Bossuet, le plus ancien des poètes et leur modèle, *le premier des historiens*, le plus sublime des philosophes et le plus sage des législateurs.



Moïse.

Pour ne parler que de l'historien, Moïse avait à traiter un sujet sans égal par sa grandeur, et qui dépassait les forces du plus heureux génie. Il écrivait mille ans avant Hérodote [2]; aucun modèle ne lui était

[1] Le *Pentateuque*, ou les *cinq livres*, comprend la *Genèse* et l'*Exode*, livres historiques; les *Nombres*, le *Deutéronome* (*deuxième loi*) et le *Lévitique*, renfermant des lois civiles et religieuses.

[2] *Hérodote*. (Voir *Litt. grecque*, p. 233.)

offert. Mais Dieu, se faisant son maître, lui donna une science et des lumières que les sages de l'Égypte n'eussent jamais pu lui communiquer. — Les historiens sacrés venus après Moïse sont loin d'être sans mérite : nul cependant n'a dû embrasser une tâche aussi vaste que la sienne.

§ I. — Livres d'histoire générale.

La Genèse[1]. — Les premiers chapitres de la *Genèse* retracent l'histoire du monde jusqu'à la vocation d'Abraham, le père des Hébreux.

Le *récit de la Création,* familier à l'enfant chrétien, est digne en même temps de l'admiration des savants et des sages. Il a captivé les plus grands esprits, et confondu la science orgueilleuse, qui s'est vue forcée de rendre hommage à l'écrivain inspiré : « Qu'y a-t-il de comparable, dit Chateaubriand, à l'ouverture de la *Genèse?* Cette simplicité de langage, en raison inverse de la magnificence des faits, me semble le dernier effort du génie : *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre...* On ne montre pas comment un pareil style est beau, et si quelqu'un le critiquait, on ne saurait que répondre. » Il en faut dire autant des scènes qui suivent : *la désobéissance de nos premiers parents,* l'histoire de *Caïn* et d'*Abel*, le *déluge :* toujours même alliance ravissante de grandeur et de simplicité.

Après la folie de Babel, les descendants de Noé se séparent en diverses nations, qui bientôt oublient le vrai Dieu et se plongent dans l'idolâtrie. La *Genèse* les abandonne; elle redevient l'histoire d'une seule famille, d'un seul peuple : *Abraham* en sera le chef.

[1] *Genèse,* d'un mot grec qui signifie : *origine, génération, naissance.*

Dieu le tire miraculeusement de sa patrie pour le conduire vers la terre de Chanaan.

Ici se déroulent les admirables tableaux de la *vie des premiers patriarches* : ce sont les mœurs orientales dans toute leur grâce et leur pureté. Remplis de foi aux promesses du Très-Haut, ces saints personnages, *Abraham, Isaac, Jacob,* se considèrent comme voyageurs ici-bas. Ils vivent sous la tente, poussant devant eux, au milieu de fertiles pâturages, leurs nombreux troupeaux. Pasteurs eux-mêmes, ils sont rois néanmoins : on les honore, on les respecte.

Il suffit de rappeler, dans cette partie de la *Genèse,* quelques passages toujours délicieux à relire : la *visite des trois anges* à Abraham, la *prière* de ce saint patriarche *en faveur de Sodome et de Gomorrhe,* le *sacrifice de son fils Isaac,* que Dieu lui rend avec mille bénédictions. Plus loin, la gracieuse histoire de *Rébecca;* enfin, celle de *Joseph,* qui offre un drame achevé, tel qu'aucune littérature n'en conçut jamais. Ce simple mot, dans la scène de la reconnaissance : *Je suis Joseph!* faisait pleurer d'admiration Voltaire lui-même.

L'Exode[1]. — *Moïse* est à la fois le héros et l'historien de ce livre. La miraculeuse *sortie d'Égypte,* accomplie sous ses ordres, et le premier mois du *séjour des Hébreux dans le désert* en forment l'objet principal.

Enveloppé dès sa naissance, comme tous les descendants de Jacob, dans une injuste condamnation, Moïse est épargné : la Providence inspire à la fille même de Pharaon une tendresse maternelle pour la frêle créature qu'elle vient de découvrir au milieu des roseaux du Nil. Une éducation princière sera

[1] *Exode* signifie *sortie* parce que ce livre raconte en premier lieu la sortie d'Égypte.

donnée au jeune Hébreu, et déjà s'entrevoit la délivrance :

Ne gémis plus, Jacob, sur la terre d'exil :
Ne mêle plus tes pleurs aux flots impurs du Nil,
Le Jourdain va t'ouvrir ses rives ;
Le jour enfin approche où, vers les champs promis,
Gessen verra s'enfuir malgré leurs ennemis
Les tribus si longtemps captives... (V. Hugo.)

Moïse, au milieu de la prospérité, n'oublie pas la détresse de ses frères. Résolu à les secourir, il leur sacrifie les faveurs dont il pouvait jouir à la cour de Pharaon, gagne le désert et mûrit dans la solitude ses généreux projets. Alors commence à se révéler sa grande mission. Dieu lui apparaît au *buisson d'Horeb*, le députe vers le monarque égyptien pour négocier la délivrance de son peuple, et lui fait accomplir des prodiges inouïs, que couronne enfin le *passage de la mer Rouge*, triomphe d'Israël. Moïse entonne alors l'hymne de la reconnaissance : *Je chanterai Jéhovah, car il a déployé toute sa magnificence! Il a précipité dans la mer le cheval et son cavalier*. Le peuple s'unit à ses transports : *Que Jéhovah règne éternellement et à jamais!* — La *promulgation de la loi* sur le mont Sinaï clôt solennellement l'*Exode*.

Les Nombres et le Deutéronome, deux autres livres du *Pentateuque* renfermant les lois des Hébreux, contiennent en outre d'intéressants détails sur les quarante années de séjour au désert. Rappelons seulement les *prédictions du devin Balaam*. Envoyé par le roi de Moab pour maudire Israël, cet homme de péché est tout à coup transformé en prophète du Très-Haut : *Qu'elles sont belles tes tentes, ô Jacob! et tes demeures, ô Israël!* s'écrie-t-il. *Elles sont étendues comme des vallées couvertes d'ombrages, comme des jardins toujours arrosés le long des fleuves, comme des*

arbres pleins de parfums, que l'Éternel a plantés... Puis il annonce en termes magnifiques l'*étoile de Jacob*, le Messie.

Le livre des Juges. — Cette période de l'histoire sainte offre encore de nobles figures : *Débora, Gédéon, Jephté, Samson ;* autant de héros.

Le *cantique de Débora* après sa victoire sur Sisara, général du roi chananéen, mérite une mention spéciale. Ce chant abonde en grandes images, en figures hardies. Écoutons les derniers accents de l'héroïne : *Qu'ainsi périssent, ô Jéhovah ! tous tes ennemis, et que ceux qui te chérissent ressemblent au soleil quand il se lève dans sa robuste splendeur !* — « Comment, dit un célèbre critique, une femme étrangère au culte des lettres est-elle parvenue à ces hauteurs de style, à cette connaissance du sublime ? Qui avait inspiré à Débora ces formes poétiques qui brillent si éminemment dans cette incomparable composition ? » La réponse est aisée : c'est que le Maître même et l'inspirateur du génie faisait alors vibrer l'âme de la vaillante Israélite.

Un peu plus loin, l'*épisode de la fille de Jephté* présente une gracieuse et touchante peinture, dont le souvenir a dû inspirer la légende bien connue de l'Iphigénie des Grecs.

Livres des Rois. — Ces livres retracent l'histoire des princes qui gouvernèrent, pendant près de six siècles, les royaumes de Juda et d'Israël.

Samuel, l'enfant de bénédiction élevé à l'ombre du tabernacle, apparaît d'abord. Un jour, il fera couler l'huile sainte sur le front des rois ; maintenant il sert à l'autel, revêtu de cette blanche tunique que sa mère apporte chaque année au fils qu'elle a consacré à Dieu. Le Seigneur soulève à ses regards innocents

le voile de l'avenir, et l'oblige à révéler au grand prêtre Héli les châtiments qui vont l'atteindre. Cette *vision de Samuel* est une des plus belles narrations de la Bible.

Saül, l'élu du Très-Haut, est sacré roi d'Israël ; mais, bientôt infidèle, il se voit rejeté de sa face. Alors apparaît pour la première fois la radieuse figure du fils d'Isaïe, de *David,* que le Seigneur a choisi pour succéder à Saül. L'écrivain inspiré semble se complaire dans l'histoire de cet ami de Dieu, dont le nom doit être pour jamais associé à celui du Sauveur, si souvent acclamé sous le nom de *Fils de David.* Rappelons seulement quelques-unes de ces pages pleines de charmes.

D'abord, l'*élection du jeune berger,* désigné entre tous ses frères et sacré par le prophète Samuel ; puis sa victoire miraculeuse sur le *géant Goliath.* Plus loin les jalouses *persécutions de Saül,* compensées et consolées par la tendre amitié de Jonathas, « dont le cœur, selon l'énergique expression de l'Écriture, s'était fondu avec celui de David. » Aussi avec quelles larmes le fils d'Isaïe déplore-t-il la mort prématurée de son ami ! *Je pleure sur toi, ô Jonathas ! ô mon frère, ô le plus beau, le plus aimable des princes! Je t'aimais comme une mère aime son fils unique!*

Le *second livre des Rois* renferme l'apologue si vif, si naturel, dont se sert le prophète Nathan pour éclairer David sur l'énormité du crime qu'il a commis : *Il y avait dans une ville deux hommes, l'un riche, l'autre pauvre...* Lorsque le prince a lancé de terribles menaces contre l'oppresseur du pauvre, ces paroles de Nathan : *Tu es cet homme!* tombent sur lui comme un coup de foudre, et percent son cœur d'un trait qui n'en sortira plus.

Viennent ensuite les merveilles du règne de *Salomon.* A côté de brillantes descriptions, on aime à

lire ce passage, non moins attachant, où le fils de David demande humblement au Seigneur la *sagesse* pour bien gouverner son peuple. Le *jugement* dans lequel Salomon rend à sa véritable mère l'enfant qui lui avait été ravi est une narration à jamais célèbre. (M. C., 48.)

Livres des Machabées. — On trouve dans ces livres le récit de la lutte héroïque soutenue contre les rois de Syrie par la courageuse famille des *Machabées*. Le nom de ces guerriers est devenu chez tous les peuples synonyme de fidélité religieuse et de patriotisme.

Le début du récit est solennel : c'est un résumé rapide de l'élévation d'Alexandre le Grand et de la ruine de son empire. Un mot suffit à l'écrivain sacré pour retracer les conquêtes et les victoires du héros macédonien : *Toute la terre se tut devant lui*. Et plus loin : « Alexandre régna donc douze ans, et il mourut. » Cette concision de langage, lorsqu'on la rapproche des faits, a quelque chose de saisissant.

Judas Machabée, « dont le nom seul fait fuir les ennemis, » marche de succès en succès, sans se laisser éblouir par l'éclat d'une vaine gloire. L'historien, de son côté, même en racontant la mort du héros, se garde de tout ce qui semblerait viser à l'effet ; son éloge funèbre est tracé en quelques mots : *Tout Israël fit un grand deuil et le pleura pendant plusieurs jours ; et chacun disait : Comment cet homme invincible est-il tombé, lui qui sauvait le peuple d'Israël*[1] ?

[1] Fléchier choisit pour texte de l'*Oraison funèbre de Turenne* cet éloge de Judas Machabée. Le début de son discours, où il le commente, est une des plus belles pages de notre littérature.

§ II. — Livres d'histoires particulières.

Livre de Ruth. — Le livre de Ruth, attribué au prophète Samuel, est une délicieuse églogue dont la perfection inimitable a forcé l'admiration de Voltaire il en a reconnu la *simplicité naïve et touchante*, qu'aucune scène d'Homère ne saurait égaler.

C'était au temps des Juges. Une femme de Bethléhem, *Noémi*, que la famine avait naguère exilée avec les siens au pays de Moab, rentrait dans sa patrie après avoir vu mourir son mari et ses deux fils. Seule, une de ses belles-filles, *Ruth*, jeune Moabite, accompagnait son triste retour : *Votre peuple sera mon peuple, votre Dieu sera mon Dieu*, avait-elle protesté à celle qu'elle aimait comme une mère. Elles arrivèrent à Bethléhem à l'époque où l'on coupait les orges; Ruth alla aussitôt glaner dans le champ de *Booz*, proche parent de Noémi. Tous les détails qui suivent seraient à relever. On admire la simplicité de mœurs, la bonté paternelle de ce riche Booz : *Que Dieu soit avec vous!* dit-il à ses serviteurs en les abordant. Et ceux-ci, avec un respect filial : *Que le Seigneur vous bénisse!* Une frugalité toute primitive préside au repas des moissonneurs : quelques grains rôtis, du pain trempé dans le vinaigre, en font tous les frais.

La vertu de Ruth est récompensée par les plus magnifiques bénédictions. Booz, après l'avoir louée de son attachement pour Noémi, l'épouse, selon la prescription de la loi : « Que le Seigneur, s'écrient les anciens du peuple, bénisse cette femme qui entre dans votre maison!... » Ces souhaits, Booz devait les voir se réaliser :

Son épouse eut un fils ; et cet enfant si beau
Des bienfaits du Seigneur est un gage nouveau :

C'est l'aïeul de David. Noémi le caresse ;
Elle ne peut quitter ce fils de sa tendresse,
Et dit en le montrant sur son sein endormi :
Vous pouvez maintenant m'appeler Noémi[1]. (FLORIAN.)

Livre de Tobie. — Le livre de Tobie, l'un des plus populaires de la Bible, offre l'aimable tableau d'une famille selon le cœur de Dieu. Les deux Juifs qui ont illustré ce nom étaient de condition modeste : toute la gloire qu'ils se sont acquise repose sur ces vertus de douceur et d'humilité, cachet distinctif de leur existence. En eux se vérifie l'oracle de l'Esprit-Saint : « Celui qui s'humilie sera exalté. »

Ce petit poème, car c'en est un, rappelle en maints endroits l'*Odyssée* d'Homère, dont nous parlerons bientôt. Même simplicité de détails et de style; toutefois l'avantage reste encore à la Bible. Minerve, accompagnant Télémaque sous les traits de Mentor, impose le respect, mais n'attire pas autant que cet aimable *Azarias*, le guide de Tobie, qui n'est autre que *l'ange Raphaël*. Puis, quelle morale parfaite ressort de tout ce livre ! Chez le poète grec, tout se rapporte à des vues humaines ; ici, de plus hauts intérêts sont en jeu. — C'est par un *chant* sublime *d'actions de grâces* que le vieux Tobie clôt le récit de tant de merveilles. A cette révélation inattendue de l'ange : *Je suis Raphaël !* il répond par des accents de jubilation, prophétise le Messie et tressaille dans la vision de la Jérusalem céleste, « dont les portes sont bâties de saphirs et d'émeraudes, et où retentit sans fin l'*Alleluia* des élus. »

[1] Ce vers fait allusion à un mot de la pieuse Juive : « Ne m'appelez plus *Noémi*, c'est-à-dire *belle*, disait-elle aux femmes de Bethléhem à son retour de Moab ; mais appelez-moi *Mara* (*amère*), parce que le Seigneur m'a remplie d'amertume. »

Livre de Judith. — Ce livre forme un brillant épisode détaché de l'histoire des invasions étrangères. — *Holopherne,* général de Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, vient de lancer sur les terres de Juda une armée presque innombrable. Béthulie, ville assez peu considérable, ose se mettre en état de défense : l'Assyrien s'irrite, il menace. Les habitants effrayés sont sur le point de capituler, lorsqu'une jeune veuve, du nom de *Judith,* les engage à se confier au Seigneur. L'on sait comment, avec un courage au-dessus de son sexe, elle poursuit la plus audacieuse entreprise et tranche la tête du général soi-disant invincible.

Ce récit, plein d'enseignements, renferme des passages remarquables, entre lesquels le *Cantique de Judith :* il rappelle ceux de Moïse et de Débora. C'est une ode triomphale : *Que je chante un hymne à mon Dieu!* s'écrie l'héroïne. *O Adonaï, tu es grand et glorieux, admirable dans ta force, invincible!*

Livre d'Esther. — L'histoire d'Esther a fourni l'un des chefs-d'œuvre de la scène française. Qu'on relise le texte sacré, et l'on verra que Racine y a puisé et l'ensemble, et les moindres détails de cette tragédie justement célèbre. Signalons en particulier la *prière d'Esther* au moment d'aller trouver Assuérus; notre grand poète y suit presque mot pour mot la sainte Écriture :

O mon souverain roi,
Me voici donc tremblante et seule devant toi!
Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,
Quand, pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
Il plut à ton amour de choisir nos aïeux...

L'*entrevue d'Esther et d'Assuérus,* la *chute d'Aman* présentent les scènes les plus dramatiques. Il n'est

pas inutile de remarquer avec quelle perfection la *couleur locale* a été conservée dans le *livre d'Esther :* on y reconnaît le despotisme persan chez cet Assuérus qui renverse une reine pour un léger caprice ; on y constate également une certaine élégance orientale qui cadre bien avec le sujet.

CHAPITRE II

LIVRES MORAUX

Quels livres de la Bible portent spécialement ce titre. — Chacun des livres de la Bible pourrait fournir des leçons de la plus pure morale. L'histoire même du peuple de Dieu, que nous venons de parcourir, n'est qu'une suite de hauts enseignements. Néanmoins on a groupé sous le nom de *Livres moraux* ceux qui sont spécialement destinés à servir de règle de conduite, tels que *les Proverbes* et *l'Ecclésiaste,* dus à Salomon, *la Sagesse* et *l'Ecclésiastique.*

Supériorité de la morale biblique. — Les philosophes païens, Socrate, Platon et les autres, ont beaucoup parlé de la vertu, souvent avec éloquence ; ils en donnaient des leçons, et prenaient pompeusement le nom de *sages.* Mais que vaut, en définitive, cette morale tant vantée? Elle n'est le plus souvent qu'un vernis propre à dissimuler les vices ; parfois calcul d'intérêt, toujours ostentation d'orgueil. L'un de ces prétendus héros de la vertu païenne[1] avait jeté tous

[1] *Antisthène,* philosophe cynique, maître du célèbre *Diogène.* — Ce dernier fournirait des traits du même genre. Un tonneau lui servait de logis ; mais il tirait plus de vanité de sa condition qu'Alexandre de toutes ses victoires. On sait que ce prince lui

ses biens à la mer; il se drapait dans un vêtement en lambeaux, affectant de mépriser tous ceux qui possédaient encore : *Mon pauvre ami,* lui dit un vrai sage, *ta vanité perce à travers les trous de ton manteau !*

Qu'on ouvre la Bible : le divin Législateur y prêche une vertu humble, sincère. Point de faux dehors, car Dieu sonde les reins et les cœurs. Tout est simple dans l'expression de ces lois qui s'adressent à tous, grands et petits. Le *Décalogue,* telle est la suprême sagesse, l'abrégé de la plus parfaite morale : les livres que nous avons nommés n'en sont que l'éloquent commentaire.

I. **Les Proverbes.** — Le nom de proverbes n'a pas ici la signification vulgaire qu'on lui attribue. Il désigne, dans le livre de Salomon, des sentences ou maximes présentées sous une forme concise. Cette manière d'instruire se retrouve chez tous les peuples primitifs ; les Hébreux s'y affectionnèrent longtemps.

Le royal auteur des *Proverbes* a pour chaque situation de la vie le conseil efficace ; rois et sujets, riches et pauvres, parents et enfants y peuvent profiter. Il n'est pas jusqu'aux humbles devoirs de la maîtresse de maison que le sage monarque n'ait consignés, dans ce *portrait de la femme forte,* loué à l'envi depuis trente siècles : *Qui trouvera la femme forte? Son prix efface celui des pierres précieuses...* Disposé en vers d'une coupe spéciale, ce morceau était appris de mémoire par les jeunes filles d'Israël.

Les *Proverbes* offrent une grande variété de style ;

demandant ce qu'il désirait, Diogène répondit orgueilleusement : *Que tu t'écartes un peu de mon soleil.* Visitant un jour Platon, qui était meublé avec assez de luxe, le Cynique se mit à piétiner un riche tapis, disant : *Je foule aux pieds le faste de Platon.* — *Oui*, repart celui-ci, *mais par une autre sorte de faste.*

comparaisons, allégories, contrastes inattendus en rendent les traits plus frappants : *Les paroles dites à propos sont des pommes d'or dans des corbeilles d'argent ; — Nuage et vent sans pluie, c'est l'homme qui se vante sans remplir ses promesses ; — Le pain du mensonge remplit la bouche de gravier.* (M. C., 49.)

II. **L'Ecclésiaste.** — L'*Ecclésiaste* n'est que le développement de cette solennelle affirmation, jetée à tous les siècles par le grand roi Salomon : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité !* Nul monarque cependant n'égala jamais en magnificence celui que le Sauveur lui-même a loué dans l'Évangile. Son palais resplendissait de toutes les richesses de l'Orient ; sa nation, heureuse et prospère, se reposait à l'ombre de la paix, et les peuples voisins de son vaste empire se reconnaissaient ses tributaires.

Mais cette opulence, cette gloire, loin de remplir le cœur du fils de David, n'y creuse qu'un vide plus grand. « J'ai été, dit-il, sacré roi d'Israël dans Jérusalem ; j'ai vu, avec la sagesse que Dieu m'avait donnée, tout ce qui se fait sous le soleil, et j'ai trouvé que *tout était vanité et affliction d'esprit...* » Où donc est le bonheur ? où la paix ? Salomon a trouvé la solution de cet important problème : *Craignez Dieu,* conclut-il, *et observez ses commandements, car c'est là tout l'homme.*

Bossuet, dans l'oraison funèbre de la jeune duchesse d'Orléans, s'emparant de ce texte de l'*Ecclésiaste : Vanité des vanités !...* en fit jaillir l'une de ses pages les plus éloquentes.

III. **La Sagesse.** — La première partie de ce livre renferme l'éloge de la *Sagesse :* cette Sagesse, selon l'écrivain inspiré, est comme un délicieux concert de toutes les vertus. La seconde, beaucoup plus étendue, rappelle en termes magnifiques les bienfaits dont le Seigneur combla Israël.

Les faux raisonnements de la jeunesse impie étaient, il y a trois mille ans, les mêmes qu'aujourd'hui : « Jouissons des biens présents, fait dire à ces insensés l'auteur de la *Sagesse;* enivrons-nous des vins les plus exquis ; couvrons-nous de parfums, et ne laissons point passer la fleur de notre printemps; couronnons-nous de roses avant qu'elles soient fanées : c'est là notre partage et notre sort... »

L'illustre auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg,* Joseph de Maistre, aimait particulièrement ce livre, « qui, dit-il, laisse loin derrière lui Socrate et la philosophie antique. »

IV. **L'Ecclésiastique.** — L'*Ecclésiastique*, ou le *livre plein de vertus*, présente la plus riche abondance de préceptes et d'instructions morales. Il s'y rencontre aussi des discours suivis; telle est cette poétique peinture de la Sagesse, que l'Église applique à la très sainte Vierge : « Dès le commencement et avant les siècles j'ai été créée, et je ne cesserai point d'être dans la suite des âges. Je me suis élevée comme les cèdres du Liban, comme les cyprès sur la montagne de Sion ; je me suis élancée comme les palmiers de Cadès et comme les rosiers de Jéricho... »

CHAPITRE III

LIVRES POÉTIQUES

La poésie des Hébreux est grande, riche et nationale. — Trois caractères principaux assurent à la poésie des Hébreux une supériorité incontestable : elle est *grande*, *riche* et *nationale.*

Grande par l'inspiration : le poète sacré puise à la seule vraie source du beau, là où tout est grand, parce

que tout est divin. Bossuet dit quelque part : « Il n'y a que le peuple de Dieu chez qui la poésie soit venue par enthousiasme ; » et ailleurs, parlant des Psaumes, il les nomme *la plus divine poésie qui fut jamais.* C'est l'aveu de tous les critiques sincères :

L'enthousiasme habite aux rives du Jourdain.
(De Fontanes.)

Et quelle *richesse de langage* chez le poète hébreu ! On ne saurait imaginer la variété de figures, de tours heureux dont il dispose. C'est autour de lui, dans le spectacle de la nature, dans les usages de la vie pastorale qu'il puise ses plus belles métaphores. Ainsi, le *Liban* et ses cèdres superbes représentent la force et la majesté ; le *Carmel*[1], embelli des plus riches cultures, désigne tout ce qui est beau et gracieux ; le *Jourdain* débordant, les torrents qui mugissent, c'est la colère du Seigneur qui châtie son peuple.

Ainsi encore, l'homme vertueux est semblable à un *olivier verdoyant* planté le long des eaux ; le monarque cruel devient le *lion du désert* ou *l'aigle* qui déchire sa proie. Dieu, s'appesantissant sur une nation, est comparé au *moissonneur* qui bat le grain dans son aire.

La muse d'Israël est toute *nationale.* Elle s'inspire uniquement des souvenirs de la patrie, célèbre les bienfaits du Seigneur envers son peuple, se réjouit des victoires de Juda, ou soupire avec les exilés de Babylone de plaintives élégies. Les fêtes solennelles qui, trois fois chaque année[2], rassemblent dans la cité

[1] Le *Carmel*, mont situé au nord de la Palestine, est célèbre par le séjour du prophète Élie. Il renferme une quantité de grottes ou cavernes naturelles ; de pieux ermites s'y retirèrent dès l'origine du christianisme : ce fut le berceau de l'ordre des Carmes.

[2] Les trois principales fêtes des Juifs, la *Pâque*, la *Pentecôte*,

de David la nation entière, offrent encore au poète hébreu de touchantes allusions. En ces jours de glorieux souvenirs, la foule enthousiaste redit, avec une légitime fierté, le chant du roi prophète : *Dieu est connu dans la Judée, son nom est grand dans Israël !*

Principaux livres poétiques. — La Bible offre dans toutes ses parties des morceaux poétiques d'une grande beauté. Les livres moraux eux-mêmes ont été composés en vers. Toutefois ceux qui portent spécialement ce cachet poétique sont : le *livre de Job*, les *Psaumes*, le *Cantique des cantiques*[1] et les *livres prophétiques*.

I. **Livre de Job.** — L'histoire du saint homme Job est connue de tous les enfants de l'Église ; le livre qui porte son nom l'est beaucoup moins, bien qu'il soit un des monuments les plus remarquables de la littérature sacrée.

Ce poème est un véritable *drame*. Le dialogue de Satan avec l'Éternel : *As-tu vu mon serviteur Job?...* en forme l'*exposition*. — Du faîte de la grandeur, Job tombe tout à coup dans l'excès de la misère : couvert de plaies, assis sur un fumier infect, il est rongé de vers. Alors se déroulent toutes les péripéties du *nœud*. Trois amis du juste, *Éliphaz*, *Baldad* et *Sophar* viennent soi-disant le consoler; mais leur foi mal affermie est ébranlée à la vue d'une telle infortune. Dans de longs discours, ils font entendre

les *Tabernacles*, rappelaient chacune quelque grand événement de leur histoire.

[1] Le *Cantique des cantiques* est un poème allégorique dans lequel Salomon, tout en célébrant son alliance avec la fille du roi d'Égypte, prophétise l'union mystique de Jésus-Christ avec son Église et avec les âmes fidèles.

à l'opprimé que ce châtiment est la punition de ses crimes, et qu'ils le tiennent pour un grand coupable. Job, à son tour, exhale sa douleur, que redoublent encore les sarcasmes de ces vains consolateurs : il affirme son innocence et remet sa cause au souverain Juge. — Le *dénouement* est sublime : Dieu intervient pour trancher le débat. Il s'adresse à son serviteur, l'interroge sur les secrets de la création, afin de lui faire toucher du doigt sa faiblesse ; mais, en même temps, il récompense sa résignation, et n'accorde qu'à ses prières le pardon des arrogants qui l'ont insulté.

C'est surtout dans le livre de *Job* que se déploient les riches images empruntées à la nature orientale. Les sables brûlants du désert, le palmier solitaire, s'accordent bien d'ailleurs avec les sentiments qui y sont exprimés. Il faut citer, parmi les passages remarquables, la *peinture du cheval,* « morceau tout frémissant de poésie, » selon le mot de Villemain.

L'Église, divinement inspirée, emprunte, pour pleurer le trépas de ses enfants, les douloureuses plaintes de Job, qui forment les leçons de l'*Office des Morts*.

II. **Les Psaumes**. — 1° Historique. — Les *Psaumes*, au nombre de cent cinquante, ont presque tous été composés par **David**, le plus grand poète des Hébreux et le plus grand lyrique du monde. Rempli de zèle pour la maison de Dieu, ce saint roi s'appliqua à relever la pompe des solennités religieuses. Par ses ordres, quatre mille chantres ou musiciens, choisis parmi les lévites et divisés en vingt-quatre classes, se succédaient chaque semaine pour le service du temple. Les uns chantaient les hymnes ; d'autres les accompagnaient sur les harpes, les psaltérions ou les

décachordes[1]. Un appareil aussi grandiose permet de conjecturer quelle devait être la majesté des chants hébreux, destinés à retentir sous les voûtes du monument le plus auguste qui existât dans l'univers.

2° Beautés littéraires. — Ces saints cantiques réunissent dans leur variété tous les genres de poésie lyrique. Plusieurs offrent de parfaites *élégies : Comme le cerf altéré soupire après l'eau des fontaines, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu !* (Ps. xlv.) Ou encore, ce chant de l'exil : *Assis près des fleuves de Babylone, nous avons pleuré au souvenir de Sion.* (M. C., 50.) D'autres sont de véritables *odes triomphales ;* tel est le psaume xxiii, composé pour la translation de l'Arche sainte sur la montagne de Sion : *La terre et tout ce qu'elle renferme appartient au Seigneur... Élevez vos portes, ô princes; élevez-vous, portes éternelles, et le roi de gloire entrera !...*

Un bon nombre ne présentent que douceur et simplicité. David y conserve le souvenir de quelque bienfait particulier du Très-Haut, ou redit sous mille formes les délices qu'il goûte dans l'observation de sa loi sainte : *Le Seigneur est mon pasteur; rien ne me manquera; il me fera reposer dans d'excellents pâturages.* — Presque tous les Psaumes, enfin, sont *prophétiques :* ils annoncent les douleurs et les gloires du vrai Fils de David, le Libérateur d'Israël.

3° Les Psaumes, prière universelle. — Les âges de foi se sont nourris de ces hymnes sacrés. « Le Psautier, dit le Père Lacordaire, était le *manuel de piété* de nos pères; on le voyait sur la table du pauvre comme

[1] Le *psaltérion,* instrument à plusieurs cordes, que l'on pinçait ou que l'on touchait avec une petite verge d'ivoire. Le *décachorde* (*dix cordes*) est aussi nommé *harpe de David.* — Un instrument du même genre, le *kinnor,* désigne quelquefois, par figure, la poésie hébraïque.

sur le prie-Dieu des rois. » L'Église en a fait la prière par excellence de ses ministres, et, depuis que le nouveau monde est évangélisé, on peut dire que le soleil ne cesse d'éclairer quelque temple dont les voûtes retentissent des chants du roi-prophète.

III. **Livres prophétiques.** — Durant les trois siècles qui s'écoulèrent depuis le schisme des dix tribus jusqu'au retour de la captivité (800-500), tout retentit dans la Judée des accents inspirés des prophètes. On les vit paraître à la cour et sur les places publiques, dans les assemblées du peuple et dans les conseils des princes. — *Isaïe, Jérémie, Ézéchiel* et *Daniel,* désignés sous le nom de *grands prophètes*, sont ceux dont la Bible nous a conservé le plus grand nombre d'écrits. Les *petits prophètes*, au nombre de douze, ne sont connus que par des œuvres beaucoup moins considérables.



Isaïe.

Isaïe appartenait à la famille royale de David. Destiné à être par sa parole la lumière d'Israël, il reçut une marque insigne de cette haute mission : un Séraphin, prenant sur l'autel un charbon ardent, lui en toucha les lèvres pour les purifier. Rien n'égale la majesté et la force de ses accents, lorsqu'il foudroie Babylone et Tyr. Lamartine a essayé

d'en traduire quelques passages ; *Malheur!* s'écrie le prophète,

Malheur à vous, filles de l'onde!
Iles de Sidon et de Tyr!
Tyrans, qui trafiquez du monde
Avec la pourpre et l'or d'Ophir[1]!
Malheur à vous! votre heure sonne;
En vain l'Océan vous couronne!
Malheur à toi, reine des eaux,
A toi qui, sur des mers nouvelles,
Fais retentir, comme des ailes,
Les voiles de mille vaisseaux!

Un grand nombre des prédictions d'Isaïe se rapportent au Messie : ses paroles sont alors si claires, il dépeint la passion de cet Homme de douleurs avec tant d'actualité, que saint Jérôme le qualifie de *cinquième évangéliste.* — Racine seul, parmi les poètes profanes, se rapproche du lyrisme de ce grand prophète, qu'il a imité dans *Athalie :*

Cieux, écoutez ma voix; terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille...
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur! (M. C., 51.)

Jérémie vécut à l'époque de la captivité. La vue de Jérusalem ruinée par l'Assyrien lui inspira les immortelles *Lamentations* que l'Église a insérées dans l'office des Ténèbres : *Comment est-elle maintenant assise solitaire, cette ville autrefois si pleine de peuples? La maîtresse des nations est devenue comme une veuve; la reine des provinces a été faite tributaire...* Jérémie seul, selon l'expression de Bossuet, « a su égaler les lamentations aux calamités. »

Ézéchiel eut pour mission spéciale de prédire le

[1] Le pays d'*Ophir*, souvent nommé dans la sainte Écriture, désigne, à ce que l'on croit, le littoral de l'Arabie ou quelque région de l'Inde.

retour des Juifs dans leur patrie, le rétablissement de Jérusalem et du temple. La *vision des quatre animaux* et celle des *ossements* font particulièrement connaître la manière véhémente de son style.

Daniel, qui se trouva parmi les captifs de Babylone, reçut une brillante éducation dans le palais de Nabuchodonosor. Ses écrits sont *historiques* autant que *prophétiques*. Il y retrace, avec beaucoup de naturel et de variété, l'orgueil du roi de Babylone, l'histoire des *trois jeunes Hébreux* dans la fournaise ardente, le triomphe de la chaste *Susanne*, etc. La plus célèbre de ses prophéties est celle qui fixe à soixante-dix semaines d'années, depuis la fin de la captivité, l'époque de la rédemption d'Israël.

II. NOUVEAU TESTAMENT

Livres composant le Nouveau Testament. — Le Nouveau Testament comprend : les quatre *Évangiles de saint Matthieu*, de *saint Marc*, de *saint Luc* et de *saint Jean*; les *Actes des Apôtres*, écrits par saint Luc; quatorze *Épîtres de saint Paul*, sept *Épîtres catholiques*[1], c'est-à-dire adressées à toute l'Église; enfin l'*Apocalypse* ou révélation que Dieu fit à saint Jean dans l'île de Patmos. — Tous ces livres, à l'exception de l'Évangile de saint Matthieu, furent composés en langue grecque.

I. **Les saints Évangiles.** — Guidés par l'esprit de Dieu, les Évangélistes ont tracé le plus magnifique tableau qui ait jamais été offert à l'humanité. Historiens incomparables, ils s'effacent et disparaissent, pour ne montrer que le Sauveur, sa vie, sa doctrine.

[1] On en compte deux de saint Pierre, trois de saint Jean, une de saint Jacques et la septième de saint Jude. Les *Épîtres de saint Paul* sont adressées à diverses Églises particulières : aux *Galates*, aux *Éphésiens*, etc.

Arrivés au sommet du Golgotha, les bourreaux le crucifièrent, diront-ils simplement dans le récit de la Passion. Quel historien profane eût parlé avec une telle concision ? C'est que la vie et la mort de leur divin Maître était d'elle-même assez éloquente pour se passer des vaines pompes du langage.

Ce Docteur suprême n'emploie-t-il pas d'ailleurs, en instruisant la multitude, les formes les plus simples, l'*apologue* ou la *parabole ?* « C'est en marchant dans les campagnes qu'il donne ses leçons. En voyant les fleurs des champs, il exhorte ses disciples à espérer en la Providence. On lui amène un enfant, et il recommande l'innocence. Se trouvant au milieu des bergers, il se donne à lui-même le titre de pasteur des âmes, et se représente rapportant sur ses épaules la brebis égarée. » (*Génie du Christianisme.*)

II. **Écrits apostoliques.** — Quelques-uns des apôtres ont laissé des *Épîtres,* ou instructions sous forme de lettres, adressées aux fidèles de leur temps. Ces hommes sans culture, hier encore mêlés aux derniers rangs du peuple, se trouvèrent tout à coup assez savants pour enseigner la plus haute doctrine. *Saint Pierre* s'exprime avec l'autorité magistrale de chef de l'Église, en même temps qu'avec la mansuétude et l'humilité d'un fidèle disciple du Christ.

Les *Épîtres de saint Paul* ont toujours été regardées comme une mine inépuisable de science sacrée. Celle qu'il adresse *aux Hébreux*, et que Bossuet nommait *divine,* se fait remarquer entre toutes par la grandeur des pensées et la majesté du style. Citons encore le célèbre *discours devant l'Aréopage*[1], rapporté aux

[1] L'Aréopage, tribunal suprême d'Athènes, avait une haute réputation de sagesse et de justice. Saint Paul ayant aperçu, en parcourant la ville, un autel avec cette inscription : *Au Dieu inconnu,* s'empara de ce fait comme point de départ de son discours.

Actes des Apôtres; saint Paul y prêche le *Dieu inconnu* auquel Athènes, par un secret instinct, avait dressé un autel.

Conclusion de la littérature sacrée. — Tel est l'ensemble des Livres saints, livres qui demeurent les trésors de la foi, en même temps que les vraies sources du génie. La Bible, dans le cours des âges, a inspiré les plus parfaites productions de l'esprit humain. On pense, avec raison, que les philosophes grecs, entre autres Platon, en eurent quelque connaissance et lui empruntèrent ce qu'ils ont écrit de meilleur. Et parmi les modernes, pour ne citer que nos grands écrivains, Bossuet puisa dans la méditation de la sainte Écriture ses plus sublimes inspirations ; Racine n'a rien fait de mieux qu'*Esther* et *Athalie,* tragédies où il suit pas à pas l'historien sacré.

TABLEAU SYNOPTIQUE
DE LA LITTÉRATURE SACRÉE

DIVISION DE LA LITTÉRATURE SACRÉE
- Ancien Testament.
- Nouveau Testament.

I. Ancien Testament.

1° LIVRES HISTORIQUES
- Livres d'Histoire générale.
  - La Genèse. } Œuvre de **Moïse**.
  - L'Exode. } Œuvre de **Moïse**.
  - Josué.
  - Les Juges.
  - Les Rois.
  - Les Paralipomènes.
  - Esdras et Néhémias.
  - Les Machabées.
- Livres d'Histoires particulières.
  - Ruth.
  - Tobie.
  - Judith.
  - Esther.

2° LIVRES MORAUX
- Les Proverbes. } Œuvre de **Salomon**.
- L'Ecclésiaste. } Œuvre de **Salomon**.
- La Sagesse.
- L'Ecclésiastique.

3° LIVRES POÉTIQUES
- Livre de Job.
- Les Psaumes de **David**.
- Livres prophétiques.
  - Grands prophètes : **Isaïe**, **Jérémie**, **Ézéchiel**, **Daniel**.
  - Douze petits prophètes.

II. Nouveau Testament.

LES SAINTS ÉVANGILES
- de **saint Matthieu**.
- de **saint Marc**.
- de **saint Luc**.
- de **saint Jean**.

ÉCRITS APOSTOLIQUES
- Actes des Apôtres par **saint Luc**.
- Quatorze Épitres de **saint Paul**.
- Sept Épitres catholiques.
- L'Apocalypse de **saint Jean**.

LITTÉRATURE GRECQUE

I. LITTÉRATURE GRECQUE PAIENNE

I. **La littérature grecque comparée à la littérature sacrée.** — Le peuple hébreu, nous venons de le voir, fut au milieu du paganisme le dépositaire de la vérité : à lui, l'*inspiration divine* empreinte dans toutes ses œuvres. La Grèce, privilégiée à d'autres égards, réalise ce que l'*inspiration humaine* peut créer de plus parfait. La distance est grande, sans doute, de l'une à l'autre littérature : les ombres ici se mêlent à la lumière. Mais il est beau encore de contempler le génie de l'homme livré à ses propres forces, et reflétant parfois quelques rayons de la beauté suprême.

II. **La Grèce, patrie des lettres et des arts.** — La Grèce était comme prédestinée pour devenir la patrie des lettres et des arts. Quand nous disons la Grèce, il faut entendre, avec cette contrée proprement dite, les côtes de l'Asie Mineure, la Sicile et le midi de l'Italie, colonies importantes où les mœurs grecques avaient jeté de profondes racines.

Ces régions offrent en général un ciel pur, sur lequel se détachent des paysages aux gracieux contours. La race grecque elle-même possède en partage et la beauté physique, et les dons supérieurs qui accompagnent le génie : imagination, sensibilité. Il n'est donc pas surprenant que ses poètes, ses artistes aient excellé à rendre les délicates harmonies de la nature extérieure.

La *langue grecque*, riche et pompeuse, se prêta de bonne heure à toutes les formes de la poésie, aussi bien qu'à la grande éloquence. Jaloux de ne relever que d'eux seuls, les Grecs travaillèrent sans modèles : leur *littérature* est essentiellement *originale*.

III. **Athènes, centre littéraire. Siècle de Périclès.** — Le nord de l'Hellade[1] vit fleurir les poètes de l'*époque fabuleuse*, entre lesquels *Orphée*, qui, selon la légende, domptait aux accords de sa lyre les lions et les tigres furieux. L'Ionie, en Asie Mineure, fut ensuite favorisée de plusieurs chantres célèbres : *Homère* les domine tous.

Athènes cependant finit par obtenir la prépondérance ; vers le ve siècle avant Jésus-Christ, elle devint le centre de ce mouvement littéraire si remarquable, connu sous le nom de *siècle de Périclès*[2]. C'est l'apogée des gloires de la Grèce. La réputation qu'Athènes s'acquit alors devait survivre à tous les désastres politiques : les Romains, ses vainqueurs, s'estimeront heureux d'envoyer leurs enfants aux écoles de cette cité privilégiée.

[1] L'*Hellade* (des *Hellènes*, anciens habitants de la Grèce) comprenait la Grèce propre ou moyenne.

[2] *Périclès*, homme d'État, orateur et guerrier, gouverna Athènes pendant quarante ans (469-429). Cette période rappelle les plus beaux noms de la littérature grecque : *Pindare*, *Eschyle*, *Sophocle*, *Euripide*, *Hérodote* dont nous parlerons bientôt, et aussi les plus célèbres artistes : *Phidias*, *Zeuxis*, *Parrhasius*.

CHAPITRE I

POÈTES GRECS

§ I. — Poésie épique.

Homère (IXe siècle av. J.-C.)

I. **Biographie.** — Plusieurs villes se disputent l'honneur d'avoir vu naître Homère : les prétentions de Smyrne semblent les mieux fondées. Mille légendes gracieuses ont été inventées pour embellir l'enfance de ce grand poète. Neuf colombes, symbole des neuf Muses, voltigeaient, dit-on, autour de son berceau; et, lorsqu'il pleurait, ses cris imitaient le ramage des oiseaux. Ce qui semble plus vraisemblable, ce sont les longs voyages par lesquels il se prépara à la composition de ses poèmes ; l'Égypte, l'Italie, la Grèce et ses nombreuses îles le virent tour à tour.



Homère.

Déjà l'*Iliade* était achevée, lorsqu'une cécité com-

plète l'atteignit, et lui valut le surnom d'*Homère*[1], qui signifie *aveugle*. L'indigence le visita également; réduit à errer de ville en ville, il récitait ses vers et mendiait son pain. Un jour, des pêcheurs sans pitié l'abandonnent sur le rivage de Chio[2]; d'aimables enfants l'aperçoivent et sont émus de compassion :

Quel est ce vieillard blanc, aveugle et sans appui?
Serait-ce un habitant de l'empire céleste?
Ses traits sont grands et fiers; de sa ceinture agreste
Pend une lyre informe, et les sons de sa voix
Émeuvent l'air et l'onde, et le ciel et les bois[3]...

Ils l'interrogent et, ravis de ses discours, le conduisent chez leur père, le berger Glaucos. On fête l'étranger. Bientôt il ouvre à Chio une école de poésie, et compose son *Odyssée*. Le désir de faire connaître ce poème conduit de nouveau Homère à travers la Grèce; mais il meurt dans une petite île des Cyclades[4].

II. **Œuvres d'Homère.** — Deux épopées immortelles, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, font la gloire d'Homère.

L'Iliade[5]. — 1° Sujet. — Un épisode du siège de Troie, la *colère d'Achille*, tel est le sujet de l'*Iliade*.

Les Grecs, sous la conduite d'*Agamemnon*, entourent depuis longtemps cette vaillante cité. *Achille*,

[1] Le nom primitif d'Homère aurait été *Mélésigène*, c'est-à-dire né près du fleuve Mélès.

[2] *Chio*, île de l'Archipel, montre encore aujourd'hui l'*École d'Homère*, rocher dans lequel est creusé un banc circulaire, avec un siège au milieu.

[3] André Chénier, *l'Aveugle*. (M. C., 34.)

[4] Groupe d'îles de l'Archipel rangées en cercles : d'où leur nom.

[5] Ce titre vient d'*Ilion*, l'ancien nom de Troie. — Le siège de cette ville, qui dura dix ans, eut pour cause l'enlèvement d'Hélène, femme de Ménélas, roi de Sparte, par Pâris, fils de Priam, qui régnait à Troie. Les Grecs triomphèrent : la cité de Priam fut livrée aux flammes (1270 avant Jésus-Christ).

jeune, brave, mais impétueux, se distingue entre tous les princes accourus pour venger l'époux d'Hélène. Mécontent d'un procédé peu loyal d'Agamemnon, il s'est retiré sous sa tente, et refuse absolument de prendre part aux combats qui se livrent sous les murs de la ville. Privés de leur meilleur chef, les Grecs succombent ; *Ulysse* et *Ajax* vont conjurer le héros de renoncer à sa colère : il résiste. Enfin, apprenant que Patrocle, son ami, vient d'être tué par *Hector*, chef des Troyens, Achille, pour le venger, se précipite sur le champ de bataille.

Sa vue seule et ses cris font fuir les assiégés ; il rencontre Hector, le poursuit, le tue, l'attache à son char et le promène autour du tombeau de Patrocle, en présence de sa famille éplorée. *Priam*, le père de la victime, vient se jeter aux genoux du vainqueur pour lui demander le cadavre de son fils : *Achille, semblable aux dieux, souviens-toi de ton père !...* Le guerrier attendri rend la dépouille d'Hector au vieux roi d'Ilion. (M. C., 52.)

2° Les héros de l'Iliade. — L'*Iliade* est un poème guerrier; Homère y a introduit une foule de braves, tous généreux, tous animés d'un même désir de gloire. Chacun d'eux cependant a sa physionomie propre, son épithète caractéristique : *le prudent Ulysse, le bouillant Ajax, Nestor aux lèvres de miel*, etc. *Achille* demeure le héros principal : il plaît jusque dans ses faiblesses, tant le fond de son caractère paraît noble, élevé. La remarque de Boileau est celle de tous les critiques :

> Achille déplairait moins bouillant et moins prompt;
> J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.
> A ces petits défauts marqués dans sa peinture,
> L'esprit avec plaisir reconnaît la nature.

Près de ces groupes belliqueux se détache la douce

figure d'*Andromaque*, l'épouse d'Hector, type achevé de la fidélité conjugale et de l'amour maternel. L'enfance elle-même y est représentée avec tous ses charmes dans cette scène où le jeune *Astyanax*, effrayé à la vue du panache flottant sur le casque d'Hector, son père, se rejette dans les bras de sa nourrice.

3° LES DIEUX DE L'ILIADE. — On pourrait dire que les dieux et tout l'Olympe comptent au nombre des personnages de l'*Iliade*. Jupiter, Junon, Mercure, Vénus, y jouent des rôles importants. Tristes rôles, en somme : ils s'injurient, se trompent, se jalousent, et partagent enfin toutes les passions des hommes. Le poète pouvait-il les présenter autrement? non, sans doute. Il a peint ces divinités mensongères telles que les peuples d'alors se les étaient forgées, nous montrant à son insu la triste dégradation de l'intelligence humaine loin du vrai Dieu.

L'Odyssée[1]. — 1° SUJET. — Ce second poème épique célèbre le *retour d'Ulysse* dans son royaume.

Dix années se sont écoulées depuis la prise de Troie : le héros gémit encore loin de sa verte Ithaque, où on le tient pour mort. *Pénélope*, son épouse, est en butte aux assauts de nombreux prétendants qui briguent sa main et son trône. Impuissante à les chasser, elle les trompe du moins par d'innocents stratagèmes, témoin cette tapisserie qu'elle brode le jour et défait la nuit, parce que, l'ouvrage achevé, il lui faudrait, selon sa promesse, accepter une seconde alliance. *Télémaque*, l'héritier d'Ulysse, las d'attendre son retour, est parti au loin à sa recherche.

Ulysse, retenu par la déesse Calypso, brise enfin cette entrave ; ses maux semblent toucher à leur terme,

[1] *Odyssée* vient du nom grec d'Ulysse. — On emploie ce terme comme nom commun, *une odyssée*, pour désigner tout récit de voyage mêlé d'aventures singulières.

mais une furieuse tempête le jette demi-mort sur le rivage des Phéaciens. La jeune *Nausicaa*, fille du roi de ce pays, le rencontre et le conduit au palais de son père. Là Ulysse raconte ses aventures, mêlées de récits fantastiques[1]. Les Phéaciens, émus et charmés par son éloquence, veulent eux-mêmes le reconduire à Ithaque. *Minerve,* de peur que le héros ne soit reconnu avant le temps, le change en un pauvre vieillard. Il trouve l'hospitalité chez le vieil *Eumée,* qui jadis gardait ses troupeaux. Télémaque arrive à son tour; aidés de quelques serviteurs dévoués, tous deux immolent les prétendants. Ulysse triomphe dans son palais et dans la ville. (M. C., 53.)

2° Les caractères et les mœurs dans l'Odyssée. — Ici, comme dans l'*Iliade, Ulysse* se distingue par la prudence, l'habileté; mais ces traits ressortent davantage, parce qu'il remplit le rôle principal. C'est un esprit pratique, entreprenant : il a mille ressources pour sortir des mauvais pas et pour en tirer ses compagnons d'infortune.

Le *ton simple et familier* domine dans l'*Odyssée.* Ce ne sont plus les mœurs guerrières de l'ancienne Grèce, mais celles de la famille que le poète y dépeint. Ces princes, Ménélas, Nestor et les autres, dont nous avons admiré la bouillante ardeur sous les murs de Troie, se montrent tout différents au sein de la paix. Nous les voyons, dans leurs somptueuses demeures, entourés de serviteurs et d'esclaves, et néanmoins si peu jaloux de leur grandeur, qu'eux-mêmes attellent leurs chars, préparent leurs repas et

[1] Il raconte, par exemple, comment il échappa aux *Sirènes,* monstres marins dont la voix enchanteresse attirait les voyageurs imprudents; puis au terrible gouffre *de Charybde et de Scylla,* divinités non moins funestes aux navigateurs. L'histoire de la *magicienne Circé,* celle du *cyclope Polyphème* trouvent également place dans le récit d'Ulysse.

cultivent leurs jardins. La jeune *Nausicaa* se rend au fleuve avec ses compagnes, pour y laver, de ses mains royales, ses riches vêtements, tandis que sa mère, la reine *Arêtê*, s'occupe à filer au milieu de ses femmes.

III. **Influence des œuvres d'Homère.** — Homère a été nommé le *père de la poésie*. Ses œuvres furent jadis comme la Bible de la Grèce. Chantées par les rhapsodes et poètes ambulants, elles formaient l'un des objets principaux de l'enseignement de la jeunesse. Tous les chefs-d'œuvre littéraires qu'a produits cette nation tiennent de près ou de loin à l'*Iliade* et à l'*Odyssée*. Les orateurs eux-mêmes, les hommes d'État citaient volontiers Homère.

Cette influence, Rome la subit à son tour. Virgile, le prince des poètes latins, a calqué son *Énéide* sur les deux grandes épopées grecques. Enfin, tous les législateurs du Parnasse, d'Aristote à Boileau, ont posé leurs principales règles poétiques d'après ces modèles.

§ II. — Poésie didactique.

I. **Hésiode : Les Travaux et les Jours.** — Hésiode vécut un siècle environ après Homère. On raconte qu'ayant eu avec son frère Persès de fâcheux démêlés, au sujet de la succession paternelle, il composa, pour le ramener à de meilleurs sentiments, son poème *les Travaux et les Jours*.

C'est une œuvre didactique un peu froide. « La justice et le travail, dit l'auteur, doivent être les fondements de la société : de leur harmonieux concours naîtront la paix et l'abondance. » Il s'étend avec complaisance sur les *travaux d'agriculture*, énumère les outils alors usités chez les laboureurs, et célèbre avec une certaine grâce les espérances

d'une heureuse récolte : « Lorsque le cardon fleurit, que la cigale, au sommet d'un arbre, fait entendre sa douce voix en agitant ses ailes, dans la saison du laborieux été, repose-toi à l'ombre des rochers, au bord d'une fontaine qui ne cesse d'épancher ses flots limpides. »

II. **Ésope le fabuliste** (VIe siècle). — Ésope, né en Phrygie[1], a toujours été regardé comme le créateur de l'*apologue*, bien que l'authenticité des œuvres qui lui sont attribuées soit fort contestable. La Fontaine, si modeste dans son talent, publia le premier recueil de ses propres Fables sous ce titre : *Fables d'Ésope, mises en vers par M. de La Fontaine.* Il s'y était, en effet, inspiré de l'ancien conteur phrygien. (*La Cigale et la Fourmi, le Corbeau et le Renard, le Lion et le Moucheron*, etc.)

C'est également notre fabuliste qui a remis en honneur l'histoire légendaire d'Ésope, remplie de traits fort piquants. Pauvre esclave, laid et difforme, ayant à peine figure humaine, il se tirait par d'ingénieux apologues de toutes les difficultés. L'un de ses maîtres, afin de mettre sa perspicacité à l'épreuve, le charge un jour d'acheter, pour préparer un repas, tout ce qu'il y a de meilleur. Ésope ne prépare que des langues, et encore des langues : « La langue, explique-t-il aux convives, est la source de tous les biens. » Le lendemain, on le prie d'acheter, au contraire, tout ce qu'il y a de pire. Il sert exactement le même mets, et là-dessus prouve avec beaucoup d'esprit que la langue engendre tous les maux ; qu'ainsi, de part et d'autre, il a eu raison.

Ce pauvre Ésope fit une fin malheureuse ; les habitants de Delphes, blessés de ses satires, l'accusèrent

[1] Province de l'Asie Mineure.

de sacrilège contre leur dieu Apollon et le précipitèrent du haut d'un rocher.

§ III. — Poésie lyrique.

Ses premiers essais. — La poésie lyrique, ou ode, réalisa d'abord chez les Grecs sa véritable destination. Composée et chantée aux accords de la lyre, elle s'inspirait du souvenir des dieux, célébrait les gloires de la patrie ou ranimait sur le champ de bataille le courage des guerriers.

Durant la seconde guerre de Messénie[1], les Spartiates, conseillés par l'oracle de Delphes, avaient prié les Athéniens de leur fournir un général. Ceux-ci, par dérision, envoyèrent un pauvre maître d'école, Tyrtée, qui était boiteux et n'entendait rien au métier des armes; mais il possédait l'enthousiasme poétique. Ses chants enflammèrent les soldats de Sparte, qui l'emportèrent enfin sur les intrépides Messéniens.

La poésie lyrique dévia dans la suite de ce but primitif, et fut trop souvent employée à flatter les passions mauvaises.

Anacréon (VIe siècle). — Anacréon, né sous le beau ciel de l'Ionie, passa une partie de son existence à Samos[2], près de Polycrate, roi ou tyran de cette île. Il arriva que ce prince lui fit don de cinq talents, environ trente mille francs de notre monnaie. Anacréon, qui n'avait pas coutume de se voir aussi riche, en perdit le sommeil pendant deux jours, et s'empressa

[1] La *Messénie* était un petit royaume voisin de Sparte.

[2] *Samos*, île de la mer Égée, tout près des côtes de l'Asie Mineure. — Le nom de *tyran* que portait Polycrate désignait chez les Grecs celui qui avait usurpé le souverain pouvoir, soit qu'il l'exerçât avec douceur, soit qu'il en abusât. Polycrate est resté célèbre par ses richesses et par son amour pour les lettres.

de rapporter au généreux Polycrate le trésor qui troublait son repos. Ce trait historique a inspiré la fable de La Fontaine : *le Savetier et le Financier.*

Anacréon mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, étranglé, dit-on, par un grain de raisin qu'il ne put avaler. La joie et le plaisir avaient été l'unique étude de ce poète. Ce qui reste de ses œuvres le fait assez connaître ; son nom demeure attaché à l'*ode anacréontique,* fort libre dans son tour, aussi bien que dans les sujets qu'elle traite.

II. **Pindare** (ve siècle). — Pindare naquit à Thèbes et fleurit à l'époque la plus brillante de la Grèce, vers le fin des guerres Médiques. « Des abeilles, dit la légende, le nourrirent de miel lorsqu'il était au berceau. » Peu de poètes ont été de leur vivant aussi admirés que Pindare. Sa grande fonction était de célébrer dans les jeux publics[1] la gloire des triomphateurs. Ces jeux attiraient de tous les points de la Grèce un immense concours ; mais la victoire ne semblait complète que si Pindare l'avait chantée. Par un privilège inouï, il s'asseyait à Delphes, après les jeux Pythiques, au banquet sacré : l'oracle ayant ordonné de lui réserver une part des prémices que l'on offrait au temple.

Athènes lui éleva une statue qui le représentait couronné d'un diadème, ayant un livre sur les genoux et une lyre à la main. Alexandre, vainqueur des Thébains, avait condamné la ville aux flammes ; toutefois il respecta la demeure sur laquelle on avait placé

[1] Ces jeux se donnaient en diverses régions de la Grèce. — Les jeux *Olympiques* avaient lieu tous les quatre ans à Olympe, ville célèbre par le temple de Jupiter Olympien ; les jeux *Pythiques,* à Delphes, rappelaient la victoire d'Apollon sur le serpent Python ; les jeux *Isthmiques* et les *Néméens* se célébraient aux environs de Corinthe. — Ils consistaient en courses de chars, combats d'athlètes, joutes de lutteurs.

cette inscription : *Ne brûlez pas la maison du poète Pindare.*

Ses œuvres. — Quelques-uns des *chants de victoire* de Pindare ont été conservés : ces morceaux respirent un véritable enthousiasme, mais l'actualité y fait aujourd'hui défaut. Beaucoup d'allusions généalogiques sont devenues incompréhensibles. On dit encore néanmoins *style pindarique*, pour désigner la plus haute expression de la forme lyrique.

Ce poète montre en général un grand respect pour la divinité : « Ce n'est qu'avec le secours de Dieu, dit-il dans un de ses éloges, que l'esprit de l'homme se pare des fleurs de la science. » Et ailleurs : « Les prières de l'homme pieux trouvent grâce auprès de la divinité. »

III. **Sapho.** — Entre plusieurs femmes poètes dont s'honore la Grèce[1], Sapho est sans contredit la plus illustre. Elle vécut un siècle environ avant Pindare. L'île de Lesbos était sa patrie ; elle y fonda une sorte d'école de poésie, composée de jeunes Lesbiennes et d'étrangères éprises de sa gloire. Toute l'antiquité a rendu hommage au génie de Sapho, qu'on a surnommée la *dixième Muse.* La Sicile, où elle vécut longtemps, lui éleva une statue et frappa des médailles en son honneur. Les quelques fragments qui sont restés de ses *Odes* justifient cette haute réputation.

[1] On en compte neuf, autant que de Muses. *Corinne,* contemporaine de Pindare, est souvent citée près de Sapho. Cinq fois, dans les concours publics, elle triompha de l'illustre poète thébain : celui-ci, plus jeune, la consultait volontiers sur ses propres œuvres. Ayant appris d'elle que la poésie doit s'enrichir des fictions de la fable, il commença ainsi une de ses pièces : *Dois-je chanter Isménus, Cadmus, Hercule, Bacchus, etc.?* Corinne lui dit : « Vous avez pris un sac de grain pour ensemencer une pièce de terre ; et au lieu de semer avec la main, vous avez dès le premier pas renversé le sac. »

§ IV. — Poésie dramatique.

Tragédie.

I. **Origine de la tragédie grecque. Son caractère national.** — C'est en Grèce que la tragédie a pris naissance. Elle a eu pour origine les fêtes célébrées à l'époque des vendanges en l'honneur de Bacchus. Des chants et des danses accompagnaient le sacrifice d'un bouc, qu'on immolait alors à ce dieu. Un poète avisé, THESPIS, imagina d'interrompre le chant uniforme du chœur par quelque récit légendaire mis dans la bouche d'un personnage. De nouveaux progrès, dus à ESCHYLE, firent enfin de ce spectacle une œuvre sérieuse, propre à captiver les esprits tout en frappant les regards.

La tragédie grecque est essentiellement *nationale :* ce sont les gloires de la patrie qu'elle retrace, ce sont ses héros qu'elle met en scène. Ainsi, par exemple, représentait-elle la défaite des Perses à Salamine [1], l'on voyait apparaître l'ombre de Darius, recommandant aux siens de ne plus attaquer la Grèce, et surtout Athènes, cité invincible ! Le théâtre était pour ce peuple une institution d'État, une école de morale en même temps qu'un divertissement.

II. **Disposition du théâtre grec.** — Après s'être contentés de tréteaux rustiques, les Athéniens construisirent un théâtre fixe, pouvant contenir trente mille spectateurs. La scène était disposée en demi-cercle ; l'orchestre la séparait du public, placé sur des gradins en amphithéâtre. En avant de la scène était l'espace

[1] L'île de *Salamine*, tout près des rivages d'Athènes, fut témoin de la défaite navale de Xercès par les Grecs durant la seconde guerre Médique (480).

réservé aux évolutions du *chœur*, qui joua toujours un rôle important dans la tragédie antique. Tout se passait en plein jour et à ciel ouvert.

Le *costume* affecté aux acteurs rehaussait merveilleusement leur talent : robe longue et flottante, masque du personnage mis en scène, chaussure élevée ou cothurne[1], gantelets pour prolonger les bras. Il était nécessaire de grandir ainsi les acteurs, vu la distance considérable à laquelle ils se trouvaient du public.

Eschyle (525-456 av. J.-C.)

I. **Biographie.** — Avant de cueillir les palmes littéraires, Eschyle s'illustra dans les grands combats de Marathon, de Platée, de Salamine. On rapporte qu'à cette dernière bataille son frère Cynégire, privé de ses deux mains par le fer des Perses, saisit avec ses dents l'un des vaisseaux ennemis ; un autre de ses frères avait perdu un bras dans la mêlée. L'héroïsme semblait donc pour Eschyle une vertu de famille : ce fut aussi le cachet propre de ses tragédies. Il obtint sur la scène d'éclatants succès, jusqu'à ce que parût le jeune Sophocle, auquel les Athéniens décernèrent souvent la palme.

Incapable de supporter ces échecs, Eschyle se retira enfin en Sicile, à la cour d'Hiéron, protecteur éclairé des poètes. Il y mourut à l'âge de soixante-neuf ans, écrasé, dit-on, par la chute d'une tortue qu'un aigle laissa tomber sur sa tête pendant qu'il dormait.

II. **Tragédies d'Eschyle.** — Sept de ses pièces ont été conservées. Les principales sont : *Prométhée enchaîné*, sujet mythologique ; les *Sept chefs devant Thèbes*,

[1] De là l'expression *chausser le cothurne*, pour : composer des tragédies ou prendre le style tragique.

Agamemnon, les *Euménides*, empruntées aux légendes grecques; les *Perses*, qui rappellent la première guerre Médique.

III. **Ce qui caractérise son théâtre.** — Eschyle a parfois été comparé à Corneille. Ses héros, comme ceux de notre grand tragique, semblent dépasser la nature humaine, tant il leur prête un courage indomptable : l'inflexible Destin[1] peut seul les réduire. La *terreur* est, avec la *pitié*, son principal ressort. Dans la pièce des *Euménides*[2], il faisait apparaître sur la scène, au grand effroi des spectateurs, les hideuses Furies, ayant des torches à la main et des serpents entrelacés dans les cheveux.

Sophocle (495-406 av. J.-C.)

I. **Biographie.** — Sophocle naquit au bourg de Colone, près d'Athènes, trente ans environ après Eschyle. La fortune sembla s'attacher à ses pas; doué d'une beauté remarquable et d'un facile talent pour la musique, il conduisait, à l'âge de quinze ans, le chœur de jeunes gens qui chanta l'hymne sacré autour des trophées de Salamine. Dix ans après, il donnait ses premières tragédies; vingt fois au moins il mérita le premier rang. Son génie se soutint avec le même éclat jusqu'à une extrême vieillesse. Entouré du respect public, il eut l'âme assez grande pour ne point porter envie aux talents de ses rivaux. Euripide, le plus ardent de tous, étant mort avant lui, Sophocle qui apprit cette nouvelle tandis que l'on jouait une

[1] Le *Destin*, divinité aveugle, conduisait fatalement tous les hommes à leur fin : point de Providence au sein du paganisme.

[2] Les *Euménides* (*propices*, *bienveillantes*), nom donné ironiquement par les Grecs aux *Furies*, chargées de poursuivre les coupables.

de ses pièces, ordonna aux acteurs de déposer leurs couronnes.

Une anecdote célèbre se rattache à la composition d'*Œdipe à Colone*, qu'il donna, dit-on, à l'âge de quatre-vingts ans[1]. L'un de ses fils, impatient de sa longue vieillesse, demandait son interdiction à l'Aréopage, sous prétexte qu'il était désormais incapable d'administrer sa fortune. Pour toute réponse, Sophocle lut, en présence de ses juges, le magnifique chœur de cette tragédie, dans lequel il célèbre Colone sa patrie. Le tribunal, rempli d'admiration, non seulement repoussa l'injuste calomnie, mais ordonna que le poète fût reconduit chez lui en triomphe.



Sophocle.

Quelques auteurs croient qu'il mourut en récitant son *Antigone*[2], faute de pouvoir respirer en prononçant de suite une longue période. Un essaim d'abeilles fut gravé sur son tombeau, pour perpétuer le nom d'*abeille attique*, que la douceur de ses vers lui avait mérité.

[1] *Œdipe à Colone* représente les derniers instants du vieil Œdipe, roi détrôné et banni de Thèbes par son fils Polynice ; l'allusion renfermée dans le trait qui suit est frappante.

[2] Cette tragédie a pour personnage principal Antigone, fille d'Œdipe, qui encourt la mort parce qu'elle a osé donner la sépulture à son frère Polynice, tombé en combattant contre sa patrie.

II. **Tragédies de Sophocle.** — Sophocle composa plus de cent tragédies; il ne nous en reste que sept : *Ajax furieux, Philoctète, Électre,* rappellent divers épisodes de la guerre de Troie ; — *Œdipe-Roi, Œdipe à Colone, Antigone* se rapportent à la légende d'Œdipe, roi de Thèbes ; — les *Trachiniennes*[1] mettent en scène la mort d'Hercule (M. C., 54).

III. **Sophocle réalise la perfection du théâtre antique.** — Sophocle est regardé comme le poète tragique le plus parfait de l'antiquité. Il ramena à des proportions raisonnables les conceptions gigantesques d'Eschyle. Celui-ci peignait l'homme *plus grand qu'il ne peut être;* Sophocle le peint *tel qu'il devrait être.* Aucun poète sans doute n'ira jamais au delà de l'*Œdipe-Roi*, que Racine déclarait *inimitable.*

Les *chœurs* de Sophocle sont les chefs-d'œuvre de la poésie lyrique. Plusieurs célèbrent les radieux horizons de la Grèce et d'Athènes : quel charme n'était-ce pas d'entendre résonner de tels chants, en face même de ces rivages tout baignés de la lumière d'un brillant soleil !

Euripide (480-406 av. J.-C.)

I. **Biographie.** — Euripide naquit à Salamine, le jour même où les Grecs remportèrent leur grande victoire sur l'armée de Xercès. Sa jeunesse s'écoula dans des occupations fort diverses : d'abord athlète, puis peintre, puis philosophe, il abandonna cette dernière carrière lors des persécutions suscitées à Socrate, son ami. De philosophe, il se fit poète tragique. Sophocle était alors à l'apogée de sa gloire. Euripide, s'il ne triompha que cinq fois d'un si habile rival, eut du

[1] La scène se passe à Trachine, ville de Thessalie ; le chœur est formé de jeunes Trachiniennes ; de là le titre.

moins l'avantage de balancer, pendant assez longtemps, les succès du vainqueur d'Eschyle. Mais autant Sophocle était d'humeur aimable et sereine, autant Euripide était chagrin et morose. La discorde régnait à son foyer; il se voyait en butte aux moqueries des poètes comiques, qui l'immolaient dans leurs pièces : ces ennuis le portèrent à s'éloigner de sa patrie. Archélaüs, roi de Macédoine, l'accueillit avec honneur. Il mourut à la cour de ce prince; on prétend qu'une meute de chiens furieux l'assaillit dans un bois et le mit en pièces.

II. **Tragédies d'Euripide.** — Dix-huit tragédies d'Euripide ont été conservées. Les principales sont : *Andromaque, Iphigénie en Aulide, Hippolyte*, imitées par Racine, cette dernière sous le titre de *Phèdre; — Iphigénie en Tauride*[1], *Médée*[2]. (M. C., 55.)

III. **Caractère particulier du théâtre d'Euripide.** — Euripide est, selon l'expression d'Aristote, le *tragique des tragiques*, c'est-à-dire qu'il excelle à émouvoir les cœurs. Certains rôles créés par lui, ceux d'Andromaque, d'Iphigénie, sont admirables de délicatesse et de sentiment. Le but d'Euripide est de *peindre l'homme tel qu'il est*, avec ses faiblesses et ses chutes; son théâtre est donc moins moral que ceux d'Eschyle et de Sophocle. L'harmonie de ses vers exerçait d'ailleurs sur tous ceux qui les entendaient une sorte de fascination.

On raconte qu'après la malheureuse expédition de Sicile[1], une foule d'Athéniens touchèrent le cœur des

[1] Cette pièce fait suite à l'*Iphigénie en Aulide*. La fille d'Agamemnon, sauvée par Diane du sacrifice auquel son père l'avait vouée, a été transportée en Tauride (aujourd'hui la Crimée), où son frère Oreste la retrouve enfin et la délivre.

[2] Médée, épouse de Jason, roi de Thessalie, égorge ses propres enfants pour punir l'infidélité de Jason son époux : tel est le sujet de cette tragédie.

[3] Durant la guerre du Péloponèse, les Athéniens, mal conseillés

Siciliens en chantant quelques vers d'Euripide, et lui durent ainsi leur salut. Plus tard, Athènes, prise par Lysandre[1], allait être livrée aux flammes; un musicien vint à chanter en présence des vainqueurs quelques passages du chœur d'*Électre*[2] : ceux-ci, émus et touchés, consentirent à épargner une ville qui avait produit de tels chefs-d'œuvre.

Comédie.

Origine et caractère de la comédie grecque. — La comédie, aussi bien que la tragédie, naquit des fêtes de Bacchus, mais de celles qui se célébraient dans les campagnes. Fixée assez tard à la ville, sur un théâtre, elle y conserva sa licence villageoise. Magistrats, généraux, philosophes, divinités elles-mêmes, tout était immolé par les poètes comiques à la risée du peuple. *Aristophane* d'Athènes se distingua entre tous.

Aristophane : ses principales comédies. — La plupart des pièces d'Aristophane furent composées à l'époque de la guerre du Péloponèse : la *politique* y joue un grand rôle. Sous des formes plaisantes et allégoriques, le poète donne au peuple de vertes leçons. C'est ainsi que, dans sa comédie des *Chevaliers,* il tourne en ridicule le général Cléon, démagogue ignorant et incapable que les Athéniens avaient mis à la tête de l'armée. Aucun ouvrier n'ayant osé confectionner le masque du général[3], Aristophane joua ce rôle, le visage barbouillé de lie.

par Alcibiade, s'engagèrent imprudemment dans cette expédition lointaine.

[1] Lysandre, général des Spartiates, s'empara d'Athènes en 404.

[2] *Electre* n'est pas une des meilleures tragédies d'Euripide; elle se rapporte à la légende d'Oreste.

[3] Dans la comédie athénienne, les masques des acteurs représentaient réellement les personnages mis en scène.

Ailleurs, il attaque les *philosophes*. Les *Nuées,* par exemple, sont dirigées contre Socrate, qui, dit-on, assistait à cette représentation. Le poète montre son héros dans les nuages, occupé à discuter sur des riens. — Les Athéniens avaient la manie des *procès :* dix tribunaux, établis en plein air, occupaient dans la ville environ six mille juges. Aristophane critique spirituellement ce travers dans la comédie des *Guêpes,* sur laquelle Racine a calqué ses *Plaideurs.* — Enfin, dans les *Grenouilles*[1], c'est Euripide qu'il immole méchamment.

Aristophane ne se contente pas de railler ; sa verve est d'une *licence* extrême, ce que l'on doit d'autant plus regretter, que la poésie déborde de ses compositions.

§ V. — Poésie pastorale.

Théocrite (IIe siècle av. J.-C.). — Théocrite était originaire de la Sicile. Il séjourna tantôt à la cour d'Hiéron de Syracuse, tantôt à Alexandrie, près du roi Ptolémée Philadelphe. L'époque qui vit briller ce poète est précisément nommée *alexandrine,* parce que la capitale de l'Égypte était devenue le centre des belles-lettres depuis l'asservissement d'Athènes.

Théocrite a créé le *genre pastoral,* dans lequel Virgile s'est fait son imitateur. Les *idylles* laissées par lui offrent des scènes vivantes, qu'embellissent les riants paysages de la Sicile. Ces délicieux tableaux sont peints d'après nature : Théocrite en a joui. « Il s'est reposé à l'ombre des ormes et des peupliers agitant

[1] Le chœur de cette comédie, chose bizarre, est composé de grenouilles, ou du moins imite leurs coassements. — Même remarque pour la pièce précédente, dans laquelle les juges sont travestis en guêpes.

doucement leur feuillage, tandis que, cachées sous des rameaux touffus, les cigales chantaient à l'envi, et que les abeilles dorées voltigeaient autour des campagnes. » — Les *Deux pêcheurs, Daphnis et Ménalque,* la *Quenouille* se distinguent plus particulièrement par ces grâces simples et naïves dont le poète sicilien a le secret. (M. C., 56.)

CHAPITRE II

PROSATEURS GRECS

§ I. — Historiens.

Trois historiens remarquables, *Hérodote*, *Thucydide*, *Xénophon*, se rattachent au siècle de Périclès. *Polybe* et *Plutarque* leur sont postérieurs.

Hérodote (484-406 av. J.-C.)

1. **Biographie.** — Hérodote, surnommé le *Père de l'histoire,* était d'Halicarnasse, en Asie Mineure. Doué d'un esprit vif et curieux, il conçut le projet de mettre par écrit les grandes scènes de la lutte entre l'Orient et l'Occident, les guerres Médiques, en un mot, dont il avait pu voir les dernières phases. Mais, pour se faire historien à cette époque reculée, il fallait entreprendre de longs voyages, et recueillir sur les lieux mêmes les documents nécessaires. C'est ainsi qu'Hérodote visita successivement la Grèce, la Perse, l'Assyrie, l'Égypte, questionnant les hommes instruits, les prêtres des idoles, voire même les devins ; visitant les monuments célèbres, étudiant les mœurs de chaque peuple.

Lorsqu'une partie notable de son ouvrage eut été rédigée, il en donna lecture à l'élite de la Grèce, assemblée aux jeux Olympiques. Les auditeurs ravis témoignèrent leur approbation en associant à chacun des livres de cette Histoire le nom d'une des neuf Muses. Douze ans plus tard, se trouvant à Athènes durant la fête des grandes Panathénées[1], Hérodote, qui avait achevé son œuvre, en lut à la foule enthousiasmée les derniers fragments, ceux dans lesquels il raconte les immortels combats de Salamine, de Platée, des Thermopyles. Émus par de tels récits, les Athéniens prodiguèrent à l'auteur de nouveaux éloges et lui firent présent de dix talents. Leur désir eût été de le retenir au milieu d'eux ; mais une soif toujours plus vive de s'instruire porta Hérodote vers d'autres rivages. C'est dans la Grande-Grèce, au midi de l'Italie, qu'il mourut, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

II. **Objet de son histoire.** — L'*Histoire* d'Hérodote embrasse un espace de cent vingt années (595-475) : tout en traitant des *guerres Médiques,* livrées entre les Perses et les Grecs, il donne d'intéressants détails sur les peuples contemporains, Égyptiens, Lydiens, Scythes, etc. (M. C., 57.)

III. **Hérodote est poète en même temps qu'historien.** — Hérodote, a-t-on dit, c'est *Homère* historien. Il embrasse, en effet, à la façon de l'*Iliade,* son vaste sujet, dans lequel le merveilleux se mêle souvent à la réalité. Volontiers il accueille les fables ayant cours de son temps, nous parle d'animaux et d'arbres étranges, de monstres, de géants, de villes grandes comme des provinces, etc. Mais, vienne un beau récit de bataille, il reprend le ton épique et décrit d'une manière pittoresque, avec une naïve abondance de détails, car Hérodote n'est jamais pressé d'arriver.

[1] On désignait sous le nom de *Panathénées* les fêtes en l'honneur de *Minerve* ou *Athênê.*

Ame droite et sincère, on le voit attentif à faire ressortir dans tous les événements l'action de la divinité.

Thucydide (471-395 av. J.-C.)

L'histoire, avec Thucydide, devient politique. — Thucydide, né dans l'Attique, entendit, à l'âge de quinze ans, Hérodote lire son Histoire au concours des jeux Olympiques. Frappé de la beauté de ce travail, il entra dans un transport d'admiration et versa des larmes avec abondance. Hérodote, s'en étant aperçu, prédit la brillante destinée qui attendait cet enfant.

L'augure se vérifia : Thucydide est dans son genre le plus grand historien grec. *L'Histoire de la guerre du Péloponèse*[1], qu'il a écrite ne ressemble en rien à l'œuvre d'Hérodote. Ici une aimable causerie, relevée par tous les charmes de l'imagination ; là, le sérieux de la politique et la préoccupation constante de rechercher avant tout la vérité.

Ce livre de Thucydide a été nommé le *bréviaire des hommes d'État*. L'empereur Charles-Quint estimait tellement cet auteur, qu'il le lisait sans cesse, jusque dans le cours de ses expéditions. Le style est à la hauteur des pensées : grave, concis, correct. Démosthène, pour s'en mieux pénétrer, copia, dit-on, huit fois de sa main *l'Histoire de la guerre du Péloponèse*.

Xénophon (445-355 av. J.-C.)

1. **Biographie.** — Xénophon, l'un des plus grands génies de l'antiquité, s'est distingué à la fois comme *guerrier*, comme *historien* et comme *philosophe*. —

[1] Cette guerre, entre Sparte et Athènes, avait duré vingt-sept ans (431-404).

Encore adolescent, il parcourait un jour les rues d'Athènes, lorsqu'un inconnu, barrant le passage avec son bâton, lui demanda où l'on pouvait acheter les choses nécessaires à la vie. « Au marché, répondit-il. — Et où doit-on chercher la nourriture de l'âme? » L'enfant hésitait à répondre. « Suis-moi, dit l'homme au bâton, et tu l'apprendras. » Socrate, car c'était lui, devint ainsi le maître de Xénophon, qui voua désormais à l'illustre philosophe la plus sincère vénération.

Les talents militaires de l'élève de Socrate apparurent dans tout leur éclat lors de la fameuse *retraite des Dix mille*[1]; il la conduisit à titre de général, et plus tard la décrivit comme historien. Doué d'une force d'âme remarquable, qui n'étouffait point cependant les sentiments du cœur, il savait, en vrai Grec, tout sacrifier aux intérêts de la patrie. L'un de ses fils nommé Gryllus ayant péri à la bataille de Mantinée, après avoir lui-même blessé mortellement Épaminondas[2], on apporta cette nouvelle à son père pendant qu'il sacrifiait aux dieux, la tête couronnée de fleurs. Aussitôt il ôte ses couronnes et verse des larmes; mais, lorsqu'on lui eut dit que ce fils, combattant jusqu'au dernier soupir, a renversé le général ennemi, il reprend ses fleurs en disant : *Je savais que mon fils était mortel : sa gloire doit me consoler de sa mort.*

II. **Œuvres de Xénophon.** — L'*Anabase* ou *Retraite des Dix mille;* la *Cyropédie,* histoire embellie du grand Cyrus ; les *Helléniques*[3], ou continuation de Thucydide : telles sont les œuvres historiques de Xénophon. Il faut

[1] Il s'agissait de ramener du fond de l'Asie Mineure, à travers mille dangers, l'armée des Grecs, qui était allée défendre Cyrus le Jeune.

[2] Épaminondas, le héros de Thèbes, durant la lutte que cette ville soutint victorieusement contre Sparte.

[3] C'est-à-dire l'histoire des Grecs ou *Hellènes :* ce peuple se dit issu d'*Hellen,* fils de Deucalion.

mentionner d'autre part les *Entretiens mémorables de Socrate*, résumé de la doctrine du maître. L'auteur sait y rendre la vertu aimable; il venge victorieusement le grand philosophe des calomnies de ses accusateurs.

III. **Xénophon écrivain.** — Xénophon réalise dans son langage ce que les Grecs nommaient *atticisme*, c'est-à-dire l'ensemble harmonieux des qualités les plus charmantes. « Il est doux comme miel, disait Cicéron; les Muses elles-mêmes ont parlé par sa bouche. » Ses récits offrent d'agréables tableaux; mais il est moins profond que Thucydide.

Polybe (IIe siècle av. J.-C.)

Son Histoire générale. — Polybe appartient à une époque beaucoup plus rapprochée, à celle qui vit tomber l'indépendance de la Grèce sous les coups des Romains. Lui-même, forcé de s'exiler, vint s'établir dans la patrie de ses vainqueurs. C'est à Rome, sous les auspices de Scipion Émilien[1], dont il eut l'honneur d'être l'ami, que Polybe écrivit son *Histoire générale*. Il y retrace l'histoire de tous les peuples, depuis la seconde guerre Punique jusqu'à la conquête de la Macédoine par les Romains (218-146).

Exact et véridique, Polybe se met en garde contre les fables et les superstitions. Il recherche la cause des événements et, comme plus tard Bossuet, s'élève des faits particuliers de l'histoire aux lois générales de l'humanité. Son livre est le *manuel des hommes de guerre*, tant la stratégie[2] y tient de place. Brutus,

[1] *Scipion Émilien*, dit *le second Africain*, celui qui détruisit Carthage.

[2] La stratégie est l'art de préparer un plan de campagne, de diriger une armée.

dernier défenseur de la République romaine, lisait continuellement Polybe : on le trouva occupé à cette lecture la veille du jour où se donna la bataille de Pharsale[1].

Plutarque (Ier siècle de J.-C.)

I. **Biographie.** — Plutarque naquit à Chéronée, ville de Béotie. Cette province était décriée chez les anciens comme un pays qui ne portait point d'hommes d'esprit ni de mérite : la vie et les œuvres de ce grand écrivain prouvent, selon sa propre expression, « qu'il n'y a point de terroir où l'esprit et la vertu ne puissent naître. »

Il paraît que ses talents se révélèrent de bonne heure, puisque, jeune encore, on le députa avec un collègue vers le proconsul romain, pour une mission importante. Ayant dû achever seul le voyage, il se disposait à rendre compte au public de son ambassade, lorsque son père, homme d'une rare vertu, le prenant en particulier, lui parla de la sorte : « Mon fils, dans le rapport que vous allez rendre, gardez-vous bien de dire : *Je suis allé, j'ai parlé, j'ai fait ;* mais dites toujours : *Nous sommes allés, nous avons parlé, nous avons fait,* afin que la moitié du succès soit attribuée à celui que la patrie a honoré de la moitié de la commission, et que, par ce moyen, vous écartiez de vous l'envie, qui suit presque toujours la gloire d'avoir réussi. »

Plutarque séjourna quelque temps à Rome, où on l'obligea de donner des conférences publiques sur des questions de philosophie. La haute considération dont

[1] Brutus n'était à Pharsale que l'allié de Pompée. Six ans plus tard (42), il fut le héros principal de la bataille de Philippes, qu'il perdit, et où il se tua de désespoir.

il jouissait dans cette capitale du monde ne lui fit point oublier sa Béotie. Vers l'âge de quarante ans, il s'y retira pour n'en plus sortir. *Je suis né*, disait-il, *dans une ville fort petite, et, pour l'empêcher de devenir encore plus petite, j'aime à m'y tenir.* Il trouva au sein de la famille tout le bonheur désirable. Telle était sa bonté d'âme, qu'il préférait gâter ses esclaves par son indulgence, plutôt que de s'exposer à la colère en voulant les corriger. Il ne pouvait, dit-on, se décider à vendre une bête de somme vieillie à son service.

Que n'a-t-il possédé, au-dessus de ces vertus naturelles, les pures lumières du christianisme, déjà répandu dans les florissantes Églises de la Grèce! Prêtre d'Apollon, Plutarque mourut païen vers l'an 140.

II. **Plutarque est le plus parfait des biographes.** — Plutarque a laissé les *Vies parallèles des hommes illustres* de la Grèce et de Rome, ainsi que divers *Traités de morale.* (M. C., 13.)

Rien de piquant, de vrai, de naturel comme les biographies de ces grands hommes. L'auteur s'arrête aux détails intimes de la vie ordinaire; il prend les personnages sur le fait, persuadé qu'un bon mot, une anecdote les peindront mieux que les plus longs discours. Un mélange de grandeur et de naïveté perce dans tous ses récits; ils ont charmé les meilleurs esprits des divers siècles. Nous avons vu quel accueil sympathique la traduction de Plutarque par Amyot reçut en France; notre roi Henri IV ne cessa de s'en délecter: c'était sa récréation de choix.

§ II. — Éloquence.

Développement rapide et perfection de l'éloquence grecque. — L'éloquence, ou le don de persuader,

exerça de bonne heure chez les Grecs une action décisive. Au sein de ces nombreuses républiques[1], à Athènes surtout, le talent de la parole était le plus sûr des pouvoirs : celui qui le possédait tenait le peuple dans ses mains. Tels furent, à différentes époques, *Solon, Pisistrate, Thémistocle,* et plus encore l'illustre *Périclès,* qui du haut de la tribune, disent les contemporains, lançait des foudres comme Jupiter Olympien.

La multitude d'ailleurs se montrait difficile, et n'accordait pas son suffrage à un orateur quelconque. Eût-il proposé le salut de l'État, si un mot discordant, une locution vicieuse, un geste peu réglé, venaient à lui échapper, c'en était fait de son discours, que couvraient bientôt des sifflets moqueurs. Aussi vit-on s'établir en Grèce de nombreuses écoles d'éloquence.

Isocrate et les rhéteurs. — Isocrate est resté l'un des plus célèbres maîtres de cet art. Il ne parla jamais en public, vu son extrême timidité et la faiblesse de sa voix ; mais il forma de nombreux élèves. — Isocrate, déjà trop *artiste en discours,* fut dépassé par les *rhéteurs,* qui corrompirent le goût de la jeunesse en lui persuadant que l'harmonie du langage pouvait suppléer au vide de la pensée. Leur influence en Grèce marque la chute de la grande éloquence.

Les deux plus célèbres orateurs, *Eschine* et *Démosthène,* appartiennent au IVe siècle avant Jésus-Christ.

Eschine (389-314 av. J.-C.)

I. **Biographie.** — Eschine, fils d'un pauvre maître d'école, embrassa d'abord la profession du théâtre, où

[1] La Grèce était morcelée en une multitude d'États qui, après avoir formé des royaumes, se constituèrent en autant de républiques.

il n'obtint que de médiocres succès. Sa véritable vocation lui fut révélée lorsque, remplissant les fonctions de greffier dans un tribunal, il se prit à ambitionner la gloire des orateurs. Dès lors il ne songea plus qu'à s'instruire, sous les plus habiles maîtres, dans l'art de la parole. Il avait quarante ans lorsqu'il aborda la tribune : tels furent ses premiers succès, qu'on lui confia presque aussitôt des négociations de haute importance.

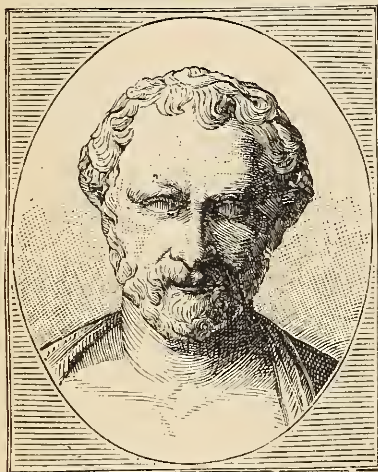
Philippe, roi de Macédoine, convoitait la Grèce, et cherchait par tous les moyens à s'immiscer dans ses affaires. Eschine se laissa corrompre par l'or de ce prince, dont il embrassa secrètement les intérêts. Ses triomphes oratoires se soutinrent néanmoins ; peu s'en fallut qu'il ne vainquît Démosthène lui-même dans le fameux *Discours sur la couronne*. Il s'agissait de prouver que la République n'avait pas le droit de décerner à ce dernier une couronne d'or en mémoire des services qu'il avait rendus à Athènes. L'accusateur déploya une éloquence vive et serrée, mais Démosthène fit mieux encore.

Exilé comme calomniateur, Eschine se retira à Rhodes. Il y ouvrit une école et débuta, dit-on, par la lecture de son plaidoyer contre Démosthène. Dès les premiers mots, les applaudissements éclatent ; on se demande comment il a pu être vaincu après un tel discours. Il lit alors le plaidoyer de Démosthène, et, voyant les auditeurs ravis : *Qu'eussiez-vous donc dit, ô Rhodiens!* s'écrie-t-il, *s'il vous avait été donné d'entendre rugir ce lion terrible?*

II. **Eschine orateur.** — il ne reste d'Eschine que trois discours. Cet orateur était doué de qualités éminentes : organe puissant, débit pathétique, facilité de geste. S'il avait su joindre à ces avantages extérieurs plus de loyauté de caractère, sa renommée eût peut-être égalé celle de Démosthène.

Démosthène (385-322 av. J.-C.)

I. **Biographie.** — Démosthène naquit à Athènes, où son père tenait une manufacture d'armes. Orphelin à l'âge de sept ans, ruiné par des tuteurs infidèles, il résolut de se former à l'éloquence, afin de pouvoir réclamer un jour l'héritage paternel. Cette tentative réussit : devenu majeur, il plaida et gagna sa cause. Ayant ensuite affronté la tribune aux harangues, il n'essuya que les huées de l'auditoire. Plusieurs défauts naturels justifiaient cet échec. Démosthène avait la voix faible, la respiration entrecoupée, la parole peu nette[1]. Un manque complet de geste, et le mouvement nerveux d'une épaule, achevaient de le rendre ridicule aux yeux d'un peuple aussi délicat que les Athéniens.



Démosthène.

Mais que ne peut la force de volonté ! Le jeune orateur prit un à un tous ses défauts. Il fortifia sa poitrine par de longues courses, se délia peu à peu la langue en se mettant des cailloux dans la bouche et s'efforçant de prononcer ainsi nettement toutes les syllabes. Souvent il déclamait au bord de la mer

[1] La lettre *r* lui était particulièrement difficile à prononcer.

lorsqu'elle était le plus agitée, afin d'apprendre à dominer les cris tumultueux de la multitude. D'autres fois, s'exerçant devant un miroir, il se formait au geste et à l'action, ayant soin de se placer sous une épée suspendue, dont la pointe l'avertissait de modérer les mouvements déréglés de son épaule. Enfin, pour s'instruire à fond dans son art, il passa plusieurs années loin du commerce des hommes, copiant et méditant Thucydide, la tête à demi rasée, afin que la honte de paraître ainsi en public l'empêchât de quitter sa solitude.

Tant d'efforts ne furent pas perdus. Lorsque, à l'âge de vingt-cinq ans, Démosthène reparut à la tribune, il conquit les suffrages de tous ses concitoyens. Sincèrement dévoué à sa patrie, on le vit lutter sans relâche contre les empiètements de Philippe. « L'éloquence de Démosthène, disait ce prince, me fait plus de tort à elle seule que toutes les troupes et toutes les flottes des Athéniens ; elle nuit plus à mes projets que n'y servent les orateurs que je paye par toute la Grèce. » Le grand orateur survécut à Philippe et à son fils Alexandre. Enveloppé dans une condamnation portée par Antipater, gouverneur de Macédoine, contre un certain nombre d'Athéniens, il se donna la mort au moment où ses ennemis s'apprêtaient à le saisir.

II. **Démosthène orateur.** — Ses principaux discours sont : les PHILIPPIQUES et le DISCOURS POUR LA COURONNE.

Les anciens, aussi bien que les modernes, saluent en lui le *prince des orateurs*. « Démosthène, dit Fénelon, paraît sortir de soi et ne voir que la patrie. Il ne cherche point le beau ; il le fait sans y penser. Il tonne, il foudroie : c'est un torrent qui entraîne tout. On pense aux choses qu'il dit, et non à ses paroles ; on le perd de vue : on est tout occupé de Philippe qui envahit tout. »

La Fontaine n'est pas moins enthousiaste :

L'ennemi de Philippe est semblable au tonnerre,
Il frappe, il surprend, il atterre :
Cet homme et la raison à mon sens ne font qu'un.

Le pathétique attendrissant n'est pas le propre du génie de Démosthène : il cherche moins à faire couler les larmes qu'à entraîner les volontés. (M. C., 58.)

§ III. — Philosophie.

Principaux philosophes grecs. — L'esprit subtil et curieux des Grecs se livra volontiers aux graves questions qui font l'objet de la philosophie : Dieu, l'homme, la nature. A travers mille erreurs, la vérité parfois se fit jour. Quelques lambeaux de la Bible, semés parmi ce peuple, éclairèrent sans doute les illustres penseurs qui ont nom : *Socrate, Platon, Aristote.*

I. **Socrate** (470-400). — Socrate, fils d'un pauvre sculpteur nommé Sophronisque, était d'une laideur proverbiale. Sous cette enveloppe grossière habitait une âme admirablement douée. Témoin du tort que les *sophistes* ou faux philosophes causaient à la jeunesse d'Athènes, il s'efforça de contre-balancer leur influence. Rien de plus simple d'ailleurs que les leçons de Socrate ; il les donnait partout : les rues et les places, les portiques des temples, une boutique de barbier ou de cordonnier lui étaient également des endroits propres à instruire. Sa méthode consistait à interroger le premier venu et à l'amener comme malgré lui, de question en question, aux plus importants problèmes de la philosophie, qu'il avait le secret de rendre lumineux.

On sait comment d'injustes accusateurs obtinrent

contre lui une sentence de mort. Il était âgé de soixante-dix ans lorsqu'il fut condamné à boire la ciguë.

II. **Platon** (430-347). — Platon porta d'abord le nom d'*Aristoclès*. On croit que ce nom lui fut changé par son maître de gymnastique, à cause de la largeur de ses épaules (*platus*, large). Après la mort de Socrate, dont il avait été l'auditeur assidu, il s'éloigna d'Athènes et entreprit de longs voyages qui perfectionnèrent ses connaissances, déjà fort variées.



Platon.

A son retour, il ouvrit une école de philosophie, dans un gymnase [1] situé près de la ville, et nommé *Académie* [2], de son ancien possesseur *Academus*. Cette école fut bientôt fréquentée par tout ce que la Grèce renfermait de plus distingué. Platon y enseigna pendant quarante ans. Son noble caractère, sa vertu aimable, lui avaient concilié la vénération de tous ses concitoyens.

Ses œuvres. — C'est sous la forme du dialogue que Platon a composé la plupart de ses ouvrages. Les plus

[1] Les villes grecques possédaient des gymnases, vastes enclos où les jeunes gens s'exerçaient à lutter, à lancer le disque, sorte de palet de pierre. Celui d'Athènes, où enseigna Platon, renfermait de belles allées de platanes et d'oliviers, qu'ornaient de riches statues.

[2] Ce mot d'*Académie* a désigné depuis, par extension, toute compagnie de gens de lettres, de savants ou d'artistes.

remarquables sont : le *Criton*[1], dernier entretien de Socrate avec ses amis; l'*Apologie de Socrate*, le *Phédon*[2], où il traite de l'immortalité de l'âme ; enfin, la *République*, plan idéal d'un gouvernement.

Le caractère de grandeur qui distingue les écrits de ce philosophe l'a fait surnommer *le divin Platon*. Le comte de Maistre a même pu dire que ses œuvres sont comme *la préface humaine de l'Évangile*. Elles sont en même temps les plus achevées, au point de vue littéraire, parmi les productions de la philosophie grecque.

III. **Aristote** (384-322). — Aristote, né à Stagire en Macédoine, suivit pendant vingt ans les leçons de l'Académie. Devenu maître lui-même, il attira l'attention du roi Philippe, qui, lors de la naissance d'Alexandre, lui adressa ce message si flatteur : « Apprenez qu'il m'est né un fils; je rends moins grâces aux dieux de me l'avoir donné, que de ce qu'il est venu au monde de votre temps. J'espère qu'élevé et instruit par vous, il sera digne de moi et de mon empire. » Aristote eut donc la gloire d'être le précepteur d'Alexandre.

Il ne suivit point son royal élève dans ses lointaines expéditions; et, comme le rude climat de la Macédoine ébranlait son tempérament délicat, il revint à Athènes. C'est alors qu'il fonda la célèbre école du *Lycée*[2], située en dehors de la ville, à l'opposé de celle de Platon. Ses disciples reçurent le nom de *Péripatéticiens*, parce qu'ils prenaient en marchant les leçons de leur maître.

[1] *Criton*, riche Athénien, ami de Socrate, remplit le rôle principal dans cette scène.

[2] *Phédon*, philosophe, disciple de Socrate, est l'un des interlocuteurs de ce beau dialogue.

[3] Le *Lycée* était une promenade d'Athènes, sur les bords de l'Ilissus.

Ses œuvres. — Aristote est une des plus vastes intelligences qui aient jamais existé. Ses œuvres embrassent toutes les sciences connues des anciens : *Rhétorique*, *Poétique*, *Morale*, *Histoire naturelle*. Il fut durant tout le moyen âge la grande autorité dans les hautes études[1].

Conclusion de la littérature grecque païenne. — Nous avons étudié les principaux écrivains des beaux siècles de la Grèce. En perdant sa liberté politique, cette nation perdit du même coup la source de ses grandes inspirations littéraires. Les Grecs, répandus en Asie, en Égypte, à Rome, publièrent encore des ouvrages, s'exercèrent à la poésie; mais qu'il y a loin de ces froides compositions aux chefs-d'œuvre qu'avaient fait éclore les triomphes de la patrie ! Les lettres grecques vont cependant nous offrir encore une glorieuse période, au sein du christianisme naissant.

II. LITTÉRATURE GRECQUE CHRÉTIENNE

Les *écrits apostoliques* ayant été mentionnés dans la littérature sacrée, il ne nous reste à faire connaître ici que ceux des *Apologistes* et des *Pères de l'Église grecque*[2].

[1] La Grèce produisit encore de nombreux philosophes; mais cet enseignement dégénéra peu à peu en vaines déclamations et en charlatanisme. L'ère chrétienne s'était levée sur le monde et lui avait apporté la vérité. LUCIEN (120-200) écrivit contre ces philosophes charlatans ses *Dialogues des dieux et des morts*. Ce spirituel satirique n'est malheureusement qu'un païen incrédule ; on l'a même comparé à Voltaire. Il est rangé, sous le rapport du style, au nombre des grands écrivains grecs.

[2] L'Église grecque ou d'Orient embrassait les nations comprises

---

CHAPITRE I

APOLOGISTES DE L'ÉGLISE GRECQUE

(IIe ET IIIe SIÈCLES)

Rôle des apologistes. — En dépit des persécutions allumées contre l'Église à son berceau, le christianisme, dès le Ier siècle, étendait au loin ses conquêtes. Une doctrine aussi sainte ne pouvait manquer de soulever contre elle la société païenne, qui se mourait dans la corruption. L'attaque, en effet, fut terrible; non seulement le glaive des bourreaux, mais la calomnie se déchaîna contre les disciples du Christ : on s'efforça par tous les moyens de les rendre méprisables.

La Providence tenait en réserve, pour cette période de lutte, d'éloquents défenseurs, dont les savantes apologies comptent parmi les plus précieux monuments de la littérature chrétienne. L'Église grecque se glorifie de *saint Justin*, de *Clément d'Alexandrie* et surtout du grand *Origène*.

Saint Justin. — Justin était un célèbre philosophe, attaché d'abord à la secte des Platoniciens. Avide de connaître la vérité, il la cherchait vainement dans les théories de son maître. Un jour que, pensif et anxieux, il se promenait au bord de la mer, un vieillard vénérable vint à lui, et, devinant la cause de sa tristesse,

dans l'empire d'Orient; de même pour l'Église latine ou d'Occident. Cette diversité de langue n'altère nullement, on le sait, l'unité de l'Église romaine.

lui exposa, en termes convaincus, les principaux dogmes du christianisme. Cet entretien ébranla fortement le disciple de Platon, qui enfin demanda le baptême. Sans quitter le manteau, marque distinctive des philosophes, il se mit à prêcher ces vérités évangéliques dont la sublimité l'avait ravi.

Les *deux apologies* de saint Justin sont adressées aux empereurs Antonin et Marc-Aurèle. Il y démontre l'innocence des chrétiens, trace un touchant tableau de leurs vertus, et cherche à convaincre ces princes qu'ils trouveront en eux leurs plus fidèles sujets.

Clément d'Alexandrie. — Clément, venu d'Athènes à Alexandrie, prit son nom de cette ville, où il résida longtemps. Amené, comme saint Justin, des sciences profanes à la lumière du Christ, il lança contre le paganisme son *Exhortation aux Gentils* : l'idolâtrie y est écrasée. Tous les ouvrages de Clément sont écrits dans un style brillant, imagé, propre à charmer les Grecs, toujours sensibles aux grâces du langage.

Origène (185-254).

I. **Biographie.** — Origène, l'un des beaux génies du christianisme, naquit à Alexandrie. Saint Léonide, son père, cultiva avec soin les heureuses dispositions que, tout enfant, il révélait pour la piété non moins que pour la science. La grâce, qui déjà remplissait son âme, inspirait aux siens une sorte de vénération ; souvent Léonide s'approchait de lui pendant son sommeil et, lui découvrant la poitrine, la baisait avec respect comme le temple de l'Esprit-Saint. Lorsque son père, arrêté en haine de la foi, eut été jeté en prison, le jeune Origène fit tous ses efforts pour avoir part à son martyre. On dut en venir jusqu'à cacher ses vêtements pour l'empêcher de voler à la mort. Du

moins écrivit-il au vaillant athlète du Christ pour l'exhorter à persévérer et à demeurer invincible, malgré les sollicitations de ses proches.

« Grand homme dès son enfance, » selon le mot de saint Jérôme, Origène fut jugé digne, à l'âge de dix-huit ans, de diriger la célèbre *école chrétienne d'Alexandrie.* Son enseignement, enrichi de toutes les beautés de la science profane purifiée par le christianisme, charmait ses auditeurs. Telle était la force de son éloquence qu'on en vit plus d'un, au sortir de l'école, affronter le martyre.

La vie d'Origène est remplie de tant de travaux, qu'on a peine à comprendre comment un seul homme a pu suffire à cette tâche immense. Toujours appliqué à l'étude, il ne se délassait qu'en changeant d'occupation. La facilité de son génie lui permettait d'employer sept secrétaires, auxquels il dictait chaque jour quelque chose de ses immortels ouvrages. Cependant il trouvait encore le loisir de visiter les chrétiens dans leurs prisons et les accompagnait jusqu'au lieu du supplice.

De si rares vertus et une science si éminente font amèrement regretter les censures [1] encourues par ce grand docteur, vers la fin de sa carrière, au sujet de quelques erreurs renfermées dans son *Livre des Principes.* On sait du moins qu'il mourut réconcilié avec l'Église.

II. **Son traité contre Celse.** — Cette apologie est le chef-d'œuvre d'Origène. C'est comme l'arsenal où l'Église a puisé, durant le cours des siècles, des armes victorieuses contre toutes les erreurs. — Le philosophe *Celse* avait réuni dans son *Discours véritable* les objections les plus spécieuses contre le christianisme. Il les avait présentées sous une forme brillante, iro-

[1] Les censures ou peines ecclésiastiques infligées à Origène n'allèrent jamais jusqu'à l'excommunication.

nique, propre à fasciner la foule. Origène se chargea de la réfutation de cet ouvrage, et il le fit avec une telle force de raisonnement, que tout l'édifice de Celse fut renversé : la vérité de l'Évangile apparut plus éclatante que jamais.

CHAPITRE II

PÈRES DE L'ÉGLISE GRECQUE

(IVe SIÈCLE)

Le IVe siècle, ayant rendu la paix à l'Église, vit fleurir avec plus d'éclat l'éloquence chrétienne. C'est l'époque des grands docteurs ou Pères de l'Église : *saint Athanase, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Jean Chrysostome.*

Saint Athanase (296-373).

I. **Biographie.** — Saint Athanase était, comme Origène, natif d'Alexandrie. Encore simple diacre, il parut au concile de Nicée[1], et y déploya contre les ariens tant de savoir et d'éloquence, qu'au rapport de saint Grégoire de Nazianze il tint le premier rang dans cette illustre assemblée. La haine des ariens s'alluma dès lors contre lui ; elle le poursuivit sur-

[1] Ce concile, le premier œcuménique, tenu en 325 sous Constantin le Grand, condamna l'hérésie d'Arius, qui niait la divinité de Jésus-Christ. Peu d'hérésies ont été aussi tenaces ; l'arianisme séduisit des nations entières.

tout après son élévation sur le siège patriarcal[1] d'Alexandrie.

Durant cette lutte incessante, soutenue pendant quarante-six ans, la vie du saint prélat est à chaque instant menacée. Tantôt il se réfugie parmi les moines de la Thébaïde; tantôt il s'enfonce dans les parties les plus inaccessibles du désert. Il lui arriva même de chercher un asile dans la tombe de son père, où il séjourna pendant quatre mois. De ces diverses retraites, il adresse à son clergé et à son peuple d'éloquents écrits pour les affermir dans la foi orthodoxe. Puis, lorsqu'un calme momentané lui rouvre les portes de sa ville épiscopale, il y est reçu par le peuple fidèle au milieu d'ovations enthousiastes, telles que n'en obtinrent jamais les Césars romains.

II. **Traités contre les ariens.** — Les *Traités contre les ariens* tiennent la plus large place parmi les œuvres de saint Athanase. A côté des questions de dogme, on y rencontre de saisissants tableaux des violences exercées par les ariens. « Ces plaidoyers, remarque Bossuet, sont des chefs-d'œuvre d'éloquence et de savoir. »

Un moine ancien avait coutume de dire : « Quand vous trouverez quelque chose des écrits de saint Athanase, transcrivez-le sur vos habits, si vous n'avez pas vos tablettes[2]. »

Saint Basile (329-379).

I. **Biographie.** — Césarée, en Cappadoce, fut le lieu de naissance de saint Basile. Ses études, commencées

[1] Les évêques des principaux sièges d'Orient portaient, et portent encore aujourd'hui le titre de patriarches.

[2] Les tablettes étaient de petites planches minces, enduites de cire, sur lesquelles les anciens écrivaient avec un stylet.

à Constantinople, s'achevèrent à Athènes. Là, il contracta avec saint Grégoire de Nazianze cette union à la fois si tendre et si sainte, vrai modèle des amitiés chrétiennes. De retour en Cappadoce, il fonda dans la solitude du Pont[1] un monastère sur lequel furent calqués tous ceux établis depuis en Orient. Basile espérait y finir ses jours; mais les desseins de la Providence le portèrent malgré lui sur le siège épiscopal de Césarée, sa patrie.

Les ariens sentirent bientôt quel adversaire s'était levé contre eux. L'empereur Valens, favorable à ces hérétiques, essaya d'intimider le saint prélat : il lui adressa de sanglantes menaces, par l'entremise du préfet Modeste. Celui-ci, ne pouvant rien gagner, s'étonnait de la noble indépendance du prélat : « Personne, lui dit-il, ne m'a jamais parlé avec tant de hardiesse. — *C'est*, reprend Basile sans se troubler, *que vous n'avez jamais rencontré d'évêque.* » Sa charité, sa mansuétude égalaient d'ailleurs son courage. Lorsqu'il mourut, païens et chrétiens pleurèrent à l'envi le trépas de celui qu'ils regardaient comme leur père.

II. **L'Hexaméron, Lettres.** — Le plus estimé de ses ouvrages est l'*Hexaméron* ou recueil d'homélies[2] sur les six jours de la création. C'est aux pauvres habitants de Césarée que le grand docteur adressait matin et soir ce beau développement de la *Genèse*. « On ne lit pas, dit Villemain, de semblables discours sans songer avec étonnement à ce peuple grec chez qui des artisans, des ouvriers occupés à gagner leur pain de chaque jour, étaient sensibles à de telles instructions,

[1] La province du Pont, au nord de l'Asie Mineure, était baignée par le Pont-Euxin, aujourd'hui la mer Noire.

[2] L'homélie est une instruction faite sur l'Évangile ou sur quelque matière de religion : elle comporte un ton plus simple que le sermon.

et y répondaient par des applaudissements et des larmes. »

Les *Lettres* de saint Basile forment un recueil extrêmement varié et trop peu connu. La jeunesse studieuse y trouverait de parfaits modèles d'aimable simplicité, de gracieux abandon, de style vif et pittoresque. (M. C., 59.)

Saint Grégoire de Nazianze (328-389)

I. **Biographie.** — Saint Grégoire, surnommé le *théologien*, était du bourg de Nazianze, en Cappadoce. Lui-même nous a conservé le souvenir de son éducation à Athènes, dans la douce société de Basile, qui lui était uni comme un frère. Ensemble ils cultivaient les belles-lettres et plus encore la vertu, *ne connaissant tous deux d'autres chemins que celui des églises et celui des écoles.*

Devenu patriarche de Constantinople, saint Grégoire opéra des fruits extraordinaires par ses discours et par l'exemple des vertus. Les fidèles trouvaient en lui un père plein de tendresse, et un docteur toujours prêt à déjouer les pièges des hérétiques. Ceux-ci ne purent supporter sans jalousie la pacifique influence d'un tel pontife. Ils le poursuivirent de leurs injurieuses calomnies, et firent tant qu'à la fin, dans l'intérêt de la paix, le saint se démit du gouvernement de son Église. Les adieux qu'il lui laissa avant de la quitter sont empreints de la plus touchante émotion, et de cette poésie toute biblique dont il aime à orner son langage.

Il se retira dans l'humble bourgade qui l'avait vu naître, et partagea le reste de ses jours entre la prière et le travail, cultivant de ses mains son modeste jardin.

II. **Les œuvres de saint Grégoire.** — Elles comprennent deux *Invectives*[1] *contre Julien l'Apostat,* plusieurs *Oraisons funèbres,* des *Lettres* et des *Poésies.* (M. C., 60.)

Saint Grégoire unit à la vigueur du raisonnement ces accents émus qui vont chercher le cœur et font couler les larmes. *L'éloge funèbre de saint Basile* est surtout remarquable à ce titre. La péroraison : « Venez, ô vous tous, compagnons de Basile, ministres des autels, peuple confié à ses soins..., » rappelle cette page à jamais célèbre par laquelle Bossuet clôt l'oraison funèbre du grand Condé.

Saint Grégoire de Nazianze a inauguré la véritable *poésie chrétienne,* La plupart de ses poèmes sont des *Méditations religieuses :* il y épanche son âme, célèbre les merveilles de la création, déplore les misères de la vie humaine, et, plus souvent, les vicissitudes de sa propre existence.

Saint Jean Chrysostome (344-407).

I **Biographie.** — Saint Jean Chrysostome naquit à Antioche, où sa famille, qui était chrétienne, occupait un rang distingué. Il suivit à Constantinople les leçons du païen Libanius, le plus savant rhéteur de cette époque. Émerveillé du génie de son élève, Libanius le louait en public, et se déclarait volontiers inférieur à lui. Devenu avocat, Jean débuta brillamment au barreau d'Antioche. La carrière des honneurs semblait s'ouvrir devant lui; mais déjà, touché par la grâce, il méprisait ces avantages temporels, et songeait à quitter le monde pour se consacrer à Dieu. Les

[1] Ces *Invectives* sont des discours dans lesquels saint Grégoire flétrit publiquement l'astucieuse conduite de l'empereur apostat à l'égard des chrétiens.

larmes de sa mère, que vingt ans de veuvage attachaient doublement à ce fils unique, le retinrent quelque temps. Sa mauvaise santé le força ensuite de rester à Antioche.

L'évêque de cette ville, saint Flavien, l'ayant élevé au sacerdoce, le chargea de distribuer à son peuple la parole de Dieu. Le succès de sa prédication fut tel, que le nom de Jean Chrysostome vola jusqu'aux extrémités de l'Orient. L'empereur Arcadius résolut de l'élever sur le siège de Constantinople[1]. Toutefois il fallut user d'adresse pour ravir à sa ville natale celui qui en faisait les délices et la gloire, et qui d'ailleurs redoutait le lourd fardeau de l'épiscopat.

Les désordres dont la capitale de l'empire était le théâtre obligèrent le nouveau prélat à prendre quelques mesures de sévérité. Ainsi réforma-t-il nombre d'abus et de scandales. Mais les grands, l'impératrice Eudoxie surtout, qui avait encouru ses reproches, allumèrent contre lui une sourde persécution, et parvinrent enfin à le faire bannir. Un édit impérial le relégua en une ville extrêmement éloignée, sur les bords du Pont-Euxin. L'illustre exilé ne put atteindre ce terme ; il mourut, épuisé de lassitude, en prononçant ces paroles qui lui étaient familières : *Dieu soit loué en toutes choses !*

I. **Ses œuvres.** — Saint Jean Chrysostome a laissé, avec un grand nombre de *discours*, son beau *Traité du Sacerdoce* et des *Commentaires sur saint Paul.* (M. C., 61.)

III. **L'éloquence de saint Jean Chrysostome.** — Cet illustre orateur reçut de son vivant ce surnom de *Bouche d'or*, que tous les siècles ont confirmé. On a dit encore qu'il était l'*Homère des orateurs* et le *Cicéron*

[1] Il y avait dix-huit ans que saint Grégoire de Nazianze avait occupé le même siège.

de l'Église grecque. Il possédait dans un degré éminent le don de la parole. Athènes, en ses jours de gloire, lui eût prodigué les couronnes. Mais quelle distance incomparable sépare l'éloquence chrétienne, à jamais consacrée par le grand Chrysostome, de tout ce que le paganisme a produit de plus parfait !

Si l'on se demande par quel secret ressort sa parole exerçait un tel empire, il suffit de parcourir quelques-uns de ses discours : on demeurera convaincu que tout l'art de saint Jean Chrysostome est dans son cœur. C'est de là qu'il tire cette richesse d'expression qui suffit à peine à traduire les sentiments dont il déborde : « *Vous me tenez lieu de père, de frères, d'enfants,* dit-il à son peuple ; vous êtes tout pour moi : je n'ai ni joie ni douleur qui me soit sensible en comparaison de ce qui vous touche. »

Derniers siècles de la littérature grecque. — Toujours agitée par les hérésies, l'Église d'Orient finit par tomber dans le schisme en se séparant de la communion romaine (XIe siècle). La littérature chrétienne ne fait plus que languir jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs (1453).

La langue de Démosthène devient alors une langue morte ; les Grecs, exilés de leur patrie, se réfugient en Occident avec les chefs-d'œuvre de leur glorieuse antiquité. Cette invasion de la littérature ancienne produit, en Italie et en France, la *Renaissance* du XVIe siècle.

TABLEAU SYNOPTIQUE
DE LA LITTÉRATURE GRECQUE

I. LITTÉRATURE PAIENNE

Poètes.

POÉSIE ÉPIQUE	**Homère**, le père de la poésie : *l'Iliade* (colère d'Achille); *l'Odyssée* (retour d'Ulysse).
POÉSIE DIDACTIQUE	**Hésiode** : *les Travaux et les Jours.* **Esope** : *Fables.*
POÉSIE LYRIQUE	**Anacréon** (Odes anacréontiques). **Pindare** : *Chants de victoire.* **Sapho** : *Odes* (la dixième Muse).
POÉSIE DRAMATIQUE : TRAGÉDIE COMÉDIE (ve siècle).	Origine de la tragédie (Thespis). **Eschyle**. Principales tragédies : *Prométhée enchaîné, les Sept Chefs, Agamemnon, les Euménides, les Perses.* **Sophocle**. Principales tragédies : *Ajax furieux, Philoctète, Électre, Œdipe-Roi, Œdipe à Colone, Antigone.* **Euripide**. Principales tragédies : *Andromaque, Iphigénie en Aulide, Hippolyte, Iphigénie en Tauride, Médée.* Origine et caractère de la comédie grecque. **Aristophane**. Principales comédies : *les Chevaliers, les Nuées, les Guêpes, les Grenouilles.*
POÉSIE PASTORALE	**Théocrite** (IIe siècle) : *Idylles.*

Prosateurs.

HISTOIRE	**Hérodote** : *Histoire des Grecs et des Perses* (guerres Médiques). **Thucydide** : *Histoire de la guerre du Péloponèse.* **Xénophon** : *l'Anabase, la Cyropédie, les Helléniques, Entretiens mémorables.* **Polybe** : *Histoire générale,* de 218 à 146. **Plutarque** : *Vies parallèles des hommes illustres, Traités de morale.*

ÉLOQUENCE	**Périclès.** **Isocrate** et les rhéteurs. **Eschine** : *Discours sur la Couronne.* **Démosthène**, le prince des orateurs : *les Philippiques, Discours pour la Couronne.*
PHILOSOPHIE	**Socrate** (enseignement oral). **Platon** : *l'Apologie de Socrate, la République.* **Aristote** : *Rhétorique, Poétique, Morale, Histoire naturelle.*

II. LITTÉRATURE CHRÉTIENNE

APOLOGISTES (IIe et IIIe siècles).	**Saint Justin** : *Deux apologies aux empereurs.* **Clément d'Alexandrie** : *Exhortation aux Gentils.* **Origène** : *Traité contre Celse.*
PÈRES DE L'ÉGLISE GRECQUE (IVe siècle).	**Saint Athanase** : *Traités contre les Ariens.* **Saint Basile** : *l'Hexaméron, Lettres.* **Saint Grégoire de Nazianze** : *Oraisons funèbres, Lettres, Poésies.* **Saint Jean Chrysostome** : *Traité du sacerdoce, Commentaires sur saint Paul, Discours.*

LITTÉRATURE LATINE

I. LITTÉRATURE LATINE PAIENNE

I. **La littérature latine est née de l'imitation des Grecs.** — Le trait dominant de la littérature latine est l'*imitation;* elle est calquée sur la littérature grecque. Ce fait s'explique aisément si l'on tient compte et du *caractère romain* et des *circonstances politiques* dans lesquelles se développa le génie de ce peuple.

Le caractère romain était essentiellement pratique. Tandis que les Grecs mêlaient comme d'instinct la poésie à tout et se passionnaient pour le beau, les rudes habitants du Latium traitaient de frivoles ces plaisirs de l'esprit. Ils n'affectionnaient que les luttes du Forum[1] ou du champ de bataille, et bornaient leurs travaux aux soins de l'agriculture. D'ailleurs, durant les cinq premiers siècles de son existence, Rome, occupée à conquérir l'Italie, n'eut pas le temps de songer aux belles-lettres. Son ambition s'éveilla enfin de ce côté; elle sentit que, pour devenir la reine des nations, il lui fallait joindre à la gloire des armes la suprématie intellectuelle.

Or, à ses portes même, et dans tout le midi de la Péninsule, les Grecs possédaient de florissantes colonies. Les guerres Puniques mirent les Romains en contact avec ce peuple spirituel. Bientôt, malgré les

[1] Le Forum était une immense place, entourée de portiques, où se traitaient les affaires judiciaires et commerciales.

gronderies de l'austère Caton[1], la poésie grecque, traduite ou imitée, fut en faveur à Rome. Vint ensuite la conquête de la Grèce (146), qui lança de plus en plus la littérature latine dans cette voie.

II. **Qualités propres de la littérature et de la langue latines.** — La littérature latine compense par la *richesse* de ses productions l'originalité qui lui fait défaut. D'autre part, l'*influence* considérable qu'elle a exercée sur toutes les littératures modernes ne permet à aucune nation civilisée d'en ignorer les chefs-d'œuvre.

La langue latine se distingue par la *majesté*, l'*ampleur*, et une admirable facilité à serrer la pensée dans une *énergique concision*. — Devenue au sein du monde chrétien l'interprète de l'Église catholique, elle en partagera l'immortalité.

CHAPITRE I

POÈTES LATINS

§ I. — La poésie jusqu'au siècle d'Auguste (752-78 av. J.-C.).

Poésie primitive. — Les monuments primitifs de la poésie latine peuvent tout au plus intéresser les érudits. Ce sont entre autres les *Chants saliens*[2], que les prêtres de Mars exécutaient dans une procession annuelle, en portant les boucliers sacrés. Ce sont

[1] *Caton*, surnommé le *Censeur* (235-148), type du vieux caractère romain.

[2] Ces chants furent ainsi nommés parce qu'ils étaient accompagnés de danses (*salientes*, sauteurs).

encore les *couplets satiriques,* sortes de dialogues, que se renvoyait aux fêtes de la moisson le peuple des campagnes, dansant au son de la flûte. Il y avait peu d'avenir dans de tels débuts ; aussi fut-ce un bienfait pour Rome de rencontrer enfin les modèles grecs offerts à son imitation.

La poésie dramatique, premier genre emprunté aux Grecs. — Placés brusquement en face des riches productions de la langue d'Homère, les Romains se jetèrent sans discernement sur ce qui les frappa davantage. Le théâtre eut d'abord leurs prédilections.

Ennius (IIe siècle), le premier poète de quelque mérite, le protégé des Scipions, s'élança jusqu'à la tragédie. Il fit représenter, sur des planches arrangées en manière de scène, quelques pièces traduites d'Euripide : *Hécube, Médée.* Il essaya même un poème épique, ou plutôt une histoire de Rome versifiée. Cet Ennius, malgré de nombreux défauts, trouva longtemps des lecteurs. Virgile avouait plaisamment qu'*il tirait des perles du fumier d'Ennius.*

Sa réputation est de beaucoup surpassée par celle de deux poètes comiques, PLAUTE et TÉRENCE. Avant de les étudier, voyons quelle était la disposition matérielle des théâtres de Rome.

Les théâtres romains. — Construits d'abord fort légèrement, les théâtres, élevés à l'occasion d'une fête publique, ne duraient que pour la circonstance, un mois au plus. Le Sénat tolérait avec peine des représentations, qu'il regardait comme plus nuisibles que profitables. Cependant, ainsi qu'il arrive toujours, les partisans du plaisir l'emportèrent. Pompée, après avoir triomphé de Mithridate[1], fit construire le pre-

[1] C'est en l'an 65 que Pompée vainquit définitivement le célèbre Mithridate, roi de Pont, l'un des plus valeureux adversaires de la République romaine.

mier théâtre permanent. Quarante mille spectateurs y pouvaient trouver place; un portique grandiose et de vastes jardins entouraient l'édifice. Au-dessus des gradins, laissés à ciel ouvert, s'étendait un immense voile, qui protégeait l'assistance contre le soleil et la pluie.

Le peuple romain, moins intelligent des choses de l'esprit que celui d'Athènes, préférait d'ailleurs aux émotions de la scène les combats de gladiateurs ou de bêtes féroces. « Au beau milieu de la pièce, dit Horace, il demandait volontiers l'ours ou les lutteurs.» Dans de telles conditions, la poésie dramatique ne pouvait fournir une brillante carrière.

Plaute (IIe siècle av. J.-C.).

I. **Biographie.** — Plaute, né en Ombrie [1], était de condition obscure. On prétend que ce nom de *Plaute* fut ajouté à son nom véritable, à raison de la forme plate et allongée de ses pieds. Il vint jeune à Rome et, sans se douter encore de son talent poétique, s'adonna au négoce. Loin de s'y enrichir, il perdit sa modeste fortune, et fut contraint pour vivre d'entrer au service d'un meunier, qui l'employa à tourner la meule. Sa gaieté lui restait; aussi, tout en menant ce rude métier, s'avisa-t-il de composer des comédies.

Le succès de ses pièces l'arracha probablement à la misère; on n'a aucun détail sur la fin de sa vie. Son épitaphe seule a été conservée: *Depuis que Plaute est mort, la comédie est en deuil, la scène est déserte; les ris, les jeux, la plaisanterie n'osent plus paraître; tout est dans les larmes.*

II. **Ses comédies.** — Il reste vingt comédies de Plaute.

[1] L'Ombrie, voisine de Rome, est aujourd'hui la province de Pérouse.

Les plus célèbres sont : l'*Amphitryon,* et l'*Aululaire ou la Marmite*[1], imitées par Molière ; les *Ménechmes ou les Frères jumeaux,* les *Captifs.*

III. **Plaute, poète du peuple.** — Plaute est avant tout le poète du peuple. Les sujets et les personnages de ses pièces sont grecs ; mais il est facile de reconnaître, sous des noms étrangers, ses propres concitoyens. Issu des classes inférieures de la société, il s'adresse à elles et les peint de préférence. De là, ce langage grossier et cynique dont il ne se fait pas faute. L'immoralité de son théâtre est extrême. On a peine à comprendre comment une société en apparence aussi brillante que la société romaine pouvait applaudir de tels spectacles, ou plutôt rien ne doit surprendre chez un peuple que les pures lumières du christianisme n'avaient pas encore éclairé.

Térence (Ier siècle av. J.-C.).

I. **Biographie.** — Térence naquit à Carthage, en Afrique, huit ans environ avant la mort de Plaute. Enlevé dans son enfance par des pirates numides, il fut vendu à un sénateur romain, Térentius Lucanus ; celui-ci, frappé de ses talents, le rendit à la liberté et lui donna son nom. Ses goûts l'inclinant vers le théâtre, il débuta par une comédie, l'*Andrienne,* qu'il présenta, selon l'usage, aux édiles[2], chargés de pourvoir la scène. Ceux-ci le renvoyèrent, avec sa pièce, au poète Cœcilius, dont ils attendirent l'approbation.

Térence, un peu ému, se rend chez le vieux poète, qui alors était à table : il se contente d'indiquer au

[1] Cette pièce met en scène un avare nommé *Euclion*, dont le trésor est caché dans une marmite, qu'il s'efforce de dérober à tous les regards.

[2] Les édiles étaient des magistrats qui, avec le soin des édifices (*ædes*), devaient encore organiser les jeux publics.

jeune homme un modeste siège, et lui ordonne de lire son travail. A peine a-t-il entendu la première scène, qu'il témoigne une sincère admiration, invite Térence à souper avec lui; puis, après le repas, écoute le reste de la pièce. Sous un tel protecteur, le nouveau poète acquit une immense réputation, surtout parmi la noblesse romaine. Il vécut même dans l'intimité de Scipion Émilien et de Lélius[1], tous deux épris de l'amour des belles-lettres.

Désirant étendre ses connaissances, Térence s'était rendu en Grèce. Il s'y trouvait depuis quelques mois, lorsqu'une mort imprévue le frappa, à l'âge de vingt-cinq à trente ans.

II. **Ses comédies.** — Six des pièces de Térence ont été conservées : nommons seulement, avec l'*Andrienne,* les *Adelphes* et le *Phormion,* dont Molière s'est inspiré.

III. **Térence, poète de la haute société.** — Térence, plus encore que Plaute, calque le théâtre grec. Il se vante même quelque part d'avoir donné des *pièces toutes grecques.* Accoutumé à un milieu choisi, on ne le vit jamais sympathiser avec le peuple : c'est le poète de la haute société. Il ignore la gaieté bouffonne, et se contente de provoquer le sourire. Plaute l'emporte sur lui par ce qu'on nomme la *force comique;* Térence est sans rival pour la délicatesse et le charme du style. « Quant au bon Térence, dit Montaigne, je ne puis le lire que je n'y trouve quelque beauté et grâce nouvelle. » Et plus loin : *Il sent bien mieux son gentilhomme que Plaute.*

Mais ce brillant vernis ne cache pas une morale plus saine que celle de son émule. Ici encore, la comédie est loin de réaliser sa prétendue mission de *corriger les mœurs en riant.*

[1] Lélius, noble romain, est resté célèbre par l'amitié qui l'unit à Scipion Émilien, le destructeur de Carthage.

La satire : Lucilius (IIe siècle). — La *satire,* telle que nous l'entendons aujourd'hui, serait d'origine romaine. *Lucilius* se distingua le premier dans ce genre. Honoré comme Térence de l'amitié de Scipion Emilien, il conquit, par ses mœurs austères, l'estime de tout ce que Rome comptait alors de plus recommandable. Cette honnêteté, déjà rare au second siècle, lui donna le droit de flétrir dans ses vers la licence de ses contemporains. Boileau expose ainsi le but poursuivi par Lucilius :

L'ardeur de se montrer, et non pas de médire,
Arma la vérité du vers de la satire.
Lucile, le premier, osa la faire voir,
Aux vices des Romains présenta le miroir,
Vengea l'humble vertu de la richesse altière
Et l'honnête homme à pied du faquin en litière.

§ II. — La poésie au siècle d'Auguste et depuis (78 av. J.-C.-150 de J.-C.).

Le siècle d'Auguste est l'âge d'or de la littérature latine. — Voici le second âge littéraire spécialement célèbre dans les annales de l'humanité. Quatre cents ans le séparent de celui de Périclès, et l'on peut dire que Rome s'y élève presque au niveau d'Athènes. En devançant quelque peu l'avènement d'Auguste, lequel eut lieu l'an 29 av. J.-C., on voit se présenter toute une phalange de grands écrivains. La prose, jusque-là sans valeur, donne, avec *Cicéron, César, Tite-Live,* ses premiers chefs-d'œuvre ; la poésie est représentée par *Virgile, Horace, Ovide, Phèdre.*

Devenue la capitale du monde, Rome se livre, au sein de la paix, à la culture des lettres. Elle s'enrichit d'importantes bibliothèques où l'on réunit en nombre à peine croyable, vu la nécessité de la copie manus-

crite, de précieux volumes[1]. L'*influence d'Auguste* ne fut pas étrangère à ce grand mouvement. Littérateur plein de goût, il protégeait avec intelligence les savants et les artistes, et prenait un vif plaisir dans la société de ses auteurs préférés. Ceux-ci à leur tour relevaient l'éclat de son trône, captivaient l'attention publique et occupaient les loisirs d'une nation peu accoutumée au repos.

La *décadence* des lettres, née du *despotisme impérial* et de la *corruption des mœurs,* ne tarda pas à se faire sentir sous les successeurs d'Auguste.

Virgile (70-19 av. J.-C.).

I. **Sa jeunesse.** — Virgile, *le prince des poètes latins,* naquit au village des Andes, près de Mantoue. Son père, simple potier, ou, selon d'autres, laboureur, voulut, malgré sa modeste fortune, donner à son fils une brillante éducation. Il l'envoya aux écoles de Milan, puis à Naples, qui possédait des maîtres distingués dans les lettres grecques. Le souvenir de cette dernière ville, où il passa la meilleure partie de sa jeunesse, fut toujours cher au cœur du poète. C'est à Naples qu'il légua ses cendres glorieuses, et la cité reconnaissante montre encore aujourd'hui, sur le chemin de Pouzzoles, le tombeau qui les conserva longtemps.

II. **Carrière poétique.** — Ayant été dépouillé de son patrimoine par suite des guerres civiles, Virgile vint à Rome pour réclamer contre cette violence. Grâce au

[1] Un livre se composait alors d'une longue bande de papyrus (sorte de papier fait avec un roseau d'Égypte) ou de parchemin. On n'écrivait que d'un seul côté, puis on roulait cette bande sur un petit cylindre de bois; une enveloppe ornée de rubans fermait le tout.

crédit de Mécène[1], il obtint la restitution de tous ses biens; ce lui fut l'occasion de composer sa première églogue, délicate louange adressée à ses bienfaiteurs. Auguste s'efforça de le fixer à la cour; mais Virgile, avec son âme mélancolique et rêveuse, se sentait étouffé par la foule dans la ville de Rome. Les lambris dorés du palais des Césars ne pouvaient lui faire oublier les charmes de sa solitude, les bergers de sa patrie, les arbres qui prêtaient leur ombrage à ses premiers jeux, et ces frais paysages qu'il a peints de si vives couleurs. Il se retira à Naples, pour y travailler plus à l'aise.



Virgile.

Virgile ne mit pas moins de douze ans à composer son *Énéide*, qu'il comptait retoucher encore. Cependant l'empereur obtint de lui, à force d'instances, la lecture d'une partie de ce chef-d'œuvre. Sa sœur Octavie était présente. Le poète, qui lisait admirablement ses vers, charma au plus haut point l'illustre auditoire. Lorsqu'il arriva à ce célèbre passage où est tracé le portrait du jeune Marcellus[2], enlevé préma-

[1] *Mécène,* favori d'Auguste, se fit le protecteur des lettres et des arts. On dit, par extension, *un Mécène* pour désigner un homme riche et puissant qui se donne le même rôle.

[2] Auguste avait uni Marcellus à sa fille Julie et l'avait désigné pour son successeur ; mais il mourut à l'âge de dix-huit ans.

turément à Octavie, la princesse, profondément émue, ordonna de compter à l'auteur, comme témoignage de sa gratitude, dix grands sesterces pour chacun des vers de cet épisode. (M. C., 62.)

III. **Mort. — Caractère de Virgile.** — Avant de mettre la dernière main à son ouvrage, Virgile résolut d'aller visiter les lieux qui avaient inspiré Homère. Dans ce dessein, il partit pour la Grèce ; mais, arrivé à Brindes, il fut atteint d'une maladie mortelle. Sur le point d'expirer, le poète demanda ses manuscrits, afin de jeter au feu son *Énéide.* Comme on refusa de les lui apporter, il ordonna, par testament, que cet ouvrage fût brûlé, le jugeant, disait-il, trop imparfait pour être transmis à la postérité. Cette clause, bien entendu, ne fut pas exécutée.

Virgile, au rapport des contemporains, était d'une telle timidité, qu'il craignait les regards du public, et rougissait lorsqu'on lui adressait des louanges. Et cependant, de son vivant même, ses œuvres lui avaient acquis une telle renommée, qu'à son entrée au théâtre le peuple se levait comme pour un membre de la famille impériale.

IV. **Œuvres de Virgile.** — Les poèmes qui ont immortalisé Virgile sont les *Bucoliques,* les *Géorgiques* et l'*Énéide* [1].

1° Les Bucoliques ou Églogues. — Dix églogues composent ce recueil. Enfant de la campagne, Virgile crée sans peine ces charmants tableaux dans lesquels il met en scène des bergers satisfaits de leur sort. « L'heureux *Tityre,* assis sous le feuillage d'un hêtre touffu, essaye un air champêtre sur ses légers pipeaux; » d'autres se provoquent dans des combats de flûte.

[1] *Bucoliques* vient d'un mot grec qui signifie *relatif aux pâtres ;* c'est un poème pastoral. — *Géorgiques :* qui a rapport à la culture de la terre. — *L'Énéide* chante les exploits d'*Énée.*

L'une de ces églogues, la ɪᴠᵉ, célèbre en termes mystérieux la naissance prochaine d'un enfant qui, fils du ciel, renouvellera le monde et y ramènera l'âge d'or. Tous les critiques sérieux voient dans cette sorte de prophétie une réminiscence des traditions bibliques : le Messie était près de paraître lorsque Virgile modulait ces vers.

Tout en marchant sur les traces de Théocrite, le poète latin, moins naturel que son modèle, l'emporte par les qualités d'un style enchanteur.

2° Les Géorgiques. — Virgile composa cet ouvrage à la prière de Mécène, dans le but de relever l'agriculture, que les guerres de la République avaient presque ruinée. Ce *poème didactique* est divisé en quatre chants qui traitent tour à tour des *moissons,* de la *culture des arbres,* du *soin des troupeaux* et de l'*élevage des abeilles.* — D'intéressants épisodes : la *mort de César,* l'*épisode d'Aristée*[1], rompent la monotonie du plan.

Tout est noble sous la plume de Virgile : la faux du cultivateur n'a pas moins de prix que l'épée du guerrier, le char rustique qu'un char de triomphe.

3° L'Énéide. — Cette *épopée* est la plus importante des œuvres de Virgile. Le poète y célèbre l'*établissement d'Énée en Italie.*

Énée, fils de Vénus et d'Anchise, est un guerrier troyen. La ruine de sa patrie par les Grecs le force à chercher une terre hospitalière pour y porter ses pénates et pour y fonder, selon la prédiction des dieux, un empire immortel. Jeté par une tempête sur les côtes d'Afrique, accueilli par *Didon,* reine de Carthage, qui cherche à le retenir, il s'échappe de ses entraves et aborde enfin aux rives du Latium. *Latinus,*

[1] Le berger *Aristée,* fils d'Apollon, aurait enseigné aux hommes l'art d'élever les abeilles. Virgile, dans cet épisode, raconte comment il fit sortir d'un taureau immolé d'innombrables essaims de ces précieux insectes.

roi de ce pays, lui offre la main de sa fille *Lavinie*. Mais *Turnus*, à qui la princesse avait été promise, s'arme contre les Troyens; ceux-ci, après mille alternatives, triomphent enfin.

Ce sujet était on ne peut mieux choisi : faire descendre la nation romaine à la fois des Grecs et des dieux, rien de plus flatteur. Le héros principal du poëme, le pieux *Énée*, représente Auguste lui-même, lequel venait d'inaugurer l'empire. Mais le fond de l'*Énéide*, il faut l'avouer, appartient à Homère; Virgile, soit dans l'ensemble, soit dans les détails, imite constamment l'*Iliade* et l'*Odyssée*. La tempête que subit Énée, les écueils de Charybde et de Scylla auxquels il échappe, sa descente aux enfers : autant de faits empruntés au chantre d'Achille et d'Ulysse, que le poète latin s'approprie en maître.

V. **Qualités propres de l'écrivain.** — Virgile est un écrivain incomparable. Il possède une *sensibilité* exquise. Veut-il peindre la douleur d'une mère, il nous montre Andromaque tout émue en apercevant le jeune fils d'Énée qui lui rappelle son propre fils : « O seule image qui me reste de mon Astyanax ! s'écrie-t-elle. Voilà ses yeux, voilà ses traits et ses mains! Aujourd'hui, comme toi, il brillerait dans la fleur de l'âge !... »

Sous le rapport du *goût*, Virgile réalise la perfection. Au lieu de se perdre, comme tant de poètes modernes, en longues descriptions, il se contente de quelques traits sobres et bien choisis, souvent d'une simple épithète. Cependant il éveille dans l'âme plus de sentiments et de souvenirs que tous ces parleurs intarissables.

L'*harmonie* de son style ne peut être rendue par aucune traduction : c'est une musique. Depuis dix-neuf siècles, les vers de Virgile ravissent tous ceux qui aiment et goûtent le beau. Fénelon ne s'en pou-

vait rassasier; et l'on raconte que l'illustre Pie IX, plus qu'octogénaire, récitait encore de mémoire, avec un vif plaisir, des pages entières de Virgile.

Horace (69-9 av. J.-C.).

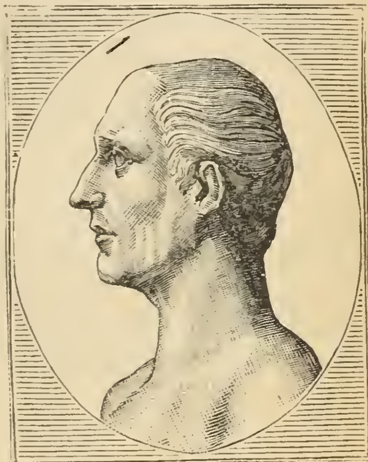
I. **Biographie.** — Horace, né à Venouse, dans la Pouille[1], était fils d'un affranchi qui remplissait la charge d'huissier aux ventes publiques. Pressentant le génie de son fils, il le conduisit jeune à Rome, et, sans trop calculer avec sa médiocre fortune, lui fit suivre les cours des maîtres les plus distingués. « A mes habits, dit quelque part Horace, aux esclaves qui me suivaient, on me prenait dans la foule pour le fils d'un homme riche ou pour le rejeton d'une illustre série d'aïeux. Mon bon père ne s'en tint pas là ; il fut pour moi un gouverneur vigilant et incorruptible. Il ne me perdait point de vue, m'accompagnait chez mes professeurs ; ainsi me garda-t-il de toute action capable de flétrir en moi la première fleur de la vertu. »

A l'âge de dix-huit ans, Horace quitta Rome pour aller étudier la philosophie à Athènes. Lorsqu'il revint en Italie, son père n'était plus, et le patrimoine du jeune homme avait été confisqué au milieu des troubles de la guerre civile. Le *bon Virgile,* ainsi qu'il le nomme, voulut bien lui ménager un recours à Mécène; celui-ci, non content de faire restituer à Horace l'héritage paternel, voua à son nouveau protégé une amitié inaltérable. L'empereur eût désiré retenir près de sa personne ce poète aimable et délicat; ses instances furent inutiles : Horace préférait aux sujétions de la cour les faciles jouissances qu'il goûtait dans sa belle villa de Tibur[2].

[1] La *Pouille* ou *Apulie* se trouve au sud de l'Italie.

[2] La villa d'Horace était située sur une riante colline, près de

Il vécut ainsi jusqu'à l'âge de cinquante-sept ans, exempt d'ambition, au milieu d'une société choisie. La mort de Mécène l'atteignit profondément. Souvent il avait souhaité de ne pas survivre à son bienfaiteur; ce vœu fut exaucé. Six semaines après lui, il descendait dans la tombe ; un même monument reçut leurs cendres. — Horace s'est peint dans ses œuvres, au physique comme au moral. Il avait le front étroit, les yeux noirs et pleins de feu, mais malades ; la taille courte et vigoureuse. Auguste l'appelait en riant *son petit bout d'homme*.



Horace.

I. **Œuvres d'Horace.** — Il a laissé des POÉSIES LYRIQUES, des SATIRES et des ÉPÎTRES ; parmi ces dernières figure l'*Art poétique*, ou conseils littéraires adressés aux jeunes Pisons, fils d'un ami d'Horace. (M. C., 63.)

III. **Horace poète.** — Poète au *génie facile et varié,* Horace passe aisément de l'ode soutenue à la simple causerie en vers ; c'est même dans ce dernier genre que brille le plus son talent. Ses *Satires*, et surtout ses *Épîtres,* offrent tout le charme d'une conversation pleine d'urbanité, de franchise, d'aimable abandon. Il partage avec Virgile la sympathie de tous les siècles. Fénelon ne cesse de louer et de citer Horace. Boileau,

Tibur, aujourd'hui *Tivoli*. Il s'est plu à en décrire les sites délicieux.

qui s'est souvent inspiré de ses œuvres, est loin de posséder les grâces délicates et légères de l'ami de Mécène.

IV. **Horace moraliste.** — Mais en causant ainsi avec lui-même, avec ses amis, le poète, sans trop le vouloir, fait souvent le moraliste. La morale d'Horace! elle est bien large, bien égoïste, pour ne pas dire davantage. S'épargner toute peine, sacrifier l'avenir au présent, borner ses désirs, supporter ce qu'on ne peut empêcher, voilà ce qu'il propose de plus parfait.

Païen sans croyances, pouvait-il aspirer à mieux? Encore est-il forcé d'avouer que ces vertus moyennes lui semblent difficiles. Il confesse naïvement ses défauts, et même, dans une de ses meilleures satires, charge maître Dave, son esclave, de les lui dire franchement. Cette bonhomie pleine de finesse, et souvent de profondeur, fait le charme de ces causeries du poète. Une seule chose leur manque, c'est d'être toujours morales autant qu'elles sont attrayantes.

Ovide (43 av. J.-C.-16 de J.-C.).

I. **Biographie.** — Ovide, dont le père appartenait à l'ordre des chevaliers[1], fut par lui destiné au barreau, carrière la plus sûre pour arriver aux grandes charges politiques. Ses projets devaient être renversés; un penchant irrésistible inclinait le jeune Ovide vers la poésie : toutes les injonctions paternelles furent impuissantes à vaincre cet attrait. La mesure et le rythme lui étaient si naturels, qu'il s'excusait en vers de ses désobéissances à cet égard et promettait de la même manière d'être plus docile à l'avenir. Des menaces on passa aux châtiments : ce fut sans plus de

[1] L'ordre des *chevaliers* ou *ordre équestre*, après avoir été constitué pour la guerre, ne remplissait sous Auguste que des charges civiles.

succès. Ovide s'appliqua sérieusement à ne composer qu'en prose; mais, dit-il, les mots venaient d'eux-mêmes se plier à la mesure, et tout ce qu'il tentait d'écrire était en vers. Cette facilité de talent lui laissait peu de goût pour retoucher ses œuvres; aussi se peint-il comme *tout de feu dans la composition et tout de glace dans la correction.*

Les premières poésies qu'il publia lui attirèrent l'estime et l'amitié de tout ce que Rome comptait alors d'écrivains célèbres; les faveurs d'Auguste mirent le comble à sa gloire. Héritier d'un grand nom, peu mêlé aux affaires publiques, Ovide pouvait espérer une vieillesse tranquille, lorsqu'une condamnation inattendue le frappa tout à coup; il était alors âgé de cinquante-deux ans. L'empereur, par un édit sans appel, reléguait sur les bords du Pont-Euxin le poète qu'il avait jusque-là honoré du titre d'ami.

La licence effrénée de quelques-uns de ses ouvrages fut le prétexte invoqué par Auguste; toutefois le vrai motif de cette disgrâce n'est pas connu. On dirigea l'exilé vers Tomes, ville située à l'embouchure du Danube, région froide, insalubre, peuplée de barbares dont il n'entendait pas la langue. Ce lieu de supplice devint son tombeau; il y mourut après huit années de souffrances.

II. **Le poème des Métamorphoses.** — Ovide a laissé plusieurs recueils d'élégies : *les Tristes, les Pontiques;* il y déplore le malheur qui brisa sa carrière. Le plus célèbre de ses ouvrages est un poème mythologique intitulé LES MÉTAMORPHOSES.

Il y a réuni les fables éparses du paganisme, touchant l'origine du monde et des faux dieux. Quelques reflets de la *Genèse* apparaissent dans ces récits sur la création et le déluge. Il a fallu à ce poète une grande habileté pour relier ensemble plus de deux cents histoires différentes, et surtout pour éviter la monotonie

de dénouements presque tous semblables : un être humain qui devient quadrupède, oiseau, serpent, arbre ou rocher, car c'est là le fond des *Métamorphoses*. Mais Ovide a infiniment d'esprit; son imagination est inépuisable; de là, des descriptions toujours fraîches et nouvelles, un style qui plaît et attache.

Cet auteur est généralement un des premiers qu'étudient les jeunes latinistes. Montaigne, à peine sorti de l'enfance, le dévorait avec bonheur. On connaît la charmante traduction que notre fabuliste a donnée d'un épisode célèbre de ce poème, *Philémon et Baucis*.

Phèdre : ses Fables. — Phèdre, également imité par La Fontaine, a laissé *quatre-vingt-dix fables*. Il raconte avec gravité, en un style agréable et clair. Le seul but qu'il se propose est de démontrer la morale du récit, à peu près comme on démontre un problème d'arithmétique : *Ceci vous prouve*, etc. Ses animaux parlent et agissent comme des philosophes, mais c'est tout; on ne reconnaît ni les mœurs de l'*âne,* ni celles du *lion* ou du *renard,* si bien rendues par La Fontaine.

Disons néanmoins que le fabuliste latin l'emporte quelquefois sur l'ingénieux Bonhomme. Sa fable *le Loup et la Cigogne*, par exemple, est meilleure, sous plus d'un rapport, que celle de La Fontaine. Il peut même lutter sans désavantage pour *le Loup et l'Agneau*, dont le poète français a su faire un petit chef-d'œuvre dramatique. (M. C., 64.)

Lucain (39-65) : **la Pharsale.** — Lucain, né à Cordoue en Espagne, vint de bonne heure à Rome. Dès l'âge de quatorze ans, ses talents poétiques lui valurent l'intimité de Néron. Mais bientôt, jaloux des succès du jeune poète dans les concours publics, le prince changea son affection en haine. Condamné à mort sous un spécieux prétexte, Lucain se fit ouvrir les veines dans un bain; il n'avait que vingt-six ans.

Néron eut l'impudence de lui élever un tombeau sur lequel, par son ordre, on grava cette inscription : *La mémoire de Lucain, poète de Cordoue, a été sauvée de l'oubli par la générosité de Néron.*

Lucain a laissé une épopée, LA PHARSALE ; il y retrace la lutte suprême que se livrèrent César et Pompée[1]. Cette œuvre, à peine mûrie, faute de temps, présente un singulier mélange de qualités et de défauts. Et cependant, telle qu'elle est, la *Pharsale* a conquis nombre d'admirateurs. Pour ne citer qu'un exemple, le grand Corneille professait à l'égard de Lucain un culte enthousiaste ; il lui a emprunté l'une de ses tragédies : *la Mort de Pompée.*

Perse : ses Satires. — Perse appartient, comme Lucain, au Ier siècle de notre ère; comme lui, il n'atteignit pas trente ans. D'un naturel timide, ce poète vécut dans la retraite. Aussi ses *Satires* portent-elles sur les *abus de tous les temps* plutôt que sur ceux de son époque. Il critique les mauvais poètes, flétrit la superstition, l'avarice. Boileau, qui lui a fait d'ingénieux emprunts, le trouve trop concis :

Perse, en ses vers obscurs, mais serrés et pressants,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

Juvénal (IIe siècle) : **ses Satires.** — Juvénal est un satirique d'une toute autre trempe. Témoin de la corruption de Rome sous Domitien, il éclate en vers indignés. Sa verve mordante attaque à la fois l'empereur, les grands, le peuple. Ses SATIRES sont au nombre de seize : les *traits intimes de la société romaine* du second siècle y revivent avec une effrayante vérité.

Le *pouvoir avili* ne pouvait être mieux rendu que dans la fameuse *satire du Turbot.* On y voit le Sénat

[1] Le dénouement de cette lutte fut la bataille de Pharsale, en Thessalie, où César fut vainqueur.

appelé à délibérer sur la meilleure manière d'apprêter un poisson monstrueux pris dans l'Adriatique :

Le Sénat mit aux voix cette affaire importante,
Et le turbot fut mis à la sauce piquante !

Ailleurs il flétrit l'*orgueil des riches,* qui abreuvent les pauvres de mépris. « L'avocat, dit le poète, dont la somptuosité n'est pas le premier mérite n'obtient pour prix de ses sueurs qu'un jambon desséché, de mauvais poissons, de vieux oignons et quelques bouteilles de vin piqué ! » — Juvénal est le plus éloquent des satiriques, comme Horace en est le plus aimable et Perse le plus nerveux.

CHAPITRE II

PROSATEURS LATINS

§ I. — La prose au siècle d'Auguste.

Éloquence : Cicéron (106-43 av. J.-C.).

I. **Biographie.** — Cicéron, *le prince des orateurs latins,* né à Arpinum[1], appartenait à la noble famille *Tullia*[2]. Son père, ami des lettres, recevait dans sa maison de campagne des savants distingués dont le jeune enfant aimait à suivre les entretiens. Envoyé de bonne heure à Rome, il y étudia sous d'habiles maîtres

[1] *Arpinum*, dans le royaume de Naples, fut aussi la patrie de Marius, le vainqueur des Cimbres et des Teutons.

[2] Le surnom de *Cicéron* avait été donné à l'un des ancêtres du grand orateur, à raison d'une sorte de verrue placée à l'extrémité du nez, et ressemblant à un pois chiche (*cicer*).

et surpassa bientôt ses condisciples. Ceux-ci, dans leur naïve admiration, lui prodiguaient mille témoignages flatteurs ; au sortir de l'école, ils se plaisaient à lui faire cortège. Les parents eux-mêmes, entendant sans cesse vanter les qualités de cet enfant, venaient dans les écoles pour être témoins de son savoir, et demeuraient charmés de ce qu'ils avaient vu et entendu.



Cicéron.

Cicéron cultiva toutes les branches des connaissances humaines ; la poésie même, bien qu'il se destinât au barreau, ne lui fut pas étrangère. Ayant conçu une haute idée de l'art oratoire, et voulant à tout prix y exceller, il résolut, comme jadis Démosthène, de ne rien négliger pour parvenir à son but. Après avoir suivi pendant le jour les discours des orateurs de mérite, il occupait ses veilles à résumer ce qu'il avait entendu ou à traduire les plus belles harangues des orateurs grecs. Deux célèbres acteurs lui enseignèrent le geste et l'action.

Son début comme avocat fut mémorable. *Roscius,* accusé de parricide, avait contre lui le dictateur Sylla ; malgré ce puissant adversaire, Cicéron réussit à le faire acquitter. Ce succès, loin de l'éblouir, l'excita à se perfectionner encore ; dans ce but, il se rendit à Athènes et visita plusieurs autres villes de la Grèce. Plutarque rapporte qu'il y déclamait souvent en public, devant

les rhéteurs les plus exercés, pour recevoir leurs observations et leurs conseils. A Rhodes, il prononça dans la langue grecque, en présence du célèbre Apollonius Molon, un discours qui fut vivement applaudi. Seul Apollonius restait pensif et silencieux ; le jeune orateur en voulut connaître la raison : *Cicéron*, lui répondit-il, *je vous loue, je vous admire; mais je plains le sort de la Grèce, en voyant que les seuls avantages qui lui restaient, le savoir et l'éloquence, vous allez les transporter aux Romains.*

De retour à Rome, il entra dans la carrière des honneurs, fut successivement édile et consul, et mérita d'être proclamé par le sénat *Père de la patrie.* La vie politique de Cicéron appartient à l'histoire. Sa vertu lui valut l'honneur de figurer sur les premières listes de proscription, lors du second triumvirat[1]. Il aurait pu s'enfuir; mais, après s'être embarqué, il reprit terre en disant : *Je veux mourir dans cette patrie que j'ai tant de fois sauvée.* Sa tête et ses mains furent portées à Antoine, qui les fit attacher à la tribune aux harangues, du haut de laquelle l'orateur, suivant l'expression de Tite-Live, avait fait entendre une éloquence que n'égala jamais aucune voix humaine.

II. **Cicéron orateur.** — La plupart de ses *plaidoyers* et de ses *discours politiques* ont été conservés. Il suffit de nommer les VERRINES ou discours contre le préteur Verrès[2], tyran de la Sicile; les CATILINAIRES, qui sauvèrent Rome de la formidable conjuration de Catilina; les PHILIPPIQUES[3], dans lesquelles il attaque Antoine.

[1] Entre Antoine, Octave et Lépide; Antoine était l'ennemi de Cicéron.

[2] Des *préteurs* gouvernaient au nom de Rome les provinces lointaines, et souvent, comme Verrès, les opprimaient.

[3] Ces harangues sont ainsi nommées en mémoire des immortels discours de Démosthène. Le *Philippe* que poursuit Cicéron, c'est Antoine.

Cicéron possédait toutes les qualités de l'orateur : physionomie expressive, port majestueux, voix agréable et sonore, esprit habile à la réplique, et surtout sensibilité profonde. Il connaît tous les moyens d'émouvoir et les emploie en maître. Lorsque Catilina, déjà soupçonné de trahison, ose venir au sénat prendre sa place accoutumée, Cicéron laisse tomber de la tribune cette fière et pathétique apostrophe : *Jusques à quand, Catilina, abuseras-tu de notre patience ?...* — Qu'une narration ou même une simple anecdote se présente au courant du discours, Cicéron s'en acquitte avec un rare bonheur : il raconte comme personne. Sa langue est la belle langue latine dans toute sa majesté.

Et pourtant la plupart des critiques assignent, quant à l'éloquence politique, le premier rang à Démosthène. Cicéron parle admirablement, mais ses opinions sont hésitantes.

III. **Cicéron philosophe.** — Cicéron avait l'âme trop élevée pour ne pas sentir le vide des nombreux systèmes de la philosophie païenne. Il essaya d'emprunter à chacun ce qui lui semblait le meilleur. Ainsi composa-t-il ses traités des Vrais Biens, des Devoirs et ses Tusculanes, écrites dans sa villa de Tusculum.

Il y professe la croyance à l'immortalité de l'âme, au pouvoir créateur d'un être suprême ; il y enseigne la morale la plus parfaite que l'homme puisse imaginer en dehors de l'Évangile. Mais, hélas ! cette vertu païenne est bien faible devant l'adversité. Cicéron, après avoir raisonné en vrai sage, fut souvent renversé par l'épreuve, comme il lui arriva à la mort de Tullia, sa fille unique.

IV. **Correspondance de Cicéron.** — On a recueilli de Cicéron près de *neuf cents lettres,* véritables modèles de style épistolaire. Écrites au courant de la plume, elles n'en offrent que plus de charme : c'est « sur un coin de table à manger, dans sa litière, en voyage ou

pendant quelque séance du sénat que l'auteur les a griffonnées ». Non seulement une telle correspondance nous fait pénétrer au sein de la haute société romaine ; elle nous révèle encore dans toute son intimité le caractère de Cicéron, âme honnête et généreuse, mais avide de gloire et prompte au découragement. Son frère lui écrivait, après un de ces épanchements à distance : « Je vous ai vu tout entier dans votre lettre. » (M. C., 65.)

Histoire.

César (100-44) : les Commentaires. — Jules César, l'illustre capitaine, le conquérant de la Gaule, le vainqueur de Pompée, trouva, dans une carrière déjà si remplie, le temps de s'adonner aux lettres. Esprit vraiment universel, homme supérieur en tout, il passait sans effort des combinaisons stratégiques à la lecture des poètes ou des philosophes. Sa facilité était prodigieuse ; l'on assure qu'il dictait sa correspondance à quatre secrétaires à la fois.

Un seul ouvrage de César a été conservé : ce sont ses COMMENTAIRES SUR LA GUERRE DES GAULES ET SUR LA GUERRE CIVILE. Il y retrace année par année ses campagnes en Gaule, en Bretagne, en Germanie. Le tableau de cette longue lutte, s'il fait l'éloge du vainqueur, n'est pas moins glorieux pour la nation gauloise, dont nous descendons en partie. Ce livre nous est un *monument national :* la fière indépendance, le courage de nos valeureux ancêtres, nous sont transmis par le témoignage le moins suspect.

Science historique et géographique, art militaire, tout est réuni dans ce chef-d'œuvre, que les hommes de guerre ont tous affectionné. Henri IV avait traduit les *Commentaires;* le grand Condé et Napoléon en faisaient leur lecture favorite. Le style en est simple,

ferme ; on y reconnaît le héros qui s'est peint dans ces mots mémorables : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.*

Salluste (86-34 av. J.-C.) : **Conjuration de Catilina. Guerre de Jugurtha.** — Salluste, d'origine plébéienne, arriva, grâce à des spéculations peu honnêtes, à une fortune inouïe. Ses richesses lui permirent d'élever sur le mont Quirinal un palais magnifique, avec des jardins délicieux, célèbres depuis sous le nom de *jardins de Salluste.* C'est là qu'il composa plusieurs ouvrages historiques ; deux seulement nous sont parvenus : la *Conjuration de Catilina* et la *Guerre de Jugurtha*[1].

Le trait distinctif de cet écrivain, c'est une *vigueur* et une *concision* du style qui l'égalent et, sous certains rapports, le rendent supérieur à Thucydide, son modèle. « Dans l'auteur grec, dit Sénèque, vous pourriez encore retrancher quelque chose ; la phrase, quoique moins finie, demeurerait encore entière. Dans Salluste, supprimez un seul mot, le sens est détruit. » Les *harangues* qu'il prête à ses personnages sont d'un tel à-propos, qu'on les croirait recueillies textuellement.

Un seul défaut amoindrit son œuvre : on n'y sent presque jamais le souffle généreux de la vertu. Par suite d'une haine injuste, bien peu digne d'un historien, il dissimule la belle conduite de Cicéron dans l'affaire de Catilina.

Tite-Live (59 ans av. J.-C.-16 de J.-C.) : **Histoire romaine.** — La ville de Padoue s'honore d'avoir vu naître ce grand historien. On ne sait à quelle époque il vint à Rome, ni comment il obtint les faveurs d'Auguste. Ce prince, habile à discerner le vrai mérite,

[1] *Jugurtha*, roi de Numidie, soutint pendant plusieurs années une mémorable lutte contre les Romains ; Marius fut son vainqueur.

devina les aptitudes de Tite-Live. Il lui proposa d'écrire l'histoire de Rome depuis ses origines, mettant à sa disposition les riches matériaux des archives de l'Empire. L'écrivain se mit à l'œuvre, et travailla pendant vingt ans à élever ce monument impérissable. Les premiers livres de l'ouvrage, dès qu'ils parurent, excitèrent une admiration universelle. Un habitant de Cadix vint, au rapport de Pline, d'Espagne en Italie, uniquement dans le dessein de voir Tite-Live, et repartit sans avoir visité Rome.

Les faveurs dont Tite-Live jouissait à la cour ne l'empêchèrent pas d'y conserver toute son indépendance d'opinion : il ne dissimulait pas ses sympathies à l'égard de Pompée et du parti républicain. Auguste, qui avait le bon esprit de ne pas s'en montrer blessé, donnait en riant à son illustre favori le nom de *Pompéien*.

L'Histoire romaine de Tite-Live s'étendait depuis la fondation de Rome jusqu'à l'an 9 avant Jésus-Christ ; nous n'en possédons que le quart environ. Ces simples fragments permettent toutefois d'apprécier l'ensemble de l'ouvrage. Voici quel jugement il en faut porter : Tite-Live envisage l'histoire comme une œuvre d'art et une école de morale, aussi n'est-il pas fort exact ; en revanche, sa lecture offre tous les genres d'attraits possibles. Il a le talent de ressusciter le passé, qu'il anime par son imagination créatrice. Rome, sous sa plume, apparaît grande jusque dans ses défaites. C'est *le plus pathétique* de tous les historiens. (M. C., 66.)

§ II. — La prose depuis le siècle d'Auguste.

Tacite (54-120) : **Histoires et Annales.** — Tacite fut l'honneur du barreau de Rome sous Vespasien, Titus et Domitien ; il arriva même au consulat sous l'em-

pereur Trajan. On croit qu'il n'entreprit ses travaux historiques que vers l'âge de cinquante ans. Les principaux sont : les HISTOIRES, où sont relatés les événements contemporains de l'auteur, et les ANNALES, résumé des faits antérieurs, depuis la mort d'Auguste jusqu'à celle de Néron. Une partie notable de ces chefs-d'œuvre est malheureusement perdue. Les règnes de *Néron* et de *Tibère*, à peu près entiers, fournissent sur ces princes et sur leur cour de terribles révélations[1].

Tacite est l'historien le plus profond et en même temps, selon le mot de Racine, *le plus grand peintre de l'antiquité*. Il pénètre, comme nul autre ne sait le faire, dans les replis intimes du cœur humain, poursuit Tibère au sein de la fortune, démasque les basses convoitises, les hypocrisies de cette âme perverse; puis le montre tremblant devant la mort, après avoir épouvanté l'univers par ses crimes. Il reproduit au mieux les scènes lugubres, les cataclysmes de la nature, les séditions militaires, les tumultes des camps. Son style est *concis, âpre, énergique,* assorti enfin à ces tableaux que retrace sa plume.

Sénèque le philosophe (2 av. J.-C.-65 de J.-C.) : **Lettres à Lucilius.** — Cet écrivain, fils d'un autre *Sénèque,* dit le *Rhéteur,* et oncle du poète Lucain, naquit à Cordoue. Devenu précepteur de Néron, il se montra plus soucieux de cultiver l'esprit de ce prince que de former son cœur à la vertu. Après le meurtre d'Agrippine, commandé par Néron, il eut l'indigne faiblesse de rédiger, pour être lue en présence du sénat, l'apologie du parricide. Lui-même encourut à son tour la disgrâce de ce monstre de cruauté. Apprenant sa condamnation, Sénèque prévint

[1] Tacite a encore laissé le *Tableau des mœurs des Germains,* renfermant de très précieux détails sur les Francs, nos ancêtres.

le bourreau, se fit ouvrir les veines dans un bain, et mourut avec une fermeté toute stoïque[1].

Sénèque a laissé de nombreux *traités de morale et de philosophie,* entre lesquels ses LETTRES A LUCILIUS. Il y parle éloquemment de la Providence, du bonheur que procure la vertu, du mépris des biens de ce monde. On a longtemps cru à un échange de lettres entre ce philosophe et l'apôtre saint Paul, prisonnier à Rome; mais rien n'autorise cette assertion. Sénèque, malgré la hauteur des principes qu'il énonce, est loin encore de l'esprit du christianisme : s'il écrit l'éloge de la pauvreté, c'est sur un pupitre d'or[2].

Quintilien (42-120) : **l'Institution oratoire.** — Le nom de Quintilien rappelle en même temps l'avocat distingué et le brillant professeur de rhétorique. L'empereur Vespasien fonda en sa faveur la première chaire qui ait existé pour cet enseignement. Des personnages illustres, le prince lui-même, étaient assidus à ses leçons. Vers l'âge de quarante-sept ans, Quintilien renonça au barreau et quitta sa chaire, « se souvenant, dit-il, d'un célèbre magistrat qui, plaidant encore à l'âge de la décrépitude, faisait rire les uns et pleurer les autres ; » peu lui souciait d'en arriver là.

Quintilien professeur se retrouve dans son grand ouvrage de l'INSTITUTION ORATOIRE. C'est un traité de rhétorique, propre à former le parfait orateur, qu'il définit après Caton : *l'homme de bien habile à parler.* Il prend l'enfant dès le berceau, le suit pas à pas, avec une affection et une condescendance qui rappellent le bon Rollin. Les châtiments corporels, bien que consacrés par l'usage, lui répugnent.

[1] Les stoïciens, disciples d'un philosophe grec, Zénon, affectaient de nier la douleur.

[2] Sénèque serait l'auteur de dix tragédies : *Médée*, *Hippolyte,* etc., imitées du théâtre grec. Corneille y a puisé de belles scènes.

Sans offrir beaucoup d'idées neuves et profondes, l'*Institution* a eu cependant une immense portée sur l'époque de l'auteur et sur les âges suivants.

Pline l'Ancien (23-79) : **l'Histoire naturelle.** — Pline l'Ancien, savant infatigable, trouva moyen, tout en remplissant divers emplois publics, de composer une très importante *Histoire naturelle,* pour laquelle il ne dévora pas moins de deux mille volumes. Il lisait à toute heure et partout : en voyage, en litière, au bain, pendant ses repas, dictant ses réflexions et prenant des extraits. Les moindres instants lui étaient précieux. L'un de ses convives faisant un jour reprendre dans la lecture de table un passage mal prononcé : « Vous aviez compris? demanda Pline. — Oui, dit l'invité. — Pourquoi alors recommencer? Voilà dix minutes de perdues. »

On sait comment ce grand homme périt victime de sa passion pour la science, lors de l'éruption du Vésuve, qui ensevelit Herculanum et Pompéi (79). S'étant approché du volcan pour étudier le phénomène, il tomba suffoqué par des vapeurs brûlantes.

L'*Histoire naturelle* de Pline, malgré les découvertes modernes, est encore estimée pour le fond et pour la forme.

Pline le Jeune (62-113); **ses Lettres.** — Pline le Jeune, neveu du précédent, remporta au sénat, disent les contemporains, des triomphes oratoires rappelant les beaux jours de Cicéron. Aucune de ses harangues n'a été conservée. Nous ne possédons que son *Panégyrique de Trajan ;* la louange y est outrée, le style élégant, mais trop apprêté.

Ses *Lettres* heureusement nous restent. On y rencontre un homme aimable, bon, généreux, entouré de la sympathie de tout ce que Rome comptait alors de plus illustre : de Quintilien, qui fut son maître ; de

Tacite, auquel il demandait naïvement d'écrire sa propre histoire. « Mes actions, lui écrit-il, deviendront entre vos mains plus brillantes, plus célèbres et plus grandes. » Ces petites vanités d'auteur, ce souci de la postérité, sont le seul défaut de la correspondance de Pline : Cicéron est plus naturel dans la sienne[1]. (M. C., 67.)

— Tout l'intérêt de la littérature latine, à partir du IIIe siècle, se concentre sur les productions de la *littérature chrétienne.*

II. LITTÉRATURE LATINE CHRÉTIENNE

CHAPITRE I

APOLOGISTES LATINS

(IIe et IIIe siècles.)

L'Église d'Occident, non moins favorisée que celle d'Orient, opposa, dans le second siècle, au paganisme et à l'hérésie d'éloquents défenseurs. Les plus célèbres, *Tertullien* et *saint Cyprien,* appartiennent à l'Afrique.

Tertullien (160-245)[2].

I. **Biographie.** — Né à Carthage, Tertullien reçut, comme ses œuvres en témoignent, une brillante édu-

[1] Étant gouverneur de Bithynie, Pline écrivit à l'empereur Trajan une lettre souvent citée, pour savoir de ce prince quelle conduite tenir à l'égard des chrétiens, dont il proclame la vertu et l'innocence.

[2] En se reportant à la littérature grecque chrétienne, on verra

cation. Sa jeunesse s'écoula au sein du paganisme, dans une vie de plaisir et de jouissances sensuelles. Dieu, pour éclairer cette âme ardente, se servit de l'exemple des martyrs, de leur constance au milieu des supplices : le jeune homme se prit à admirer, puis à étudier une religion qui enfantait de tels héros. Ayant enfin, vers l'an 185, embrassé la vérité, il devint prêtre de Carthage.

Intrépide athlète, Tertullien se jeta aussitôt dans la lice, et engagea contre l'erreur d'immortels combats. Vers la fin de sa carrière, il eut le malheur de se laisser séduire par les rêveries du fanatique Montan [1], qui défendait d'éviter le martyre, et ordonnait plus de jeûnes et de veilles que l'Église catholique n'en prescrit. On ne voit nulle part que Tertullien soit revenu à la vraie doctrine.

II. **L'Apologétique et le Livre des prescriptions.** — Ces deux ouvrages sont peut-être les plus précieux monuments de l'antiquité chrétienne. Dans l'*Apologétique*, Tertullien, qui raisonne en maître, renverse toutes les accusations portées contre les fidèles. Il invoque en leur faveur les droits élémentaires de la justice : qu'on instruise leur cause, et qu'on ne les condamne pas comme criminels sur le simple aveu qu'ils sont chrétiens. *Où aboutissent les raffinements de votre cruauté?* s'écrie l'auteur en s'adressant aux magistrats de l'Empire. *Les supplices sont l'amorce du christianisme; plus vous nous moissonnez, plus notre nombre grandit : notre sang est une semence de chrétiens !*

Saint Augustin et saint Jérôme ont vanté la *prodi-*

que Tertullien fut contemporain d'Origène; saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, cités plus loin, le furent de saint Grégoire de Nazianze, de saint Basile, de saint Jean Chrysostome : même efflorescence admirable de part et d'autre !

[1] Né en Phrygie, cet hérésiarque a fondé la secte des montanistes.

gieuse érudition de Tertullien ; ils admirent l'un et l'autre cette mâle éloquence, toute d'images et de raisonnement. « C'est un *style de fer,* a dit Balzac ; mais avouons qu'avec ce fer il a forgé d'excellentes armes. » De là, l'étude constante que les écrivains ecclésiastiques ont faite de ses écrits. Saint Cyprien l'appelait son maître ; Bossuet se glorifiait également d'être le disciple d'un aussi grand homme. On a même depuis rapproché ces deux beaux génies et nommé Tertullien le *Bossuet africain.*

Saint Cyprien (...-258).

I. **Biographie.** — Saint Cyprien appartenait à une famille illustre, mais païenne, de Carthage. Amené à la vraie foi par un saint prêtre nommé Cécilius, il s'éleva si rapidement aux plus hautes vertus, que le clergé de sa ville natale le demanda pour évêque. En acceptant cette dignité, le nouvel élu se vouait au martyre. Les temps étaient difficiles : la persécution menaçait sans cesse le troupeau de Jésus-Christ. Il fallait aux pasteurs un zèle inépuisable, une science profonde, une charité non moins grande pour soutenir les populations exposées à tant de maux.

Tel se montra Cyprien durant les dix années d'un laborieux épiscopat. Banni de son siège sous l'empereur Valérien, il n'aspire qu'à donner sa vie pour ses brebis. Son vœu était de cueillir à Carthage la palme du martyre, « afin, écrivait-il aux fidèles, que, mourant sous vos yeux, nous vous montrions le chemin du ciel. » Ce souhait fut en partie exaucé. Amené devant le proconsul, à une faible distance de la ville, il y fut bientôt entouré de nombreux chrétiens, qui, à la nouvelle de son arrestation, s'étaient écriés, d'une commune voix : *Allons, et mourons avec lui !* Décapité en présence de cette multitude, l'illustre confesseur

arracha, par son courage, des larmes aux païens eux-mêmes qui s'étaient mêlés à la foule.

II. **Traités apologétiques de saint Cyprien.** — On cite particulièrement le *Traité de la vanité des idoles* et le *Livre contre Démétrius*, proconsul d'Afrique, qui accusait le christianisme d'être cause de tous les maux de l'Empire.

Saint Augustin ne tarit point sur l'éloge du grand évêque de Carthage ; il aime à le citer dans ses propres discours et déclare que, *pour le bien louer, il faudrait être lui-même.*

CHAPITRE II

PÈRES DE L'ÉGLISE LATINE

(IVe et Ve siècles.)

Les grands docteurs de l'Église latine, du IVe au Ve siècle, sont : *saint Hilaire, saint Ambroise, saint Jérôme* et *saint Augustin.*

Saint Hilaire de Poitiers (...-368).

I. **Biographie.** — Saint Hilaire, l'une des plus pures gloires de l'Eglise des Gaules, naquit près de Poitiers. N'étant encore que laïque, il s'appliqua, par affection pour la jeunesse, aux labeurs du professorat. *De tous pays,* disent ses biographes, *venaient gens à Poitiers pour ouyr sa sapience* (sagesse). Touché des vertus qui ornaient la vie de ce fervent chrétien, le peuple le demanda pour pasteur. C'était le temps où l'hérésie d'Arius commençait, sous la protection de l'empereur

Constance, à se répandre dans notre patrie. Saint Hilaire, s'étant déclaré ouvertement contre l'erreur, encourut la disgrâce du prince, qui l'exila en Orient. Il y porta son zèle et ses lumières, et combattit si intrépidement les ariens de ces régions, que ceux-ci supplièrent l'empereur de ne pas le laisser au milieu d'eux. Hilaire revint donc à Poitiers, où il fut reçu comme un triomphateur.

Avant de recevoir les Ordres, saint Hilaire, engagé dans le mariage, avait eu une fille unique nommée Abra. De son exil, il écrivit à sa chère enfant, alors âgée de douze ans, une lettre pleine de tendresse et de pieuses exhortations, lui demandant « d'y répondre sans le secours de personne ». A son retour, le saint prélat, trouvant Abra dans les plus ferventes dispositions, pria Notre-Seigneur de cueillir pour le ciel cette fleur délicate, si jamais elle devait se flétrir au souffle du monde. Son héroïque demande fut agréée : l'enfant mourut pieusement, et le saint lui ferma les yeux.

II. **Le traité de la Trinité.** — Outre de courageuses *requêtes à l'empereur Constance,* saint Hilaire a laissé un *traité de la Trinité,* ouvrage le plus complet qui ait été composé sur ce dogme. Saint Jérôme a nommé ce grand docteur le *Rhône de l'éloquence*, pour marquer la force et l'abondance de sa diction, vive et pressée comme le plus rapide de nos fleuves.

Saint Ambroise (340-397).

I. **Biographie.** — Les villes de Lyon et d'Arles se disputent l'honneur d'avoir vu naître saint Ambroise. Son père était préfet des Gaules. On raconte qu'étant encore au berceau, comme il dormait un jour dans une des cours du palais, un essaim d'abeilles se mit à voltiger autour de lui. Elles entraient dans sa bouche

et en sortaient, ainsi qu'elles eussent fait dans leur ruche à miel. Ensuite elles s'envolèrent si haut, qu'on les perdit entièrement de vue. C'était un présage mystérieux de l'éloquence, à la fois suave et forte, que les lèvres de ce futur docteur devaient distiller un jour.

Après avoir fait ses études à Rome, Ambroise entra dans la carrière du barreau ; il y acquit une telle réputation de science et de probité, que, jeune encore, on le nomma gouverneur de Milan et des provinces voisines. Or l'évêque de cette grande ville venait de mourir, et le peuple était fort divisé au sujet de l'élection d'un successeur : les deux partis, arien et catholique, proposaient chacun leur candidat. Le nouveau gouverneur crut de son devoir de se rendre à l'église afin d'apaiser le tumulte. Comme il y entrait, un enfant se mit à crier : *Ambroise évêque! Ambroise évêque!* Cette voix de l'innocence parut un ordre du ciel ; la discorde cessa, et le saint, malgré ses résistances, dut accepter le lourd fardeau de l'épiscopat.

On ne peut assez admirer, parmi beaucoup d'autres vertus, la fermeté qu'il déploya à l'égard des princes de la terre. L'empereur Théodose avait, dans un moment de passion, ordonné le meurtre des habitants de Thessalonique[1]. Ambroise, après avoir adressé à ce prince une lettre sévère, l'arrête à la porte du saint lieu lorsqu'il s'y présente, lui reproche publiquement son crime, et lui parle avec tant d'onction, qu'il le fait tomber repentant à ses pieds.

II. **Œuvres de saint Ambroise.** — Saint Ambroise a laissé, comme saint Basile, sous le titre d'*Hexaméron*, une suite d'homélies traitant des six jours de la création. Son *traité de la Virginité* est adressé à sa sœur sainte Marcelline et aux vierges de son diocèse.

[1] Cette ville était alors la capitale de la Macédoine.

L'*oraison funèbre de son frère Satyre* a inspiré à Bossuet quelques-uns de ses plus beaux passages.

Saint Ambroise était poète ; plusieurs des *hymnes* de la liturgie lui sont attribuées. Il aurait même improvisé le *Te Deum laudamus,* de concert avec saint Augustin, après avoir administré le baptême à cet illustre converti.

III. **L'éloquence de saint Ambroise.** — Saint Ambroise, dit Chateaubriand, est le *Fénelon des Pères de l'Église :* il est fleuri, doux, abondant. Le *pathétique* semble la note dominante de ses discours. On y reconnaît toutefois l'ancien magistrat nourri dans le maniement des affaires, et l'homme de lettres qui utilise à propos les ressources d'une brillante éducation.

Saint Jérôme (331-420).

I. **Biographie.** — Saint Jérôme quitta de bonne heure la Dalmatie[1], où il était né, pour venir étudier à Rome. Les séductions que la capitale du monde offrait à la jeunesse le captivèrent quelque temps. Mais, ayant reçu le baptême, jusque-là différé, il entra sérieusement dans la carrière de la perfection chrétienne. Le désert attirait cette âme ardente ; la solitude de Calchis, en Syrie, fut sa première retraite. Il s'y soumit à de rudes macérations, et commença, guidé par un savant Juif, à étudier la langue hébraïque. Lui-même avoue combien ce travail lui fut pénible : « Après avoir goûté l'éloquence de Cicéron et la douceur de Pline, dit-il, je trouvais extrêmement rudes les sons gutturaux de l'idiome oriental. »

Ordonné prêtre à Antioche, saint Jérôme dut, sur

[1] La *Dalmatie*, dans l'ancienne Illyrie, fait aujourd'hui partie des États autrichiens.

l'invitation du pape saint Damase, se rendre à Rome et y séjourner quelque temps pour le bien de l'Église. Les plus illustres dames romaines, chrétiennes ferventes, se mirent avec bonheur sous la conduite d'un guide aussi éclairé. Quelques-unes d'entre elles, *Paule* et sa fille *Eustochie*, lorsqu'il reprit le chemin de l'Orient, suivirent ses pas. Elles firent construire à Bethléhem, où il se retira, un monastère qui bientôt abrita un grand nombre de pieuses vierges. Dignes filles du grand docteur, elles se nourrissaient des divines Écritures, et redisaient les chants sacrés dans la langue même de David.

II. **Ses travaux bibliques.** — Saint Jérôme entreprit d'immenses travaux sur la Bible. On remarque surtout sa *traduction en latin*, faite sur l'hébreu même, et connue sous le nom de *Vulgate*[1]. Cette traduction est universellement connue dans l'Église.

La science qu'il déploie dans ses divers ouvrages a de quoi jeter dans l'étonnement. Telle était la promptitude de son esprit, que, malgré des souffrances presque continuelles, il pouvait dicter en même temps à six secrétaires, sur des questions très diverses, comme s'il se fût appliqué à un seul sujet. Il est pour les Latins, sous le rapport de l'érudition, ce qu'Origène est aux Grecs.

III. **Lettres de saint Jérôme.** — Du fond de sa solitude, saint Jérôme correspondait avec tout ce que l'Église comptait de plus éminent ; on le consultait comme l'oracle de la vraie foi. Les nobles patriciennes qui, durant son séjour à Rome, avaient joui de ses pieux entretiens, continuaient de régler leur vie d'après

[1] Vulgate, de *vulgatus*, « rendu public, » parce que cette traduction est seule reconnue comme canonique. Si, comme certains l'ont prétendu, elle date du IIe siècle et ne fut pas l'œuvre de saint Jérôme, elle a du moins été revisée au complet par lui.

ses sages conseils. Elles s'en remettaient à lui pour diriger l'éducation de leurs enfants.

Ces lettres de direction ont été réunies ; elles offrent une agréable et fortifiante lecture. Celui que l'on a parfois nommé *le rude saint Jérôme*, à raison de ses austérités, apparaît ici comme un père plein de tendresse, entrant dans tous les détails des devoirs qu'impose la vie de famille. Il presse les mères chrétiennes de former leurs filles à la science des saintes Écritures et au travail des mains : « Que votre enfant, écrit-il à la pieuse Læta, apprenne à faire des ouvrages de laine, à tenir une quenouille, à tourner le fuseau ; qu'elle dédaigne et les tissus de soie et les broderies d'or ; qu'aux bijoux précieux elle préfère nos saints Livres. » (M. C., 68.)

Saint Augustin (354-430).

I. **Biographie.** — Saint Augustin naquit à Tagaste, en Afrique. Son père était païen ; Monique, sa pieuse mère, possédait le trésor de la foi, qu'elle désirait ardemment communiquer à ce fils si plein d'espérances. Ses vœux et sa sollicitude n'empêchèrent pas d'abord Augustin de tomber dans le triste esclavage de l'orgueil et de la volupté. Fier d'un génie qui semblait réunir tous les dons, il n'écoutait aucun conseil. De Carthage, où il enseignait la rhétorique, il passa à Rome, puis à Milan, partout applaudi et toujours enivré de ses triomphes. Monique cependant le suivait dans ses lointaines étapes, l'entourant de son inépuisable tendresse, et hâtant par ses larmes une conversion qu'elle ne cessait de demander au ciel.

Bientôt, en effet, les instructions de saint Ambroise, alors évêque de Milan, sa douce charité, préparèrent à Augustin les voies du retour. L'esprit était gagné ; le cœur, plus lent à se rendre, eut à soutenir, avant

de s'avouer vaincu, une dernière et terrible lutte. Lui-même, dans ses *Confessions*, a retracé ce moment décisif. La tempête qui s'était élevée au fond de son âme avait conduit ses pas vers un jardin retiré, où il ne craignait pas de laisser éclater ses sanglots. Tout à coup une voix mystérieuse murmure à son oreille ces deux mots : *Prends, lis*. Augustin étonné ouvre les *Épîtres de saint Paul*, qui se trouvaient près de lui, en parcourt quelques lignes, et, la grâce agissant sur son cœur, il se trouve changé en un autre homme. Monique, au comble de ses vœux, n'a plus rien à désirer sur la terre.

Le jeune rhéteur converti abandonne sa chaire d'éloquence et reçoit le baptême des mains de saint Ambroise. C'était la veille de Pâques de l'an 387 ; Augustin avait trente-trois ans. Son désir était de couler dans la solitude le reste de ses jours ; il regagna donc l'Afrique; mais il ne put empêcher que ses vertus et ses talents attirassent sur lui les regards. Force lui fut d'accepter le siège épiscopal d'Hippone (Bône).

Là, durant plus de trente années, cet illustre saint se prodigue sans réserve au troupeau dont il est le pasteur, gens simples et ignorants qu'il se plaît à évangéliser. Consulté de toutes parts comme le docteur universel, il trouve cependant assez de loisirs pour composer un nombre immense d'ouvrages. Les Vandales venaient d'envahir l'Afrique ; ils assiégeaient Hippone, lorsque le grand Augustin, brisé par les épreuves dont il voyait sa patrie menacée, tomba malade et termina sa féconde carrière (430).

II. **La Cité de Dieu, les Confessions.** — La *Cité de Dieu* est le chef-d'œuvre de saint Augustin. Rome ayant été prise par Alaric, les païens disaient bien haut que l'abandon du culte des idoles était la cause des maux de l'Empire. L'évêque d'Hippone les confond par cette œuvre magistrale. « Les fausses divinités ne

peuvent rien pour l'homme, dit-il, ni dans la vie présente, ni dans la vie future. » Les méchants forment ici-bas la *cité du monde;* les bons, la *cité de Dieu*, qui, malgré tout, se perpétue à travers les siècles. — Charlemagne aimait particulièrement ce bel ouvrage, qu'il se faisait lire pendant ses repas[1].

Les *Confessions* de saint Augustin demeurent l'immortel monument de son humilité et de son amour pour Dieu, dont le grand docteur exalte à chaque page les miséricordes. On peut citer parmi les morceaux remarquables, outre le *récit de sa conversion,* l'*entretien d'Ostie* avec sa pieuse mère. Cette scène ravissante a inspiré le tableau bien connu d'Ary Scheffer[2], l'un des meilleurs peintres contemporains. Augustin est assis près de Monique, la main dans ses mains : les regards de la mère et du fils semblent contempler ces horizons de l'éternité qu'ils viennent de célébrer en un langage tout céleste. (M. C., 69.)

III. **Grandeur et simplicité de saint Augustin.** — Saint Augustin est un des plus beaux génies qui aient jamais paru. Ce qui semble encore rehausser l'éclat de son mérite, c'est la modestie dont il s'enveloppe. La gloire d'orateur ou celle d'écrivain, il la méprise; gagner les âmes à Dieu est son unique but : « J'aime mieux, répondait le saint prélat à ceux qui trouvaient ses discours simples et peu ornés, j'aime mieux que les grammairiens me reprennent et que mon peuple m'entende. » Du reste, en lisant saint Augustin, on n'a pas le temps de s'appliquer aux paroles, tant on est saisi par la grandeur, la suite et la profondeur des pensées.

[1] A la suite d'une de ces lectures, le grand empereur s'écriait un jour avec tristesse : *Ah! que n'ai-je douze hommes comme saint Augustin et saint Jérôme!* — Dieu, répondit Alcuin, n'en a créé que deux, et vous en voulez douze! »

[2] Né en Hollande, Ary Scheffer s'est formé et a travaillé en France.

CHAPITRE III

PRINCIPAUX ÉCRIVAINS DEPUIS LE Ve SIÈCLE

Le latin dans les monastères. — La littérature chrétienne ne s'éteint point en Occident avec le ve siècle. Même au milieu des invasions barbares, le latin, devenu la langue de l'Église, est écrit et parlé avec talent. Les monastères, si nombreux au moyen âge, se font l'asile des lettres latines. On y conserve les chefs-d'œuvre des siècles passés ; on en multiplie les exemplaires dans ces manuscrits enluminés que nous admirons encore aujourd'hui. Une légende avait cours chez les studieux bénédictins : elle disait qu'au tribunal de Dieu, chaque volume transcrit pesait dans la balance de la miséricorde et que les anges en comptaient toutes les lettres pour effacer autant de péchés sur le livre des consciences.

A l'époque de Charlemagne, nous rencontrons un de ces savants moines, Alcuin, que l'empereur arracha presque de force à son monastère, situé en Grande-Bretagne. Il l'associa à ses travaux et au réveil littéraire provoqué dans ses vastes États.

Saint Grégoire de Tours (539-593) : **Histoire des Francs.** — En dehors de ces travaux monastiques, il faut citer la *Chronique* ou *Histoire des Francs*, composée au vi^e siècle par saint Grégoire, évêque de Tours. On peut dire que cet intelligent prélat est notre plus ancien historien. Lorsqu'il arrive, après un long récit des temps passés, aux événements contemporains : règnes de *Sigebert* et de *Brunehaut*, de *Chilpéric* et de *Frédégonde*, les détails se pressent sous sa plume. La

foi simple et naïve de nos pères revit dans cette chronique, où se mêlent indistinctement les faits politiques, les miracles et la vie des saints.

Vers le milieu du XIX[e] siècle, Augustin Thierry[1], cherchant à ressusciter l'histoire des Mérovingiens, ne trouva pas de meilleur guide que le précieux livre de Grégoire de Tours.

Saint Bernard (1091-1153). — Saint Bernard naquit au château de Fontaine, près de Dijon, d'une des plus illustres familles de Bourgogne. Riche, instruit, doué d'une éloquence persuasive, il n'usa de son ascendant que pour entraîner à sa suite vers le cloître plusieurs jeunes seigneurs de ses amis, et tout d'abord ses propres frères. Bernard avait vingt-deux ans lorsqu'il s'ensevelit avec eux dans le monastère de Cîteaux. Peu après, on l'envoya fonder, en une vallée sauvage et inculte, celui de Clairvaux, qui désormais fut sa demeure. Il n'en sortit que pour remplir, au nom du chef de l'Église, certaines missions extraordinaires, telle que la prédication de la seconde croisade.

Jamais on ne vit mieux qu'en cette mémorable circonstance la force de l'éloquence soutenue de l'onction divine. *Vous avez ordonné*, écrivait saint Bernard au souverain Pontife, *j'ai obéi, et votre autorité a rendu mon obéissance fructueuse. Les villes et les châteaux deviennent déserts ; partout on rencontre des orphelins et des veuves dont les pères et les époux sont vivants*. Le succès de l'expédition ne répondit pas à l'ardeur du départ ; les croisés n'éprouvèrent que des pertes. L'abbé de Clairvaux dut parler encore : il montra dans les dérèglements de l'armée chrétienne en Palestine la cause de ce châtiment.

Le 20 août 1153, saint Bernard achevait sa carrière

[1] Voir plus haut, p. 164.

si bien remplie ; il semblait, dit un chroniqueur, que l'univers eût perdu sa lumière et sa joie. — Les œuvres de ce grand saint, *sermons et lettres,* justifient les surnoms de *Docteur aux lèvres de miel* et de *dernier des Pères de l'Église,* qui lui ont été décernés. (M. C., 70.)

Saint Thomas d'Aquin (1227-1274). — Saint Thomas d'Aquin, l'*Ange de l'École*[1], la gloire des fils de saint Dominique, né aux environs de Naples, avait étudié la théologie à Cologne sous Albert le Grand. Ce maître incomparable pressentit le premier quel glorieux avenir était réservé à ce jeune élève, dont la timidité voilait encore le mérite. Aux railleries de malins condisciples qui, par dérision, appelaient Thomas *le bœuf muet de Sicile,* Albert répondait : *A la vérité, ce bœuf est muet aujourd'hui; mais un jour il mugira si haut par sa doctrine, qu'il sera entendu de tout l'univers.* Cette prédiction s'accomplit : l'écolier de Cologne, après avoir répandu à flots de son vivant les trésors d'une science prodigieuse, se survit à lui-même dans d'immortels ouvrages. Il suffit de nommer la SOMME THÉOLOGIQUE[2], l'œuvre la plus étonnante du génie humain.

Sa tendre piété envers Notre-Seigneur lui dicta l'admirable *office du saint Sacrement,* composé pour la récente institution de la Fête-Dieu, en 1264. Le pape Urbain IV avait chargé de ce même travail saint Thomas et saint Bonaventure, fixant à ces deux grands docteurs l'époque à laquelle ils lui soumettraient leurs manuscrits. L'instant arrivé, Thomas commence; il récite les premières hymnes : *Pange, lingua... Verbum supernum...* Bonaventure ne peut retenir ses larmes,

[1] Ce terme d'*École* désigne ici l'enseignement de la philosophie et de la théologie. On disait, dans le même sens, au moyen âge, la *scolastique* (*schola*, école).

[2] La *Somme,* c'est-à-dire l'exposé sommaire de toute la théologie

et de ses mains, qui tiennent un rouleau, s'échappent des débris de papier. A mesure que Thomas poursuit sa lecture, l'émotion de son émule grandit ; peu à peu tous les feuillets qu'il tenait à la main viennent joncher le sol. — « A votre tour, frère Bonaventure, » dit le pape, lorsque Thomas eut cessé de parler. L'humble religieux se jeta alors aux pieds du Saint-Père, et, lui montrant les papiers lacérés qui jonchent les dalles autour de lui : « Il m'a semblé, dit-il, entendre l'Esprit-Saint parler par la bouche de Thomas; je regarderais comme un sacrilège de laisser subsister mon œuvre à côté de la sienne. » Urbain IV ne sut ce qu'il devait le plus louer, ou la modestie de Bonaventure, ou la sublimité des inspirations de Thomas.

Saint Bonaventure (1221-1274). — Saint Bonaventure, le *Docteur séraphique,* appartient à l'ordre de Saint-François. Appelé comme saint Thomas d'Aquin à enseigner la théologie dans la célèbre université de Paris, il étonnait, par la profondeur de sa doctrine, celui qui passait lui-même pour un prodige. Dans un élan d'admiration fraternelle, Thomas lui demandant un jour de quels livres il tirait cette science sacrée : « Voilà, répondit humblement Bonaventure en montrant son crucifix, la source où je puise ce que je sais. *J'étudie Jésus, et Jésus crucifié.* »

L'Imitation de Jésus-Christ (XIVe siècle). — Ce livre incomparable, « le plus beau qui soit sorti de la main des hommes, puisque l'Évangile n'en vient pas [1], » apparaît tout à coup vers le XIVe siècle, sans que l'on en puisse préciser ni l'auteur ni la patrie. Les uns l'attribuent à *Thomas A-Kempis,* religieux de Cologne ;

[1] Ce mot est de Fontenelle, neveu du grand Corneille, écrivain lui-même.

d'autres à *Gerson,* chancelier de l'université de Paris. Dieu sans doute a permis qu'il en fût ainsi, afin que l'*Imitation,* de même que la sainte Écriture, appartînt à tous les peuples.

On a vu jusqu'à des hommes de guerre faire leurs délices de ce livre. Turenne et Catinat le méditaient pieusement lorsqu'ils étaient en campagne. Le grand Corneille en donna une traduction en vers qui, malgré son rare mérite, ne rend pas l'onctueuse simplicité du texte lui-même.

— L'époque de la *Renaissance,* avec son culte des langues anciennes, produisit un grand nombre d'ouvrages latins. Ce sont, pour la plupart, des *travaux d'érudition,* dont nous n'avons point à parler ici.

TABLEAU SYNOPTIQUE
DE LA LITTÉRATURE LATINE

I. LITTÉRATURE PAIENNE

Poètes.

LA POÉSIE JUSQU'AU SIÈCLE D'AUGUSTE

- Poésie primitive : *Chants saliens, Couplets satiriques.*
- *Tragédie :* **Ennius.**
- Comédie.
  - **Plaute** : *L'Amphitryon, l'Aululaire, les Ménechmes, les Captifs.*
  - **Térence** : *l'Andrienne, les Adelphes, le Phormion.*
- Satire : **Lucilius.**

LA POÉSIE AU SIÈCLE D'AUGUSTE ET DEPUIS

- **Virgile** : *les Bucoliques, les Géorgiques, l'Énéide.*
- **Horace** : *Poésies lyriques, Satires, Épîtres (l'Art poétique).*
- **Ovide** : *les Métamorphoses.*
- **Phèdre** : *Fables.*
- **Lucain** : *la Pharsale.*
- **Perse** : *Satires.*
- **Juvénal** (IIe siècle) : *Satires.*

Prosateurs.

LA PROSE AU SIÈCLE D'AUGUSTE	Éloquence.	**Cicéron.** Discours : *les Catilinaires, les Philippiques.* — *Traités philosophiques.* — *Correspondance.*
	Histoire.	**César** : *les Commentaires.* **Salluste** : *Conjuration de Catilina, Guerre de Jugurtha.* **Tite-Live** : *Histoire romaine.*

LA PROSE DEPUIS LE SIÈCLE D'AUGUSTE	**Tacite** : *les Histoires et les Annales.* **Sénèque le Philosophe** : *Lettres à Lucilius.* **Quintilien** : *l'Institution oratoire.* **Pline l'Ancien** : *Histoire naturelle.* **Pline le Jeune** : *Lettres.*

II. LITTÉRATURE CHRÉTIENNE

APOLOGISTES (IIe et IIIe siècles).	**Tertullien** : *Apologétique, Livre des prescriptions.* **Saint Cyprien** : *Traités apologétiques.*
PÈRES DE L'ÉGLISE LATINE (IVe siècle).	**Saint Hilaire de Poitiers** : *Traité de la Trinité.* **Saint Ambroise** : *l'Hexaméron, Oraisons funèbres, Hymnes.* **Saint Jérôme** : *Traduction de la Bible* (*la Vulgate*). **Saint Augustin** : *la Cité de Dieu, les Confessions.*
PRINCIPAUX ÉCRIVAINS LATINS DEPUIS LE Ve SIÈCLE	Le latin dans les monastères. — **Alcuin.** VIe siècle. — **Saint Grégoire de Tours** : *Histoire des Francs.* XIIe siècle. — **Saint Bernard** : *Sermons, Lettres.* XIIIe siècle. — **Saint Thomas d'Aquin** : *Somme théologique. Office du saint Sacrement.* XIIIe siècle. — **Saint Bonaventure**, le Docteur séraphique. XIVe siècle. — *L'Imitation de Jésus-Christ* (THOMAS A-KEMPIS ou GERSON).

LITTÉRATURE ITALIENNE

I. **La littérature italienne devance toutes les littératures modernes.** — L'Italie, l'Espagne, l'Angleterre et l'Allemagne sont, parmi les nations modernes, celles dont le développement littéraire intéresse surtout la France. Leurs grands écrivains ont subi l'action des nôtres ou nous ont inspiré la leur. Ils ont laissé des chefs-d'œuvre qui sont aujourd'hui dans toutes les mains, et sur lesquels on est bien aise de se former un jugement exact. C'est à ce point de vue tout pratique que nous allons étudier la littérature de ces divers pays.

L'Italie se présente d'abord. Dès le XIIIe siècle, tandis que les trouvères ébauchent à peine notre langue poétique, cette terre privilégiée des Muses produit la *Divine Comédie* de Dante. Une telle précocité paraît d'autant plus étonnante, que nulle contrée de l'Europe n'a été comme celle-ci perpétuellement agitée par les guerres civiles. Mais l'Italie possède le siège de saint Pierre, centre de la foi catholique, et en même temps foyer le plus actif de la vraie civilisation et de la culture intelligente des lettres. C'est un pape, l'illustre Léon X, qui, au XVIe siècle, a l'honneur de donner son nom au troisième âge littéraire célèbre dans les annales du monde.

II. **La langue italienne.** — Formée, aussi bien que le français et l'espagnol, du latin dégénéré, la langue italienne a beaucoup reçu de nos troubadours proven-

çaux. Accueillis avec empressement en Sicile et dans toute la Péninsule, les poètes de la *gaye science* contribuèrent à rendre plus sonore, plus harmonieux l'idiome italien, encore rustique.

Cette langue, telle que les siècles l'ont faite, est la langue musicale par excellence. Brillante et riche, elle offre un mélange de sons doux et forts, auxquels sont sensibles ceux mêmes qui ne la comprennent pas. Le rythme poétique lui est comme naturel.

CHAPITRE I

POÈTES ITALIENS

Saint François d'Assise (1182-1226) : **Cantiques populaires.** — Sur le penchant des Apennins, non loin de Rome, s'élève au milieu des oliviers la riante cité d'Assise, à jamais illustrée par la naissance de saint François. Ce *glorieux pauvre du Christ*[1] s'était, dans sa jeunesse, passionné pour la poésie; devenu fondateur et patriarche des Frères Mineurs, il ne renonça point à la mélancolie des chants.

Souvent son âme s'épanchait en pieux *cantiques*, qu'il redisait avec ses frères en cheminant à travers les campagnes de l'Italie. Les fleurs, les oiseaux, le soleil dans sa magnificence, lui inspiraient tour à tour des accents naïfs ou sublimes. La langue du peuple, jusque-là méprisée, s'ennoblissait sur les lèvres du saint. Ces cantiques de l'humble François demeurent

[1] Ce mot est de Dante, qui, dans son *Paradis*, fait un magnifique éloge de saint François d'Assise.

la première ébauche de la poésie italienne, que Dante allait bientôt perfectionner.

Poètes franciscains. La légende de saint François. — Plusieurs poètes franciscains font cortège à leur saint fondateur. L'un d'eux, JACOPONE DE TODI, est l'auteur du *Stabat Mater dolorosa*, écho si vrai des grandes douleurs du Calvaire.

La *Légende* ou *Vie de saint François*, par SAINT BONAVENTURE, son disciple, est, quant au fond, un poème incomparable. Ce livre fut très populaire au moyen âge, en France comme en Italie. Les artistes y trouvaient le récit des scènes ravissantes qu'ils se sont plu à reproduire sur les fresques des églises et des monastères : *Saint François prêchant les oiseaux, faisant taire les hirondelles, domptant* par sa douceur *le loup de Gubbio,* etc. (M. C., 71.)

Dante (1265-1321).

I. **Biographie.** — Dante Alighieri naquit à Florence, au milieu des luttes intestines allumées depuis plus d'un siècle entre les Guelfes et les Gibelins[1]. Sa famille, qui était illustre, soutenait le parti guelfe. Le futur poète se livra à des études sérieuses et variées; les grandes universités d'Italie, et même de France et d'Allemagne, se disputent l'honneur de l'avoir compté au nombre de leurs écoliers. Ce que l'on connaît d'une manière plus certaine, ce sont les vicissitudes de sa vie politique et les maux qu'il eut à endurer de la part de ses concitoyens.

A la suite d'une violente querelle de parti, Dante

[1] Ces deux partis divisèrent l'Italie, du XIIe au XVe siècle, durant la lutte entre l'empire et le Saint-Siège. Les *Gibelins* soutenaient la domination impériale; les *Guelfes*, celle de l'Église et de l'indépendance nationale.

fut frappé d'un arrêt de bannissement. Les vainqueurs confisquèrent tous ses biens, et peu s'en fallut qu'ils ne le livrassent au bûcher. Réduit désormais à errer de ville en ville, luttant contre la misère, il se tourna vers le parti gibelin, préférant la domination de l'empereur d'Allemagne à l'anarchie qui désolait sa patrie. Après avoir tenté, par tous les moyens compatibles avec l'honneur. de rentrer à Florence; après avoir durement expérimenté combien il est pénible « de monter et de descendre l'escalier d'autrui et de se nourrir du pain amer de l'étranger », Dante se fixa enfin à Ravenne.

Déjà avait paru le grand poème qui devait l'immortaliser : la *Divine Comédie*. Le peuple, facilement superstitieux, ne regarda bientôt plus l'auteur que comme un être surhumain. Lui-même raconte qu'un jour il entendit une femme dire à sa compagne, en le désignant du doigt : « Tiens, voilà cet homme qui est descendu aux enfers et en est revenu pour nous en donner des nouvelles. — Son teint, ses cheveux et sa barbe, reprit l'autre, sont encore tout noirs de fumée. » Le poète cependant n'ambitionnait d'autre prix de ce chef-d'œuvre que de pouvoir finir ses jours *dans le bercail où jadis il avait dormi petit agneau!* Ce souhait ne fut pas accompli : Ravenne reçut le dernier soupir de l'illustre Florentin. On dit que sur sa couche funèbre il voulut revêtir l'habit pénitent des fils de saint François.

II. **La divine Comédie.** — 1° LE SUJET. A l'époque où vécut Dante, la foi jetait encore de profondes racines au sein des sociétés. Bien au-dessus des intérêts de ce monde, se plaçaient les préoccupations de la vie future. Fidèle à ce courant religieux, le poète choisit pour sujet d'une vaste *épopée* les trois demeures qui attendent les âmes après le dernier passage : l'*Enfer*, le *Purgatoire*, le *Paradis*.

Il donne à cet ensemble le nom de *Comédie*, parce que,

selon son expression, « commençant d'une manière triste et même horrible avec l'enfer, le poème finit par ce qu'il y a de plus charmant et de plus agréable, le ciel. » Quant à l'épithète de *divine*, elle a jailli spontanément de l'enthousiasme populaire.

2º Les trois parties du poème. — L'Enfer. Dante place l'enfer au centre de la terre; il le représente comme un vaste cône renversé. Lucifer est enchaîné au fond de cet abîme. Conduit par Virgile, son poète favori, l'auteur pénètre dans ces sombres demeures. L'inscription de la porte fatale glace déjà d'effroi :

C'est par moi que l'on va dans la cité des pleurs...
Vous qui passez ce seuil, quittez toute espérance.

Les deux poètes franchissent ensemble les cercles ou régions de l'enfer, disposés en spirales; les divers genres de crimes y sont punis chacun par un tourment spécial. Dante et Virgile s'entretiennent avec les damnés de tous les temps et de tous les pays. L'un des plus émouvants passages de cette première partie est l'épisode d'*Ugolin dans la tour de la faim*. Roger Ubaldini avait condamné ce seigneur à périr, lui et ses enfants, de cette mort affreuse. Le poète représente Ugolin dévorant le crâne de son ennemi, avec une rage que l'éternité ne pourra assouvir.

Le Purgatoire. Le purgatoire de Dante est une haute montagne, située aux antipodes de Jérusalem. Une atmosphère de paix règne en ce séjour des saintes tristesses, « où l'âme humaine se purifie et devient digne de monter vers le ciel. » Au sommet de la montagne se trouve le paradis terrestre. « Mon fils, dit Virgile à son protégé lorsque apparaissent les bosquets de l'Éden, te voilà maintenant à un point où il ne m'est plus permis de t'instruire. N'attends désormais de moi aucune parole; je te sacre roi de tes pensées. » Une vision merveilleuse se montre soudain aux regards de

Dante : *Béatrix*[1], la compagne de son enfance, l'invite à la suivre au séjour des bienheureux.

Le Paradis. Chacune des planètes, tournant autour de la terre, représente, d'après le poète, l'une des sphères du paradis. Les âmes des élus s'y montrent comme de pures lumières; elles célèbrent à l'envi les louanges du Très-Haut. De degré en degré, l'heureux mortel s'élève jusqu'au trône de Dieu. Saint Bernard le présente à Marie : « Vierge Mère, s'écrie le poète par la bouche du grand docteur, tu es si bonne et si puissante, que souhaiter une grâce et ne pas s'adresser à toi, *c'est avoir un désir et lui couper les ailes !* » Marie, en effet, lui obtient de contempler un instant l'ineffable Trinité. Cette vision, que la parole humaine ne saurait rendre, termine le récit. (M. C., 72.)

III. **Le génie de Dante.** — La *Divine Comédie* restera sans doute, après les chefs-d'œuvre grecs, la plus parfaite des épopées. Dante, a-t-on dit, est l'*Homère du moyen âge.* A l'exemple du chantre d'Ulysse, il affectionne les comparaisons simples et naïves, tirées de la vie des champs, de ce qui intéresse le pâtre et le laboureur.

De même encore, son poème, aussi bien que l'*Iliade* et l'*Odyssée,* résume les tendances d'une grande époque. La *politique* s'y mêle à la théologie, comme elle se mêlait alors à tout en Italie. Animé par ses haines de parti, l'auteur place de leur vivant, au fond des abîmes, tous ceux dont il a souffert quelque tort. La

[1] Dante avait neuf ans lorsqu'il rencontra pour la première fois, dans une réunion de famille, la jeune *Béatrix Portinari,* dont les grâces et la modestie le frappèrent à un tel point, qu'il fit de cette créature privilégiée l'idéal de la beauté et de la vertu. Lorsqu'une mort prématurée l'eut ravie à la terre, il la chercha au séjour des bienheureux, et cette constante préoccupation entra pour une large part dans le choix du sujet de son poème.

foule, après avoir lu ses vers, s'enfuyait épouvantée à l'aspect des *damnés de Florence.*

L'Église n'a pas condamné les inventions purement imaginaires que Dante accumule pour décrire le monde des âmes. Le dogme n'y est pas violé. Toutefois cet *Enfer,* avec ses allusions mythologiques, ses tortures inouïes et seulement matérielles, peut laisser de fausses impressions, surtout si la science religieuse du lecteur est médiocre.

Pétrarque (1304-1374).

I. **Biographie.** — Pétrarque appartient comme Dante à la Toscane, province qui a toujours parlé l'italien le plus pur. Avignon fut sa seconde patrie : c'était alors la ville des papes[1] : le père de notre poète, banni de Florence, vint s'y fixer. Dès que Pétrarque se trouva libre de suivre ses goûts, il abandonna l'étude du droit, à laquelle on avait voulu le plier, et se consacra tout entier aux belles-lettres. Son culte pour les grands écrivains de l'antiquité lui fit entreprendre de nombreux voyages, afin de retrouver les manuscrits de leurs chefs-d'œuvre, enfouis ici et là dans les bibliothèques publiques ou privées. Cependant il revenait toujours avec plaisir vers cette solitude de Vaucluse[2], que ses chants ont immortalisée : une simple maisonnette, située dans une île verdoyante de la Sorgue, telle était sa demeure de prédilection.

Vers l'âge de trente-huit ans, il se vit appelé à des honneurs presque sans exemple. L'Université de Paris et le sénat de Rome lui offrirent, le même jour, la

[1] Clément V s'y était fixé en 1307. Le séjour des papes à Avignon dura soixante-dix ans.

[2] Vallée délicieuse, embellie par la fontaine de Vaucluse, qui donne naissance à la rivière de la Sorgue.

couronne lauréale décernée au plus grand poète de l'époque. Il fallait accepter l'une ou l'autre invitation : Rome obtint ses préférences. Le jour de Pâques, 8 avril 1341, Pétrarque monta au Capitole, escorté des plus illustres citoyens, dans un costume symbolique, une lyre d'argent au côté. Un sénateur lui posa le laurier sur la tête, au milieu des vivats du peuple romain.

C'est à Venise que le poète termina ses jours. On le trouva mort dans sa bibliothèque, la tête appuyée sur un livre : une attaque d'apoplexie l'avait foudroyé.

II. **Poésies de Pétrarque.** — Le CANZONIERE, ou recueil des poésies italiennes de Pétrarque, comprend des *sonnets,* des *canzoni* ou chants et des *épîtres.* (M. C., 73.) Il y célèbre les événements de sa vie, chante les beautés de la nature, trouve parfois de mâles accents pour déplorer les maux de sa patrie. Surtout il exalte les vertus, ou gémit sur le trépas de la célèbre Laure de Noves, femme aimable et vertueuse dont il fit sa muse inspiratrice.

Pétrarque imprima à la langue italienne cette grâce et cette harmonie qui la distinguent. On abusa plus tard de son exemple pour tomber dans le genre fade et langoureux, dit *pétrarquisme.*

L'Arioste (1474-1533).

I. **Biographie.** — Ludovico Ariosto, que nous nommons l'Arioste, passa la plus grande partie de sa vie près du duc de Ferrare, Alphonse d'Este, protecteur éclairé des savants et des artistes. Au milieu de mille occupations, il trouva moyen d'entreprendre et d'achever un poème renfermant trente-huit mille vers, le *Roland furieux,* qui lui coûta onze années de travail. Le nom de l'Arioste devint dès lors célèbre.

Son maître l'ayant envoyé réduire une troupe de brigands embusqués dans une région montagneuse

de ses États, il eut le malheur de tomber au milieu des bandits. On allait le dépouiller : *C'est l'Arioste !* crie l'un des serviteurs qui l'entourent. Aussitôt le chef des brigands s'approche, fait incliner devant lui les hommes de sa troupe et le laisse aller en le comblant de marques d'honneur. L'histoire ne dit pas si la déférence des bandits alla jusqu'à les faire renoncer à leur vie de pillage.

II. **Le Roland furieux.** — Le ROLAND FURIEUX [1] est une *épopée romanesque,* dans laquelle l'auteur a accumulé les récits les plus fantastiques de nos romans de chevalerie. La *fureur* ou folie passagère *de Roland,* dont la raison est allée se loger dans la lune, ne forme qu'un épisode du poème, bien que l'ensemble porte ce titre.

Plaire et amuser, tel est l'unique but de l'Arioste. S'il jette ses héros dans quelque péril imminent, c'est pour les en tirer d'une manière piquante et ménager au lecteur d'agréables surprises. Anneaux enchantés, baguettes magiques, cors merveilleux : il y a de tout cela dans le *Roland.*

III. **La réputation de l'Arioste.** — Ce poème, après plus de trois siècles, est encore populaire. A Naples, raconte Ozanam, le chanteur du môle continue de psalmodier chaque jour les stances du *Roland furieux,* devant les gens du port qui l'écoutent en cassant leurs noix, et qui n'auront probablement pas d'autre dîner. La classe lettrée goûte plus encore cet ouvrage ; chaque année, il se réédite en Italie et dans toute l'Europe.

On regrette que l'auteur se soit permis bien des pages licencieuses. Tout n'est donc pas à louer dans

[1] Ce Roland n'est pas le neveu de Charlemagne, le héros de la *Chanson de Roland,* mais bien *Renaud de Montauban,* qui figure dans plus d'un roman de chevalerie. (Voir p. 12.)

le *Roland*, et l'on comprend le reproche adouci du cardinal d'Este, à la première lecture de ce poème : *Où donc, maître Ludovico, avez-vous pris tant de sottises?*

Le Tasse (1544-1595).

I. **Biographie.** — Torquato Tasso ou le Tasse naquit à Sorrente, dans le royaume de Naples. La cour de France lui fut de bonne heure ouverte, comme elle l'avait été à l'Arioste, quelque soixante ans auparavant. Les deux sœurs du duc Alphonse II, Lucrèce et Léonore d'Este, se plaisaient à encourager les talents du jeune Napolitain, étant elles-mêmes fort versées dans les choses de l'esprit. Sous leurs auspices, il publia les premiers chants de sa *Jérusalem délivrée*. A peine eurent-ils paru, que la réputation de l'auteur se répandit au loin. La France elle-même, Charles IX et sa cour, l'accueillirent avec enthousiasme dans un voyage qu'il fit à Paris vers cette époque.

Mais bientôt les épreuves vinrent fondre sur le poète. Brouillé avec ses protecteurs, en butte aux persécutions de quelques critiques envieux, le Tasse tombe soudain dans un sombre désespoir. S'imaginant partout voir des ennemis, il attaque, l'épée à la main, des gens inoffensifs : on le croit atteint de démence. Le duc l'enferme à l'hôpital des fous, et l'y oublie pendant sept années, qui furent pour le malheureux détenu un véritable martyre. Ses geôliers allaient jusqu'à lui refuser le papier et les plumes, jusqu'à le priver de lumière. On a conservé un sonnet dans lequel il supplie un chat de lui prêter l'éclat de ses yeux pour dissiper les ténèbres de sa prison.

Cependant d'officieux amis du Tasse avaient publié une édition imparfaite de la *Jérusalem délivrée*, dont ils possédaient le manuscrit. Alphonse se vit forcé de

mettre l'auteur en liberté, afin qu'il pût corriger son œuvre. La joie de cette délivrance fut troublée par les censures jalouses des partisans de l'Arioste, qui ne pouvaient souffrir une renommée rivale de la sienne. Enfin l'heure du triomphe sembla sonner. Le Pape Clément VIII venait d'appeler le poète à Rome pour recevoir au Capitole les honneurs du couronnement. Le Tasse avait tant souffert, qu'il ne pouvait plus croire au bonheur ; aussi s'écria-t-il, en lisant la lettre où on lui offrait le laurier qui avait ceint le front de Pétrarque : *C'est un cercueil qu'il me faut préparer!* Hélas ! il ne se trompait pas ; l'immortelle couronne fut déposée sur son cercueil. L'infortuné était mort, dans un couvent de Rome, la veille du triomphe projeté.



Le Tasse.

II. **La Jérusalem délivrée.** — 1° Sujet et personnages. — Cette épopée a pour sujet *la première croisade*. Les personnages principaux sont, d'une part : *Godefroy de Bouillon, Tancrède, Renaud*, l'honneur de l'armée chrétienne ; et du côté des musulmans : *Aladin, Soliman*, la princesse *Armide*, habile magicienne, et *Clorinde*, vaillante guerrière. *Saint Michel* intervient de temps à autre, et paralyse l'action de Satan et des enchanteurs qui jettent le trouble dans le camp des croisés. (M. C., 74.)

2° Valeur littéraire. — « Le Tasse, dit Chateaubriand, a réalisé presque complètement ce que promettait le sujet de la *Jérusalem délivrée*. Tout y est grandiose. C'est le *poème des guerriers;* il respire la valeur et la gloire, et semble écrit au milieu des camps, sur un bouclier. » Toutes les nations civilisées ont à l'envi goûté ce chef-d'œuvre. Le peuple italien, si passionné pour la poésie, aime à en redire les harmonieuses stances. Certains villages, dit-on, célèbrent leur fête patronale par une représentation dramatique de la *Jérusalem délivrée*, comme jadis on jouait sur le théâtre d'Athènes les scènes de l'*Iliade*.

Ce que l'on doit regretter, ce sont les tableaux voluptueux répandus dans un sujet tout chrétien; ils donnent à cette œuvre, d'ailleurs si achevée, un cachet romanesque.

Théâtre italien. — La *comédie* ne pouvait être négligée par un peuple aussi gai que celui d'Italie. Il eut dès longtemps des pièces *bouffonnes* dans lesquelles figuraient ces personnages connus aujourd'hui en tous pays : *Polichinelle, Arlequin, le Docteur,* médecin de Bologne; *Pantalon*, riche marchand vénitien; *Colombine*, servante narquoise et friponne. Quant à la *comédie sérieuse*, elle n'apparaît qu'au xviiie siècle, avec **Goldoni**, surnommé le *Molière italien,* bien qu'il soit loin d'égaler notre grand comique.

Vers le même temps, **Métastase** créait ou du moins perfectionnait l'*opéra,* genre italien par excellence.

Le seul poète tragique vraiment célèbre dont s'honore cette nation est **Alfieri**, qui a traité avec succès les grandes scènes de l'histoire.

CHAPITRE II

PROSATEURS ITALIENS

Boccace (1313-1375) : **le Décaméron.** — Jean Boccace, contemporain et ami de Pétrarque, vécut à la cour du roi de Naples, Robert d'Anjou, illustre protecteur des savants. Il a composé le DÉCAMÉRON (dix journées) ou recueil de cent nouvelles, divisé en dix journées. L'auteur donne la parole à sept jeunes dames et trois gentilshommes, qu'il suppose retirés dans une agréable villa près de Florence, pendant que la peste ravage cette ville.

L'ouvrage de Boccace marque un immense progrès pour la prose italienne ; mais il est extrêmement licencieux. Marguerite de Navarre, sœur de François Ier, et plus tard La Fontaine dans ses *Contes,* ne se sont que trop fidèlement inspirés du *Décaméron.*

Machiavel[1] (1460-1530) : **le Traité du Prince.** — Machiavel est le plus profond penseur, le plus éloquent historien qu'ait produit l'Italie. Né à Florence, d'une famille occupant les premiers emplois de la République, il s'attacha de bonne heure au parti de la liberté contre les Médicis, qui gouvernaient cet État. Impliqué dans un complot politique, il fut mis à la torture, puis exilé. Ce bannissement devint, pour ainsi dire, la meilleure cause de sa gloire ; il s'y consacra tout entier à la culture des lettres, et composa alors la plupart de ses ouvrages.

[1] Le nom propre se prononce *Makiavel;* mais on doit dire *machiavélisme.*

Le Traité du Prince est surtout connu. On y trouve exposés les principes de cette politique cruelle et astucieuse, désormais flétrie sous le nom de *machiavélisme*. « Que les princes, dit l'auteur, aient à la bouche les mots de clémence, de justice, de bonne foi, cela suffit : ils peuvent en même temps commettre tous les crimes, s'ils les croient nécessaires pour affermir leur puissance. » Frédéric II, roi de Prusse, avait conçu étant jeune une telle indignation contre le *Traité du Prince*, qu'il le réfuta dans un ouvrage intitulé *l'Anti-Machiavel*. C'eût été parfait, si ce même Frédéric ne se fût jamais écarté du programme tracé par lui aux monarques.

Machiavel a laissé une *Histoire de Florence*. Il s'y montre grand écrivain : sa narration est rapide, son style ferme et énergique comme celui de Tacite, auquel on l'a souvent comparé.

Manzoni (1784-1873) **: les Fiancés.** — Alexandre Manzoni, né à Milan, reçut à Paris une éducation toute voltairienne; ce qui ne l'empêcha pas, Dieu aidant, de s'attacher au catholicisme. De retour en Italie, il inaugura cette poésie religieuse dans laquelle devaient bientôt exceller Lamartine et V. Hugo. Sa gloire est surtout attachée à un roman historique, les Fiancés, dont les héros, *Ranzo* et *Lucia Mondella*, sont d'humbles enfants des champs. Malgré la simplicité du cadre, l'auteur a su faire de son récit un tableau complet de la société italienne au XVIIe siècle. On cite, comme un des plus beaux passages, l'épisode de la *Peste de Milan*.

Silvio Pellico (1788-1854) : **Mes Prisons.** — Né à Saluces, en Piémont, Silvio Pellico étudia à Lyon, pendant plusieurs années, la langue et la littérature françaises. Son inclination pour la poésie se montra

dès sa jeunesse; il donna une tragédie : *Françoise de Rimini*, inspirée par un touchant récit de l'épopée de Dante. Devenu précepteur des fils du comte Porro à Milan, Silvio se livrait avec zèle à ses fonctions, lorsque, soupçonné de carbonarisme [1], il fut arrêté au mois d'octobre 1820, par ordre du gouvernement autrichien. Alors commença pour lui cette captivité dont il a immortalisé le souvenir dans un livre intitulé MES PRISONS, qui émut toute l'Europe.

Enfermé successivement à Sainte-Marguerite de Milan, dans les Plombs de Venise [2], puis dans la forteresse du Spielberg, sous le ciel brumeux de la Moravie, ce vaillant chrétien ne profère pas une plainte contre ses bourreaux. La poésie et surtout les consolations de la foi soutiennent son courage. Après dix années de réclusion, l'heure de la délivrance arrive enfin : il est rendu à sa famille chérie. « De mes maux passés, s'écrie-t-il en terminant son touchant récit, de mon bonheur présent, de tout le bien et de tout le mal qui m'est réservé, que la Providence soit bénie ! »

Le comte Léopardi (1798-1837) essaya de trouver dans la culture des lettres le remède aux tristesses que le doute religieux avait creusées dans son âme. Il mourut jeune encore, sans avoir pu reconquérir sa foi de chrétien. Son recueil de *Canzoni* l'avait posé, dès 1818, au rang des meilleurs lyriques. Sa tombe a été creusée à Naples près de celle de Virgile.

Le Père Ventura (1792-1862), général de l'ordre des théatins, a opéré par son éloquence de grands

[1] Le carbonarisme était une société secrète formée dans un but surtout politique; elle travaillait à affranchir l'Italie de la domination de l'Autriche.

[2] Ce sont des prisons situées sous les toitures de plomb du palais ducal de Saint-Marc; la chaleur y est accablante.

fruits en Italie. Il s'est fait entendre dans nos principales cathédrales, et a composé en français quelques-uns de ses ouvrages, entre lesquels : *les Femmes de l'Évangile.*

César Cantù (1805-1895) s'est dévoué durant le siècle dernier à toutes les grandes causes. Son principal ouvrage est une *Histoire universelle,* remarquable à tous les points de vue.

TABLEAU SYNOPTIQUE

DE LA LITTÉRATURE ITALIENNE

PRINCIPAUX POÈTES	XIIe siècle. — **Saint François d'Assise** : *Cantiques populaires.*
	XIIe siècle. — POÈTES FRANCISCAINS : *Légende de saint François.*
	Dante (1265-1321) : *la Divine Comédie* (l'Enfer, le Purgatoire, le Paradis).
	Pétrarque (1304-1374) : *Sonnets, Canzoni, Épîtres.*
	L'Arioste (1474-1533) : *le Roland furieux.*
	Le Tasse (1544-1595) : *la Jérusalem délivrée.*
	XVIIIe siècle. — Théâtre italien : **Goldoni, Métastase, Alfiéri.**
PRINCIPAUX PROSATEURS	XIVe siècle. — **Boccace** : *le Décaméron.*
	XVIe » — **Machiavel** : *Traité du Prince, Histoire de Florence.*
	XIXe siècle. — **Manzoni** : *les Fiancés.*
	» » — **Silvio Pellico** : *Mes Prisons.*
	» » — **Le comte Léopardi** : *Canzoni.*
	» » — **Le Père Ventura** : *les Femmes de l'Évangile.*
	» » — **César Cantù** : *Histoire universelle.*

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

La langue espagnole. — L'antique Ibérie, conquise par les *Romains*, soumise depuis aux *Visigoths*, disputée pied à pied par les *Arabes*, se forma, au contact de ces divers peuples, plusieurs idiomes longtemps distincts. C'est à la fin du xve siècle, sous le règne de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle, que l'Espagne, fondue dans une seule monarchie, posséda enfin une langue uniforme.

Cette langue est majestueuse, propre à l'éloquence. Elle joint à l'ampleur du latin quelque chose de la prononciation gutturale des Arabes. Les grandes images lui conviennent; mais elle est sujette en même temps aux excès de l'hyperbole et du gigantesque [1].

L'époque des *trois Philippe* (Philippe II, Philippe III, Philippe IV), de 1556 à 1667, est la période la plus brillante de la littérature espagnole. C'est le temps aussi où la France, dont Boileau n'a pas encore perfectionné le goût, imite sans discrétion ce peuple castillan contre lequel tant de fois elle a porté les armes. La langue, les idées, les modes elles-mêmes, tout en France, sous Henri IV et sous Louis XIII, est *espagnolisé* [2].

Ce contact étranger n'a pas empêché la littérature espagnole de rester essentiellement nationale.

[1] Cette opinion au sujet de la langue espagnole nous a valu les expressions *hâbler, hâbleur*, prises chez nous en mauvaise part, et qui viennent du verbe espagnol *parler* (*hablar*). Mais il paraît que nos voisins nous rendent la pareille, et que notre verbe français *parler* (esp. *parlar*) a pour eux le même sens défavorable.

[2] Voir page 50.

CHAPITRE I

POÈTES ESPAGNOLS

§ I. — Poésie légendaire.

Romancero du Cid. — L'Espagne eut, comme la France, ses ébauches d'épopées nationales, dans lesquelles la légende se mêle à la réalité. Elle célébra la longue guerre soutenue pendant près de huit siècles contre les disciples de Mahomet. C'était une croisade permanente. Nombre de héros se dévouèrent pour la religion et pour la patrie. Aucun n'a mieux inspiré les poètes que l'illustre *Ruy Diaz de Bivar,* surnommé *le Cid Campeador* (le Seigneur Batailleur). Ce brave chevalier avait servi dans les armées du roi de Castille, Alphonse VI, vers la fin du XIe siècle. Fier et indépendant, il encourut plus d'une fois la disgrâce de son prince.

L'une des romances du recueil complet, dit *Romancero du Cid,* représente le guerrier banni de Burgos, adressant de tristes adieux à sa noble épouse : « Ah ! Chimène, femme accomplie, je vous aime comme j'aime mon âme ! Vous le voyez, il faut nous séparer ; je dois partir, et vous devez rester. Qu'il plaise à Dieu et à la Vierge Marie de me ramener ici pour marier mes filles ! Qu'il me donne du bonheur et quelques jours de vie ! Et vous, femme honorée, ayez souvenance de moi ! » Le récit de la mort du Cid n'est pas moins touchant. Le brave est tombé sur le champ de bataille; toute l'armée le pleure. *Babieça,* son fidèle coursier, se tient près de lui, la tête tristement baissée vers la terre.

Ces poésies, destinées au chant, étaient répandues parmi toutes les classes. Les mères les apprenaient à leurs enfants; on les entendait retentir dans les fêtes publiques et au milieu des combats. Elles ont fourni à l'Espagne de hautes inspirations tragiques. Notre grand Corneille leur dut son premier chef-d'œuvre [1].

§ II. — Poésie épique.

Camoëns (1525-1579).

Le Portugal, avec son grand poète Camoëns, devança l'Espagne dans les temps modernes [2].

I. **Biographie.** — Luiz de Camoëns naquit à Lisbonne, d'une famille noble, mais pauvre. S'étant engagé sur la flotte portugaise dirigée contre le Maroc, il perdit un œil au siège de Ceuta. Ni cette glorieuse blessure, ni les poésies qu'il avait déjà publiées, ne purent attirer sur lui les faveurs royales. Ainsi délaissé, Camoëns s'embarque pour les Indes, jurant d'oublier à jamais une terre ingrate dont le souvenir néanmoins le suivra partout et sera sa muse inspiratrice.

Arrivé à Goa, il se compromet en publiant une satire dirigée contre l'administration du vice-roi; on l'exile en Chine, à Macao. Sur ces rivages éloignés, Camoëns, évoquant dans son âme l'image de la patrie absente, compose ou du moins achève les *Lusiades*. On montre encore près de la ville une grotte solitaire

[1] Corneille ne puisa pas directement son sujet dans le *Romancero du Cid,* mais dans un drame intitulé *la Jeunesse du Cid,* de Guilhem de Castro, poète espagnol du XVIe siècle.

[2] Le Portugal a sa littérature aussi bien que sa langue nationale; mais Camoëns étant le seul poète portugais très célèbre, nous le joignons aux écrivains espagnols.

où le poète venait mûrir les inspirations de son génie. Au bout de cinq ans, il est rappelé à Goa. Le vaisseau qui le portait fait naufrage sur les côtes du Cambodge : déployant un courage héroïque, Camoëns, sans se laisser abattre, d'une main lutte contre les flots, de l'autre élève au-dessus de l'abîme le précieux manuscrit qui est toute sa fortune.



Camoëns.

Dégoûté du séjour des Indes, il revient à Lisbonne après seize années d'absence, ne rapportant que la misère de ces pays lointains où tant d'autres s'étaient enrichis. Les *Lusiades* parurent en 1572; elles étaient dédiées à Sébastien, roi de Portugal. Ce prince n'accorda à l'auteur qu'une modique pension, absolument insuffisante pour fournir à ses besoins. Son fidèle esclave, Antonio, descendait chaque soir dans les rues de Lisbonne tendre la main en faveur du poète le plus célèbre des Espagnes.

Le roi Philippe II ayant fait la conquête du Portugal, Camoëns en ressentit un coup mortel : *Au moins,* s'écria-t-il, *je ne survivrai point à la liberté de ma patrie!* Peu de temps après, il succombait, dans un hôpital, à l'âge de cinquante-quatre ans.

II. **Les Lusiades.** — 1° SUJET. — Les *Lusiades* ou les *Portugais,* de l'ancien nom du Portugal (*Lusitanie*),

célèbrent, avec l'expédition de *Vasco de Gama,* qui doubla le premier le cap de Bonne-Espérance, toutes les gloires de cette nation, que l'auteur y rattache par d'ingénieux épisodes.

Le passage le plus connu est celui où le poète représente l'*apparition du géant Adamastor,* le *génie des Tempêtes,* essayant, par de sinistres prédictions, d'arrêter les hardis navigateurs. (M. C., 75.)

2o VALEUR LITTÉRAIRE. — Malgré de réelles beautés de détail, cette épopée est inférieure à la *Jérusalem délivrée.* Camoëns s'égare longuement hors de son sujet. De plus, il se permet un singulier mélange du merveilleux chrétien et de la mythologie païenne : Vénus, Jupiter, le Christ, la Vierge Marie y jouent tour à tour leur rôle, sans que cet étrange voisinage semble inquiéter le moins du monde le poète chrétien.

Ma lyre sera plus célèbre qu'heureuse, avait dit Camoëns au Xe chant des *Lusiades.* Les cruelles afflictions qui marquèrent son existence justifient ce présage. Quant à sa renommée, elle est impérissable. Aujourd'hui encore, non seulement les Portugais d'un esprit cultivé, mais les gens du peuple chantent avec délices les plus beaux passages de son poème.

§ III. — Poésie dramatique.

Lope de Véga (1562-1635).

I. **Biographie.** — Madrid fut la patrie de Lope de Véga. Dès l'âge de quatorze ans, il s'exerçait dans l'art dramatique. Après avoir terminé ses études à la savante université d'Alcala, il mena pendant quelque temps une vie aventureuse, s'enrôla sur l'*Invincible*

Armada[1]; puis, après le désastre de cette flotte, revint à Madrid et ne s'occupa plus que de poésie.

Déjà son talent facile lui avait permis de publier un grand nombre de pièces de théâtre : la gloire et la fortune s'attachaient à ses pas. Mais de cruelles épreuves l'atteignirent jeune encore, et brisèrent ses plus chères affections. Il perdit en peu de temps son épouse et son fils unique, « au teint de lis et de rose, » âgé seulement de sept ans. La religion seule peut guérir de telles blessures. Lope se tourna vers elle, embrassa l'état ecclésiastique, sans toutefois abandonner la poésie.

Plus heureux que le Tasse, Dante et Camoëns, il recueillit de son vivant les suffrages de sa nation. On ne le nommait que le *prodige de la nature,* le *phénix de l'Espagne ;* le pape Urbain VIII lui envoyait, avec la croix de Malte, le titre de docteur en théologie. Sa mort arriva l'an 1635; on lui fit de magnifiques funérailles, qui ne durèrent pas moins d'une semaine : un évêque officia chaque jour. Tout le peuple semblait atteint par le trépas du célèbre poète.

II. **Le théâtre de Lope de Véga.** — Doué d'une fécondité à peine croyable, Lope a laissé près de *dix-huit cents comédies profanes* et *quatre cents autos sacramentales* ou drames religieux : au total, vingt millions de vers. Il improvisait, plutôt qu'il ne composait; bon nombre de ses pièces ne lui ont coûté qu'une journée de travail. Lorsqu'il dictait, ses copistes avaient peine à le suivre.

Une telle précipitation l'a empêché de produire aucun véritable chef-d'œuvre, mais seulement de puissantes ébauches. Loin d'imposer à la scène espa-

[1] L'*Invincible Armada*, flotte considérable envoyée par Philippe II contre l'Angleterre pour venger la mort de Marie Stuart, fut dispersée par la tempête dans les eaux de la Manche.

gnole les règles qu'elle ignorait encore, ce poète, comme il l'avoue lui-même, *enferme sous de triples verrous tous les préceptes, éloigne de lui Plaute et Térence de peur d'entendre leurs reproches.* Son but est de plaire à la multitude, de reproduire fidèlement les mœurs, le langage de ses compatriotes. Il y réussit; mais Boileau critiquera avec raison ces sortes de spectacles dont les héros se montrent

Enfants au premier acte et barbons au dernier.

Caldéron (1600-1681).

I. **Ses principales tragédies.** — Caldéron de la Barca vécut à la cour de Philippe IV. Ce prince, ami des lettres, trouvait en lui un poète distingué et un organisateur intelligent des fêtes dramatiques données en son palais. A l'exemple de Lope, Caldéron finit par entrer dans l'état ecclésiastique, et ne composa plus dès lors que des *pièces religieuses*, son plus beau titre de gloire. On cite entre autres : *Ferdinand de Portugal, le Prince constant, l'Exaltation de la Croix,* chefs-d'œuvre dans leur genre.

II. **Caldéron et le théâtre espagnol.** — Caldéron eut presque la fécondité de son prédécesseur, qu'il surpassa par la force du génie. Il a conduit le théâtre espagnol à sa perfection. Sans doute, nos idées classiques sont déconcertées en présence de ces drames pleins d'imbroglios[1] savants et compliqués. Cependant on ne peut refuser à Caldéron ni à ses émules le talent de l'invention.

Les peuples étrangers, la France surtout, leur ont fait de larges emprunts. Corneille trouvait dans les

[1] *Imbroglio*, terme italien qui signifie *embrouillement, confusion*, désigne aussi une pièce de théâtre dont l'intrigue est fort compliquée.

pièces espagnoles des héros de son goût, entêtés du point d'honneur. Molière doit probablement à Caldéron l'idée des *Femmes savantes*.

CHAPITRE II

PROSATEURS ESPAGNOLS

§ I. — Éloquence religieuse.

Les gloires religieuses de l'Espagne. — L'Espagne, surnommée la nation très catholique, n'a cessé de produire d'éloquents apôtres de la foi, depuis ses grands docteurs, *saint Isidore de Séville, saint Ildefonse de Tolède*, jusqu'aux nombreux fondateurs d'ordres religieux, entre lesquels *saint Ignace de Loyola*, qui ont multiplié dans son sein les foyers de vérité. Arrêtons-nous seulement à l'illustre réformatrice du Carmel, *sainte Thérèse*. Aussi bien l'Espagne la compte-t-elle au nombre de ses grands écrivains, et a-t-elle placé son portrait parmi les leurs dans le palais de l'Escurial.

Sainte Thérèse (1515-1582). — L'antique cité d'Avila, en Castille, fut la patrie de sainte Thérèse. Douée de tous les charmes de l'esprit, qu'accompagnent une beauté et une distinction parfaites, elle sourit un instant aux vanités du monde. Puis, éclairée sur le vide de tous ces faux biens, elle les abandonne, à l'âge de dix-huit ans, pour s'enfermer au couvent des Carmélites d'Avila. Plus tard, à l'heure marquée par la Providence, elle entreprend la réforme de son Ordre, fonde de nombreux monastères, et se voit engagée

dans mille relations qui l'obligent à prendre souvent la plume.

Ses ouvrages. — Les *œuvres ascétiques*[1] de sainte Thérèse ne font pas moins d'honneur à son génie qu'à sa sainteté. Elles lui ont valu, de la part du pape Urbain VIII, le titre de *Docteur de l'Église,* honneur insigne, qui n'a jamais été accordé à d'autres femmes.

Ses *Lettres* la révèlent sous un nouveau jour. Elle y apparaît avec cette charmante simplicité, cet esprit vif, original, plein d'à-propos, qui rendait sa conversation si attrayante. Car la sainte réformatrice était aimable et spirituelle : « Ne nous faisons pas sottes *par grâce,* disait-elle plaisamment à ses filles; nous le sommes assez *par nature.* » On peut trouver dans sa correspondance, même à travers la traduction, d'excellents modèles de style épistolaire. (M. C., 76.)

Enfin sainte Thérèse fut poète : quelques-uns de ses compatriotes l'ont saluée *le plus grand poète de l'Espagne.* Ce titre sans doute l'eût fait sourire; elle ne pensa jamais produire œuvre d'art en laissant déborder, dans des *stances* brûlantes, les transports de l'amour divin.

§ II. — Roman.

Cervantès (1547-1616).

I. **Biographie.** — Miguel de Cervantès porta le titre d'*hidalgo* ou gentilhomme, mais sa famille est inconnue. Bien que ses goûts l'inclinassent vers la poésie, il entra dans l'armée et prit part à la fameuse bataille de Lépante, où la flotte chrétienne, commandée par

[1] Les principales œuvres ascétiques ou spirituelles de sainte Thérèse sont : le *Chemin de la perfection*, le *Château de l'âme* et sa propre *Vie,* où la doctrine trouve place à côté de la narration.

don Juan d'Autriche, arrêta l'invasion musulmane. Cervantès se distingua parmi les braves et reçut plusieurs blessures, dont une lui emporta la main gauche.

Il retournait en Espagne, lorsqu'il fut pris par des corsaires et conduit à Alger pour y subir, pendant six ans, le plus dur esclavage. Les Pères de la Trinité payèrent enfin sa rançon. Le pauvre exilé toucha, plein de joie, le rivage de la patrie, qu'il baisait avec transport. Il dut demander à sa plume des moyens d'existence, travailla pour le théâtre, y tint même le premier rang jusqu'à l'apparition de Lope de Véga, et fit mieux encore en composant *Don Quichotte.* Ce chef-d'œuvre procura à Cervantès une immense réputation en Espagne et à l'étranger, mais ne le tira pas de la misère. Il mourut à Madrid, accablé d'infirmités et de besoins, sans que personne songeât à le secourir.

II. **Don Quichotte.** — 1° Sujet. — Ce roman a pour but de *ridiculiser les romans de chevalerie* dont l'Espagne était alors inondée.

Don Quichotte de la Manche est un pauvre gentilhomme qui, à force de méditer les romans de ce genre, finit par perdre la raison. Il s'imagine être revenu au temps des *Roland* et des *Amadis*[1], dont il désire renouveler les prouesses. Couvert d'une antique armure, monté sur une haridelle[2] (*Rossinante*) comme les paladins d'autrefois, il parcourt les campagnes, cherchant à venger l'injustice, et ne se promettant rien moins qu'un empire pour prix de ses exploits. Un paysan rustique, *Sancho Pança,* qu'il a fait son écuyer, le suit, gravement assis sur un âne.

Don Quichotte voit partout des palais, des géants, des enchanteurs; les plus cruelles mésaventures ne suffisent pas pour lui dessiller les yeux. Ici, il s'attaque

[1] L'*Amadis des Gaules,* célèbre roman, dans le goût de nos romans de chevalerie, avait été publié en Espagne vers l'année 1520

[2] Une haridelle est un pauvre cheval maigre.

à d'innocentes brebis ou se bat contre des moulins à vent. Là, prenant une auberge pour un château, il traite l'hôtelier comme un grand seigneur et veut à toute force être armé chevalier de sa main. Ailleurs on le voit fustigé d'importance parce que, ayant délivré à coups d'épée des malfaiteurs que l'on conduisait aux galères, il prétend les envoyer aux pieds de sa *Dulcinée*, la dame de ses pensées, pour lui porter l'hommage d'une si glorieuse victoire.

Sancho, témoin des infortunes de son maître, conclut, avec son gros bon sens, qu'un *chevalier errant* c'est « comme qui dirait *un homme qui est toujours au moment d'être empereur ou roué de coups de bâton* ». (M. C., 77.)

2° Mérite littéraire. — Cervantès a trouvé moyen, au milieu de cette variété de scènes, de tracer le plus riche tableau des mœurs et du génie de l'Espagne. Rien de piquant comme sa manière de conter; son livre est un chef-d'œuvre de fine plaisanterie.

Le roi Philippe III apercevant de son balcon, à Madrid, un jeune étudiant absorbé dans une lecture et riant à gorge déployée, dit à ses courtisans : « Ou cet homme est fou, ou bien il lit *Don Quichotte.* » C'étaient, en effet, les prouesses de l'ingénieux chevalier de la Manche qui causaient son hilarité.

Des leçons données avec tant de sel portèrent leurs fruits : l'Espagne, désabusée par l'ouvrage de Cervantès, ne publia, depuis son apparition, aucun roman de chevalerie.

§ III. — Auteurs contemporains [1].

Philosophie : Balmès (1810-1848). — Jacques Balmès, originaire de la Catalogne, entra dans les Ordres.

[1] Le XVIII[e] *siècle*, passé sous silence, n'offre aucun écrivain

Il est célèbre à la fois comme philosophe et comme publiciste. Son principal ouvrage, *le Protestantisme comparé au catholicisme dans ses rapports avec la civilisation européenne*, traduit dans toutes les langues, a éclairé et fortifié bien des âmes.

Balmès succomba, dès l'âge de trente-huit ans, à une maladie de poitrine dont il portait depuis longtemps le germe. Vich, sa ville natale, lui a élevé un monument de marbre. Tous les catholiques révèrent sa mémoire.

Éloquence politique : Donoso Cortès (1809-1853). — Donoso Cortès est l'un des plus grands orateurs politiques que l'Espagne ait produits. Durant la longue guerre civile qui suivit la mort de Ferdinand VII [1], il s'attacha au parti de la reine mère, Marie-Christine, partagea son exil, et dirigea même quelque temps les études de la jeune reine Isabelle.

Donoso Cortès avait paru jusque-là hésitant quant aux principes religieux. La mort de son frère, fervent catholique, amena dans sa vie et dans ses opinions un changement complet. Lorsqu'il reparut à la tribune, ce fut pour y affirmer les droits de l'Église et les devoirs des sociétés, avec une éloquence qui impressionna l'Europe entière. Nommé ambassadeur en France, Donoso Cortès mourut prématurément à Paris, de la mort des saints, le 3 mai 1853.

Nouvelles : Fernan Caballero. — Une noble dame

de grande réputation. L'avènement des Bourbons au trône d'Espagne (1700) tourna, durant ce siècle, les esprits vers l'imitation française. Ces efforts, d'ailleurs assez stériles, contribuèrent tout au plus à épurer le goût. Le peuple ne s'y prêta point, et son obstination prépara le retour à l'ancienne poésie.

[1] Ferdinand VII (1814-1833) abolit la loi salique afin d'assurer le trône à sa fille Isabelle ; de là, une guerre civile allumée par le frère du roi, don Carlos.

d'origine allemande, *Doña Cécilia Bohl*, a été, au XIX[e] siècle, sous le pseudonyme de *Fernan Caballero*, l'un des écrivains populaires de l'Espagne. Après avoir vécu quelques années à la cour d'Isabelle, doña Bohl s'était ménagé près de Séville une tranquille retraite. Elle a publié de charmantes nouvelles : *la Gaviota*, *Pauvre Dolorès*, etc. Ce sont d'excellentes études de mœurs; elle y peint avant tout l'Andalousie, ses sites, ses habitants.

Alarcon (1833-1891) a également excellé dans la *nouvelle*. Citons seulement : *la Pêche, le Tricorne, le Cornet à piston*. Les Espagnols louent à bon droit la précision, la justesse et le goût de cet écrivain.

TABLEAU SYNOPTIQUE
DE LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE

PRINCIPAUX POÈTES	Poésie légendaire : *Romancero du Cid.* Portugal. — **Camoëns** (1525-1579) : *les Lusiades.* **Lope de Véga** (1562-1635) : *Comédies profanes, Drames religieux.* **Caldéron** (1600-1681) : *Drames religieux* (*Ferdinand de Portugal, l'Exaltation de la Croix*).
PRINCIPAUX PROSATEURS	**Sainte Thérèse** (1515-1582) : *Œuvres ascétiques, Lettres.* **Cervantès** (1547-1616) : *Don Quichotte.* **Balmès** (1810-1848) : *Protestantisme comparé au Catholicisme.* **Donoso Cortès** (1809-1853) : *Discours politiques.* **Fernan Caballero** : *Nouvelles.* **Alarcon** : »

LITTÉRATURE ANGLAISE

La langue anglaise. — Bien que les Romains aient jadis possédé la Grande-Bretagne, le latin a laissé peu de traces dans la langue anglaise. Le *saxon* en est le principal élément; on se rappelle, en effet, la fondation de l'*Heptarchie*, ou réunion de sept royaumes, par des aventuriers saxons du viiie siècle.

Vint plus tard la conquête de Guillaume le Conquérant (1066), qui porta l'idiome *français* en Angleterre : notre langue y fut parlée pendant trois siècles. Édouard III, vers 1362, en interdit l'usage dans les actes publics. L'idiome national put dès lors se développer sans entraves.

CHAPITRE I

POÈTES ANGLAIS

§ I. — La poésie jusqu'au XVIe siècle.

Poésies d'Ossian. — Les plus anciennes poésies de la Grande-Bretagne appartiennent à la langue celtique ou gaëlique, qui n'est autre que notre bas-breton. Elles sont l'œuvre des *bardes écossais* du iie et du iiie siècle de l'ère chrétienne. Les bardes, comme nos troubadours, chantaient leurs poèmes de ville en ville; mais,

à la différence de ceux-ci, ils portaient un caractère sacré, faisant partie de la classe des druides[1].

Ossian ne fut pas le moins célèbre. Roi de Morven, en Écosse, il avait longtemps combattu les Romains. Plus tard, devenu vieux et infirme, il déposa les armes et chanta ses exploits, ceux de ses ancêtres et de son fils, le brave *Oscar*. Oscar avait péri par trahison, au moment où l'heureux père allait l'unir à la belle *Malvina*. Dès lors la jeune fille s'était attachée au vieillard malheureux ; elle apprenait les chansons par lesquelles il charmait sa douleur, et les transmettait à ses compatriotes.

Conservées par les montagnards d'Écosse, les poésies d'Ossian ne sont connues de l'Angleterre et de l'Europe que depuis la fin du XVIIIe siècle. Elles ont un cachet grandiose, et semblent refléter les sévères et brumeux paysages de l'Écosse. Napoléon professait un culte pour ces hymnes guerriers. Lamartine en nourrissait son génie naissant. Notre siècle d'ailleurs a souvent abusé du genre mélancolique que ces poésies ont mis en vogue.

Ballades populaires. — Nos trouvères normands, du XIe au XIVe siècle, vécurent autant en Angleterre qu'en France ; ils y répandirent leurs romans de chevalerie. Toutefois la poésie nationale eut aussi ses productions. Ce sont des *ballades populaires*, dont le héros principal, *Robin-Hood*, fameux braconnier, aurait vécu au temps de Richard Cœur-de-Lion. La légende en fit le *roi des forêts*, être mystérieux qu'on trouve partout quand on le fuit et nulle part quand on le cherche, dont la rencontre est toujours mortelle, car sa flèche ne manque jamais le but.

Chaucer (1328-1400). — Chaucer, surnommé le

[1] Il y eut des druides dans la Grande-Bretagne comme en Gaule.

père de la poésie anglaise, fut en grande faveur à la cour d'Édouard III. Il a imité, dans ses *Contes de Cantorbéry,* le *Décaméron* de Boccace ; on y trouve la même licence, avec moins de génie. Ses titres comme poète sont des *Poésies légères* et une traduction de notre *Roman de la Rose.*

§ II. — XVI[e] siècle.

Shakespeare (1564-1616).

I. **Biographie.** — William Shakespeare naquit à Stratford, petite ville du comté de Warwick. Son père était boucher et marchand de laines; William, l'aîné de dix enfants, exerça la profession paternelle. On raconte que lorsque le futur poète tuait un veau ou un mouton, il le faisait avec beaucoup de solennité, rassemblait ses voisins et prononçait devant eux un discours. Son humeur indépendante lui attira, vers l'âge de vingt ans, une fâcheuse affaire. S'étant permis de chasser le cerf sur le domaine d'un gentilhomme, celui-ci le fit arrêter. La prison attendait le coupable; mais il fut assez habile pour gagner Londres, laissant à l'adresse du seigneur offensé une ballade satirique.

Le théâtre attira son attention. Il y débuta, non comme acteur, mais comme valet, gardant à la porte les chevaux des spectateurs; puis il fit le métier de souffleur; enfin il monta lui-même sur la scène. Se sentant un génie fort au-dessus d'un tel état, il devint sans peine poète dramatique. Le succès couronna ses travaux; les grands se firent ses protecteurs; le peuple ne cessa de l'applaudir. La reine Élisabeth mettait à si haut prix son talent, qu'elle le laissait représenter avec une vérité terrible l'histoire de Henri VIII, son

père. Le poète, dans sa reconnaissance, nomme emphatiquement cette princesse *la belle Vestale assise sur le trône d'Occident.*

Shakespeare était loin d'ailleurs de songer à sa future renommée, ne prenant pas même le soin de réunir et de faire imprimer ses œuvres. Dès l'âge de cinquante ans, avide de repos, il brisa une carrière qu'il parcourait avec gloire, revint à Stratford et acheta la maison où il était né, pour y passer le reste de ses jours. Deux ans plus tard, la mort le frappait. Il déclarait dans son testament appartenir à l'Église catholique.



Shakespeare.

Sa demeure attira longtemps un grand concours d'étrangers; on montrait dans le jardin un mûrier planté par le poète. Le tout existait encore à la fin du XVIIe siècle; mais alors le propriétaire, ennuyé sans doute de ces visites réitérées, fit raser la maison et abattre le mûrier. Un orfèvre acheta cet arbre, dont il fabriqua des tabatières : les admirateurs de Shakespeare les lui payèrent si cher, qu'il y fit fortune.

II. **Principaux drames de Shakespeare.** — Ce fécond écrivain a laissé trente-six pièces, drames et comédies. Nommons seulement : *Hamlet, Macbeth, le Roi Lear,* empruntés à des légendes nationales; *Roméo et Juliette, Othello,* dont la scène se passe en Italie; *Henri VI, Henri VIII,* drames tirés de l'histoire con-

temporaine de l'Angleterre. — L'analyse d'*Hamlet* et de *Macbeth* donnera quelque idée du caractère de l'*Eschyle britannique*[1].

III. **Analyse d'Hamlet.** — Le roi de Danemark vient de succomber à un mal inconnu. *Claudius*, son frère, l'a remplacé sur le trône en épousant sa veuve. *Hamlet*, fils du prince défunt, apprend qu'un mystérieux fantôme s'est montré la nuit précédente sur l'esplanade du château. Il s'y rend à la même heure et reconnaît, non sans émotion, dans le spectre qui s'avance vers lui, l'ombre de son père : celui-ci lui apprend que Claudius, secondé par la reine, l'a empoisonné durant son sommeil. Hamlet promet de venger un tel crime.

Une foule d'incidents viennent retarder l'exécution de ses desseins. Épié par son oncle, il contrefait l'insensé afin de détourner les soupçons; néanmoins ses paroles incohérentes laissent échapper des traits qui atteignent les coupables. Enfin, résolu de se débarrasser d'Hamlet, Claudius prépare une joute solennelle; coupes et épées empoisonnées doivent assurer la mort du jeune prince. Mais la justice divine intervient : le roi et la reine sont pris dans leurs propres pièges. Hamlet succombe le dernier, et reçoit seul les honneurs d'une sépulture royale.

IV. **Analyse de Macbeth.** — Trois hideuses sorcières ont prédit à *Macbeth*, général écossais, qu'il ceindra bientôt la couronne royale, mais que les enfants de *Banquo*, son ami, régneront après lui. Or le roi *Duncan* vient, à quelque temps de là, se reposer avec ses fils au château de Macbeth. L'ambitieux seigneur et sa cruelle épouse, violant les droits sacrés de l'hospitalité, frappent le roi à mort au milieu de la nuit. Mais à peine le coup fatal est-il porté, que Macbeth est saisi

[1] Chateaubriand qualifie ainsi Shakespeare pour marquer la rudesse de son génie.

de terreur; une voix importune retentit à son oreille : *Ne dors plus!... Macbeth a tué le sommeil, le sommeil de l'innocence qui soutient la vie.*

Cependant le malheureux s'est emparé du trône : les remords le torturent nuit et jour. Le festin de son couronnement est troublé par l'apparition de Banquo, qu'il vient de faire périr. Lady Macbeth, de son côté, erre chaque nuit dans le palais, essayant de laver une tache sanglante qu'elle seule voit sur sa main. Les fils de Duncan se décident enfin à attaquer l'usurpateur, qui périt au milieu du combat. (M. C., 78.)

V. **Le génie de Shakespeare.** — N'ayant aucun souci des règles dramatiques posées par l'antiquité, ce poète s'est créé un système qui ne ressemble à nul autre. Son but principal est d'intéresser : tous les moyens lui sont bons pour cela. Il viole sans scrupule l'unité de temps et celle de lieu : ses drames renferment des années, la scène se déplace d'une contrée à l'autre. Le sérieux et le comique, le sublime et le trivial, se mêlent constamment chez lui. Il a des rôles grands et terribles, il en a de suaves et de gracieux.

En un mot, Shakespeare est un génie puissant, mais inculte. Il faut bien se garder de l'admirer aveuglément, ainsi que firent nos romantiques, Victor Hugo en tête.

§ III. — XVIIe siècle.

Milton (1608-1674).

I. **Biographie.** — Londres fut la patrie de John Milton. Son père, homme de lettres, ami des arts, seconda de tout son pouvoir les belles dispositions de cet enfant précoce. John aimait la retraite, le silence; il y savourait avec délices les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Ses études furent couronnées par un voyage en Italie;

Florence, Rome, Naples, le reçurent tour à tour. Dans cette dernière ville, le futur auteur du *Paradis perdu* entretint d'aimables relations avec le marquis de Villa, qui, ayant connu et beaucoup aimé le Tasse, parlait avec enthousiasme de ce beau génie. Milton tressaillait à de tels souvenirs, et fortifiait de plus en plus son projet de doter sa patrie d'un chef-d'œuvre qui pût égaler la *Jérusalem délivrée.* A Milan, si l'on en croit une anecdote de Voltaire, assistant par hasard à la représentation d'un drame italien sur la chute de nos premiers parents, il sentit vivement la grandeur de ce sujet ; peut-être arrêta-t-il dès lors le plan de son épopée.



Milton.

De retour dans sa patrie, épris d'un fol amour de l'indépendance, Milton se lia avec les rebelles qui s'apprêtaient à renverser le roi Charles Ier. Il accepta même de devenir le secrétaire de Cromwell[1]. Le rétablissement des Stuarts l'éloigna des affaires publiques ; il avait alors cinquante-six ans. Son poème fut désormais l'unique préoccupation de sa vie. Tourmenté par la goutte et complètement aveugle, il semblait concentré dans ce monde invisible dont il racontait les merveilles.

[1] Cromwell, après avoir fait monter Charles Ier sur l'échafaud, prit le titre de Protecteur et gouverna pendant neuf ans l'Angleterre.

La plus jeune de ses filles, Déborah, s'était faite son *Antigone*[1]. Assise près de lui, pendant les longues veillées, après avoir lu tour à tour, en leurs propres langues, Homère, la Bible, Ovide, elle recueillait ses vers immortels. Parfois c'était à un ami, à un étranger qui le visitait, que Milton dictait ses inspirations poétiques. On rapporte, chose singulière, que son génie ne produisait pas également en toute saison : de septembre au printemps, son imagination était dans toute sa vivacité.

L'auteur mourut sans se douter peut-être de la célébrité que ce poème devait lui procurer : ce ne fut guère, en effet, que trente ans plus tard qu'il fut dignement apprécié[2].

II. **Le Paradis perdu.** — 1° Sujet. La *chute de nos premiers parents et leur expulsion du Paradis terrestre,* tel est le sujet de cette épopée.

La scène s'ouvre aux enfers, où les mauvais anges viennent d'être précipités. *Satan* réveille ses légions, « abattues comme les feuilles d'automne sur une mer de feu. » Il les excite à reprendre la lutte contre le Très-Haut, en essayant de lui arracher l'homme, qu'il vient de créer sur la terre; lui-même se charge de l'entreprise. A force de ruse et d'adresse, il pénètre dans l'Éden. *Adam* et *Ève* s'offrent à ses regards : il est saisi de leur beauté, et jaloux du bonheur qui se reflète sur leur visage.

L'archange *Raphaël* est venu avertir nos premiers parents des projets du tentateur. Ève va néanmoins succomber et entraîner avec elle son époux. L'ennemi, caché dans les gracieux anneaux du serpent, ren-

[1] Antigone, fille d'Œdipe, l'héroïne de plusieurs tragédies de Sophocle, ayant servi de guide à son père vieux et aveugle, demeure le type du dévouement à la vieillesse.

[2] Addison, célèbre critique anglais (1679-1719), révéla le premier à ses compatriotes les beautés du *Paradis perdu.*

contre notre première mère occupée à redresser les fleurs odorantes d'un frais bosquet. Le mensonge, la flatterie, lui donnent pleine victoire. On connaît le terrible châtiment de la faute, châtiment qu'adoucit toutefois la divine Miséricorde. (M. C., 79.)

2° Mérite littéraire. Le principal mérite de ce poème, c'est qu'il *intéresse l'humanité entière.* Puis, comment ne pas s'étonner de l'imagination déployée par l'auteur pour soutenir, avec deux êtres humains seulement, toute une longue épopée ? Il est vrai que le ciel et l'enfer font partie de son cadre, en sorte que Satan est comme le personnage principal du *Paradis perdu.* C'est un caractère effrayant de vérité : l'orgueil l'ambition, la haine de Dieu, ne peuvent être poussés plus loin : *Mal, sois mon bien !* s'écrie-t-il dans la rage de son désespoir.

Chateaubriand admire les magnifiques *descriptions* que renferme le *Paradis perdu.* « Les *soleils couchants* de Milton aveugle ont, selon lui, un caractère doux et mélancolique qu'on ne retrouve nulle part. »

3° Défauts. Des *bizarreries* inexplicables déparent çà et là ce chef-d'œuvre : c'est ainsi que le poète ose employer l'artillerie dans la bataille des mauvais anges contre les bons ! Il s'égare souvent en dissertations historiques et même politiques absolument hors de propos. Enfin, étant protestant, Milton a commis de graves *erreurs dogmatiques.*

§ IV. — XVIIIe et XIXe siècles.

Pope (1688-1744) : traduction de l'Iliade. — Alexandre Pope fut un spirituel bossu, d'une santé fort débile. Passionné pour les vers, on le disait grand poète dès l'âge de douze ans. Le genre de ses œuvres,

la guerre qu'il entreprit contre les mauvais auteurs, en font un peu le *Boileau anglais*. Mais, dans cette guerre de plume, Pope se montra tellement irascible, qu'il s'attira beaucoup d'ennemis.

Il a laissé un poème analogue à l'*Art poétique*, intitulé *Essai sur la critique;* une autre composition, *la Boucle de cheveux enlevée*, rappelle *le Lutrin*. Son œuvre principale est une *traduction de l'Iliade*, dont les Anglais sont justement fiers : elle réalise pour eux la perfection de la langue classique.

Young (1681-1765) : **les Nuits.** — Young est le poète des sombres tristesses. La mort d'une fille unique, puis celle d'une épouse aimée, donnèrent à son génie cette teinte mélancolique. Son poème des *Nuits* est lugubre. Les mots de mort, de néant, d'éternité y retentissent avec éloquence; mais la douce chaleur du catholicisme en est bannie. Ce genre de poésie, peu fait pour dilater les âmes, n'a que trop inspiré la littérature contemporaine de tous pays.

Lord Byron (1788-1824) : **Childe Harold.** — Issu des Stuarts par sa mère, des conquérants normands par son père, lord Byron passa dans les montagnes d'Écosse une enfance triste et maladive. Il était né pied bot[1], ce qui lui attirait des railleries dont sa fière nature dut extrêmement souffrir. Lancé de bonne heure dans une vie de plaisirs, il ne tarda pas à en éprouver la satiété. A l'âge de vingt et un ans, dégoûté de l'Angleterre, il entreprit de longs voyages en Europe et jusque dans l'Orient.

Sa dernière excursion fut inspirée par un noble motif. C'était en 1824 : la Grèce gémissait sous le joug des Turcs; lord Byron, malgré sa santé délabrée,

[1] C'est-à-dire les pieds déformés par une contraction des muscles.

courut se mettre à la tête de l'insurrection. Mais ses forces le trahirent ; il mourut au siège de Missolonghi, emporté par une inflammation de poitrine.

Le Pèlerinage de Childe Harold, poème en quatre chants, offre sous un nom supposé l'histoire même de l'auteur. Son âme s'y révèle, sombre, railleuse, sceptique, et toutefois vivement émue en présence des beautés de la nature. Quelques-uns de ses autres ouvrages poussent l'irréligion à un point qui effraye.

Lord Byron demeure, par son génie, le plus grand poète de sa nation; mais l'orgueil a gâté les dons éminents qu'il avait reçus du ciel[1].

Tennyson (1810-1892) a su revêtir de la plus pure poésie des sentiments simples et vrais. Ses chefs-d'œuvre *lyriques : Godivas, Maud, the Princess,* lui ont valu, de son vivant, des témoignages enthousiastes d'admiration.

CHAPITRE II

PROSATEURS ANGLAIS

I. **Les philosophes anglais. Leur influence sur notre littérature.** — L'Angleterre devança la France dans cette philosophie malsaine qui est la ruine des sociétés, parce qu'elle ne connaît bien ni Dieu ni l'âme. **Bacon**, au XVIe siècle, et surtout le célèbre **Locke**, au XVIIe, en furent les plus illustres représentants. Les ouvrages de ce dernier ont été particulièrement goûtés

[1] L'Angleterre eut, comme la France, ses poètes *romantiques*, ennemis des modèles classiques. Plusieurs d'entre eux ont consacré leur talent à célébrer les paysages et les lacs de l'Écosse, leur patrie; on les désigne sous le nom de *Lakistes* ou chantres des lacs. Lord Byron participe des deux genres classique et romantique.

de nos réformateurs modernes : Jean-Jacques Rousseau leur a fait de copieux emprunts, soit pour son *Émile,* soit pour le *Contrat social.*

Ces maîtres d'ailleurs firent école, et lorsque Voltaire, banni de France, vers l'âge de vingt ans, se réfugia en Angleterre, il puisa près de leurs disciples, philosophes littérateurs, ces hardiesses d'opinions, ce scepticisme moqueur qu'il répandit ensuite dans d'innombrables écrits.

II. **Les grands historiens : leur esprit philosophique.** — Après avoir subi l'influence anglaise, notre littérature du XVIIIe siècle, avec ses ardents meneurs, fit sentir au delà du détroit son action pernicieuse. Ce fut de part et d'autre la même haine déchaînée contre le catholicisme. Trois historiens célèbres, *Hume, Robertson, Gibbon,* sont particulièrement coupables à cet égard.

Hume (1711-1776) était allé si loin dans ses doctrines antireligieuses, qu'il essuya une véritable persécution et dut se réfugier en France. Son *Histoire d'Angleterre,* publiée en partie, lui valut l'accueil enthousiaste de la secte philosophique. « Vous me demandez, écrit-il de Paris à son ami Robertson, quel est mon train de vie? Je ne me nourris que d'ambroisie, ne bois que du nectar, ne respire que l'encens et ne marche que sur les fleurs. » Plus tard, ce fut à lui de recevoir, dans son château de Wooton, Jean-Jacques Rousseau chassé de la Suisse ; ce dernier, déjà livré à sa noire mélancolie, ne tarda pas à se brouiller avec son hôte et s'en fit un ennemi.

Robertson (1721-1793) a écrit l'*Histoire de l'Écosse,* sa patrie, et celle *de Charles-Quint.* Voltaire est son modèle ; mais, s'il en reproduit les opinions, il ne parvient point à l'égaler comme écrivain.

Gibbon (1737-1794), qui passa la plus grande partie

de sa vie en Suisse, a laissé un important ouvrage : *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*. Toujours mêmes préjugés philosophiques. Relevons cependant chez cet historien un mot glorieux pour la France chrétienne : « La France, écrit-il quelque part, a été faite par ses évêques comme la ruche par les abeilles[1]. »

III. **Style épistolaire : Lady Montague** (1690-1761). — Lady Montague, fille du duc de Kingston, avait reçu une instruction au-dessus de son sexe. Philosophie, langues anciennes, langues modernes étaient entrées dans le programme de ses études. Elle eut l'occasion de fréquents voyages, et séjourna même à Constantinople, où lord Montague, son époux, fut quelque temps ambassadeur.

De là une vaste correspondance. Lady Montague y donne sur la Turquie de précieux renseignements : palais, mosquées, harems, lui ont été ouverts ; elle a pénétré dans la vie privée de ce peuple, aux mœurs si différentes du reste de l'Europe. La spirituelle ambassadrice avait la prétention de surpasser Mme de Sévigné : « Ses lettres, aurait-elle dit, sont fort jolies ; mais dans quarante ans les miennes ne seront pas moins recherchées. »

La postérité en a jugé autrement. Outre que lady Montague est fort éloignée du charmant naturel de notre célèbre épistolière, elle transforme trop souvent sa correspondance en invectives sectaires contre le catholicisme.

IV. **Éloquence politique**. — L'éloquence politique est depuis longtemps en honneur dans la Grande-

[1] L'Angleterre a produit dans notre siècle un historien de grand mérite, MACAULAY (1800-1859). Son *Histoire d'Angleterre*, qu'il n'a pu malheureusement achever, est une œuvre magistrale, écrite en dehors de tout esprit de parti.

Bretagne, grâce à la constitution de ce royaume. Mais la période qui a le plus illustré le parlement anglais est la fin du XVIIIe siècle et le commencement du dernier.

William Pitt, nommé depuis *lord Chatham* (1708-1778), ouvre cette série de remarquables orateurs. Un fait touchant vint clore sa carrière politique. Déjà avancé en âge, accablé d'infirmités, il apprend que le conseil des Pairs est sur le point de voter un bill[1] favorable à l'émancipation des États-Unis. Oubliant ses propres souffrances, il se rend à la Chambre, soutenu par ce fils qui doit bientôt perpétuer sa gloire. L'émotion est générale : le vieillard, dans une éloquente improvisation, s'élève avec force contre l'acte que l'on prépare et annonce prophétiquement la perte de la riche colonie américaine. Mais ce suprême effort a brisé ses dernières forces : on l'emporte mourant. WILLIAM PITT (1759-1806), dit le *second Pitt*, se montra l'infatigable antagoniste de Napoléon Ier, dont il ne vit pas néanmoins la chute. Sa mort arriva au début de l'Empire.

Daniel O'Connell (1775-1847). — Ce noble Irlandais personnifie l'éloquence populaire, inspirée par la foi religieuse et le patriotisme. *Dieu et l'Irlande!* tels ont été les deux mobiles de sa féconde existence.

Élu député au parlement de Londres, il y revendique la liberté de ses frères opprimés et obtient enfin l'affranchissement des catholiques. Rien ne peut donner l'idée de ces *meetings* ou assemblées du peuple, qu'il convoquait en parcourant l'Irlande. Les réunions se tenaient en plein air : on y a vu groupées jusqu'à quatre cent mille personnes. O'Connell y parlait le langage du chrétien et du patriote; c'était après s'être

[1] On nomme *bill* en Angleterre un projet de loi, ou quelquefois la loi rendue.

nourri de son Dieu qu'il entreprenait pareille tâche.

L'aspect des riants paysages étalés à ses regards lui inspirait mille allusions touchantes : *Où est le lâche qui ne serait pas prêt à périr pour un tel pays?* s'écriait-il avec émotion. Et l'auditoire était gagné. Jamais en aucun temps, a-t-on pu dire, nul homme ne prit sur sa nation un empire aussi absolu. Pie IX a qualifié ce vaillant champion de *héros de la chrétienté*[1] !

V. **Éloquence religieuse.** — L'éloquence religieuse commence à refleurir en Angleterre, grâce à un retour fortement accentué vers le catholicisme.

Le cardinal Wiseman (1802-1865), archevêque de Westminster, auteur de savants ouvrages contre le protestantisme, a composé, en vue de la jeunesse chrétienne, de pieux romans écrits de main de maître. Il suffit de rappeler FABIOLA, livre universellement connu, tableau saisissant de l'ère des persécutions. Que de jeunes âmes ont puisé un généreux enthousiasme dans la lecture de ces pages, devant la douce et suave figure de *sainte Agnès,* ou en recueillant les mâles discours du tribun *Sébastien!*

Le père Faber (1814-1853), illustre converti, entra dans la Congrégation de l'Oratoire, qu'il introduisit à Londres. Ses ouvrages[2] révèlent un théologien éminent, mais aussi un écrivain de premier ordre. Son esprit vif, original, déborde de poésie. Au milieu du sujet le plus grave, il laisse volontiers sa plume s'égayer dans la description de frais paysages, « où coulent des eaux limpides et que dominent de gracieuses collines ».

[1] Au mois d'août 1875, l'Irlande célébrait le centenaire de la naissance d'O'Connell. Des catholiques de tout l'univers, parmi lesquels bon nombre de Français, prirent part à cette solennité.

[2] *Tout pour Jésus*, *Bethléhem*, *Conférences spirituelles*, et plusieurs autres, traduits dès longtemps en français.

Impossible à qui que ce soit de rester indifférent devant les pages entraînantes tombées de ce cœur d'apôtre. Le Père Faber demeurera l'une des plus pures gloires de l'Angleterre catholique. (M. C., 80.)

VI. **Romans.** — Les romans anglais, moins frivoles peut-être que les nôtres, ont souvent un but pratique, un côté sérieux. Ils se distinguent par un naturel inimitable dans la peinture de la vie ordinaire, et par cette sorte de gaieté vive et spirituelle que nos voisins nomment *humour*. La morale toutefois, même dans les meilleurs, court ordinairement de grands périls.

Le *Robinson Crusoé,* de **Daniel de Foë**, déjà vieux de près de deux siècles, n'a cessé jusqu'à nos jours d'être réimprimé : c'est un livre connu du monde entier. Le fond, paraît-il, en serait réel ; il se rapporte aux aventures d'un matelot nommé Selkirck, jeté dans une île déserte non loin du Chili, et retrouvé plusieurs années après. Malgré les qualités incontestables qui distinguent le *Robinson* et en expliquent la vogue, certaines maximes pernicieuses y sont insinuées contre lesquelles il faut prémunir la jeunesse.

Le *Vicaire de Wakefield*, œuvre de **Goldsmith** ; les *Voyages de Gulliver,* par **Swift**, ne sont guère moins répandus. On parle souvent de ces microscopiques *Lilliputiens,* peuple imaginaire, chez lequel Gulliver, le héros de ce dernier roman, est censé voyager ; l'auteur, sous l'apparence d'une innocente plaisanterie, attaque malheureusement l'humanité entière.

Walter Scott (1771-1832), le plus célèbre des romanciers anglais, s'est emparé de l'histoire. Il a cherché, par d'ingénieux récits, à en faire ressortir quelques époques intéressantes. On peut citer : *Ivanhoé, Quentin Durward,* les *Puritains d'Écosse.*

Charles Dickens (1802-1870) peint avec une poignante vérité la misère des classes pauvres dans les

grandes cités, particulièrement à Londres. Ses nombreux ouvrages : *Nicolas Nickleby, David Copperfield,* les *Contes de Noël*, etc., ont presque la même réputation que ceux de Walter Scott.

TABLEAU SYNOPTIQUE
DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE

PRINCIPAUX POÈTES

- IIIe siècle. — *Poésies d'Ossian.*
- XIIIe » — *Ballades populaires* (Robin Hood).
- XIVe » — **Chaucer**, le père de la poésie anglaise.
- **Shakespeare** (1564-1616) : Principaux drames : *Hamlet, Macbeth, le Roi Lear, Othello, Henri VIII.*
- **Milton** (1608-1674) : *le Paradis perdu.*
- **Pope** (1688-1744) : *Essai sur la Critique, traduction de l'Iliade.*
- **Young** (1681-1765) : *les Nuits.*
- **Lord Byron** (1788-1824) : *Pèlerinage de Childe Harold.*
- **Tennyson** (1810-1892) : *Poésies lyriques.*

PRINCIPAUX PROSATEURS

- XVIe et XVIIe siècles. — Philosophie : **Bacon, Locke.**
- XVIIIe siècle. — **Hume** : *Histoire d'Angleterre.*
- » » — **Robertson** : *Histoire d'Écosse.*
- » » — **Gibbon** : *Décadence et chute de l'empire romain.*
- » » — **Lady Montague** : *Lettres.*
- » » — **Les deux Pitt.**
- XIXe » — **Daniel O'Connell.**
- » » — **Cardinal Wiseman.** — **P. Faber.**
- XVIIIe et XIXe siècles. — Romanciers : **de Foë, Goldsmith, Swift, Walter Scott, Dickens.**

LITTÉRATURE ALLEMANDE

Formation de la langue allemande. — La nation allemande descend des anciens Germains, et de ces terribles *Saxons* que Charlemagne eut tant de peine à réduire. Ils conservèrent après la conquête leur langue barbare ; l'empereur, Germain lui-même d'origine, se plut à polir et à travailler cet idiome. Il fonda une académie allemande dans son palais d'Aix-la-Chapelle et multiplia les écoles au sein du pays saxon.

Les troubles qui suivirent la mort de Charlemagne suspendirent pour longtemps cette ébauche littéraire. De plus, l'empire germanique, tel qu'il fut constitué dans la suite, se composant d'une multitude d'États, n'arriva que fort tard à l'unité de langage.

§ I. — Période antérieure au XVIIIe siècle.

I. **Premières œuvres poétiques.** — Le moyen âge vit fleurir en Allemagne des *poètes lyriques* dont les compositions ressemblent à celles de nos trouvères. Issus des rangs de la chevalerie, ils ne se contentaient pas de célébrer les prouesses guerrières. Quelques-uns, non moins pieux que braves, prenaient pour thème de leurs chants la Vierge Mère, la Dame par excellence, ou plutôt *Notre-Dame*, comme l'a nommée cet âge de foi.

Il se rencontre à la même époque (XIIIe siècle) une vaste *épopée nationale,* les NIEBELUNGEN, ainsi nommée de prétendus princes bourguignons qui en sont les héros. Longtemps dédaigné du peuple germanique, comme l'a été en France la *Chanson de Roland,* ce poème patriotique fait aujourd'hui partie des programmes officiels dans les écoles allemandes.

II. **Luther et la prose allemande.** — La prose, plus lente à se former que la poésie, doit une grande partie de son perfectionnement aux écrits de LUTHER (XVIe siècle). Bossuet reconnaît lui-même avec quel talent le chef de la Réforme maniait sa langue maternelle. Il avait le secret d'entraîner les foules et de les ravir. Ce fut une des causes de son influence : s'il eût parlé et composé en latin, selon l'usage encore suivi, jamais il n'eût atteint les masses populaires.

C'est seulement à partir du XVIIIe siècle que la littérature allemande produit des noms universellement connus.

§ II. — XVIIIe et XIXe siècles.

Klopstock (1724-1803).

I. **Biographie.** — Klopstock, né en Saxe, passa la plus grande partie de sa vie à Copenhague, sous la protection du roi Frédéric V, ami des littérateurs et des artistes. Ses œuvres poétiques, et particulièrement la *Messiade,* lui valurent durant sa longue carrière la considération de tout ce que l'Allemagne comptait de plus illustre.

Protestant convaincu, il espérait en la vie future ; on l'entendit murmurer à sa dernière heure le passage de la *Messiade* qui célèbre la mort de Marie, sœur de Lazare. Le gouvernement danois déploya pour ses funérailles une magnificence royale. Klopstock avait

lui-même choisi comme épitaphe ce beau vers tiré du IIe chant de son poème : *Froment semé de Dieu pour mûrir au grand jour de la moisson.*

II. **La Messiade.** — 1° Sujet. Cette épopée forme comme la suite du *Paradis perdu*, puisqu'elle célèbre la rédemption de l'humanité par la *mort du Sauveur.* Le poète, outre les scènes de la Passion, fait entrer dans son cadre celles de la Résurrection et de l'Ascension. Ce sujet, tout évangélique, plut à l'Allemagne du xviii° siècle, qui, à l'inverse de nos philosophes athées, cultivait avec enthousiasme le sentiment religieux.

2° Qualités et Défauts. Une sorte de mysticisme propre à nos voisins d'outre-Rhin se dégage de la *Messiade.* « Lorsqu'on en commence la lecture, dit Mme de Staël, on croit entrer dans une vaste église, au milieu de laquelle un orgue se fait entendre : l'attendrissement et le recueillement s'emparent de l'âme. »

Il est à regretter que Klopstock n'ait pas terminé son poème à la mort du Rédempteur : l'action languit dans les derniers chants, composés d'hymnes de triomphe. La monotonie est d'ailleurs le défaut général de cette épopée, qui, même en Allemagne, compte plus d'admirateurs que de lecteurs[1].

Gessner (1730-1788). — Gessner appartient à la Suisse allemande. Un *poème épique,* la *Mort d'Abel,* tout imprégné des mœurs patriarcales, et surtout un recueil d'*idylles* rendirent son nom populaire dans toute l'Europe. En France, la société polie s'enthousiasma pour les pastorales du *Théocrite allemand,*

[1] La *Messiade* est, selon l'ordre chronologique, la dernière des huit grandes épopées généralement admises dans les programmes littéraires. Il ne sera pas inutile de les rappeler en terminant : l'*Iliade,* l'*Odyssée*, l'*Énéide,* la *Divine Comédie*, la *Jérusalem délivrée,* les *Lusiades*, le *Paradis perdu*, la *Messiade*.

qu'on imita jusqu'à la fadeur. Ses idylles sont charmantes ; mais la morale en est plus païenne que chrétienne.

Gessner cultivait la peinture et la poésie. Lorsque son esprit avait conçu quelque vive image, il hésitait parfois, dit un de ses biographes, ne sachant s'il devait prendre la plume ou les pinceaux.

Gœthe (1749-1832).

I. **Biographie.** — Gœthe, le plus grand poète de l'Allemagne, appartenait à une famille aisée de Francfort-sur-le-Mein. On le poussa vers le barreau ; mais cette carrière offrait trop peu d'aliment à son imagination ardente : il l'abandonna pour se livrer aux sciences et aux lettres. Déjà sa foi avait fait naufrage ; du moins était-il tombé dans un dangereux scepticisme. Ses premières compositions, *Gœtz de Berlichingen* ou le chevalier à la main de fer, vaste drame, tableau de l'Allemagne au moyen âge ; *Werther,* roman trop célèbre qui exalte le suicide, datent de cette époque.

Weimar, capitale du duché de ce nom, était alors comme l'*Athènes du Nord;* écrivains et artistes se groupaient à la cour du duc Charles-Auguste. Gœthe, attiré par la bienveillance de ce prince, vint briller près d'eux, et bientôt les éclipsa tous. Confident intime du souverain, puis son premier ministre, il déploya dans cette charge les plus sérieuses qualités. Un voyage en Italie avait toujours été l'objet de ses désirs ; vers la fin de l'été de 1786, il lui fut permis de mettre à exécution ce projet. Son talent grandit au sein de cette poétique contrée ; il y composa, entre autres œuvres, sa tragédie du *Tasse.*

Revenu à Weimar, Gœthe se lia avec Schiller, son émule de gloire, d'une amitié indissoluble que l'envie

ne put jamais ébranler. La mort de ce poète, emporté dans la force de l'âge, brisa trop tôt ces douces relations : Gœthe perdait en lui, comme il disait, la moitié de son âme. La Prusse, en ce moment même, était envahie par Napoléon I[er], dont l'armée pillait Weimar; les manuscrits de Gœthe et ses collections d'histoire naturelle furent épargnés. L'empereur traita ce grand homme avec toutes sortes d'égards, et voulut de ses propres mains le décorer de la grand'croix de la Légion d'honneur.



Gœthe.

Des travaux sérieux remplirent la fin de son existence, qu'il prolongea jusqu'à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Sa dépouille mortelle repose à Weimar, entre le duc Charles-Auguste, son protecteur, et Schiller, son ami. On raconte qu'à ses derniers moments, attristé de l'obscurité qui régnait autour de lui, Gœthe jeta ce cri suprême : *De la lumière!* Ce mot semblait exprimer en même temps les anxiétés de son esprit déchiré par le doute.

II. **Faust, principale œuvre de Gœthe**. — *Faust*, drame considérable qui en renferme deux, est l'œuvre capitale de Gœthe, celle qui révèle le mieux son génie.

1° Sujet. Le docteur Faust a épuisé toutes les sciences sans pouvoir rassasier son esprit avide ; l'ennui et le dégoût le rongent. Sur le point de porter à ses lèvres une coupe empoisonnée, soudain il entend

le joyeux son des cloches annonçant la résurrection du Christ : il s'arrête, vaincu par le remords. Le démon, sous le nom de *Méphistophélès,* lui apparaît à ce moment et lui promet, au prix de son âme, de satisfaire tous ses désirs. En effet, grâce à des prestiges diaboliques, Faust s'enivre de jouissances, et néanmoins le bonheur fuit loin de lui...

Le *Second Faust* forme une autre pièce. Devenu vieux, mais non converti, le docteur cherche dans le passé des émotions nouvelles. Méphistophélès lui ouvre la région des ombres; il explore le Tartare et l'Olympe. Après mille rêves fantastiques, Gœthe ramène son héros en ce monde, et, par un dénouement fort commode, suppose que la miséricorde divine lui accorde le pardon avant de mourir.

2° Caractère de ce drame. *Faust,* aussi bien que tout le théâtre de Gœthe, se rapproche du genre de Shakespeare, affranchi de toute règle classique. Ce drame renferme, à côté de pages pernicieuses, des hymnes sacrés, des chœurs pleins de poésie et même de foi. Tels sont les chants célestes qui retentissent aux oreilles de Faust, tandis qu'il exhale tristement ses remords : « Le Christ est ressuscité! Gloire à celui qui, plein d'amour, a subi la salutaire, la fortifiante épreuve de la tribulation ! »

III. **Le génie de Gœthe.** — Le trait saillant de ce puissant génie, c'est une *grandeur calme,* sûre d'elle-même, qu'aucune limite ne semble devoir arrêter. On est stupéfait d'une telle variété d'aptitudes. Écrivain, homme d'État, savant passionné pour l'étude de la nature, il se montre partout supérieur. Sa prose offre un modèle de pureté et d'élégance; tous les genres de poésie lui sont familiers. Il a de gracieuses *idylles : Hermann et Dorothée,* par exemple, que Schiller déclarait son chef-d'œuvre; des *ballades* devenues populaires : le *Roi des Aunes* (M. C., 81), la *Danse*

des morts, et surtout *la Chanson de Mignon*[1], traduite dans toutes les langues :

> Connais-tu le pays où croît le citronnier,
> Où l'orange mûrit sous le sombre feuillage...

IV. **Popularité de Gœthe.** — Gœthe est peut-être l'auteur moderne le plus connu du monde entier; la littérature contemporaine lui a voué de toutes parts un véritable culte. Il y a de l'engouement dans cette admiration. L'auteur de *Faust* étonne, subjugue; mais il ne satisfait pas pleinement le cœur. Toute sa religion, c'est-à-dire ce qui donne au poète la chaleur et la vie, se résume dans une sorte d'indifférence qui voit d'un même œil le bien et le mal.

Schiller (1758-1805).

I. **Biographie.** — Schiller naquit à Marbach, petite ville du Wurtemberg; son père était intendant du château. Destiné à l'état ecclésiastique, l'enfant fut placé chez un pasteur de village; mais la lecture d'Homère, de Klopstock, de Shakespeare, qu'il dévorait en secret, nourrissait en lui des goûts tout opposés à cette vocation. Protégé par le duc de Wurtemberg, il donna, après deux essais médiocres, son trop célèbre drame des *Brigands*. Un chef de bandits, Charles Moor, révolté contre la société entière, qu'il prétend

[1] L'épisode de *Mignon* est tiré d'un des romans de Gœthe, *Wilhelm Meister*. — Le héros de ce récit rencontre dans une petite ville d'Allemagne une jeune enfant, frêle et gracieuse, que des saltimbanques donnent en spectacle : on la nomme Mignon. Wilhelm se fait son protecteur, mais un secret chagrin la conduit peu après au tombeau. Enlevée par ces saltimbanques à l'Italie, son pays natal, Mignon n'avait pu supporter son lointain exil. — Gœthe a souvent de ces échappées pleines de poésie et de sensibilité vraie, au milieu de pages que gâtent malheureusement le scepticisme ou l'immoralité.

venger en pillant les riches : tel est le personnage sur lequel Schiller a concentré tout l'intérêt et dont il a fait son héros. La jeunesse allemande goûta tellement cette morale dérisoire que, dans plusieurs villes, des étudiants tentèrent de se faire brigands pour réformer à leur tour la société.

Le succès de cette pièce n'empêcha pas l'auteur de mener pendant longtemps une existence précaire et malheureuse, jusqu'à ce que l'amitié de Gœthe eût assuré son avenir, en lui procurant la chaire de professeur d'histoire à Iéna. Sa santé débile ne lui permit pas de conserver longtemps cette place. Il vint donc se fixer à Weimar, où il fut comblé des bienfaits du prince, et entouré des soins affectueux de son illustre ami. Le talent de Schiller était dans toute sa force lorsqu'une fièvre maligne vint arrêter sa carrière : il n'était âgé que de quarante-six ans.



Schiller.

II. **Ses œuvres.** — Il a laissé, outre les *Brigands,* un grand nombre de tragédies : *Wallenstein,* sujet tiré de la guerre de Trente ans ; *Marie Stuart, Guillaume Tell,* sont les plus célèbres. Cette dernière pièce est admirable de fraîcheur et de poésie. Schiller a respecté la noble simplicité, la foi religieuse, aussi bien que le patriotisme de ses héros. Sans avoir jamais visité

la Suisse, il en a tracé de délicieux tableaux, égayés par les chants des pêcheurs et des pâtres.

Il surpasse Gœthe dans ses *Poésies lyriques* : le *Combat contre le Dragon*, *Rodolphe de Habsbourg*, le *Chant de la Cloche*, etc., que toute l'Allemagne redit encore et redira longtemps avec délices.

III. **Défauts et qualités.** — La plupart des tragédies de Schiller manquent de plan ; ses personnages ont quelque chose de vague et d'indécis. Il fait bon marché de la vérité historique, surtout lorsqu'il rencontre le catholicisme sur son chemin.

Mais tel est le charme de cette poésie où l'*harmonie du style* égale la *beauté des images*, tel est le prestige de ces conceptions dramatiques dont il a le secret, que, s'il reste inférieur à Shakespeare, il est à la tête du théâtre allemand. C'est le poète *le plus national*, le plus goûté de ses compatriotes. (M. C., 82.)

Poésies lyriques. — Les Allemands ont toujours montré un talent supérieur pour tout ce qui tient au chant, et spécialement au chant religieux. Les poètes lyriques, après *Gœthe* et *Schiller*, seraient encore nombreux à citer.

Novalis, qui fut leur contemporain, se délassait de très savants ouvrages par de ravissantes *Poésies sacrées*. (M. C., 83.)

Frédéric, comte de Stolberg (1750-1819), et **Christian**, son frère, convertis au catholicisme, ont donné de beaux *chants patriotiques* : l'Allemagne ne possèd rien de mieux en ce genre. — On doit attacher plus de prix encore à l'*Histoire de la religion chrétienne*, immortel monument élevé par la piété et le génie du comte Frédéric.

La **comtesse Hahn-Hahn**, née en 1805, s'est fait une réputation européenne, d'abord par ses *Poésies lyriques*, et, depuis qu'elle a eu le bonheur d'embrasser

la foi catholique, par plusieurs ouvrages pleins d'un pieux enthousiasme : *les Martyrs*, *Babylone et Jérusalem ou Confession d'une néophyte*, etc.

Romans et Contes. — Les auteurs de romans sont innombrables ; la plupart, hélas ! ennemis de toute morale. Leur cachet particulier est la féerie, le fantastique : **Hoffmann** a poussé aux dernières limites ces extravagances qui défient toute analyse.

Christophe Schmid (1768-1854). — Reposons-nous, en terminant, sur les œuvres du chanoine Schmid, surnommé l'*ami des enfants*. Né en Bavière, il entra dans l'état ecclésiastique et fut pourvu d'un canonicat à Augsbourg. Diverses fonctions, celle en particulier de visiteur des écoles, le mirent en rapport avec ce petit peuple mutin qu'il a si bien connu. La sympathie était complète entre le bon chanoine et ses chers protégés : il racontait avec tant de charmes ! « Une histoire, une histoire ! » s'écriaient les enfants dès qu'ils le voyaient au milieu d'eux.

Ces récits, après avoir fait les délices des jeunes auditeurs bavarois, ont formé un *Recueil de Contes* aujourd'hui connu partout. Rien de plus attrayant ni de plus moral ; il suffit de rappeler : *les Œufs de Pâques*, *Marie ou la Corbeille de fleurs*, *Rose de Tannebourg*, *Henri d'Eichenfels*. L'auteur disait lui-même : « Un conte doit être un chef-d'œuvre. » Aussi ne se pressait-il pas de publier les siens, et couvrait-il ses manuscrits de ratures.

L'Allemagne a voué au chanoine Schmid un culte reconnaissant, auquel la France a su s'associer.

TABLEAU SYNOPTIQUE
DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE

PREMIÈRES ŒUVRES	XIIIe siècle. — **Les Niebelungen** (épopée nationale). XVIe siècle. — **Luther** perfectionne la prose.
XVIIIe ET XIXe SIÈCLES	**Klopstock** (1724-1803) : *la Messiade.* **Gessner** : *la mort d'Abel, Idylles.* **Gœthe** (1749-1832). Principaux drames : *Gœtz de Berlichingen, Faust.* — *Hermann et Dorothée* (idylle). — *Poésies lyriques.* **Schiller** (1758-1805). Prncipaux drames : *Wallenstein, Marie Stuart, Guillaume Tell.* — *Poésies lyriques.* **Frédéric et Christian de Stolberg** : *Chants patriotiques.* **Novalis.** — **Comtesse Hahn-Hahn.** **Le chanoine Schmid** : *Recueil de Contes* (*les Œufs de Pâques*).

LITTÉRATURE RUSSE

Temps primitifs jusqu'à Pierre le Grand. — La nation russe, issue des Slaves, longtemps dominée par les féroces Mongols, ne connut guère qu'à partir du XVIIIe siècle les charmes de la culture des lettres. Le christianisme cependant y avait pénétré sous le grand-duc saint Vladimir, et y avait introduit les premiers éléments de la civilisation.

Ce peuple eut ses *poésies légendaires*, ses *récits héroïques*, mélange de la vie des saints et des exploits de ses guerriers; la plupart avaient été recueillis dans les monastères. Le souffle national et le sentiment religieux y sont remarquables. Dans un *Éloge de saint Vladimir :* « Ce n'est pas dans une contrée misérable et inconnue qu'il a régné, s'écrie le panégyriste, mais dans la terre russe, qui est fameuse et renommée jusqu'aux extrémités du monde. »

Et, dans un chant du XIVe siècle, qui célèbre une victoire des Russes sur les Tartares : « Frères, s'écrie le prince à ses guerriers, vous avez exposé de bon cœur votre vie pour les saintes églises, pour la terre russe, pour la foi chrétienne. Vous avez acquis de l'honneur et un nom glorieux! Gloire soit à Dieu! »

§ I. — XVIIIe siècle.

Pierre le Grand, qui régna de 1689 à 1725, ouvrit à ses sujets une ère nouvelle ; il poussa son pays à

l'imitation des peuples de l'Occident, mais surtout des Français. L'esprit de Voltaire et des encyclopédistes ne circula que trop facilement au milieu de la noblesse russe : ce fut l'époque de la *gallomanie*, ou manie du français.

Catherine II (1729-1796). — Cette célèbre tsarine, d'origine allemande, correspondante de Voltaire, donna dans la langue russe, qu'elle parlait parfaitement, d'excellentes œuvres. Voulant ramener son peuple à être lui-même, elle s'y moque avec beaucoup d'esprit de cette manie des Russes d'imiter les étrangers.

Dans sa comédie : *O temps! ô mœurs!* le *petit-maître* à la française est stigmatisé avec une ironie mordante. Catherine nous le montre « passant ses journées à se peigner, craignant de hâler son teint sous cet affreux climat, prenant à dégoût sa langue maternelle et estropiant de mauvais français ».

Von Vizine (1745-1792), qui remplit de hautes charges à la cour de Catherine II, soutint les vues de sa souveraine. Deux *comédies* font surtout sa gloire : *le Brigadier* et *le Mineur*. Dans l'une et dans l'autre, Von Vizine se moque de l'engouement de ses compatriotes pour tout ce qui est étranger, en même temps que de l'apathie de cette vieille noblesse russe qui, se trouvant bien de son ignorance séculaire, eût voulu y laisser grandir ses enfants.

Derjavine a laissé des *odes* à la louange de Catherine II. « Je suis le premier, disait-il, qui ait osé parler avec une simplicité de cœur du Maître tout-puissant, et louer les tsars avec un sourire sur les lèvres. » Son *Ode à Dieu* a été traduite en plusieurs langues, et même en chinois.

§ II. — XIXe siècle.

Pouchkine (1799-1837). — Ce poète, né à Moscou, est un peu le Victor Hugo et le lord Byron de son pays. Il a ouvert à ses compatriotes de nouvelles et nombreuses sources d'inspiration. Sa jeunesse avait été comme bercée au récit des légendes nationales que lui racontait, dans une langue vivante et imagée, sa vieille bonne, Arina Rodionovna. Plus tard, en face des sublimes beautés du Caucase ou au milieu des sites enchanteurs de la Crimée. Pouchkine sentit naître en lui une poésie nouvelle, et la fit passer dans ses œuvres.

Elles sont variées : *poésies lyriques, scènes dramatiques, récits historiques*. La plupart sont malheureusement empreintes de cette tristesse *à la Byron*, qui était la maladie de la jeunesse lettrée au commencement du XIXe siècle.

Lermontov s'inspira, comme Pouchkine, des traditions orales de son pays, et il en tira des œuvres très remarquables, très populaires en Russie. (M. C., 84.)

Krylov. — On a comparé Krylov à La Fontaine; c'est, en effet, le meilleur fabuliste qu'ait eu la Russie. Comme notre *bonhomme*, il chercha sa vocation poétique jusqu'à l'âge de quarante ans, et s'attacha enfin à la fable. Il a laissé *deux cents fables* environ ; beaucoup ont été traduites en français.

Karamzine (1766-1826). — Cet écrivain a lancé la prose russe dans la voie du progrès. L'occasion de son premier ouvrage fut un voyage en Europe, qu'il entreprit vers l'âge de vingt-quatre ans, et dont il publia la relation sous forme épistolaire : *Lettres d'un voyageur russe*. Il y décrit les pays qu'il visite, et trace

de vivants portraits de leurs habitants. « Tout le monde, écrit-il de Paris, a l'air ici de se poursuivre mutuellement. On pressent ce que vous voulez dire, afin de vous expédier le plus tôt possible... Vous n'avez pas fini votre question, que le Parisien vous a fait entendre sa réponse, s'est incliné et a disparu. »

Vers 1813, pressé par le désir de rendre à sa patrie un service qui lui coûtât de la peine, Karamzine entreprit l'*Histoire de la Russie.* Pour réussir dans ce travail, absolument nouveau, il visita les bibliothèques des monastères, les archives des princes et de la cour; mais il mourut avant d'avoir achevé son œuvre, et ne la conduisit que jusqu'à l'année 1611. C'est un travail sérieux. « L'ancienne Russie, dit Pouchkine, fut découverte par Karamzine, comme l'Amérique par Christophe Colomb. »

Romanciers. — Le roman russe a trouvé en France de nombreux lecteurs. On lui reconnaît, chez les écrivains dont la réputation est universelle, toutes les qualités du genre; mais, en définitive, c'est toujours le roman, et même d'autant plus dangereux que l'invention en est plus attrayante et l'analyse des passions plus parfaite.

Gogol a laissé *les Ames mortes* [1], vaste composition qui est, au dire des critiques, comme le réservoir de la littérature contemporaine en Russie.

Tourguenev, dans les *Mémoires d'un chasseur,* a dépeint la misère poignante du servage en Russie. La sensation produite par cet ouvrage fut profonde, non seulement dans l'empire, mais dans toute l'Europe. Les récits de Tourguenev ont contribué pour une large

[1] *Ames* est ici synonyme de serfs. On disait : « avoir tant d'âmes, » pour « avoir tant de serfs ».

part à l'émancipation des serfs, proclamée par le tsar Alexandre II.

Tolstoï est un des écrivains russes les plus traduits en France. Les *Cosaques* offrent un tableau saisissant des mœurs caucasiennes; *Guerre et Paix* est comme une vaste épopée, aux récits les plus variés.

— Un nom, qui se rattache plus à l'histoire politique de la Russie qu'à la littérature, pourrait cependant trouver place ici. C'est celui du **comte Rostopchine**, gouverneur de Moscou, qui, lors de l'invasion de Napoléon (1812), sauva son pays en laissant incendier la ville. Les quelques écrits laissés par lui : *proclamations, pamphlets,* voire même une *comédie* contre les semeurs de fausses nouvelles, ou encore cette charmante plaisanterie : *Mes Mémoires en dix minutes,* montre dans ce grand seigneur russe le patriote ardent et l'écrivain plein de verve et d'esprit. On sait que l'une de ses filles, mariée au comte de Ségur, fut la mère de Mgr de Ségur.

Conclusion de l'Histoire des littératures. — « Les ouvrages bien écrits, a dit Buffon, sont les seuls qui passent à la postérité. » L'étude de l'*Histoire des littératures* justifie cet arrêt. Au milieu du grand nombre d'écrivains dont nous avons évoqué le souvenir, quelques-uns seulement emportent les suffrages de tous les siècles : ce sont ceux qui, à la puissance innée du génie, ont su joindre le talent de bien écrire, lequel ne s'acquiert jamais sans labeur. Que ne peut donc le travail dans l'œuvre de la formation littéraire ! Tirons encore de nos études cette conclusion non moins évidente, que la religion est la suprême inspiratrice de l'esprit humain, et souhaitons que les grands principes catholiques aillent partout revivifier et régénérer les lettres.

RECUEIL

DE

MORCEAUX CHOISIS

LITTÉRATURE FRANÇAISE

1. — Serment de Strasbourg.

Louis le Germanique, à son frère Charles le Chauve.

Texte	Traduction
Pro Deo amur et pro Kristian poblo et nostro commun salvament, d'ist di en avant, in quant Deus savir et podir me dunat, si salvarai eo cist meon fradre Karlo, et in adjuda et in cadhuna cosa, si cum om per dreit son fradre salvar dist, in o quid il mi altrezi fazet ; et ab Ludher nul plaid nunquam praindrai qui, meon vol, cist meon fradre Karle in damno sit.	Pour l'amour de Dieu et pour notre commun salut et celui du peuple chrétien, dorénavant, autant que Dieu savoir et pouvoir me donnera, je soutiendrai mon frère Charles, ici présent, par aide et en toute chose, comme il est juste que l'on soutienne son frère, tant qu'il fera de même pour moi, et jamais avec Lothaire ne ferai traité qui, de ma volonté, soit préjudiciable à mon frère Charles.

2. Roland sonne du cor. (*Chanson de Roland.*)

Le comte Roland voit la grande perte des siens,
Et parle ainsi à son compagnon Olivier :

« Beau sire, cher compagnon, au nom de Dieu, — qu'il vous bénisse ! —
« Voyez tous ces bons vassaux qui gisent à terre ;
« Certes, nous pouvons plaindre douce France la belle,
« Qui va demeurer veuve de tels barons.
« Eh ! roi, notre ami, que n'êtes-vous ici ?
« Mon frère Olivier, comment pourrons-nous faire
« Pour lui mander de nos nouvelles ?
« — Je ne sais trop comment, répond Olivier ;
« Mais plutôt la mort que le déshonneur !
« — Je vais, dit Roland, sonner mon cor,
« Et Charles l'entendra, qui passe aux défilés.
« Les Français, je vous jure, vont retourner sur leurs pas.
« — Ce serait grande honte, répond Olivier ;
« Tous vos parents auraient à en rougir,
« Et ce déshonneur serait sur eux toute leur vie.
« Lorsque je vous le conseillai, vous n'en voulûtes rien faire ;
« Mais ce n'est pas moi qui vous approuverai maintenant...
« — Pourquoi me garder rancune ? dit Roland.
« — C'est votre faute, lui répond Olivier[1] ;
« Si vous m'aviez cru, notre seigneur serait ici ;
« Cette bataille, nous l'aurions livrée et gagnée,
« Le roi Marsile eût été pris et tué.
« Ah ! votre vaillance, Roland, nous sera bien funeste ;
« Désormais vous ne pourrez rien faire pour Charlemagne,
« L'homme le plus grand que l'on verra d'ici au jugement.
« Quant à vous, vous allez mourir, et la France va tomber dans le déshonneur.
« Puis c'est aujourd'hui que va finir notre loyale amitié :
« Avant ce soir nous serons séparés, et bien douloureusement ! »
Et voilà Roland et Olivier qui pleurent l'un pour l'autre...

(L'archevêque Turpin fait cesser le débat et presse Roland de sonner de son cor.)

Roland a mis l'olifant à ses lèvres :
Il l'embouche bien, et sonne d'une puissante haleine ;
Les puys sont hauts, et le son va loin :

[1] Ce léger nuage entre Roland et Olivier n'est au fond qu'assaut de bravoure : ce sont bien là les mœurs chevaleresques. Leur amitié d'ailleurs n'en est nullement altérée.

On en entendit l'écho à trente lieues.
Charles et toute l'armée l'ont entendu,
Et le roi dit : « Nos hommes ont bataille. »
Mais le comte Ganelon lui répondit :
« Une telle parole passerait pour un grand mensonge si
c'était un autre qui la dît. »
Le comte Roland, à grand'peine, à grande angoisse
Et très douloureusement sonne son olifant.
De sa bouche jaillit le sang vermeil,
De son front la tempe est rompue;
Mais de son cor le son alla si loin!
Charles l'entend, qui passe aux défilés,
Naimes l'entend, les Français l'écoutent,
Et le roi dit : « C'est le cor de Roland ;
« Certes, il ne sonnerait, s'il n'était en bataille.
« — Il n'y a pas de bataille, » dit Ganelon...

(*Trad. de M. Léon Gautier.*)

---

3. — Le manoir de Maupertuis. (*Roman du Renard.*)

(L'ours est envoyé vers le Renard pour le sommer de venir, en présence du roi, se justifier de ses méfaits.)

Grosbrun cheminait dignement, dans la direction du manoir de Maupertuis, domicile de Trigaudin le Renard... Après une marche assez longue, il entra dans un bois où l'accusé avait coutume d'aller à la chasse. Près de là était une montagne qu'il fallait gravir pour arriver au manoir. Le rusé seigneur du lieu possédait plusieurs résidences; mais celle-ci était la plus impénétrable, et c'était là surtout qu'il se retirait lorsqu'il avait de mauvaises affaires. Parvenu devant la porte d'entrée, l'envoyé du roi s'écria :

« Si tu es céans (*ici*), Trigaudin, apprends que je suis Grosbrun l'Ours, député par Sa Majesté, qui te fait commandement de me suivre. »

Le Renard était dans son repaire, couché au soleil. Il se troubla de ces paroles; et d'abord il fut tenté de s'enfuir par les tortueuses voies souterraines qui faisaient du manoir de Maupertuis un labyrinthe dont seul il connaissait les issues. Mais il se ravisa promptement, et s'en vint recevoir l'Ours.

« Mon cher oncle, lui dit-il en le saluant gracieusement, soyez le bienvenu. Ceux qui vous ont fait traverser cette rude montagne ne vous ont guère ménagé; vous êtes trempé de sueur. Aussi bien devais-je aller demain à la cour. Mais, puisque vous voici, je profiterai de l'avantage de vous avoir un instant chez moi; et, quoique dans le fond je n'aie rien à craindre, vos conseils, qui sont toujours marqués au coin de la sagesse, ne me seront pas inutiles... Je partirais sur-le-champ, seigneur Grosbrun, pour vous montrer toute ma déférence, s'il n'était de mon devoir de vous obliger à prendre un peu de repos, et si je ne craignais d'avoir ce soir la marche lourde; j'ai copieusement dîné. Faites-moi l'honneur d'entrer dans ce manoir, où tout est à vos ordres. »

L'Ours, qui était vain et gourmand, se trouva flatté et séduit. Il entra, en disant d'un ton radouci :

« Eh! qu'as-tu donc mangé, mon neveu, pour être si rassasié ?

— Hélas! mon oncle, répondit le Renard, les gens gênés, comme je le suis en ce moment, vivent de ce qu'ils peuvent. Jugez-en par moi; faute de mieux, je suis réduit à me gorger de miel. J'avoue pourtant que celui qui a fait mon diner est si exquis, que je m'en suis littéralement repu.

— Comment donc! repartit Grosbrun, se léchant les lèvres, estimez-vous si peu le miel ? C'est un excellent festin, mon neveu; on en fait cas partout. Moi qui vous parle, je m'en accommoderais; et si vous pouvez m'en procurer quelques rayons, je vous rends toute mon amitié. »

(*Trad. de J. Loiseau.*)

(Le Renard conduit l'Ours vers le tronc d'un gros chêne, soi-disant rempli de miel; des coins étaient disposés prêts à fendre l'arbre, Grosbrun y passe la tête: son malin confrère retire les coins, et vous le prend au piège.)

---

4. — **Rondeau.** (CHARLES D'ORLÉANS,)

Allez-vous-en, allez, allez,
Soucy, soin et mélancolie;
Me cuidez (*croyez*)-vous toute ma vie
Gouverner, comme fait avez ?

Je vous promets que non ferez;
Raison aura sur vous maistrie (*le dessus*);
Allez-vous-en, allez, allez,
Soucy, soin et mélancolie.

Si jamais plus vous revenez
Avecque votre compagnie,
Je prie à Dieu qu'il vous maudie
Et le jour que vous reviendrez :
Allez-vous-en, allez, allez,
Soucy, soin et mélancolie.

---

5. — Ballade pour prier Notre-Dame. (Villon.)

(Le poète met cette prière sur les lèvres de sa vieille mère.)

Dame du ciel, régente terrienne (*de la terre*),
Emperière (*impératrice*) des infernaulx paluz[1],
Recevez-moy, vostre humble chrestienne,
Que comprinse soye entre vos esleus (*élus*),
Ce non obstant qu'oncques (*jamais*) rien ne valuz.
Les biens de vous, ma dame et ma maistresse,
Sont trop plus grans que ne suis pécheresse;
Sans lesquelz biens ame ne peut mérir (*mériter*),
N'entrer es cieulx, je n'en suis menteresse :
En ceste foy, je vueil vivre et mourir...

Femme je suis, povrette et ancienne;
Ne rien ne sçay; oncques lettre ne leuz (*lus*).
Au moustier[2] voy, dont suis paroissienne,
Paradis painct (*peint*), où sont les harpes et luz (*luths*),
Et ung enfer où damnez sont boulluz (*bouillis*) :
L'ung me fait paour (*peur*); l'autre, joye et liesse.
La joye avoir fais-moy, haulte déesse,
A qui pécheurs doivent tous recourir,
Comblez de foy, sans faincte ne paresse :
En ceste foy, je vueil vivre et mourir.

[1] Les infernaux *marais* ou l'enfer, du latin *palus*.
[2] *Moustier*, proprement le monastère, signifiait aussi l'église.

6. — L'enfance de Marie [1]. (*Mystère de la Passion.*)

(Saint Joachim a reçu la visite de deux cousins; ceux-ci, admirant l'air modeste de Marie, se plaisent à la questionner.)

ARBAPANTER. Est-ce pas ici votre fille
Marie, que je vois si habile,
Si gracieuse et si doucette?
JOACHIM. Oui, certes...
ARBAPANTER. Sage, courtoise et aimable,
A tous vos amis acceptable...
Que dites-vous?
MARIE. Rien que tout bien.
ABIAS. Avez nécessité?
MARIE. De rien.
ARBAPANTER. Que voulez-vous?
MARIE. Vivre en simplesse.
ARBAPANTER. Et l'état mondain?
MARIE. Je le laisse.
ABIAS. Que souhaitez-vous?
MARIE. Dieu servir.
ARBAPANTER. Après?
MARIE. Sa grâce desservir (*mériter*).
ARBAPANTER. Voulez-vous pompeux habit?
MARIE. Non.
ARBAPANTER. De quoi parée?
MARIE. De bon renom.
ABIAS. Toujours en dévotion
Et en prière est impossible...
MARIE. En lisant la sainte Écriture,
Jamais ne me trouve en malaise.

[1] Le *Mystère de la Passion* embrasse non seulement toute la vie du Christ, mais encore celle de la sainte Vierge.

7. — Guillaume à l'audience. (*Farce de l'avocat Pathelin*).

(Guillaume, plaidant contre son berger, reconnaît tout à coup Pathelin, le voleur de la veille, qui fait l'office d'avocat. Sa raison se trouble.)

GUILLAUME

C'est à vous à qui je vendy
Six aulnes de drap, maistre Pierre.

LE JUGE

Qu'est-ce qu'il dit de drap ?

PATHELIN

Il erre.
Il cuide (*croit*) à son propos venir.
Et il n'y scet (*sait*) plus advenir,
Pour ce qu'il ne l'a pas appris...

LE JUGE

Sus, revenons à ces moutons[1] :
Qu'en fut-il ?

GUILLAUME

Il en prit six aulnes
De neuf francs.

LE JUGE

Sommes-nous bejaunes
Ou bâtés ?

GUILLAUME

Ha, vous ne sçavez,
Monseigneur, par quelle malice...

LE JUGE

Eh ! taisez-vous; estes-vous nice (*niais*) ?
Laissez en paix cest accessoire,
Et venons au principal.

GUILLAUME

Voire,
Monseigneur; mais le cas me touche :
Toutesfois par ma foy ma bouche
Meshuy (*désormais*) un seul mot n'en dira...

[1] Piquante réflexion devenue proverbiale ; s'emploie pour : *revenir à son sujet.*

(Guillaume reprend le récit des méfaits de son berger ; drap et brebis s'y confondent de plus belle :)

Ah ! maistre Pierre vrayment
Ce ribaut-ci m'emblait (*volait*) les laines
De mes bêtes ; et toutes saines
Les faisait mourir et périr
De gros bâton sur la cervelle.
Quand mon drap fut sous son aisselle,
Il se mit en chemin grand erre (*très vite*) ;
Il me dit que j'allasse querre (*chercher*)
Six escus d'or en sa maison...

LE JUGE

Il n'y a rime ni raison
En tout ce que vous refardez (*inventez*).
Qu'est-ce cy ? Vous entrelardez
Puis d'un, puis d'autre. Somme toute,
Par le sainct sang, je n'y voy goutte !

---

8. — Saint Louis à la Massoure. (Joinville.)

(La mêlée durait déjà depuis quelque temps, Joinville était blessé : tout à coup la vue du saint roi ranime son courage.)

A ce moment, je vis venir le roy et tout son monde, avec une grande tempête de clairons, de trompettes et de cors. Il s'arrêta sur un chemin élevé avec tous ses gens d'armes, pour quelque chose qu'il avait à dire. Et je vous promets que jamais je ne vis si bel homme armé, car il paraissait plus haut que tous les autres depuis les épaules. Il avait sur la tête son casque qui était doré et très beau, et à la main une épée d'Allemagne [1]. Un instant après, plusieurs de ces chevaliers virent, tout au milieu des Turcs, plusieurs autres chevaliers et gens du roy, et ils se lancèrent au travers de la mêlée avec les autres.

[1] Sainte-Beuve admire avec raison ce beau portrait de saint Louis *chevalier*. Grâces soient rendues à Joinville d'avoir si bien mis en lumière toutes les grandeurs de son héros !

Il vous faut savoir qu'à cette fois-là furent faits les plus beaux faits d'armes qui jamais eurent lieu au voyage d'outre-mer, tant d'un côté que de l'autre. Car il n'était pas question de traits d'arc, ni d'arbalète, ni de machines de guerre; mais on frappait l'un sur l'autre à beaux coups de masses d'armes, d'épées et de lances Et, tout blessés que nous étions, il nous tardait bien à cette vue, à mes chevaliers et à moi, d'être dans la mêlée comme les autres.

Alors on vint dire au roy que son frère, le comte d'Artois, était serré de très près dans une maison à la Massoure, qu'il s'y défendait à merveille, mais qu'il avait grand besoin d'être secouru, priant le roi de l'aller aider. Le roy dit : « Connétable, piquez devant, et je vous suivrai de près. » Et de même, moi, Joinville, je dis au connétable que je serais un de ses chevaliers, et que je le suivrais à cette affaire, ce dont il me remercia de grand cœur. A l'instant, nous piquons des deux et courons droit à la Massoure, tout au travers des Turcs.

---

9. — Le soir de la bataille de Crécy. (FROISSART.)

Sur le soir, tout tard, comme le jour tombait, le roi Philippe se retira tout déconforté, et il y avait bien de quoi, ayant tant seulement avec lui cinq de ses barons. C'étaient messire Jean de Hainaut, le premier et le plus intime de ses serviteurs, le sire de Montmorency, le sire de Beaujeu, le sire d'Aubigny et le sire de Monsault.

Le roi, se lamentant et déplorant le sort de ses gens, chemina jusqu'au château de la Broye. Quand il vint à la porte, il la trouva fermée et le pont levé, car il faisait tout à fait nuit, et l'obscurité était fort épaisse. Le roi fit donc appeler le châtelain, car il voulait entrer. Le châtelain vint sur les créneaux, et demanda à haute voix : « Qui est là qui frappe à l'heure qu'il est ? » Le roi Philippe, entendant la voix, répondit : « Ouvrez, ouvrez, châtelain, c'est la fortune de la France[1] ! »

[1] Le mot est consacré, bien que les manuscrits authentiques portent simplement : *C'est l'infortuné roi de France.*

Le châtelain sortit aussitôt au-devant du roi; il avait reconnu sa voix, et il savait que la bataille était perdue, l'ayant appris de quelques fuyards qui avaient passé sous le château. Il abaissa donc le pont, et ouvrit la porte; le roi y entra avec toute sa suite. Ils y restèrent jusqu'à minuit : le roi ne jugea point à propos d'y séjourner ni de s'y enfermer. Il but un coup; ainsi firent ses gens, prirent des guides qui connaissaient le pays, et arrivèrent au point du jour dans la bonne ville d'Amiens. Le roi y séjourna; il se logea dans une abbaye, et dit qu'il n'irait pas plus loin avant de savoir le sort de ses gens : lesquels avaient péri, et lesquels étaient échappés.

---

10. — Épître à François Ier pour avoir été dérobé.

(Marot.)

On dit bien vray : la mauvaise fortune
Ne vient jamais qu'elle n'en apporte une
Ou deux, ou trois avecques elle; Sire,
Votre cœur noble en sçauroit bien que dire :
Et moy, chétif, qui ne suis roy ni rien,
L'ay esprouvé, et vous conteray bien,
Si vous voulez, comme vint la besogne.

J'avais, un jour, un valet de Gascogne,
Gourmand, ivrogne et asseuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphémateur,
Sentant la hart (*corde*) de cent pas à la ronde ;
Au demeurant, le meilleur filz du monde.
Ce véritable billot (*garçon*) fut adverty
De quelqu'argent que m'aviez départy,
Et que ma bourse avait grosse apostume[1] :
Si se leva plus tost que de coutume,
Et me va prendre en tapinois icelle;
Puis la vous mit très bien sous son aisselle,

[1] Apostume ou abcès : la bourse était enflée, c'est-à-dire bien garnie.

Argent et tout (cela se doit entendre).
Et ne croy point que ce fust pour la rendre;
Car oncques puis n'en ay ouy parler.
  Bref, le vilain ne s'en voulut aller
Pour si petit; mais encore il me happe
Saye et bonnet, chausses, pourpoint et cappe :
De mes habits, en effect, il pilla
Tous les plus beaux, et puis s'en habilla
Si justement qu'à le veoir ainsi estre,
Vous l'eussiez pris, en plein jour, pour son maistre.
Finalement, de ma chambre il s'en va
Droit à l'estable où deux chevaux trouva,
Laisse le pire, et sur le meilleur monte,
Pique, et s'en va. Pour abréger le conte,
Soyez certain qu'au partir dudit lieu
N'oublia rien, fors à me dire : Adieu.
  Ainsi s'en va, chatouilleux de la gorge,
Ledit valet, monté comme un sainct George,
Et vous laissa monsieur dormir son saoul
Qui au resveil n'eût sceu finer (*finâncer*) d'un soul.
Ce monsieur-là, Sire, c'estoit moi-mesme,
Qui, sans mentir, fus au matin bien blesme
Quand je me vy sans honneste vesture,
Et fort fasché de perdre ma monture.
Mais de l'argent que vous m'aviez donné
Je ne fus point de le perdre estonné :
Car vostre argent, très débonnaire Prince,
Sans point de faulte, est sujet à la pince[1].

(La maladie est venue ensuite visiter Marot ; bref, il en est réduit, non à demander, mais à emprunter au roi, et s'engage à lui rendre la somme :)

Quand on verra (*dit-il*) tout le monde content;
Ou, si vous voulez, à payer ce sera
Quand votre los (*louange*) et renom cessera.

[1] Les finances de l'État sont exposées à bien des vols.

11. — Sonnet sur la mort d'un enfant. (Ronsard.)

Comme on voit sur la branche au mois de mai la rose
En sa belle jeunesse, en sa première fleur,
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,
Quand l'aube de ses pleurs au point du jour l'arrose :

La grâce dans sa feuille et l'amour se repose,
Embaumant les jardins et les arbres d'odeur;
Mais battue ou de pluie ou d'excessive ardeur,
Languissante, elle meurt, feuille à feuille desclose.

Ainsi dans ta première et jeune nouveauté,
Quand la terre et le ciel honoraient ta beauté,
La Parque t'a tuée, et cendre tu reposes.

Pour obsèques reçois mes larmes et mes pleurs,
Ce vase plein de laict, ce panier plein de fleurs,
Afin que vif et mort ton corps ne soit que roses.

---

12. — Stances à Henri IV. (Malherbe.)

(Le poète célèbre le retour de la paix.)

Tu vas nous rendre enfin nos douces destinées :
Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années
Qui, pour les plus heureux, n'ont produit que des pleurs.
Toute sorte de bien comblera nos familles;
La moisson de nos champs lassera les faucilles,
Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

La terreur de ton nom rendra nos villes fortes :
On n'en gardera plus ni les murs ni les portes;
Les veilles cesseront au sommet de nos tours.
Le fer, mieux employé, cultivera la terre;
Et le peuple qui tremble aux frayeurs de la guerre,
Si ce n'est pour danser, n'orra[1] plus de tambours...

[1] Pour *n'entendra*.

Quand un roi fainéant, la vergogne[1] des princes,
Laissant à ses flatteurs le soin de ses provinces,
Entre les voluptés indignement s'endort,
Quoique l'on dissimule, on en fait peu d'estime;
Et, si la vérité se peut dire sans crime :
C'est avecque plaisir qu'on survit à sa mort.

Mais ce roi, des bons rois l'éternel exemplaire,
Qui de notre salut est l'ange tutélaire,
L'infaillible refuge et l'assuré secours,
Son extrême douceur ayant dompté l'envie :
De quels jours assez longs peut-il borner sa vie,
Que notre affection ne les juge trop courts ?...

Qu'il vive donc, Seigneur, et qu'il nous fasse vivre !
Que de toutes ces peurs nos âmes il délivre,
Et, rendant l'univers de son heur (*bonheur*) étonné,
Ajoute chaque jour quelque nouvelle marque
Au nom qu'il s'est acquis du plus rare monarque
Que ta bonté propice ait jamais couronné !

---

13. — Alexandre dompte Bucéphale.
(AMYOT : *Vies des Hommes illustres.*)

Un Thessalien ayant amené au roi Philippe le cheval Bucéphale pour le lui vendre, en demandant treize talents[2], ils descendirent tous en une belle carrière pour l'essayer et le picquer. Il fut trouvé si rebours et si farouche, que les écuyers disoient que l'on n'en pourroit jamais tirer service, à cause qu'il ne vouloit pas souffrir que l'on montast dessus luy, ni seulement endurer la voix et la parole de pas un des gentilzhommes qui fussent autour de Philippe, mais se dressoit à l'encontre d'eulz tous. Cela fit que le roi s'en despita, et commanda que l'on le remmenast comme beste vicieuse, sauvage et du tout inutile.

Ainsi eust-on fait, si n'eust été qu'Alexandre, qui estoit

[1] Ancien mot, qui signifie : *honte, opprobre.*
[2] 70 000 fr. environ de notre monnaie.

présent, dit : « O dieux ! quel cheval ils rebutent pour ne sçavoir à faute d'adresse et de hardiesse s'en servir ! » Philippe, ayant ouy ces paroles, pour la première fois ne fit pas semblant de rien; mais comme il les alla répétant plusieurs fois entre ses dents autour de luy, montrant d'estre bien fasché de quoy l'on renvoyast le cheval, il lui dit à la fin : « Tu reprens ceux qui ont plus d'aage et d'expérience que toy, comme si tu y entendois quelque chose plus que eulx, et que tu sceusses mieulx comment il faut mener un cheval à la raison qu'ils ne font. » Alexandre lui répondit : « A tout le moins manieroy-je mieulx celui-ci qu'ils n'ont fait eulx. — Mais aussi, répliqua Philippe, si tu n'en peux venir à bout, quel amende veux-tu payer pour ta témérité ? — Je suis content, répondit Alexandre, de perdre autant comme vault le cheval. » Chacun se prit à rire de ceste response, et fut entre eulz deux la gageure accordée d'une certaine somme d'argent.

Et adonc Alexandre, s'en courant vers le cheval, le prit par la bride, et le retourna la teste vers le soleil, s'estant aperçu, comme je croy, que le cheval se tourmentoit, à cause qu'il voyoit son ombre laquelle tomboit et se remuoit devant luy à mesure qu'il se mouvoit. Puis, le caressant un peu de la voix et de la main, tant qu'il le vit ronflant et soufflant de courroux, il se souleva enfin d'un saut léger, monta dessus sans aucun danger, et, lui tenant un peu la bride roide sans le battre ni harasser, le remit gentiment. Quand il remarqua qu'il eut jetté tout son feu de despit, et qu'il ne demandait plus qu'à courir, alors il luy donna carrière à toute bride, en le pressant encore avec une voix plus aspre que son ordinaire et un talonnement de pieds.

Philippe, du commencement, le regarda faire avec une grande détresse, de crainte qu'il ne se fist mal, sans mot dire toutefois. Mais quand il le vit adroitement retourner le cheval au bout de la carrière, tout fier de l'aise d'avoir bien fait, alors tous les assistants jetèrent des cris d'admiration ; quant au père, des larmes lui en vinrent aux yeux de joye qu'il en eut. Alexandre estant descendu de cheval, il luy dit, en lui baisant la teste : « O mon fils, il te faut chercher un royaume qui soit digne de toi; car la Macédoine ne te sçauroit tenir. »

14. — Douceur de Montaigne envers les animaux.
(Montaigne : *les Essais.*)

Je n'ay jamais su voir sans déplaisir poursuyvre et tuer une beste innocente qui est sans deffense, et de qui nous ne reçevons aucune offense. Je ne prends guère beste en vie, à qui je ne redonne les champs : Pythagore les achetoit des pescheurs et des oyseleurs pour en faire autant.

Les naturels sanguinaires à l'endroict des bestes témoignent une propension naturelle à la cruauté. Après qu'on se feut apprivoisé à Rome au spectacle des meurtres des animaux, on vint aux hommes et aux gladiateurs... Et afin qu'on ne se mocque de cette sympathie que j'ai avecques elles, la théologie mesme nous ordonne quelque faveur en leur endroict. Considérant qu'un mesme maître nous a logez en ce palais pour son service, et qu'elles sont comme nous de sa famille, elle a raison de nous enjoindre quelque respect et affection envers elle.

Il y a un certain respect qui nous attache, et un debvoir d'humanité, non aux bestes seulement qui ont vie et sentiment, mais aux arbres mesmes et aux plantes. Nous debvons la justice aux hommes, et la grâce et la bénignité aux aultres créatures qui en peuvent estre capables : il y a quelque commerce, entre elles et nous, et quelque obligation mutuelle. Je ne crains point à dire la tendresse de ma nature, si puérile, que je ne puis pas refuser à mon chien la feste qu'il m'offre hors de saison, ou qu'il me demande.

---

15. — Préface à l'Introduction à la Vie dévote.
(Saint François de Sales.)

Mon cher Lecteur, je te prie de lire cette Préface pour ta satisfaction et la mienne.

La bouquetière Glycera savait si proprement diversifier la disposition et le mélange des fleurs qu'elle mettait en ses bouquets, qu'avec les mêmes fleurs elle faisait une grande variété de bouquets ; de sorte que le peintre Pausias demeura

court, voulant contrefaire à l'envi cette diversité d'ouvrage, car il ne sut changer sa peinture en tant de façons comme Glycera faisait ses bouquets. Ainsi le Saint-Esprit dispose et arrange avec tant de variété les enseignements de dévotion, qu'il donne par les langues et les plumes de ses serviteurs, que la doctrine étant toujours la même, les discours néanmoins qui s'en font sont bien différents, selon les diverses façons desquelles ils sont composés.

Je ne puis certes, ni veux, ni dois écrire en cette Introduction que ce qui a déjà été publié par nos prédécesseurs sur ce sujet. Ce sont les mêmes fleurs que je te présente, ami Lecteur; mais le bouquet que j'en ai fait sera différent des leurs, à raison de la diversité de l'agencement dont il est façonné.

Ceux qui ont traité de la dévotion ont presque tous regardé l'instruction des personnes fort retirées du commerce du monde, ou au moins ont enseigné une sorte de dévotion qui conduit à cette entière retraite. Mon intention est d'instruire ceux qui vivent ès ville, ès ménage, à la cour, et qui par leur condition sont obligés de mener une vie commune, quant à l'extérieur. Ceux-là, bien souvent, sous le prétexte d'une prétendue impossibilité, ne veulent seulement pas penser à l'entreprise de la vie dévote, leur étant avis que, comme aucun animal n'ose gouster de la graine de l'herbe nommée *Palma Christi,* ainsi nul homme ne doit prétendre à la palme de la piété chrétienne, tandis qu'il vit emmy (*parmi*) la presse des affaires temporelles.

Et je leur montre que, comme les mères perles vivent emmy la mer sans prendre aucune goutte d'eau marine, et que vers les iles Chélidoines il y a des fontaines d'eau bien douce au milieu de la mer, et que les piraustes[1] vivent dedans les flammes sans brûler leurs ailes : ainsi peut une âme vigoureuse et constante vivre au monde, sans recevoir aucune humeur mondaine, trouver des sources d'une douce piété au milieu des ondes très amères de ce siècle, et voler entre les flammes des convoitises terrestres, sans brûler les ailes des saints désirs de la vie dévote.

[1] Insecte qui vit dans le feu (*note de saint François de Sales*).

16. — Balzac à la campagne.

A M. Chapelain

Monsieur,

Pour les nouvelles du grand monde que vous m'avez fait savoir, en voici de notre village. Jamais les blés ne furent plus verts ni les arbres mieux fleuris. Le soleil n'agit pas de toute sa force, comme il fit dès le mois d'avril de l'année passée, quand il brûla les herbes naissantes. Sa chaleur est douce et innocente, supportable aux têtes les plus malades. La fraîcheur et les rosées de la nuit viennent ensuite, et réjouissent ce qui languirait sur la terre sans leur secours; mais, ayant plutôt abattu la poussière que fait de la boue, il faut avouer qu'elles ne contribuent pas peu aux belles matinées dont nous jouissons.

Je n'en perds pas le moindre moment; et, les commençant justement à quatre heures et demie, je les fais durer jusqu'à midi. Durant ce temps-là, je me promène sans me lasser, et en des lieux où je puis m'asseoir quand je suis las. Je lis des livres qui ne m'obligent point à méditer, et je n'apporte à ma lecture qu'une médiocre attention. Car en même temps je ne laisse pas de donner audience à un nombre infini de rossignols, dont tous nos buissons sont animés. Je juge de leur mérite, comme vous faites de celui des poètes au lieu où vous êtes. Et, en effet, si vous ne le savez pas, il y a autant de différence de rossignol à rossignol que de poète à poète. Il y en a de la première et de la dernière classe. Nous avons quantité de Maillets et de ***; mais nous avons aussi quelques Chapelains [1] et quelques Malherbes. Le reste à une autre fois. Je suis, monsieur, votre, etc.

A Balzac, le 12 mai 1638.

[1] Cette louange à Chapelain peut être sincère; il n'en était alors qu'à l'annonce de sa *Pucelle* et passait encore pour un grand poète. — On trouve çà et là chez Balzac des pages pleines de fraîcheur comme celle-ci; heureuse exception à son genre trop solennel.

17. — Une aventure de voyage. (Voiture.)

A Mlle de Rambouillet

Mademoiselle, je voudrais que vous m'eussiez pu voir aujourd'hui dans un miroir, en l'état où j'étais. Vous m'eussiez vu dans les plus effrayantes montagnes du monde, au milieu de douze ou quinze hommes les plus horribles que l'on puisse voir, et qui ont chacun deux ou trois balafres sur le visage, deux pistolets et deux poignards à la ceinture : ce sont les bandits qui vivent dans les montagnes des confins du Piémont et de Gênes. Vous eussiez eu peur sans doute, mademoiselle, de me voir entre ces messieurs-là, et vous eussiez cru qu'ils allaient me couper la gorge. De peur d'en être volé, je m'en étais fait escorter; j'avais écrit, dès le soir, à leur capitaine de me venir accompagner et de se trouver en mon chemin : ce qu'il a fait, et j'en ai été quitte pour trois pistoles, Mais surtout je voudrais que vous eussiez vu la mine de mon neveu et de mon valet, qui croyaient que je les avais menés à la boucherie.

Au sortir de leurs mains, je suis passé par des lieux où il y avait garnison espagnole; et là j'ai couru plus de dangers. On m'a interrogé : j'ai dit que j'étais Savoyard; et, pour passer pour cela, j'ai parlé le plus qu'il m'a été possible comme M. de Vaugelas[1] : sur mon mauvais accent, ils m'ont laissé passer. Regardez si je ferai jamais de beaux discours qui me vaillent tant, et s'il n'eût pas été bien mal à propos qu'en cette occasion, sous prétexte que je suis à l'Académie, je me fusse allé piquer de parler bon français. Au sortir de là, je suis arrivé à Savone, où j'ai trouvé la mer un peu plus émue qu'il ne fallait pour le petit vaisseau que j'avais pris, et néanmoins je suis, Dieu merci, arrivé ici à bon port.

Voyez, mademoiselle, combien de périls j'ai courus dans un jour. Enfin je suis échappé des bandits, des Espagnols et de la mer[2].

[1] Vaugelas, excellent grammairien, avait conservé l'accent de Chambéry, son pays natal.

[2] Chargé de diverses missions diplomatiques pour Gaston d'Or-

18. — Pensées détachées de Pascal. (*Pensées.*)

L'homme est visiblement fait pour penser: c'est toute sa dignité et tout son mérite, et tout son devoir est de penser comme il faut. Or l'ordre de la pensée est de commencer par soi, et par son auteur, et par sa fin. Or à quoi pense le monde? Jamais à cela; mais à danser, à jouer du luth, à chanter, à faire des vers, à courir la bague, etc.; à bâtir, à se faire roi, sans penser à ce que c'est qu'être roi et qu'être homme.

La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un soldat, un goujat, un cuisinier, un crocheteur se vante et veut avoir ses admirateurs: et les philosophes mêmes en veulent. Et ceux qui écrivent contre, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit; et ceux qui le lisent veulent avoir la gloire de l'avoir lu; et moi qui écris ceci ai peut-être cette envie.

Certains auteurs, parlant de leurs ouvrages, disent: *Mon livre, mon commentaire, mon histoire*, etc. Ils sentent leurs bourgeois qui ont pignon sur rue [1], et ont toujours un *chez moi* à la bouche. Ils feraient mieux de dire : *Notre livre, notre commentaire, notre histoire,* etc., vu que d'ordinaire il y a plus en cela du bien d'autrui que du leur.

Voulez-vous qu'on croie du bien de vous ? n'en dites point.

Qu'il est beau de voir par les yeux de la foi Darius et Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée et Hérode, agir, sans le savoir, pour la gloire de l'Évangile !

Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais [2].

léans, son maître, Voiture adressait, d'Italie ou d'Espagne, à l'hôtel de Rambouillet d'agréables épîtres dans le genre de celle-ci.

[1] Le pignon, c'est-à-dire la partie des murs qui s'élève en triangle, formait autrefois la façade des maisons ; avoir pignon sur rue, c'était être propriétaire.

[2] Pascal n'a peut-être rien écrit de plus saisissant que ces trois lignes. L'empereur Auguste demandait sur son lit de mort : « Ai-je bien joué ma comédie ? » Mais, pour les grands comme pour les petits, tout finit ici-bas par ces quelques pelletées de terre jetées sur la tête.

19. — Polyeucte exhorte Néarque au martyre.

(CORNEILLE : *Polyeucte.*)

ACTE II, SCÈNE VI : POLYEUCTE, NÉARQUE.

(Polyeucte, amené à la foi, grâce aux exhortations de Néarque, surpasse bientôt celui-ci par son ardeur pour le martyre.)

NÉARQUE

Où pensez-vous aller ?

POLYEUCTE

Au temple où l'on m'appelle.

NÉARQUE

Quoi ! vous mêler aux vœux d'une troupe infidèle !
Oubliez-vous déjà que vous êtes chrétien ?

POLYEUCTE

Vous par qui je le suis, vous en souvient-il bien ?

NÉARQUE

J'abhorre les faux dieux.

POLYEUCTE

Et moi je les déteste.

NÉARQUE

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE

Et je le tiens funeste.

NÉARQUE

Fuyez donc leurs autels.

POLYEUCTE

Je les veux renverser,
Et mourir dans leur temple, ou les y terrasser.
Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie et montrer qui nous sommes.
C'est l'attente du Ciel, il nous la faut remplir ;
Je viens de le promettre, et je vais l'accomplir.
Je rends grâces au Dieu que tu m'as fait connaître
De cette occasion qu'il a sitôt fait naître,
Où déjà sa bonté, prête à me couronner,
Daigne éprouver la foi qu'il vient de me donner.

NÉARQUE

Ce zèle est trop ardent, souffrez qu'il se modère.

POLYEUCTE

On n'en peut trop avoir pour le Dieu qu'on révère.

NÉARQUE

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE

Je la cherche pour lui.

NÉARQUE

Et si ce cœur s'ébranle ?

POLYEUCTE

Il sera mon appui.

NÉARQUE

Il ne commande point que l'on s'y précipite.

POLYEUCTE

Plus elle est volontaire, et plus elle mérite.

NÉARQUE

Il suffit, sans chercher, d'attendre et de souffrir.

POLYEUCTE

On souffre avec regret quand on n'ose s'offrir.

NÉARQUE

Mais dans ce temple enfin la mort est assurée.

POLYEUCTE

Mais dans le ciel déjà la palme est préparée.

NÉARQUE

Par une sainte vie, il faut la mériter.

POLYEUCTE

Mes crimes, en vivant, me la pourraient ôter.
Pourquoi mettre au hasard ce que la mort assure ?
Quand elle ouvre le ciel, peut-elle sembler dure ?
Je suis chrétien, Néarque, et le suis tout à fait :
La foi que j'ai reçue aspire à son effet.
Qui fuit croit lâchement et n'a qu'une foi morte.

NÉARQUE

Ménagez votre vie, à Dieu même elle importe :
Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.

POLYEUCTE

L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.

NÉARQUE

Vous voulez donc mourir?

POLYEUCTE

Vous aimez donc à vivre?

(Néarque se rend enfin :)

Cette indigne mollesse et ces lâches défenses
Sont des punitions qu'attirent mes offenses;
Mais Dieu, dont on ne doit jamais se défier,
Me donne votre exemple à me fortifier.
Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes :
Puissé-je vous donner l'exemple de souffrir,
Comme vous me donnez celui de vous offrir!

---

20. — Burrhus cherche à ramener Néron.

(RACINE : *Britannicus.*)

ACTE IV, SCÈNE III : NÉRON, BURRHUS

(Néron, après un entretien avec Agrippine, sa mère, paraît revenir à des sentiments plus humains : Burrhus, son précepteur, s'en réjouit; mais il en sera bientôt cruellement détrompé.)

BURRHUS

Que cette paix, seigneur, et ces embrassements
Vont offrir à mes yeux de spectacles charmants!
Vous savez si jamais ma voix lui fut contraire,
Si de son amitié j'ai voulu vous distraire,
Et si j'ai mérité cet injuste courroux.

NÉRON

Je ne vous flatte point, je me plaignais de vous,
Burrhus : je vous ai crus tous deux d'intelligence :
Mais son inimitié vous rend ma confiance.
Elle se hâte trop, Burrhus, de triompher :
J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

BURRHUS

Quoi, seigneur!

NÉRON

C'en est trop : il faut que sa ruine

Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine.
Tant qu'il respirera, je ne vis qu'à demi;
Elle m'a fatigué de ce nom ennemi;
Et je ne prétends pas que sa coupable audace
Une seconde fois lui promette ma place.

BURRHUS

Elle va donc bientôt pleurer Britannicus ?

NÉRON

Avant la fin du jour je ne le craindrai plus.

BURRHUS

Et qui de ce dessein vous inspire l'envie ?

NÉRON

Ma gloire, mon amour, ma sûreté, ma vie...

BURRHUS

Et ne suffit-il pas, seigneur, à vos souhaits
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits ?
C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître.
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être :
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus;
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais, si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, seigneur, courir de crime en crime,
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.
Britannicus mourant excitera le zèle
De ses amis, tout prêts à prendre sa querelle.
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,
Qui même après leur mort auront des successeurs:
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre,
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
Ah ! de vos premiers ans l'heureuse expérience
Vous fait-elle, seigneur, haïr votre innocence ?
Songez-vous au bonheur qui les a signalés ?
Dans quel repos, ô ciel, les avez-vous coulés !...
Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable
Vous pressait de souscrire à la mort d'un coupable:
Vous résistiez, seigneur, à leur sévérité;
Votre cœur s'accusait de trop de cruauté,

Et, plaignant les malheurs attachés à l'empire :
« Je voudrais, disiez-vous, ne pas savoir écrire. »
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
Ma mort m'épargnera la vue et la douleur :
On ne me verra point survivre à votre gloire
Si vous allez commettre une action si noire.

(Se jetant aux pieds de Néron :)

Me voilà prêt, seigneur : avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir;
Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée :
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée...
Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur;
Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.
Ne perdez point de temps, nommez-moi les perfides
Qui vous osent donner ces conseils parricides :
Appelez votre frère, oubliez dans ses bras...

NÉRON

Ah! que demandez-vous?

BURRHUS

Non, il ne vous hait pas,
Seigneur, on le trahit : je sais son innocence;
Je vous réponds pour lui de son obéissance.
J'y cours. Je vais presser un entretien si doux.

NÉRON

Dans mon appartement qu'il m'attende avec vous.

(Narcisse, vil flatteur de Néron, vient sur les traces de Burrhus et, par d'insinuantes paroles, le ramène définitivement dans la voie du crime.)

---

21. — Prophétie de Joad. (Racine : *Athalie.*)

ACTE III, scène vii : Joad, le Choeur

(Au moment où Athalie s'apprête à envahir le temple, Joad inspiré prophétise les destinées d'Israël et la venue du Messie.)

JOAD

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des prêtres, des enfants, ô Sagesse éternelle!

Mais, si tu les soutiens, qui peut les ébranler?
Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler;
Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.
Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,
Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
En tes serments jurés au plus saint de leurs rois,
En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
Et qui doit du soleil égaler la durée.
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi?
C'est lui-même; il m'échauffe; il parle; mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ses mouvements secondez les transports.

(Le chœur chante au son de la symphonie des instruments.)

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
Et qu'à nos cœurs son oracle divin
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est, au printemps, la fraîcheur du matin.

JOAD

Cieux, écoutez ma voix; terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille!
Pécheurs, disparaissez; le Seigneur se réveille.

(Ici recommence la symphonie, et Joad aussitôt reprend la parole.)

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé?
Pleure, Jérusalem; pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide!
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.
Où menez-vous ces enfants et ces femmes[1]?
Le Seigneur a détruit la reine des cités:
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés;
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités:
Temple, renverse-toi; cèdres, jetez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,

[1] Prédiction de la captivité de Babylone.

Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes ?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur ?

AZARIAS

O saint temple !

JOSABETH

O David !

LE CHOEUR

Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

(La symphonie recommence encore : Joad, un moment après, l'interrompt.)

JOAD

Quelle Jérusalem nouvelle [1]
Sort du fond du désert, brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle ?
Peuples de la terre, chantez :
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés ?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière ;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés :
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière :
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée !
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur !

[1] L'Église, qui accueillera dans son sein les Gentils.

22. — Les projets d'un cercle de savantes.

(Molière : *Femmes savantes.*)

ACTE III, scène ii

Henriette, Philaminte, Bélise, Armande, Trissotin

(Les trois pédantes viennent de savourer à l'envi un sonnet ridicule du poète Trissotin : elles lui exposent, à leur tour, leurs projets littéraires et scientifiques.)

PHILAMINTE

Je ne sais, du moment que je vous ai connu,
Si sur votre sujet j'eus l'esprit prévenu ;
Mais j'admire partout vos vers et votre prose.

TRISSOTIN, *à Philaminte.*

Si vous vouliez de vous nous montrer quelque chose,
A notre tour aussi nous pourrions admirer.

PHILAMINTE

Je n'ai rien fait en vers ; mais j'ai lieu d'espérer
Que je pourrai bientôt vous montrer en amie
Huit chapitres du plan de notre académie.
Platon s'est au projet simplement arrêté,
Quand de sa République il a fait le traité ;
Mais à l'effet entier je veux pousser l'idée
Que j'ai sur le papier en prose accommodée :
Car enfin je me sens un étrange dépit
Du tort que l'on nous fait du côté de l'esprit ;
Et je veux nous venger, toutes tant que nous sommes,
De cette indigne classe où nous rangent les hommes,
De borner nos talents à des futilités
Et nous fermer la porte aux sublimes clartés.

ARMANDE

C'est faire à notre sexe une trop grande offense
De n'étendre l'effort de notre intelligence
Qu'à juger d'une jupe, ou de l'air d'un manteau,
Ou des beautés d'un point, ou d'un brocart nouveau.

BÉLISE

Il faut se relever de ce honteux partage,
Et mettre hautement notre esprit hors de page [1].

[1] C'est-à-dire hors de toute dépendance. — Un jeune seigneur,

PHILAMINTE

...: Nous voulons montrer à de certains esprits,
Dont l'orgueilleux savoir nous traite avec mépris,
Que de science aussi les femmes sont meublées;
Qu'on peut faire comme eux de doctes assemblées,
Conduites en cela par des ordres meilleurs;
Qu'on y veut réunir ce qu'on sépare ailleurs,
Mêler le beau langage et les hautes sciences,
Découvrir la nature en mille expériences,
Et, sur les questions qu'on pourra proposer,
Faire entrer chaque secte[1] et n'en point épouser.

TRISSOTIN

Je m'attache pour l'ordre au péripatétisme.

PHILAMINTE

Pour les abstractions, j'aime le platonisme.

TRISSOTIN

Descartes, pour l'aimant, donne fort dans mon sens.

ARMANDE

J'aime ses tourbillons.

PHILAMINTE

Moi, ses mondes tombants.

ARMANDE

Il me tarde de voir notre assemblée ouverte,
Et de nous signaler par quelque découverte.

TRISSOTIN

On en attend beaucoup de vos vives clartés,
Et pour vous la nature a peu d'obscurités.

PHILAMINTE

Pour moi, sans me flatter, j'en ai déjà fait une,
Et j'ai vu clairement des hommes dans la lune.

BÉLISE

Je n'ai point encor vu d'hommes, comme je crois;
Mais j'ai vu des clochers tout comme je vous vois.

après avoir rempli le temps de son service dans les pages, était dit *hors de page*.

[1] Toutes les sectes ou systèmes philosophiques, dont le cercle savant parle plus loin : d'Aristote (péripatétisme), de Platon, de Descartes, etc.

ARMANDE

Nous approfondirons, ainsi que la physique,
Grammaire, histoire, vers, morale et politique.

PHILAMINTE

La morale a des traits dont mon cœur est épris,
Et c'était autrefois l'amour des grands esprits;
Mais aux stoïciens je donne l'avantage,
Et je ne trouve rien de si beau que leur sage.

ARMANDE

Pour la langue, on verra dans peu nos règlements,
Et nous y prétendons faire des remûments.
Par une antipathie ou juste ou naturelle,
Nous avons pris chacune une haine mortelle
Pour un nombre de mots, soit ou verbes ou noms,
Que mutuellement nous nous abandonnons;
Contre eux nous préparons de mortelles sentences,
Et nous devons ouvrir nos doctes conférences
Par les proscriptions de tous ces mots divers
Dont nous voulons purger et la prose et les vers.

---

23. — Éloge de la paix. (Boileau : *Épître I.*)

. . Oui, grand Roi, laissons là les sièges, les batailles :
Qu'un autre aille en rimant renverser des murailles,
Et souvent, sur tes pas marchant sans ton aveu,
S'aille couvrir de sang, de poussière et de feu.
A quoi bon, d'une muse au carnage allumée,
Échauffer ta valeur déjà trop animée?
Jouissons à loisir du fruit de tes bienfaits,
Et ne nous lassons point des douceurs de la paix.
« Pourquoi ces éléphants, ces armes, ce bagage,
Et ces vaisseaux tout prêts à quitter le rivage? »
Disait au roi Pyrrhus[1] un sage confident,
Conseiller très sensé d'un roi très imprudent.

[1] *Pyrrhus* roi d'Épire (IIIe siècle avant Jésus-Christ.) Cet entretien avec Cinéas est historique.

« Je vais, lui dit le prince, à Rome où l'on m'appelle.
— Quoi faire? — L'assiéger. — L'entreprise est fort belle,
Et digne seulement d'Alexandre ou de vous;
Mais, Rome prise enfin, seigneur, où courons-nous?
— Du reste des Latins la conquête est facile.
— Sans doute, on peut les vaincre : est-ce tout? — La Sicile
De là nous tend les bras; et bientôt, sans effort,
Syracuse reçoit nos vaisseaux dans son port.
— Bornez-vous là vos pas? — Dès que nous l'aurons prise,
Il ne faut qu'un bon vent et Carthage est conquise.
Les chemins sont ouverts, qui peut nous arrêter?
— Je vous entends, seigneur, nous allons tout dompter :
Nous allons traverser les sables de Libye,
Asservir en passant l'Égypte, l'Arabie,
Courir delà le Gange en de nouveaux pays,
Faire trembler le Scythe aux bords du Tanaïs,
Et ranger sous nos lois tout ce vaste hémisphère.
Mais, de retour enfin, que prétendez-vous faire?
— Alors, cher Cinéas, victorieux, contents,
Nous pourrons rire à l'aise et prendre du bon temps.
— Eh! seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Épire,
Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire? »

... Ce n'est pas que mon cœur, du travail ennemi,
Approuve un fainéant sur le trône endormi;
Mais, quelques vains lauriers que promette la guerre,
On peut être héros sans ravager la terre.

---

24. — **Philémon et Baucis.** (La Fontaine.)

(**Jupiter et Mercure, déguisés en voyageurs, arrivent dans un bourg dont tous les habitants leur refusent l'hospitalité; seuls, deux vieillards, Philémon et Baucis son épouse, accueillent les dieux au sein de leur pauvreté.**)

... Près enfin de quitter un séjour si profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
Mercure frappe; on ouvre. Aussitôt Philémon

Vient au-devant des dieux, et leur tient ce langage :
« Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
Reposez-vous. Usez du peu que nous avons;
L'aide des dieux a fait que nous le conservons :
Usez-en. Saluez ces pénates d'argile;
Jamais le ciel ne fut aux humains si facile,
Que quand Jupiter même était de simple bois;
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde :
Encor, que le pouvoir au désir ne réponde,
Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus. »
Quelques restes de feu sous la cendre épandus
D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent :
Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent.
L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs :
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les dieux, non point sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois,
Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
Cependant par Baucis le festin se prépare.
La table où l'on servit le champêtre repas
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas :
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avait rompue.
Baucis en égala les appuis chancelants
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans[1].
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles;
Il ne servait pourtant qu'aux fêtes solennelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tous mets,
D'un peu de lait, de fruits et des dons de Cérès[2].

[1] « Donnez, dit La Harpe, à un poète vulgaire à peindre une table à demi pourrie, soutenue par un pot cassé (car, il faut bien le dire, c'est là ce que peint La Fontaine), on désespérerait d'en venir à bout. C'est pourtant ce qui lui fournit ces deux vers divins. »

[2] Le même La Harpe cite tout ce passage comme un modèle de ce qu'un heureux génie peut tirer du sujet le moins poétique. — Nous le donnons, pour ce motif, de préférence à quelqu'une des *Fables*, si universellement connues.

25. — Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans [1].

(Bossuet, 1re partie.)

« Nous mourons tous, disait cette femme dont l'Écriture a loué la prudence au second livre des Rois, et nous allons sans cesse au tombeau, ainsi que les eaux qui se perdent sans retour. » En effet, nous ressemblons tous à des eaux courantes. De quelque superbe distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine, et cette origine est petite. Leurs années se poussent successivement comme des flots : ils ne cessent de s'écouler, tant qu'enfin, après avoir fait un peu plus de bruit, et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abîme où l'on ne reconnaît plus ni princes, ni rois, ni toutes ces autres qualités superbes qui distinguent les hommes; de même que ces fleuves tant vantés demeurent sans nom et sans gloire, mêlés dans l'Océan avec les rivières les plus inconnues...

Considérez, messieurs, ces grandes puissances que nous regardons de si bas : pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en est la cause; et il les épargne si peu, qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas si Madame a été choisie pour nous donner une telle instruction : il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque, comme vous le verrez dans la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. O nuit désastreuse! ô nuit effroyable! où retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre cette étonnante nouvelle : Madame se meurt! Madame est morte! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint-Cloud de toutes parts; on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette princesse : partout on entend des cris; partout

[1] *Henriette d'Angleterre*, duchesse d'Orléans, fille de Charles Ier et de Henriette de France, belle-sœur de Louis XIV, mourut presque subitement à Saint-Cloud (1670), assistée par Bossuet. Elle n'était âgée que de vingt-six ans.

on voit la douleur et le désespoir, et l'image de la mort. Le roi, la reine, Monsieur, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du prophète : « Le roi pleurera, le prince sera désolé, et les mains tomberont au peuple de douleur et d'étonnement. »

Mais et les princes et les peuples gémissaient en vain; en vain Monsieur, en vain le roi même tenait Madame serrée par de si étroits embrassements. Alors ils pouvaient dire l'un et l'autre avec saint Ambroise : « Je serrais les bras, mais j'avais déjà perdu ce que je tenais. » La princesse leur échappait parmi des embrassements si tendres, et la mort plus puissante nous l'enlevait entre ces royales mains.

---

26. — Économie, ordre et propreté.

(Fénelon : *Éducation des filles.*)

La plupart des femmes négligent l'économie comme un emploi bas qui ne convient qu'à des paysans ou à des fermiers, tout au plus à un maître d'hôtel ou à quelque femme de charge; surtout les femmes nourries dans la mollesse, l'abondance et l'oisiveté, sont indolentes et dédaigneuses pour tout ce détail; elles ne font pas grande différence entre la vie champêtre et celle des sauvages du Canada. Si vous leur parlez de vente de blé, de culture des terres, des différentes natures des revenus, de la meilleure manière de faire des fermes ou d'établir des receveurs, elles croient que vous voulez les réduire à des occupations indignes d'elles.

Ce n'est pourtant que par ignorance que l'on méprise cette science de l'économie. Les anciens Grecs et les Romains, si habiles et si polis, s'en instruisaient avec un grand soin : les plus grands esprits d'entre eux en ont fait, sur leurs propres expériences, des livres que nous avons encore, et où ils ont marqué même le dernier détail de l'agriculture. On sait que leurs conquérants ne dédaignaient pas de labourer, et de retourner à la charrue en sortant du triomphe. Cela est si éloigné de nos mœurs, qu'on ne pourrait le croire.

si peu qu'il y eût dans l'histoire quelque prétexte pour en douter...

Il faut sans doute un génie bien plus élevé et plus étendu pour s'instruire de tous les arts qui ont rapport à l'économie, et pour être en état de bien policer toute une famille, qui est une petite république, que pour jouer, discourir sur des modes, et s'exercer à de petites gentillesses de conversation. C'est une sorte d'esprit bien méprisable, que celui qui ne va qu'à bien parler; on voit de tous côtés des femmes dont la conversation est pleine de maximes solides, et qui, faute d'avoir été appliquées de bonne heure, n'ont rien que de frivole dans la conduite...

Faites pour la propreté comme pour l'économie. Accoutumez les jeunes filles à ne souffrir rien de sale ni de dérangé; qu'elles remarquent le moindre désordre dans une maison. Faites-leur même observer que rien ne contribue plus à l'économie et à la propreté, que de tenir toujours chaque chose en sa place. Cette règle ne paraît presque rien; cependant elle irait loin, si elle était exactement gardée. Avez-vous besoin d'une chose? vous ne perdez jamais un moment à la chercher; il n'y a ni trouble, ni dispute, ni embarras quand on en a besoin; vous mettez d'abord la main dessus, et quand vous vous en êtes servi, vous la remettez sur-le-champ dans la place où vous l'avez prise. Ce bel ordre fait une des plus grandes parties de la propreté; c'est ce qui frappe le plus les yeux, que de voir cet arrangement si exact...

Joignez à ces avantages celui d'ôter, par cette habitude, aux domestiques, l'esprit de paresse et de confusion. De plus, c'est beaucoup que de leur rendre le service prompt et facile, et de s'ôter à soi-même la tentation de s'impatienter souvent par des retardements qui viennent des choses dérangées qu'on a peine à trouver. Mais en même temps évitez l'excès de la politesse et de la propreté. Le bon goût rejette la délicatesse excessive; il traite les petites choses de petites et n'en est point blessé. Moquez-vous donc, devant les enfants, des colifichets dont certaines femmes sont si passionnées, et qui leur font faire insensiblement des dépenses si indiscrètes. Accoutumez-les à une propreté simple et facile à pratiquer : montrez-leur la meilleure manière de faire les

choses, mais montrez-leur encore davantage à s'en passer. Dites-leur combien il y a de petitesse d'esprit et de bassesse à gronder pour un potage trop assaisonné, pour un rideau mal plissé, pour une chaise trop haute ou trop basse.

---

27. — Quelques maximes de La Rochefoucauld.

(*Maximes.*)

Comment prétendons-nous qu'un autre garde notre secret, si nous n'avons pas pu le garder nous-mêmes ?

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

Il n'y en a point qui pressent tant les autres que les paresseux lorsqu'ils ont satisfait à leur paresse, afin de paraître diligents.

On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler.

On ne loue d'ordinaire que pour être loué.

Peu de gens sont assez sages pour préférer le blâme qui leur est utile à la louange qui les trahit.

La petitesse de l'esprit fait l'opiniâtreté : nous ne croyons pas aisément ce qui est au delà de ce que nous voyons.

Nous ne trouvons guère de gens de bon sens que ceux qui sont de notre avis.

On est quelquefois un sot avec de l'esprit ; mais on ne l'est jamais avec du jugement.

Nous gagnerions plus de nous laisser voir tels que nous sommes, que d'essayer de paraître ce que nous ne sommes pas.

---

28. — Théodecte ou l'homme mal élevé.

(La Bruyère : *Caractères.*)

J'entends *Théodecte* de l'antichambre ; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche ; le voilà entré : il rit, il crie, il éclate, on bouche ses oreilles ; c'est un tonnerre : il n'est

pas moins redoutable par les choses qu'il dit que par le ton dont il parle. Il ne s'apaise et il ne revient de ce grand fracas que pour bredouiller des vanités et des sottises : il a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienséances, que chacun a son fait sans qu'il ait eu l'intention de le lui donner; il n'est pas encore assis qu'il a, à son insu, désobligé toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table, et dans la première place; les femmes sont à sa droite et à sa gauche : il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la fois, il n'a nul discernement des personnes, ni du maître, ni des conviés; il abuse de la folle déférence qu'on a pour lui. Est-ce lui, est-ce *Eutidème* qui donne le repas? Il rappelle à soi toute l'autorité de la table, et il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entière qu'à la lui disputer; le vin et les viandes n'ajoutent rien à son caractère. Si l'on joue, il gagne au jeu; il veut railler celui qui perd, et il l'offense; les rieurs sont pour lui; il n'y a sortes de fatuité qu'on ne lui passe. Je cède enfin et je disparais, incapable de souffrir plus longtemps Théodecte et ceux qui le souffrent.

---

29. — Portrait de la duchesse de Bourgogne[1].

(SAINT-SIMON : *Mémoires.*)

Jamais princesse arrivée si jeune ne vint si bien instruite, et ne sut mieux profiter des instructions qu'elle avait reçues. Son habile père, qui connaissait à fond notre cour, la lui avait peinte, et lui avait appris la manière unique de s'y rendre heureuse. Beaucoup d'esprit naturel et facile l'y seconda, et beaucoup de qualités aimables lui attachèrent les cœurs, tandis que sa situation personnelle avec son époux, avec le roi, avec Mme de Maintenon, lui attira les hommages de l'ambition.

[1] Adélaïde de Savoie, fille de Victor-Amédée II, duc de Savoie, mariée à l'aîné des petits-fils de Louis XIV. Elle vint à la cour dès l'âge de onze ans.

Elle voulait plaire même aux personnes les plus inutiles et les plus médiocres, sans qu'elle parût les rechercher. On était tenté de la croire toute et uniquement à celles avec qui elle se trouvait. Sa gaieté, jeune, vive, active, animait tout, et sa légèreté de nymphe la portait partout comme un tourbillon qui remplit plusieurs lieux à la fois, et qui y donne le mouvement et la vie. Elle ornait tous les spectacles, était l'âme des fêtes, également gaie et amusée à faire les après-dîners des lectures sérieuses, à converser dessus, et à travailler avec ses dames sérieuses : on appelait ainsi ses dames du palais les plus âgées...

En public, sérieuse, mesurée, respectueuse avec le roi, et en timide bienséance avec Mme de Maintenon, qu'elle n'appelait jamais que *ma tante,* pour confondre joliment le rang et l'amitié. En particulier, causante, sautante, voltigeante autour d'eux; tantôt perchée sur le bras du fauteuil de l'un ou de l'autre, tantôt se jouant sur leurs genoux, elle leur sautait au cou, les embrassait, les baisait, les caressait, les chiffonnait, leur tirait le dessous du menton, les tourmentait; fouillait leurs tables, leurs papiers, leurs lettres; les décachetait, les lisait même quelquefois malgré eux, selon qu'elle les voyait en humeur d'en rire, et parlait quelquefois dessus. Admise à tout, à la réception des courriers qui apportaient les nouvelles les plus importantes; entrant chez le roi à toute heure, même des moments pendant le conseil; utile et fatale aux ministres mêmes; mais toujours portée à obliger, à servir, à excuser, à bien faire, à moins qu'elle ne fût violemment poussée contre quelqu'un. Le roi ne pouvait se passer d'elle.

---

30. — Histoire d'un petit chien. (Mme DE SÉVIGNÉ.)

À MADAME DE GRIGNAN

Aux Rochers, mercredi 13 novembre 1675.

Vous êtes étonnée que j'aie un petit chien; voici l'aventure. J'appelais, par contenance, une chienne courante d'une madame qui demeure au bout de ce parc. Mme de Tarente

me dit : « Quoi ! vous savez appeler un chien ? je veux vous en envoyer un le plus joli du monde. » Je la remerciai, et lui dis la résolution que j'avais prise de ne me plus engager dans ces sortes d'attachements. Cela se passe, on n'y pense plus. Deux jours après, je vois entrer un valet de chambre avec une petite maison de chien, toute pleine de rubans, et sortir de cette jolie maison un petit chien tout parfumé, d'une beauté extraordinaire, des oreilles, des soies, une haleine douce, petit comme Sylphide, blondin comme un blondin ; jamais je ne fus plus étonnée et plus embarrassée. Je voulais le renvoyer, on ne voulut jamais le reporter : c'était une femme de chambre qui en avait soin, qui en a pensé mourir de douleur. C'est Marie[1] qui l'aime ; il couche dans sa maison, dans la chambre de Beaulieu[2] ; il ne mange que du pain. Je ne m'y attache point, mais il commence à m'aimer ; je crains de succomber. Voilà l'histoire, que je vous prie de ne point mander à Marphise, à Paris, car je crains les reproches : au reste, une propreté extraordinaire ; il s'appelle *Fidèle*.

---

31. — Mme de Maintenon à Mme de Brinon[3].

Ce 25 décembre 1686.

Le roi a été à une partie de matines cette nuit[4] ; il a entendu trois messes aujourd'hui, après lesquelles il est venu voir Madame, où il a été une grosse heure. Il a été chez Mme la Dauphine ; il est venu au sermon ; il a assisté à vêpres tout du long en musique. Tout cela vous marque qu'il est guéri. On ne met quasi plus rien sur la plaie : elle est guérie. Tout le monde est ravi de joie de le voir sortir. Le Père Bourdaloue a fait le plus beau sermon qu'on

[1] Marie, une des femmes de chambre de Mme de Sévigné.

[2] Maître d'hôtel de la marquise.

[3] Mme de Brinon, ancienne religieuse ursuline, s'était adjointe à la fondation de Saint-Cyr. Elle en fut une des premières dames.

[4] C'est-à-dire à l'office de Noël ; cette lettre, en effet, est datée du 25 décembre. Le roi venait de subir une assez grave opération.

puisse jamais entendre : il en fait toujours de très beaux ; mais il me semble que celui d'aujourd'hui surpasse de beaucoup les autres. Il s'est adressé au roi sur la fin, et lui a parlé sur sa santé. En vérité, il a bien touché du monde, à ce qu'il m'a paru ; mais l'on voyait son cœur parler plutôt que sa voix. Vous saurez bien ce que je veux dire. Je suis toute à vous de tout mon cœur. Madame se porte fort bien. La joie est peinte sur son visage de la guérison du roi. Je crois que vous n'en doutez pas.

---

32. — Gusman pardonne à son ennemi.

(VOLTAIRE : *Alzire.*)

ACTE V, SCÈNE VIII

(Gusman vient de succéder à Alvarez, son père, comme gouverneur du Pérou. Il a épousé Alzire, fille de Montèze, chef américain. Une sourde rancune arme contre lui Zamore, jeune cacique, ennemi des Espagnols : le sang coule de part et d'autre. Gusman mourant est apporté sur la scène.)

ALVAREZ

Mon fils mourant, mon fils, ô comble de douleur !

ZAMORE *à Gusman.*

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur !
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore ;
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN *à Zamore.*

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner :
Je dois un autre exemple, et je viens le donner.

(*A Alvarez.*)

Le Ciel, qui veut ma mort et qui l'a suspendue,
Mon père, en ce moment, m'amène à votre vue.
Mon âme fugitive, et prête à me quitter,
S'arrête devant vous,... mais pour vous imiter.
Je meurs : le voile tombe ; un nouveau jour m'éclaire !
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière :
J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,

Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le Ciel venge la terre : il est juste, et ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie[1].
Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé.
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étais maître en ces lieux, seul j'y commande encore ;
Seul, je puis faire grâce et la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi, sois libre et te souviens
Quel fut, et le devoir, et la mort d'un chrétien.

(*A Montèze, qui se jette à ses pieds.*)

Montèze, Américains, qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a surpassé mes crimes.
Instruisez l'Amérique; apprenez à ses rois
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.

(*A Zamore.*)

Des dieux que nous servons connais la différence ;
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner[2]...

ZAMORE

Je demeure immobile, égaré, confondu.
Quoi donc! les vrais chrétiens auraient tant de vertu!
Ah! la loi qui t'oblige à cet effort suprême,
Je commence à le croire, est la loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la constance et la foi;
Mais tant de grandeur d'âme est au-dessus de moi;
Tant de vertu m'accable, et son charme m'attire.
Honteux d'être vengé, je t'aime et je t'admire.

[1] Gusman, quoique chrétien, avait traité les Américains avec une sévérité impitoyable. Les remords se réveillent à ce moment dans son âme; il va s'élever jusqu'à l'héroïsme. — On ne peut nier que Voltaire, malgré son scepticisme, n'ait rencontré la vraie note de la tragédie qu'en traitant des sujets religieux : *Zaïre, Alzire*, tant le beau s'y trouve réellement.

[2] Ces paroles sont la reproduction fidèle de l'admirable réponse du duc François de Guise à un gentilhomme huguenot qui tenta de l'assassiner pendant le siège de Rouen (1562).

33. — Voltaire à M. d'Espagnac, gouverneur des Invalides.

Ce 9 mai 1777.

Ces jours derniers, je rencontrai Eustache Prévôt, dit *La Flamme,* l'un des invalides que vous avez eu la bonté de me donner. Il me dit qu'il était presque aveugle; je lui répondis que je ne voyais pas trop clair. Il ajouta qu'il était malade; je lui répondis que j'étais tombé en apoplexie, il y a près de deux mois. Il m'avoua en soupirant qu'il était cassé de vieillesse; je lui fis la confidence que j'avais quatre-vingt-trois ans. Enfin il me conjura que vous daignassiez l'admettre parmi les invalides de votre hôtel. Il me protesta qu'il voulait avoir la consolation de mourir sous vos lois et sous vos yeux. Je vous demanderais la même grâce pour moi; mais il faut donner la préférence à un vieux soldat qui a essuyé plus de coups de fusil que je n'en ai jamais tiré à des lapins.

Permettez donc que je vous présente ma requête pour La Flamme, qui me paraît, en effet, un peu éteinte. Ajoutez cette grâce à toutes celles dont vous m'avez honoré...

---

34. — L'Aveugle. (André Chénier.)

(Homère, infirme et aveugle, abandonné par des matelots inhumains sur une rive déserte, rencontre enfin trois jeunes bergers qui, sans le connaître, l'accueillent avec tout le respect dû à la vieillesse[1].)

« Ne crains point, disent-ils, malheureux étranger,
Si plutôt, sous un corps terrestre et passager,
Tu n'es pas quelque dieu protecteur de la Grèce,
Tant une grâce auguste ennoblit ta vieillesse !
Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné,
Les humains près de qui les flots t'ont amené

[1] Voir la biographie d'Homère, p. 215.

Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures.
Les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures,
Ta voix noble et touchante est un bienfait des dieux ;
Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux.
— Enfants, car votre voix est enfantine et tendre,
Vos discours sont prudents plus qu'on n'eût dû l'attendre;
Mais, toujours soupçonneux, l'indigent étranger
Croit qu'on rit de ses maux et qu'on veut l'outrager.
Ne me comparez point à la troupe immortelle :
Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle,
Voyez, est-ce le front d'un habitant des cieux ?
Je ne suis qu'un mortel, un des plus malheureux !
Si vous en savez un, pauvre, errant, misérable,
C'est à celui-là seul que je suis comparable...

— Prends, et puisse bientôt changer ta destinée ! »
Disent-ils. Et tirant ce que, pour la journée,
Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisants,
Ils versent à l'envi, sur ses genoux pesants,
Le pain de pur froment, les olives huileuses,
Le fromage et l'amande et les figues mielleuses;
Et du pain à son chien entre ses pieds gisant,
Tout hors d'haleine encore, humide et languissant,
Qui, malgré les rameurs, se lançant à la nage,
L'avait loin du vaisseau rejoint sur le rivage.
« Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer;
Je vous salue, enfants, venus de Jupiter;
Heureux sont les parents qui tels vous firent naître !
Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître;
Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois,
Vos visages sont doux, car douce est votre voix.
Qu'aimable est la vertu que la grâce environne !
Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone...
. . . . Assieds-toi près de moi,
Toi, le plus grand de tous; je me confie à toi.
Prends soin du vieil aveugle. — O sage magnanime !
Comment, et d'où viens-tu ? car l'onde maritime
Mugit de toutes parts sur nos bords orageux.
— Des marchands de Cymé m'avaient pris avec eux.
J'allais voir, m'éloignant des rives de Carie,
Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie,

Et des dieux moins jaloux, et de moins tristes jours:
Car jusques à la mort nous espérons toujours.
Mais pauvre et n'ayant rien pour payer mon passage,
Ils m'ont, je ne sais où, jeté sur le rivage.
— Harmonieux vieillard, tu n'as donc point chanté ?
Quelques sons de ta voix auraient tout acheté.
— Enfants, du rossignol la voix pure et légère
N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire;
Et les riches, grossiers, avares, insolents,
N'ont pas une âme ouverte à sentir les talents...
— Viens, suis-nous à la ville; elle est toute voisine
Et chérit les amis de la muse divine.
Un siège aux clous d'argent te place à nos festins,
Et là les mets choisis, le miel et les bons vins,
Sous la colonne où pend une lyre d'ivoire,
Te feront de tes maux oublier la mémoire.

(Bientôt l'île est en fête : *Viens,* dit-on au vieillard,)

Viens, prophète éloquent, aveugle harmonieux,
Convive du nectar, disciple aimé des dieux,
Des jeux, tous les cinq ans, rendront saint et prospère
Le jour où nous avons reçu le grand *Homère!*

---

35. — L'univers prouve l'existence de Dieu.

(L. Racine : *la Religion.*)

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire.
Mais tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,
Quels témoins éclatants devant moi rassemblés !
Répondez, cieux et mers, et vous, terre, parlez.
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles ?
Nuit brillante, dis-nous, qui t'a donné tes voiles ?
O cieux, que de grandeur, et quelle majesté !
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans vos déserts a semé la lumière
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,

Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil, viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde ?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours;
Est-ce moi qui t'appelle et qui règle ton cours?
Et toi dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre ?
Pour forcer ta prison, tu fais de vains efforts :
La rage de tes flots expire sur tes bords...
  La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle;
La terre le publie. « Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornements?
C'est celui dont la main posa mes fondements.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne :
Les présents qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne...
Mon suc, dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu;
La feuille le demande; et la branche fidèle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle.
De l'éclat de ses fruits justement enchanté,
Ne méprise jamais ces plantes sans beauté :
Troupe obscure et timide, humble et faible vulgaire;
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
Elles pourront servir à prolonger tes jours,
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts.
Toute plante en naissant déjà renferme en elle
D'enfants qui la suivront une race immortelle;
Chacun de ces enfants, dans ma fécondité,
Trouve un gage nouveau de sa prospérité. »

---

36. — Le décisionnaire.

(MONTESQUIEU : *Lettres persanes.*)

Je me trouvais l'autre jour dans une compagnie où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart d'heure, il décida trois questions de morale, quatre problèmes historiques et cinq points de physique. Je n'ai jamais vu un décisionnaire aussi universel; son esprit ne fut jamais sus-

pendu par le moindre doute. On laissa les sciences, on parla des nouvelles du temps : il décida sur les nouvelles du temps. Je voulus l'attraper, et je dis en moi-même : Il faut que je me mette dans mon fort; je vais me réfugier dans mon pays. Je lui parlai de la Perse; mais à peine lui eus-je dit quatre mots, qu'il me donna deux démentis, fondés sur l'autorité de Tavernier et de Chardin[1]. Ah! bon Dieu! dis-je en moi-même, quel homme est-ce là! Il connaîtra tout à l'heure les rues d'Ispahan mieux que moi. Mon parti fut bientôt pris : je me tus, je le laissai parler, et il décide encore.

---

37. — Une nuit à la belle étoile. (J.-J. ROUSSEAU.)

Je n'ai jamais su faire de dettes criardes, et j'ai toujours mieux aimé souffrir que de devoir. C'était souffrir assurément que d'être réduit à passer la nuit dans la rue, et c'est ce qui m'est arrivé plusieurs fois à Lyon. J'aimais mieux employer quelques sous qui me restaient à payer mon pain que mon gîte, parce qu'après tout je risquais moins de mourir de sommeil que de faim. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que, dans ce cruel état, je n'étais ni inquiet ni triste. Je n'avais pas le moindre souci sur l'avenir, couchant à la belle étoile et dormant étendu par terre ou sur un banc, aussi tranquillement que sur un lit de roses. Je me souviens même d'avoir passé une nuit délicieuse hors de la ville, dans un chemin qui côtoyait le Rhône ou la Saône; car je ne me rappelle pas lequel des deux. Des jardins élevés en terrasse bordaient le chemin du côté opposé. Il avait fait très chaud, ce jour-là; la soirée était charmante, la rosée humectait l'herbe flétrie ; point de vent, une nuit tranquille ; l'air était frais sans être froid; le soleil, après son coucher, avait laissé dans le ciel des vapeurs rouges dont la réflexion rendait l'eau couleur de rose; les arbres des terrasses étaient chargés de rossignols qui se répondaient de l'un à l'autre. Je me promenais dans une sorte d'extase, livrant mes sens

[1] *Tavernier et Chardin,* deux voyageurs français, qui ont donné des relations sur la Perse.

et mon cœur à la jouissance de tout cela. Absorbé dans ma douce rêverie, je prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade, sans m'apercevoir que j'étais là. Je m'en aperçus enfin. Je me couchai voluptueusement sur la tablette d'une espèce de niche ou de fausse porte enfoncée dans un mur de terrasse; le ciel de mon lit était formé par les têtes des arbres; un rossignol était précisément au-dessus de moi; je m'endormis à son chant. Mon sommeil fut doux, mon réveil le fut davantage. Il était grand jour; mes yeux en s'ouvrant virent le soleil, l'eau, la verdure, un paysage admirable. Je me levai, me secouai; la faim me prit : je m'acheminai gaiement vers la ville, résolu de mettre à un bon déjeuner deux pièces de six blancs qui me restaient encore.

---

38. La Fauvette. (Buffon.)

Le triste hiver, saison de mort, est le temps du sommeil, ou plutôt de la torpeur de la nature; les insectes sans vie, les reptiles sans mouvement, les végétaux sans verdure et sans accroissement, tous les habitants de l'air détruits ou relégués, ceux des eaux renfermés dans des prisons de glace, et la plupart des animaux terrestres confinés dans les cavernes, les antres et les terriers, tout nous présente les images de la langueur et de la dépopulation; mais le retour des oiseaux au printemps est le premier signal et la douce annonce du réveil de la nature vivante, et les feuillages renaissants, et les bocages revêtus de leur nouvelle parure, sembleraient moins frais et moins touchants sans les nouveaux hôtes qui viennent les animer.

De ces hôtes des bois, les fauvettes sont les plus nombreuses comme les plus aimables; vives, agiles, légères et sans cesse remuées, tous leurs mouvements ont l'air du sentiment, tous leurs accents le ton de la joie. Ces jolis oiseaux arrivent au moment où les arbres développent leurs feuilles et commencent à laisser épanouir leurs fleurs; ils se dispersent dans toute l'étendue de nos campagnes : les uns viennent habiter nos jardins; d'autres préfèrent les avenues et les bosquets; plusieurs espèces s'enfoncent dans

les grands bois, et quelques-unes se cachent au milieu des roseaux. Ainsi les fauvettes remplissent tous les lieux de la terre, et les animent par les mouvements et les accents de leur tendre gaieté. La fauvette à tête noire est de toutes les fauvettes celle qui a le chant le plus agréable et le plus continu.

---

39. — Les Francs au combat.

(Chateaubriand : *les Martyrs*.)

(Cette description est détachée du récit d'une bataille entre les Francs et les Romains.)

Parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs[1] et des sangliers, les Francs se montraient de loin comme un troupeau de bêtes féroces. Une tunique, courte et serrée, laissait voir toute la hauteur de leur taille, et ne leur cachait pas le genou. Les yeux de ces barbares ont la couleur d'une mer orageuse; leur chevelure blonde, ramenée en avant sur leur poitrine et teinte d'une liqueur rouge, est semblable à du sang et à du feu. La plupart ne laissent croître leur barbe qu'au-dessus de la bouche, afin de donner à leurs lèvres plus de ressemblance avec le mufle des dogues et des loups. Les uns chargent leur main droite d'une longue framée, et leur main gauche d'un bouclier qu'ils tournent comme une roue rapide; d'autres, au lieu de ce bouclier, tiennent une espèce de javelot, nommé angon, où s'enfoncent deux fers recourbés; mais tous ont à la ceinture la redoutable francisque, espèce de hache à deux tranchants, dont le manche est recouvert d'un dur acier; arme funeste que le Franc jette en poussant un cri de mort, et qui manque rarement de frapper le but qu'un œil intrépide a marqué...

Sur une grève, derrière cet essaim d'ennemis, on apercevait leur camp, semblable à un marché de laboureurs et de pêcheurs. Il était rempli de femmes et d'enfants, et

[1] Urochs ou aurochs, bœufs sauvages.

retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs. Non loin de ce camp champêtre, trois sorcières en lambeaux faisaient sortir de jeunes poulains d'un bois sacré, afin de découvrir par leur course à quel parti Tuiston[1] promettait la victoire. La mer d'un côté, des forêts de l'autre, formaient le cadre de ce grand tableau.

Le soleil du matin, s'échappant des replis d'un nuage d'or, versa tout à coup sa lumière sur les bois, l'Océan et les armées. La terre paraît embrasée du feu des casques et des lances; les instruments guerriers sonnent l'air antique de Jules César partant pour les Gaules... Les Francs serrent leurs boucliers contre leur bouche, et font entendre un mugissement semblable au bruit de la mer que le vent brise contre un rocher; puis tout à coup, poussant un cri aigu, ils entonnent le bardit[2] à la louange de leurs héros.

« Pharamond! Pharamond! nous avons combattu avec l'épée!

« Nous avons lancé la francisque à deux tranchants; la sueur tombait du front des guerriers et ruisselait le long de leurs bras. Les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes poussaient des cris de joie; le corbeau nageait dans le sang des morts; tout l'Océan n'était qu'une plaie : les vierges ont pleuré longtemps!

« Pharamond! Pharamond! nous avons combattu avec l'épée! »

---

40. — Goût des Allemands pour la musique.

(Mme DE STAEL : *de l'Allemagne.*)

Dès que l'on s'élève un peu au-dessus de la dernière classe du peuple en Allemagne, on s'aperçoit aisément de cette vie intime, de cette poésie de l'âme qui caractérise les Allemands. Les habitants des villes et des campagnes, les soldats et les laboureurs, savent presque tous la musique; il m'est arrivé d'entrer dans de pauvres maisons noircies

[1] Principal dieu des diverses tribus germaniques.
[2] Le bardit était le chant guerrier des Germains.

par la fumée de tabac, et d'entendre tout à coup, non seulement la maîtresse, mais le maître du logis, improviser sur le clavecin, comme les Italiens improvisent en vers. L'on a soin, presque partout, que les jours de marché il y ait des joueurs d'instruments à vent sur le balcon de l'hôtel de ville qui domine la place publique : les paysans des environs participent ainsi à la jouissance du premier des arts.

Les écoliers se promènent dans les rues, le dimanche, en chantant les psaumes en chœur. On raconte que Luther fit souvent partie de ce chœur, dans sa première jeunesse. J'étais à Eisenach, petite ville de Saxe, un jour d'hiver si froid, que les rues mêmes étaient encombrées de neige ; je vis une longue suite de jeunes gens en manteau noir, qui traversaient la ville en célébrant les louanges de Dieu. Il n'y avait qu'eux dans la rue, car la rigueur des frimas en écartait tout le monde ; et ces voix presque aussi harmonieuses que celles du Midi, en se faisant entendre au milieu d'une nature si sévère, causaient d'autant plus d'attendrissement. Les habitants de la ville n'osaient, par ce froid terrible, ouvrir leurs fenêtres ; mais on apercevait, derrière les vitraux, des visages tristes ou sereins, jeunes ou vieux, qui recevaient avec joie les consolations religieuses que leur offrait cette douce mélodie.

---

41. — Contes et paysages bretons.

(L. Veuillot : *Çà et Là.*)

Un nid dans l'herbe et dans les bois. — Le bisaïeul du propriétaire actuel a bâti sa maison sur l'emplacement où se trouvait la cabane de paysan qu'il habitait quand la fortune est venue lui faire visite. Notre ami n'a rien voulu changer dans cette demeure où son père et son grand-père ont vécu, où il a été élevé et où il a élevé ses enfants.

La maison se tapit entre cour et jardin. Une treille égaye le mur du midi, un jasmin et des églantiers fleurissent le mur du nord. Dans la cour il y a des orangers rabougris ; dans le jardin, des ifs bizarres et une vieille allée de buis

où l'on va défier le soleil sous une voûte étoilée. A l'extrémité de la cour, la chapelle seigneuriale est ouverte; le seigneur en est le premier sacristain : ses enfants sonnent la cloche et allument les cierges; il répond la messe.

Tout est plein de bonnes vieilles choses : vieux meubles, vieux portraits, vieilles images, vieux livres. Maison, jardin, chapelle, tout est caché dans un enclos de collines. Si l'on monte sur ces collines, on voit de vastes champs, puis des bois et quelques pointes de clochers, et d'autres collines plus hautes qui ferment l'horizon.

Notre ami chérit ses vieux ifs, sa vieille maison, toutes ses vieilleries; il chérit sa solitude où tant d'oiseaux chantent et tant de cœurs se serrent autour de lui. Il vit ainsi où vécurent ses ancètres, entouré de leur sagesse, dans leur simplicité, comme s'ils étaient encore là. Les rires de ses enfants égayent ces témoins de sa laborieuse et sérieuse vie, et lui donnent la perspective de l'avenir, comme il a celle du passé.

C'est ainsi que l'homme vivait jadis, entre un double horizon, deux fois sacré : d'un côté le tombeau de son père, de l'autre les berceaux de ses enfants; et il priait pour le passé et pour l'avenir, au pied du même autel où le passé avait béni son berceau, où l'avenir bénirait sa tombe.

Il y a une poésie des âmes austères qui remplit tout ce vieux logis, qui s'exhale des meubles, des livres, des murs; qui jaillit de partout, comme du tronc de ce vieux jasmin jaillissent toujours des fleurs nouvelles, de belles fleurs, de belles étoiles blanches toutes pleines de parfums charmants. — Oh ! que l'on nous a gâté la vie !

A sa nièce.

Arcachon, 1er janvier 1877.

Marguerite, ma nièce chérie, je vois ici toutes sortes de bonnes et belles choses qu'on ne trouve pas partout à l'heure qu'il est : un beau soleil, des arbres verts, des buissons en fleur, une mer bleue et tranquille; il n'y a point de boue; il fait chaud. Il est positif néanmoins que tout cela me semble

moins charmant que ton billet doré : le billet doré me témoigne que tu es très sage. C'est une douce et belle étrenne que tu me donnes là. Rien ne peut me faire plus de plaisir que la sagesse de la fille de mon frère. Continue de me donner cette joie, ma chère enfant. Sois la fleur et le soleil de ton père et de ta mère. Ils en remercieront Dieu, et Dieu te bénira. Tes papiers dorés deviendront une grande fortune; tu seras toute d'or comme les buissons de ma forêt, qui fleurissent même en hiver. C'est cet or-là surtout qu'il faut avoir. Car l'or qui se met dans la poche ne mérite pas qu'on s'en occupe : il se ternit vite, et très souvent il salit les doigts.

Adieu, ma chère Marguerite. Je suis heureux de savoir que tu pries pour ma santé. Dieu t'exaucera certainement, si tu as soin de lui offrir toujours l'or qu'il aime, l'or pur des humbles buissons. Je t'aime de tout mon cœur.

---

42. — Souvenirs d'enfance.

(Lamartine : *Nouvelles Méditations; les Préludes.*)

Oui, je reviens à toi, berceau de mon enfance,
Embrasser pour jamais tes foyers protecteurs.
Loin de moi les cités et leur vaine opulence!
        Je suis né parmi les pasteurs.

Enfant, j'aimais comme eux à suivre dans la plaine
Les agneaux pas à pas, égarés jusqu'au soir;
A revenir comme eux baigner leur blanche laine
        Dans l'eau courante du lavoir;

J'aimais à me suspendre aux lianes légères,
A gravir dans les airs de rameaux en rameaux
Pour ravir, le premier, sous l'aile de leurs mères,
        Les tendres œufs des tourtereaux;

J'aimais les voix du soir dans les airs épandues,
Le bruit lointain des chars gémissant sous leur poids,
Et le sourd tintement des cloches suspendues
        Au cou des chevreaux dans les bois.

Et depuis, exilé de ces douces retraites,
Comme un vase imprégné d'une première odeur,
Toujours, loin des cités, des voluptés secrètes
        Entraînaient mes yeux et mon cœur.

Beaux lieux, recevez-moi sous vos sacrés ombrages!
Vous qui couvrez le seuil de rameaux éplorés,
Saules contemporains, courbez vos longs feuillages
        Sur le frère que vous pleurez.

Reconnaissez mes pas, doux gazons que je foule,
Arbres que dans mes jeux j'insultais autrefois;
Et toi qui, loin de moi, te cachais dans la foule,
        Triste écho, réponds à ma voix.

Je ne viens pas traîner, dans vos riants asiles,
Les regrets du passé, les songes du futur :
J'y viens vivre et, couché sous vos berceaux fertiles.
        Abriter mon repos obscur.

---

42 *bis.* — Hymne du soir dans les temples.

(LAMARTINE : *Harmonies.*)

        Salut! ô sacrés tabernacles
Où tu descends, Seigneur, à la voix d'un mortel!
        Salut! mystérieux autel
Où la foi vient chercher et son pain immortel
        Et tes silencieux oracles!
        Quand la dernière heure des jours
        A gémi dans tes vastes tours,
Quand son dernier rayon fuit et meurt dans le dôme;
Quand la veuve, tenant son enfant par la main,
A pleuré sur la pierre et repris son chemin,

        Comme un silencieux fantôme;
Quand de l'orgue lointain l'insensible soupir
Avec le jour aussi semble enfin s'assoupir,
        Pour s'éveiller avec l'aurore;
Quand la nef est déserte, et que d'un pas tardif
Aux lampes du saint lieu le lévite attentif
        A peine la traverse encore,

Voici l'heure où je viens, à la chute des jours,
Me glisser sous ta voûte obscure.
Et chercher, au moment où s'endort la nature,
Celui qui veille toujours!...

Seigneur, j'aimais jadis à reposer mon âme
Sur les cimes des monts, dans la nuit des déserts,
Sur l'écueil où mugit la voix des vastes mers,
En présence du ciel et des globes de flamme
Dont les feux pâlissants semaient les champs des airs.
Il me semblait, mon Dieu, que mon âme oppressée
Devant l'immensité s'agrandissait en moi,
Et sur les vents, les flots ou les feux élancée,
De pensée en pensée
Allait se perdre en toi!
Je cherchais à monter, mais tu daignais descendre.
Ah! ton ouvrage a-t-il besoin
De s'élever si haut, et te chercher si loin?
Où n'es-tu pas pour nous entendre?
De ton temple, aujourd'hui, j'aime l'obscurité;
C'est une île de paix sur l'océan du monde,
Un phare d'immortalité,
Par la mort et par toi seulement habité;
On entend de plus loin le flot du temps qui gronde
Sur ce seuil de l'éternité!

---

43. — **La Bible.** — (V. Hugo : *Livre des Enfants.*)

Mes deux frères et moi nous étions tout enfants;
Ma mère nous disait : « Jouez, mais je défends
Qu'on marche dans les fleurs et qu'on monte aux échelles.»

Abel était l'aîné, j'étais le plus petit.
Nous mangions notre pain de si bon appétit,
Que les femmes riaient quand nous passions près d'elles.

Nous montions pour jouer au grenier du couvent;
Et là, tout en jouant, nous regardions souvent,
Sur le haut d'une armoire, un livre inaccessible.

Nous grimpâmes un jour jusqu'à ce livre noir;
Je ne sais pas comment nous fîmes pour l'avoir,
Mais je me souviens bien que c'était une Bible.

Ce vieux livre sentait une odeur d'encensoir.
Nous allâmes, ravis, dans un coin nous asseoir :
Des estampes partout ! quel bonheur! quel délire !

Nous l'ouvrîmes alors tout grand sur nos genoux,
Et, dès le premier mot, il nous parut si doux,
Qu'oubliant de jouer, nous nous mîmes à lire.

Nous lûmes tous les trois ainsi, tout le matin,
Joseph, Ruth et Booz, le bon Samaritain,
Et, toujours plus charmés, le soir nous le relûmes.

Tels des enfants, s'ils ont pris un oiseau des cieux,
S'appellent en riant, et s'étonnent, joyeux,
De sentir dans leurs mains la douceur de ses plumes.

---

44. — Le rêve d'un écolier. (V. de Laprade.)

Petite fleur sur ma fenêtre,
Dans ce champ long d'un demi-pas,
Fleuris pour consoler ton maître
Du grand jardin que je n'ai pas.

Lorsque accoudé sur mon pupitre,
Tout à coup je vois en rêvant
Le soleil qui dore ma vitre,
Et ta tige qui tremble au vent;

Quand je t'arrose feuille à feuille,
Quand, pour t'admirer de plus près,
Soir et matin je me recueille,
Penché sur ton berceau de grès :

Adieu, ville; adieu, prison noire,
Où rôdent les esprits méchants;
Adieu, le livre et l'écritoire,
Mon cœur a pris la clef des champs !

Il passe en rêve au pied des haies,
Des nids joyeux j'entends la voix ;
Couché sur les hautes futaies,
J'aspire encor l'odeur des bois.

Je retrouve en pleine verdure
Les sommets d'où je t'apportai :
Un petit coin de la nature
M'a rendu son immensité.

Dans cette branche de bruyère,
Dans un seul brin d'herbe jauni,
Je vois la beauté tout entière,
La grandeur de l'Être infini.

Le monde à mes yeux se déploie,
Et, si mince que soit ma part,
Une fleur suffit à la joie
De mon âme et de mon regard.

Je songe à des jardins célestes ;
En vain mon champ me fut ôté :
Petite fleur, si tu me restes,
Dieu ne m'a pas déshérité.

---

45. — Chant des pêcheurs bretons. (Brizeux)

Ah ! quel bonheur d'aller en mer !
Par un ciel chaud, par un ciel clair,
    La mer vaut la campagne ;
Si le ciel bleu devient tout noir,
Dans nos cœurs brille encor l'espoir,
    Car Dieu nous accompagne.

Le bon Jésus marchait sur l'eau :
Va sans peur, mon petit bateau.

Saint Pierre, André, Jacque et saint Jean,
Fêtés tous quatre une fois l'an,

Étaient ce que nous sommes,
Et ces grands pêcheurs de poissons
A leurs filets, leurs hameçons,
Prirent aussi les hommes.

Le bon Jésus marchait sur l'eau
Va sans peur, mon petit bateau.

Sur les flots, ils l'ont vu, léger,
Vers eux tous venir sans danger,
Aussi léger qu'une ombre;
Mais Pierre à le suivre eut grand'peur.
Il cria : « Sauve-moi, Seigneur!
Sauve-moi, car je sombre! »

Le bon Jésus marchait sur l'eau :
Va sans peur, mon petit bateau.

Sur ton bateau, Pierre-Simon,
Que Jésus fit un beau sermon
A la foule pieuse!
Puis dans tes filets tout cassés,
Combien de poissons amassés!...
Pêche miraculeuse!

Le bon Jésus marchait sur l'eau :
Va sans peur, mon petit bateau.

Dans ta barque il dormait un jour,
Te souvient-il comme à l'entour
S'élevait la tempête?
Lui, réveillé par ton effroi,
Dit à la vague : « Apaise-toi! »
Elle baissa la tête.

Le bon Jésus marchait sur l'eau :
Va sans peur, mon petit bateau.

Aussi la barque du pêcheur
Où s'est assis notre Sauveur
A toujours vent arrière;
Sans craindre la mer ni le vent,
Elle va toujours en avant,
La barque de saint Pierre.

Le bon Jésus marchait sur l'eau :
Va sans peur, mon petit bateau.

O Jésus, des pècheurs l'ami,
Avec nous venez aujourd'hui
    Dans cette humble coquille ;
Allons ! prenez le gouvernail,
Et bénissez notre travail :
    Il nourrit la famille.

Jésus nous conduira sur l'eau :
Va sans peur, mon petit bateau.

---

46. — Un évangile. (F. Coppée : *Récits épiques.*)

En ce temps-là, Jésus, seul avec Pierre, errait
Sur la rive du lac, près de Génésareth,
A l'heure où le brûlant soleil de midi plane,
Quand ils virent, devant une petite cabane,
La veuve d'un pêcheur, en longs voiles de deuil,
Qui s'était tristement assise sur le seuil,
Retenant dans ses yeux la larme qui les mouille,
Pour bercer son enfant et filer sa quenouille.
Non loin d'elle, cachés par des figuiers touffus,
Le maître et son ami voyaient sans être vus.
  Soudain un de ces vieux dont le tombeau s'apprête,
Un mendiant, portant un vase sur sa tête,
Vint à passer, et dit à celle qui filait :
« Femme, je dois porter ce vase plein de lait
Chez un homme logé dans le prochain village.
Mais, tu le vois, je suis faible et brisé par l'âge ;
Les maisons sont encore à plus de mille pas,
Et je sens bien que seul je n'accomplirai pas
Ce travail, que l'on doit me payer une obole. »
La femme se leva sans dire une parole,
Laissa, sans hésiter, sa quenouille de lin
Et le berceau d'osier où pleurait l'orphelin,
Prit le vase, et s'en fut avec le misérable.
  Et Pierre dit : « Il faut se montrer secourable,

Maître ! Mais cette femme a bien peu de raison
D'abandonner ainsi son fils et sa maison
Pour le premier venu qui s'en va sur la route.
A ce vieux mendiant, non loin d'ici, sans doute,
Quelque passant eût pris son vase et l'eût porté. »
Mais Jésus répondit à Pierre : « En vérité,
Quand un pauvre a pitié d'un plus pauvre, mon Père
Veille sur sa demeure et veut qu'elle prospère.
Cette femme a bien fait de partir sans surseoir. »
Quand il eut dit ces mots, le Seigneur vint s'asseoir
Sur le vieux banc de bois, devant la pauvre hutte;
De ses divines mains, pendant une minute,
Il fila la quenouille et berça le petit;
Puis, se levant, il fit signe à Pierre et partit...
  Et quand elle revint à son logis, la veuve,
A qui de sa bonté Dieu donnait cette preuve,
Trouva, — sans deviner jamais par quel ami, —
Sa quenouille filée et son fils endormi.

---

47. — Le cœur de Jeanne d'Arc [1].

(P. Delaporte : *Récits et Légendes.*)

... La France avait connu l'horrible tragédie;
Son roi pleurait... L'Anglais régnait en Normandie,
Sans repentir, mais non sans crainte ni remords;
Car les bourreaux, dit-on, rêvent toujours aux morts,
Toujours chez l'assassin le cœur bat mal à l'aise.

Un soir, près de Rouen, la sentinelle anglaise
Aperçut une femme au costume lorrain,
Aux pas tremblants, au front courbé sous le chagrin;
Elle allait au hasard par la ville normande,
S'arrêtait, répétant ce mot, cette demande :
« Le bûcher ?... »

[1] Ce récit, que nous abrégeons à regret, repose sur ce fait historique que le cœur de Jeanne fut retrouvé intact dans les cendres du bûcher de Rouen.

Les Anglais l'insultaient en passant.
Enfin elle arriva sur la place du sang;
Elle s'agenouilla dans la cendre entassée;
La foule murmurait : « Quelle est cette insensée?
Qu'attends-tu, pauvre folle, et que cherches-tu là?... »
Tous riaient.

Le soir vint; la foule s'écoula;
Mais seule, sanglotant près des débris funèbres,
L'étrangère, à genoux, cherchait dans les ténèbres :
« O mon Dieu, disait-elle, ô Jeanne!... C'est ici!... »
Et plongeant ses deux mains dans cet amas noirci,
Elle pleurait, cherchait, poursuivait sa prière.

Tout à coup, au lieu même où tomba la guerrière,
Sa main découvre encore un reste de chaleur;
Et là, — joie ineffable! ineffable douleur! —
Elle heurte un objet, le saisit, le retire,
L'embrasse... C'est le cœur de son enfant martyre!
Cœur qui, vingt ans sans tache et vingt ans sans effroi,
Après son Dieu n'aima que sa mère et son Roi.
O relique! ô trésor! De la vierge guerrière
Les quatre vents du ciel balayaient la poussière,
Son bras fut un vengeur, la flamme le brûla;
Mais son cœur était pur, et son cœur était là!...

Ah! quand de dévoûment l'âme s'est assouvie,
Quand une noble mort suit une noble vie,
Qu'importe le cercueil où s'arrêtent nos pas?
Un héros peut mourir, mais son cœur ne meurt pas.
Ainsi d'un homme, ainsi d'un peuple. O vieille France,
Après tes nuits de deuil l'aurore est l'espérance!
Espère! — Un jour, pour Dieu, tu marchais en avant.
La mort s'use sur toi; ton cœur, France, est vivant.

Sainte Église du Christ, jamais tu ne succombes;
Même au fond des cachots ou de tes catacombes,
Tu vois à l'horizon poindre ton lendemain,
Et tu survis au monde, et tu lui tends la main.
Tes larmes ou ton sang pleuvent sur ton rivage,
Partout te suit l'exil, l'insulte, l'esclavage;
Tu passes et tu vis partout! C'est qu'en tout lieu,
Dans ton sein immortel bat le cœur de ton Dieu.

47 *bis.* — Remords de Ganelon.

(De Bornier : *La Fille de Roland.*)

(Le traître Ganelon qui vit retiré dans la forteresse de Montblois, sous le nom d'Amaury, se fait connaître au moine Radbert, et laisse échapper les remords qui le tourmentent.)

Poussé par ce désir qu'en vain l'âme comprime,
J'avais soif de revoir le théâtre du crime,
Ces monts pyrénéens et ce fatal vallon
Où Roland a péri livré par Ganelon.
Je les reconnus trop, ces pics tristes et sombres,
Ces torrents, ces pins noirs, aux gigantesques ombres.
C'était bien Roncevaux ! seulement, par endroits,
L'herbe verte était plus épaisse qu'autrefois !
C'est qu'ils ont lutté là, lutté sans espérance,
Pour le grand empereur et pour la douce France,
Les superbes héros, mes nobles compagnons,
Dont j'ose à peine encor me rappeler les noms.
C'est que de leur sang pur cette terre est trempée,
C'est que si je cherchais du bout de mon épée,
En remuant le sol, sans doute je pourrais
Retrouver un ami dans ce que j'y verrais !
C'est qu'on découvre encor, sous les roches voisines,
Des cadavres percés de flèches sarrasines !...

Radbert.

Calmez-vous, Amaury !

Amaury.

Moi ? Je suis Ganelon,
Ganelon le Judas, le traître, le félon !
Je restai là trois jours ; au fond de ma pensée,
Je revoyais mon crime et ma honte passée,
Ma haine pour Roland, ma jalouse fureur,
Nos défis échangés aux yeux de l'empereur,
Les douze pairs livrés aux Sarrasins d'Espagne,
Par moi, comte et baron, parent de Charlemagne !
Il me semblait entendre, au milieu des rochers,
Nos preux tomber surpris par les coups des archers,
Olivier et Turpin, vivantes citadelles,
Terribles, se ruer parmi les infidèles,

Et Roland, dans la mort sublime et triomphant,
Faisant trembler les monts du son de l'olifant!
J'étais là seul, mon âme en son crime absorbée;
Je priais, je pleurais; la nuit autour de moi
Descendait, pénétrant mon cœur d'un vague effroi.
Tout à coup retentit le tonnerre, et la rage
De l'ouragan me vint rappeler cet orage
Dont Charlemagne, au bruit du tonnerre roulant,
Disait : « C'est le grand deuil pour la mort de Roland! »
A tous ces souvenirs la force m'abandonne
Et j'embrasse la terre en m'écriant : « Pardonne!
Avant la mort, grande ombre, accorde-moi la paix.
Suis-je donc condamné pour jamais? — Pour jamais, »
Répondit une voix. Je relevai la tête,
Et je crus voir, je vis, sous l'horrible tempête,
Parmi les rocs fumants qui m'entouraient partout,
Un homme, un chevalier, immobile et debout,
Un blanc linceul couvrait jusqu'aux pieds le fantôme,
Mais laissait deviner la cuirasse et le heaume;
Et la voix même avait cet accent souverain
Et rude qu'elle prend dans le casque d'airain.
« Eh! quoi, Roland! criai-je, ô martyr que j'implore.
Pas de pardon, jamais? — Jamais! » répond encore
La voix sinistre. Au loin, de sommets en sommets,
La montagne redit le mot fatal : Jamais!
Et moi, qu'avait brisé cet arrêt de la tombe,
Je tombai sur le sol comme un cadavre tombe.
Quand je me relevai, le jour brillait aux cieux,
Et je redescendis le mont silencieux.
Un moment, je voulus au fond de ces retraites
M'ensevelir, ainsi que vos anachorètes;
Mais je me rappelai, mon père, vos avis,
D'autres devoirs me sont imposés : j'ai mon fils.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

ANCIENNES ET MODERNES

48. — David reçoit la nouvelle de la mort d'Absalon.

(*Les Rois.*)

Or David était assis entre les deux portes de la ville, et une sentinelle était montée au faîte de l'une sur la muraille. La sentinelle, ayant levé les yeux, aperçut un homme qui courait seul, et alla crier cette nouvelle au roi. Le roi dit : « S'il est seul, il porte un bon message. » Comme il courait toujours et qu'il se rapprochait, la sentinelle vit un autre courrier, et elle alla crier au gardien de la porte : « Voici un homme qui court seul ! » Le roi dit : « Celui-ci encore porte une bonne nouvelle. » La sentinelle ajouta : « Il me semble, à voir courir le premier, que c'est l'allure d'Achimaas, fils de Sadoc. » Le roi dit : « C'est un homme de bien, il apporte de bonnes nouvelles. »

Et Achimaas, criant, dit au roi : « Salut ! » Puis il s'inclina devant le prince en disant : « Béni soit Jéhovah votre Dieu, qui a livré ceux qui avaient levé leurs mains contre mon seigneur le roi ! » Le roi dit : « Le jeune Absalon est-il sauf ? » Achimaas répondit : « J'ai vu un grand tumulte au moment où Joab dépêchait un serviteur du roi et moi ; je ne sais point autre chose. » Le roi dit : « Faites le tour, et tenez-vous ici. » Il fit le tour et s'arrêta. A l'instant parut Chusi, qui dit : « On fait savoir à mon seigneur le roi que l'Éternel a fait justice aujourd'hui, en vous délivrant de tous ceux qui s'étaient révoltés contre vous. » Le roi dit à Chusi : « Le jeune Absalon est-il sauf ? » Chusi répondit : « Qu'il en soit des ennemis de mon seigneur le roi, et de tous ceux qui se sont méchamment révoltés contre vous, comme il en a été de ce jeune homme ! » Le roi fut accablé de douleur. Étant monté dans une chambre de la porte,

il pleura; et il disait en marchant : « Mon fils Absalon! Mon fils! ô mon fils Absalon! Que ne suis-je mort à ta place? Absalon, mon fils! O mon fils! »

Alors on vint dire à Joab : « Voilà que le roi pleure et se désole sur Absalon. » Et la victoire fut changée en deuil, ce jour-là, pour tout le peuple; car l'armée entendant ces paroles : « Le roi se lamente sur son fils, » entra clandestinement dans la ville, comme un peuple qui cache sa honte, après avoir fui dans le combat. Le roi cependant s'était couvert le visage, et il disait avec de grands cris : « Mon fils Absalon! Absalon! mon fils! O mon fils! »

---

49. — Quelques proverbes de Salomon. (*Proverbes.*)

Le méchant fuit, lors même qu'il n'est poursuivi de personne; mais le juste a la confiance du lion, il ne craint rien.

Le cœur des rois est dans la main du Seigneur, comme une eau courante entre les mains d'un habile jardinier; il le fait tourner de quel côté il veut.

Les blessures d'un ami valent mieux que les baisers trompeurs d'un ennemi.

Paresseux, va vers la fourmi, et apprends par sa conduite à être sage. Elle n'a ni chef, ni instituteur, ni roi; cependant elle fait sa provision durant l'été, et elle amasse pendant la moisson de quoi se nourrir.

Mais, toi paresseux, jusqu'à quand dormiras-tu? quand sortiras-tu de ton autre sommeil? Tandis que tu dors un peu, que tu sommeilles un peu, que tu joins un peu encore tes mains pour te reposer, voici venir vers toi la pauvreté comme un voyageur, et l'indigence comme un homme armé.

La patience l'emporte sur le courage; l'homme qui dompte son cœur vaut plus que celui qui prend des villes.

Rien ne donne de nouveaux amis comme les richesses; rien n'éloigne ceux qu'on avait déjà comme la pauvreté.

Ne te glorifie pas au sujet du lendemain : tu ignores la veille ce qui doit arriver le jour suivant.

50. — Chant de l'exil. (*Psaume* CXXXVII.)

Assis près des fleuves de Babylone, nous pleurions au souvenir de Sion ; aux saules qui bordaient ses rives, nous avions suspendu nos lyres.

Là, ceux qui nous avaient amenés captifs nous pressaient de chanter ; ceux qui nous avaient dépouillés nous demandaient des hymnes joyeux :

« Chantez-nous un des hymnes de Sion. — Comment, hélas ! chanterions-nous un cantique de Jéhovah sur la terre étrangère ? »

O Jérusalem ! si je t'oublie, que ma droite oublie le mouvement ! que ma langue se colle à mon palais, si je ne me souviens pas de toi, si je ne fais de Jérusalem le premier objet de ma joie !

Rappelle-toi, Jéhovah, les enfants d'Édom, au jour de Jérusalem, quand ils s'écriaient : « Rasez, rasez jusqu'à ses fondements ! »

Fille de Babylone, amie du ravage, heureux celui qui te rendra ce que tu nous as fait ! heureux celui qui saisira te enfants, et les brisera contre la pierre !

---

51. — Isaïe prédit le règne du Messie.

En ce temps-là, le désert et les lieux arides se réjouiront, la solitude tressaillira de bonheur ; elle fleurira comme la rose ; elle se parera d'une riche verdure ; elle éclatera en transports d'allégresse ; elle retentira de chants joyeux.

La gloire du Liban lui sera donnée ; elle aura la gracieuse beauté du Carmel et de Saron[1], qui reflètent la splendeur de Jéhovah, la magnificence de notre Dieu...

Alors seront ouverts les yeux de l'aveugle, alors les oreilles des sourds entendront, alors le boiteux bondira comme un cerf, et la langue du muet chantera des cantiques.

[1] La plaine de *Saron* était célèbre par sa fertilité ; les roses y fleurissaient en abondance.

Des sources jailliront dans le désert, des fleuves traverseront la solitude; les plaines brûlées se convertiront en lacs, et les lieux desséchés en courants d'eaux vives. Là où était la demeure des serpents croîtront la canne et le roseau...

Là il n'y aura point de lion; aucune bête féroce ne suivra ce sentier; on n'y en rencontrera point : ce sera le chemin des rachetés, des rachetés de Jéhovah qui rentreront de l'esclavage.

Ils retourneront à Sion avec des chants de joie, le front couronné d'une éternelle allégresse, pleins de bonheur et de contentement, ayant banni loin d'eux la tristesse et les sanglots !

---

52. — Hector prend congé d'Hécube sa mère.

(HOMÈRE : *Iliade.*)

Quand Hector est arrivé aux portes Scées, près du hêtre qui les ombrage, les femmes et les filles des Troyens l'entourent aussitôt et l'interrogent sur le sort de leurs fils, de leurs frères, de leurs amis, de leurs époux. Hector leur ordonne à toutes d'aller implorer les dieux, car plusieurs d'entre elles étaient menacées des plus grands malheurs.

Le héros se rend dans la superbe demeure de Priam, entourée de portiques riches, superbes et polis : là se trouvent cinquante appartements rapprochés entre eux, et dont les murailles sont revêtues d'un marbre éclatant. C'est en ces lieux qu'Hector aperçoit sa tendre mère, qui se rendait à l'appartement de Laodice, la plus belle de ses filles. Soudain elle prend le héros par la main et lui parle en ces termes :

« Mon fils, pourquoi quittes-tu les terribles combats et viens-tu dans ce palais? Est-ce que les exécrables fils des Achéens se pressent autour de la ville? Obéis-tu aux désirs de ton cœur et viens-tu ici pour élever, du haut de la citadelle, tes mains vers Jupiter? Attends donc que je t'apporte du vin plus doux que le miel, pour que tu fasses des libations à tous les dieux et que tu ranimes ton courage; car le vin donne une vigueur nouvelle à l'homme épuisé de

fatigues, qui, comme toi, mon fils, a combattu pour ses frères et ses concitoyens. »

Hector au casque étincelant lui répond aussitôt :

« O ma vénérable mère ! ne m'apporte pas de ce vin qui réjouit les cœurs des mortels, de peur que tu ne m'affaiblisses, et que je ne perde ma force et mon courage. Je crains d'offrir des libations au roi de l'Olympe avec des mains impures ; l'homme souillé de poussière et de sang ne doit point implorer le fils de Saturne, Jupiter, qui rassemble au loin les nuées ténébreuses. Toi, ma mère, après avoir réuni les femmes les plus vénérables d'Ilion, rends-toi avec les victimes dans le temple de la triomphante Minerve ; dépose sur les genoux de la déesse à la belle chevelure le voile le plus grand, le plus beau, celui que tu préfères à tous les autres ; promets à Pallas d'immoler dans son temple onze génisses d'un an qui n'ont point encore porté le joug, si Minerve veut prendre pitié de notre ville, de nos femmes, de nos jeunes enfants... Moi, je vais joindre Pâris ; je l'appellerai au combat, si toutefois il daigne écouter ma voix. »

A ces mots, Hécube se rend à son palais et ordonne à ses servantes de réunir les femmes les plus vénérables d'Ilion ; puis elle entre dans la chambre parfumée où étaient renfermés de magnifiques voiles brodés avec art par des femmes sidoniennes que Pâris amena de Sidon lorsque, traversant le vaste Océan, il enlevait Hélène, fille d'un glorieux père. Hécube prend le voile qu'elle doit déposer sur les genoux de la déesse : ce voile était entre tous le plus grand, le plus beau, le plus riche en couleurs ; il brillait comme une étincelante étoile. (*Traduction de M. Dareste.*)

---

53. — **Nausicaa et ses compagnes.** (HOMÈRE : *Odyssée.*)

Le chariot est préparé ; Nausicaa y porte les vêtements ; tandis que sa mère remplit une corbeille de mets abondants et variés, et verse du vin dans une outre de chèvre. La jeune fille monte, et sa mère lui donne dans une fiole d'or de l'huile liquide pour se parfumer avec ses suivantes. Alors elle saisit le fouet et les rênes, puis excite les mules. Celles-ci,

en piétinant à grand bruit, s'élancent pleines d'ardeur, et emportent les vêtements avec Nausicaa, qui n'est point seule, car toutes ses femmes l'accompagnent.

Lorsqu'elles arrivent aux bords riants du fleuve limpide, où sont creusés des lavoirs toujours pleins d'une eau claire et abondante qui efface toutes les souillures, elles détachent du chariot les mules, et les poussent le long du fleuve tourbillonnant, pour qu'elles paissent un gazon doux comme le miel. Cependant les jeunes filles prennent à bras les vêtements, les plongent dans l'eau profonde, et les foulent de leurs pieds, au fond des lavoirs, en disputant de vitesse. Bientôt elles les ont lavés, elles en ont fait disparaître toutes les souillures; alors elles les étendent avec soin sur les cailloux de la grève que la mer a nettoyés de ses eaux: puis, tandis qu'ils sèchent aux rayons ardents du soleil, elles-mêmes se baignent, se parfument d'huile et prennent leur repas sur la rive du fleuve.

Quand maîtresse et suivantes sont rassasiées, elles ôtent leurs bandelettes; elles jouent à la balle, et la blanche Nausicaa commence le chant. Telle la fière Diane, chassant avec délices les sangliers ou les cerfs agiles, franchit l'Érymanthe ou l'âpre Taygète, entourée des nymphes des champs qui prennent part à ses jeux, tandis que Latone en son cœur est pénétrée de joie : la jeune déesse surpasse ses compagnes de toute la tête, et quoique toutes soient belles, on la reconnaît facilement. Telle la jeune vierge excelle au milieu de ses femmes. (*Traduction de P. Giguet.*)

---

54. — Reconnaissance d'Électre et d'Oreste.

(Sophocle : *Électre.*)

(Électre, fille d'Agamemnon, vient de recevoir l'urne qu'elle croit contenir les cendres de son frère Oreste : elle exhale sa douleur. Mais c'est Oreste lui-même qui a répandu le bruit de sa propre mort, afin de tromper les soupçons de l'usurpateur Égisthe. Témoin de la douleur d'Électre, Oreste se nomme enfin.)

Oreste. — O malheureuse, comme je me sens ému de pitié à ton aspect!

Électre. — Eh bien! sache, étranger, que depuis bien longtemps tu es ici le seul mortel qui ait pris pitié de moi.

Oreste. — Oh! c'est que seul aussi je souffre de tes maux.

Électre. — Es-tu donc mon parent? d'où viens-tu?

Oreste. — Je parlerai; mais (*il indique le chœur*) n'y a-t-il autour de toi que de fidèles amies?

Électre. — Tu peux parler : compte sur leur fidélité.

Oreste. — Écarte donc cette urne funèbre; tu sauras tout.

Électre. — Étranger, au nom des dieux, ne m'ôte pas l'urne de mon frère...

Oreste. — Il n'y a rien d'Oreste dans cette urne.

Électre. — Rien de lui! Où donc est son tombeau?

Oreste. — Nulle part : les vivants n'en ont pas.

Électre. — Les vivants! Que dis-tu?

Oreste. — La vérité.

Électre. — Oreste est vivant?

Oreste. — Oui, puisque je respire.

Électre. — Tu es Oreste?

Oreste. — Vois le cachet de mon père et reconnais-moi.

Électre. — O jour chéri à jamais!

Oreste. — Oui, chéri à jamais, ma sœur!

Électre. — O douce voix! Tu es donc enfin venu!

Oreste. — Oui; tu n'as plus à m'appeler.

Électre. — C'est toi que je tiens dans mes bras!

Oreste. — Et puissions-nous ne plus nous séparer!

Électre. — O mes amies! O mes fidèles compagnes! voyez, c'est Oreste, Oreste qui s'était dit mort par ruse, Oreste vivant!

Le chœur. — Oui, nous le voyons, ma fille; et la joie de cette heureuse arrivée fait que les larmes nous coulent des yeux.

---

55. — Arrivée d'Iphigénie au camp d'Agamemnon.

(Euripide : *Iphigénie en Aulide*.)

(Agamemnon a fait mander sa fille Iphigénie, sous prétexte de célébrer son union avec Achille, mais en réalité pour l'immoler aux dieux, qui réclament cette royale victime.)

Un messager. — Chef suprême des Hellènes, Agamemnon, je t'amène ta fille, ton Iphigénie; sa mère l'accompagne, Clytemnestre elle-même, et le petit Oreste. Tu auras bien de la joie de les voir après une si longue absence. Fatiguées du voyage, elles se reposent sur les bords d'une onde pure, tandis que les cavales paissent l'herbe fraîche dans les prairies. J'ai pris le devant, afin que tu t'apprêtes à les recevoir.

Agamemnon, *seul*. — Hélas! malheureux, que dire? c'est par toi-même qu'il faut commencer. Dans quel piège fatal suis-je tombé! La fortune, plus rusée que toutes les ruses, s'est jouée de moi. Ah! combien une naissance obscure a d'avantage! du moins il est permis de pleurer et de se plaindre. Mais à une noble naissance ce droit est refusé... Que dirai-je à mon épouse? comment l'aborder? comment lever les yeux sur elle?... Et cette vierge infortunée (que dis-je, vierge, puisque Pluton va la prendre pour épouse), quelle pitié je sens pour elle! Je crois l'entendre me dire : « O mon père, tu vas donc me tuer? puisse un semblable hymen t'échoir en partage ainsi qu'à ceux qui te sont chers! » A ses côtés, Oreste poussera des cris assez clairs, quoique inarticulés, car c'est encore un petit enfant. Hélas! hélas! c'est pour ma ruine que Pâris, fils de Priam, a enlevé Hélène; c'est lui qui cause tous ces maux!

(Clytemnestre et ses enfants apparaissent sur un char magnifique : le chœur souhaite la bienvenue à la reine.)

Clytemnestre. — Nous recevons comme un heureux augure vos hommages et vos vœux. Oui, j'ai confiance d'avoir amené ma fille pour un doux hyménée. Les présents de noces qui sont sur le char, transportez-les dans cette tente avec précaution. Toi, ma fille, descends et prends garde où tu poses ton pied. Recevez-la dans vos bras, jeunes filles; donnez-moi la main, afin que je quitte sans accident le siège élevé. Vous autres, placez-vous devant le char; le regard de ce cheval m'effraye, et cet enfant, le fils d'Agamemnon. Oreste, prenez-le. Tu dors, mon enfant, bercé par le bruit du char; réveille-toi pour être l'heureux témoin de l'hyménée de ta sœur. Elle épouse un guerrier d'une naissance digne de la tienne, le petit-fils de Nérée égal aux

dieux. Reste à mes côtés, ô ma fille; tiens-toi près de ta mère, ô Iphigénie, que les femmes étrangères voient combien je suis heureuse!

---

56. — La quenouille. (Théocrite.)

(Le poète s'adresse à la quenouille qu'il se propose d'offrir à Theugénis, épouse de son ami Nicias.)

« O quenouille, amie de la laine, don de Minerve aux yeux bleus, ton travail sied bien aux femmes qui vaquent aux soins de la maison! Suis-nous avec confiance dans la ville brillante de Nélée, où le temple de Vénus verdoie au milieu des roseaux; car c'est de ce côté que je demande à Jupiter un bon vent qui me conduise, afin de me réjouir en voyant mon hôte Nicias et d'en être fêté au retour. Et toi, ô quenouille, toute d'un ivoire artistement façonné, nous t'offrirons en présent à l'épouse de Nicias. Dans ses mains, tu exécuteras toutes sortes de travaux propres à vêtir les hommes, et nombre de ces robes ondoyantes comme en portent les femmes. Aussi puissent dans les prairies les mères des agneaux, deux fois l'année, se dépouiller de leur laine, molle toison, en faveur de Theugénis, tant elle est active au travail, et aime tout ce qu'aiment les femmes d'un noble caractère! Car je ne voudrais pas te donner à une maison oisive et indolente, toi, née dans mon pays, dans cette cité que fonda jadis Archias de Corinthe, et qui est comme la moelle de la Sicile, et la nourrice d'hommes excellents. Désormais donc, entrée dans la maison d'un homme qui, pour préserver les mortels des funestes maladies, sait une foule de savants remèdes, tu habiteras l'aimable Milet dans la terre d'Ionie, afin qu'entre ses compagnes Theugénis se distingue par la beauté de sa quenouille, et que tu rappelles à son esprit le souvenir du poète son hôte. Oui, en te voyant on dira : « Petit est le présent, mais grande est la reconnaissance, tant est précieux ce qui vient d'un ami. »

(*Traduction de Mennechet.*)

---

57. — Xercès franchit l'Hellespont. (Hérodote.)

Lorsqu'on fut arrivé à Abydos, Xercès voulut voir toutes ses troupes. On lui avait élevé sur un tertre un tribunal de marbre blanc, suivant les ordres que les Abydéniens en avaient reçus auparavant. En contemplant l'Hellespont couvert de vaisseaux, le rivage entier et les plaines d'Abydos remplis de gens de guerre, il se félicita lui-même sur son bonheur; mais peu après il versa des larmes.

Artabane, son oncle paternel, qui d'abord lui avait parlé librement sur la guerre de Grèce, et qui avait voulu l'en dissuader, s'étant aperçu de ses pleurs, lui tint ce discours : « Seigneur, votre conduite actuelle est bien différente de celle que vous teniez peu auparavant. Vous vous regardiez comme heureux, et maintenant vous versez des larmes. — Lorsque je réfléchis, répondit Xercès, sur la brièveté de la vie humaine, et que de tant de milliers d'hommes il n'en restera pas un seul dans cent ans, je suis ému de compassion. »

Ce même jour les Perses se préparèrent à passer[1]. Le lendemain, ils attendirent quelque temps pour voir lever le soleil. En attendant qu'il se levât, ils brûlèrent sur le pont toutes sortes de parfums, et le chemin fut jonché de myrte. Dès qu'il parut, Xercès fit avec une coupe d'or des libations dans la mer, et pria le soleil de détourner les accidents qui pourraient l'empêcher de subjuguer l'Europe avant que d'être arrivé à ses extrémités. Sa prière finie, il jeta la coupe dans l'Hellespont, avec un cratère d'or[2], et un sabre à la façon des Perses, qu'ils appellent *acinacès*. Je ne puis décider avec certitude si, en jetant ces choses dans la mer, il en faisait un don au Soleil, ou si, se repentant d'avoir fait fustiger l'Hellespont, il cherchait à l'apaiser par ses offrandes.

Cette cérémonie achevée, on fit passer sur le pont qui était du côté du Pont-Euxin toute l'infanterie et toute la cavalerie; et sur l'autre, qui regardait la mer Égée, les bêtes

[1] Xercès avait fait construire à grands frais un pont de bateaux sur l'Hellespont.

[2] *Cratère*, chez les anciens, vase à boire en forme de coupe.

de somme et les valets. Les dix mille Perses marchèrent les premiers, ayant tous une couronne sur la tête. Après eux venait le corps de troupes composé de toutes sortes de nations. Il n'en passa pas davantage ce jour-là.

Le lendemain, les cavaliers et ceux qui portaient leurs piques la pointe en bas passèrent les premiers : ils étaient aussi couronnés. Après eux venaient les chevaux sacrés et le char sacré, puis Xercès lui-même, les piquiers et les mille cavaliers. Ils étaient suivis du reste de l'armée, et en même temps les vaisseaux se rendirent au rivage opposé. J'ai ouï dire aussi que le roi passa le dernier.

(*Traduction de Larcher.*)

---

58. — Démosthène reproche aux Athéniens leur coupable indifférence. (1re *Philippique.*)

Voyez, Athéniens, à quel point est montée l'insolence de Philippe : il ne vous laisse plus le choix de l'action ou du repos, mais il vous menace. Il parle, à ce qu'on dit, d'un ton plein d'arrogance; il ne peut se contenter de ce qu'il a déjà envahi, mais il s'agrandit tous les jours par de nouvelles conquêtes; et tandis que vous temporisez, que vous ne faites pas le moindre mouvement, il vous enveloppe et vous investit de toutes parts.

Quand est-ce donc, quand est-ce que vous ferez ce que demande le salut de l'État? Attendez-vous quelque nouvel événement? Attendez-vous, grands dieux, que la nécessité vous y force? Mais de quel œil regardez-vous donc tout ce qui se passe? Pour moi, je ne connais pas de nécessité plus pressante pour des hommes libres que la honteuse situation de leurs affaires. Ne voulez-vous jamais faire autre chose que vous demander les uns aux autres, en vous promenant sur la place publique : « Qu'y a-t-il de nouveau? » Et que peut-il y avoir de plus nouveau que de voir un Macédonien vainqueur d'Athènes et arbitre souverain de la Grèce? « Philippe est-il mort? dit l'un. — Non, répond un autre, il n'est que malade. » Et que vous importe qu'il soit mort ou

vivant, puisque, s'il n'existait plus, vous vous feriez bientôt à vous-mêmes un autre Philippe, en gardant toujours la même conduite; car celui-ci doit son agrandissement bien moins à sa valeur qu'à votre indolence.

---

59. — Saint Basile à saint Grégoire de Nazianze.

Description de la solitude où il s'est retiré.

.... Dieu m'a découvert, dans le Pont, une retraite favorable à mes vues : ce riant tableau d'une solitude qu'aimait à se créer notre imagination, je l'ai sous les yeux. Il y a d'abord une haute montagne couverte de bois épais : vers le nord, on en voit sortir des eaux fraîches et limpides; au pied, et sous la continuelle influence des eaux, s'étend une plaine fertile. A l'entour, des arbres de toute espèce semblent se détacher de la forêt, et former négligemment et sans art une verte palissade. Moins belle est l'île de Calypso, bien qu'Homère paraisse l'avoir admirée plus que les autres.

Peu s'en faut que ce désert ne soit une île; d'abord, il est coupé par deux vallées profondes : d'un côté, l'Iris qui tombe des hauteurs nous protège de ses flots; de l'autre, un vaste réseau de collines qui, par ses nombreux replis, touche aux deux vallées et achève de clore toutes les issues, à l'exception d'une seule dont nous sommes les maîtres. L'habitation, isolée sur un sommet dont l'extrémité s'avance comme un promontoire, domine la plaine qui se déroule sous nos yeux.

Parlerai-je des fraîches et douces vapeurs que nous envoient le fleuve et la vallée? Quant au nombre infini de fleurs et d'oiseaux, un autre que moi peut en tenir compte. J'aurai tout dit si j'ajoute que cette campagne, qui doit à son heureuse exposition toutes sortes de fruits, me fait goûter quelque chose de plus doux encore, le repos; non seulement parce que le bruit des villes n'y saurait pénétrer, mais aussi parce qu'elle n'est pas même ouverte aux voyageurs,

excepté à quelques personnes que la chasse attire au milieu de nos bois. Nous avons, j'oubliais d'en parler, beaucoup de bêtes fauves; non pas comme chez nous, des ours et des loups, mais des lièvres, des troupeaux de cerfs et de chèvres sauvages. Combien j'aurais perdu, si j'eusse quitté un tel séjour pour habiter Arianze!

---

60. — Saint Grégoire à saint Basile.

Réponse à la lettre précédente.

Tu peux rire à mes dépens si tu le veux : tout de bon ou pour te divertir, n'importe. Égaye-toi; fais briller ton esprit; use des droits que te donne l'amitié; tout ce que tu diras sera bien reçu. Tu n'es pas homme à railler seulement pour le plaisir de railler. Tu veux m'avoir de gré ou de force : j'ai deviné le piège. Ainsi font ceux qui tourmentent le cours d'une rivière pour la faire couler ailleurs. En vérité, j'admire ce Pont que tu as adopté pour patrie, et ses brouillards éternels; j'admire ce triste séjour, digne refuge d'exilés, ces collines peuplées de bêtes fauves, qui poussent des reconnaissances jusque dans votre domaine; ces bois touffus et noirs dont vous n'êtes pas couronnés, comme tu le dis, mais emprisonnés...

Tu sais maintenant ce que je pense de tes îles fortunées et de leurs fortunés habitants. Va, crois-moi, tu aurais tort de vanter et ces contours sinueux que la montagne semble jeter autour de la plaine, non pour la protéger, mais pour la cerner, et ce roc allongé dans les vapeurs, et ces parfums que vous envoient le fleuve et la vallée pour le besoin de vos âmes tant de fois défaillantes, et ces oiseaux qui volent autour de vous, criant famine, et parcourant tristement vos bocages déserts. On n'y vient, dis-tu, que pour la chasse; tu ferais bien d'ajouter : pour visiter des hommes enterrés tout vivants.

---

61. — Discours en faveur d'Eutrope.

(Saint Jean Chrysostome.)

(Eutrope, favori de l'empereur Arcadius, venait de tomber dans la plus complète disgrâce. Poursuivi par le peuple en fureur, il se réfugie dans le lieu saint, sous la protection de saint Jean Chrysostome, qu'il avait naguère persécuté. Le prélat tire de ces graves circonstances un admirable discours.)

Jamais on n'a eu plus de raison de dire avec le Sage : *Vanité des vanités, tout n'est que vanité.* Qu'est devenue la gloire et la pompe des consulats? qu'a-t-on fait des faisceaux ? A quoi se terminent ces applaudissements, ces danses, ces festins, ces fêtes, ces couronnes, ces tapis superbes, ce bruit et ce mouvement de toute la ville, ces acclamations flatteuses des spectateurs des jeux du cirque ? Tout est disparu. Un vent impétueux a arraché toutes les feuilles et dépouillé l'arbre, déjà ébranlé dans sa racine et qui menaçait de tomber. Que sont devenus tous ces faux amis, et ces soupers magnifiques, cette foule de parasites, ces vins délicieux qu'on buvait pendant tout le jour, ces mets délicats ; tous ces flatteurs qui fléchissaient honteusement le genou devant l'idole, et qui avaient une complaisance si aveugle ?

Cette fortune a passé comme un songe d'une nuit, qui s'évanouit au jour, ou comme des fleurs qui ne durent pas plus que le printemps. L'ombre, la fumée, de petites bulles qui s'élèvent sur l'eau, des toiles d'araignées ne sont pas plus fragiles, et l'on peut bien répéter sans cesse : *Vanité des vanités, tout n'est que vanité.* Il faudrait graver cette maxime sur les murailles, sur les portes, dans le barreau, dans les maisons particulières, et principalement dans tous les esprits, afin qu'on y pensât à tout moment pour détromper ceux qui se laissent éblouir par de fausses apparences...

Ne vous l'avais-je pas toujours dit, qu'il n'y a rien de plus vain que les richesses, et que les riches sont réduits à une fâcheuse servitude ? Mes remontrances vous chagrinaient ; quand je vous disais qu'elles ressemblaient à un

esclave fugitif, vous ne vouliez pas me croire : aujourd'hui l'expérience vous persuade mieux que mes discours ; vous voyez dans quel péril elles vous ont jeté... L'Église, que vous aviez si maltraitée, vous prête un asile ; mais l'amphithéâtre, que vous aviez comblé de faveurs et qui était la cause de notre mésintelligence, emploie pour vous perdre les présents que vous lui aviez faits. Je vous représentais tous les jours que vous aviez tort de persécuter l'Église, de vous déchaîner contre elle, et que ce procédé injuste vous perdrait infailliblement : ces avis salutaires ne vous touchaient point. Le peuple, que vous aviez diverti au cirque par les spectacles que vous lui donniez, et qui vous épuisaient, demande maintenant votre mort; mais l'Église, que vous avez outragée, s'empresse pour vous défendre et pour vous retirer de l'abîme où vous êtes tombé.

Je ne dis point ceci, Eutrope, pour insulter à votre mauvaise fortune, mais pour rendre sages ceux qui ne sont pas encore dans le péril ; je ne pense point à aigrir vos plaies, je veux conserver ceux qui sont encore en santé; je ne songe point à vous précipiter dans les flots qui vous agitent, je n'ai en vue que d'instruire ceux qui ont le vent en poupe de peur que la tempête ne les surprenne.

---

62. — Énée aperçoit dans les Champs-Élysées l'ombre de Marcellus. (Virgile : *Énéide*.)

(Énée, accompagné de la Sibylle [1] de Cumes, pénètre dans les enfers, où il retrouve Anchise, son père, qui lui dévoile les destinées de sa race.)

... Dans ce moment, Énée voit marcher à côté du héros [2]

[1] Les Sibylles étaient des prophétesses qui rendaient les oracles dans les temples des faux dieux. Quelques-unes, chose merveilleuse, ont annoncé, par la permission de Dieu, des événements réels, relatifs à la venue du Messie.

[2] Le poète venait de dépeindre un autre *Marcellus*, célèbre par ses victoires sur Annibal, et surnommé l'*Épée de Rome*. C'est près de ce héros que s'avance le jeune fils d'Octavie.

un jeune homme non moins distingué par sa beauté que par l'éclat de ses armes; mais son front est triste, et ses yeux abattus sont baissés vers la terre : « O mon père, dit le prince troyen, quelle est cette ombre qui accompagne les pas de ce grand citoyen? Serait-ce son fils ou quelqu'un de ses illustres descendants? Quel cortège, quel murmure autour de ce jeune guerrier! Quelle ressemblance entre Marcellus et lui! Mais la sombre nuit du trépas l'environne d'un nuage. »

A ces mots, Anchise laissant échapper quelques larmes : « O mon fils, ne m'interroge pas sur l'objet éternel de la douleur de tes neveux; les destins ne feront que montrer ce prince à la terre, et ne lui permettront pas d'y rester plus longtemps. Rome vous eût paru trop puissante, ô dieux immortels, si elle eût conservé un don si précieux! Combien de gémissements vont retentir du champ de Mars jusque dans la vaste cité de Quirinus! Quelles douloureuses funérailles tu verras, ô dieu du Tibre, quand tu viendras baigner dans ton cours son récent mausolée! Non, jamais enfant du sang troyen n'élèvera si haut les espérances de ses aïeux; jamais la terre de Romulus ne s'applaudira d'un plus digne rejeton! O piété! ô candeur des premiers âges! ô bras invincible dans les combats! Personne n'eût impunément affronté la rencontre de ce guerrier, soit qu'il fondît à pied sur les ennemis, soit qu'il pressât de l'aiguillon les flancs d'un coursier blanchi d'écume. Ah! jeune infortuné, si tu peux triompher de la rigueur des destins, *tu seras Marcellus!* Donnez-moi à pleines mains des lis et des roses, que je couvre sa tombe de brillantes fleurs, que j'offre du moins ces tributs à l'ombre de mon petit-fils, et que je lui rende, hélas! ces trop vains honneurs pour le consoler. »

---

63. — Le fâcheux. (Horace : *Satires.*)

J'allais un jour le long de la rue Sacrée, occupé, selon mon usage, de je ne sais quelles bagatelles, et tout absorbé dans ma rêverie. Vient à moi un quidam dont je sais à peine le nom, qui me dit en me prenant la main : « Com-

ment cela va-t-il, mon cher ami? — Assez bien pour le moment, lui dis-je, et fort à votre service. » Comme il me suivait, je le prévins, en lui demandant : « Désirez-vous quelque chose de moi? — Oh! dit-il, nous nous connaissons bien ; je suis aussi savant. » Je lui réponds que je l'en félicite et l'en honore davantage; et, dans l'espoir de lui échapper, je double le pas : je m'arrête tout à coup, je parle à mon valet tout bas sans lui rien dire. J'étais inondé de sueur de la tête aux pieds : Heureux Bolanus, disais-je en moi-même, que n'ai-je une tête comme la tienne!

Cependant mon homme ne cessait de parler, vantait la ville et les faubourgs; et, voyant que je ne lui répondais mot : « Vous voulez m'échapper, dit-il ; mais c'est peine perdue, je ne vous lâche point. Où allez-vous de ce pas? — Fort loin d'ici, lui répondis-je; il est inutile de vous déranger; je vais chez quelqu'un qui n'est point de votre connaissance, au delà du Tibre, tout près des jardins de César. — Eh bien, réplique mon fâcheux, je n'ai rien à faire, j'aime à marcher; me voilà disposé à vous suivre jusqu'au bout. » Le moyen de s'en tirer? Je baisse l'oreille comme un âne sous un fardeau, et mon homme de reprendre : « Vous êtes l'ami de Viscus, de Varius; mais si je sais m'y connaître, vous ne ferez pas moins de cas de moi. Vous aimez les vers; qui en fait plus que moi et plus vite? J'ai la danse moelleuse, et la voix! Hermogène sèche d'envie lorsque je me mets à chanter. »

C'était le moment de l'interrompre : « Avez-vous une mère, lui demandai-je, des parents à qui votre santé soit chère? — Personne, répondit-il, j'ai tout enterré. » Qu'ils sont heureux! dis-je en moi-même, et moi me voilà sous le couteau! Allons, bourreau, achève; je touche au moment fatal que me prédit dans mon enfance une vieille sorcière samnite, après avoir fait rouler ses dés dans son cornet : « Cet enfant, dit-elle, n'a rien à craindre du poison ni du fer de l'ennemi; il peut braver le point de côté, la toux, la goutte, mais gare aux bavards! S'il est sage, il les évitera, car un fâcheux doit un jour le laisser pour mort. »

---

64. — Les deux mulets. (Phèdre.)

Deux mulets chargés de bagages allaient de compagnie. L'un portait des corbeilles pleines d'argent, l'autre des sacs gonflés d'orge. Le premier, riche de son fardeau, marche la tête haute, et fait sonner la sonnette suspendue à son cou : son compagnon le suit d'un pas modeste et tranquille. Tout à coup des voleurs sortent d'une embuscade, et, dans la bataille, blessent le mulet chargé d'argent, pillent son précieux fardeau, laissant l'orge comme une chose de vil prix. Le mulet dépouillé se mit à déplorer son destin : « Quant à moi, dit l'autre, je me réjouis d'avoir été méprisé, car je n'ai rien perdu et je suis sans blessure. »

Cette fable prouve que les conditions humbles sont en sûreté, mais que les hautes fortunes courent les plus grands périls.

---

65. — Cicéron à Térentia, sa femme, et sa fille Tulliola [1].

Ne vous imaginez pas que j'écrive à personne de plus longues lettres qu'à vous ; pour vous et notre Tulliola, je ne puis vous écrire sans verser des larmes. Je vous vois plongées dans l'infortune, vous que j'ai toujours désiré voir si heureuses, vous dont mon bonheur était mon premier devoir ; et je l'aurais fait si je n'avais pas montré tant de timidité. Pison mérite mon amitié par les services qu'il m'a rendus, et je lui ai écrit pour le remercier comme je le devais. Valérius, cet ami si obligeant, m'a raconté comment vous aviez été menées du temple de Vesta à la table Valérienne; je n'ai pu lire ces détails sans une vive douleur. Hélas ! lumière de ma vie, mon seul amour, vous de qui tout le monde implorait ordinairement le secours ! ô ma

[1] Diminutif de *Tullia*. — Cicéron venait d'être exilé par la faction de Claudius. Sa philosophie échoua devant cette épreuve, et ne put le mettre à l'abri du découragement le plus extrême.

Térentia ! faut-il vous voir à présent dans les larmes et la misère ! Faut-il que je sois cause de votre perte, moi qui ai sauvé les autres !

Quant à ce que vous m'écrivez de notre maison, c'est-à-dire de la place qu'elle occupait, je ne me croirai rétabli que lorsqu'elle me sera rendue. Mais cela ne dépend pas de nous. Ce qui m'afflige, c'est que, toute malheureuse et toute ruinée que vous êtes, il faudra que vous supportiez une partie de la dépense. Jour et nuit, il me semble que je vous ai devant les yeux. Je vois que le poids des affaires roule sur vous, je crains que vos forces n'y suffisent pas. Mais tout dépend de vous, je le sais ; ayez donc soin de votre santé, pour venir à bout de ce que vous espérez et entreprenez. Pour moi, je ne sais à qui écrire, si ce n'est à ceux qui m'écrivent, ou aux amis dont vous me parlez dans vos lettres. Je ne m'éloignerai pas davantage, puisque vous le voulez ainsi; mais je vous prie de m'écrire le plus souvent que vous pourrez, surtout s'il y a quelque chose sur quoi nous puissions compter. Adieu !

A Thessalonique.

---

66. — Portrait d'Annibal. (Tite-Live.)

Envoyé en Espagne, Annibal, dès son arrivée, attira sur lui les regards de toute l'armée. Les vieux soldats crurent voir Amilcar dans sa jeunesse : c'était dans le visage la même expression d'énergie, le même feu dans le regard, la même physionomie, les mêmes traits. Bientôt il n'eut aucun besoin du souvenir de son père pour se concilier la faveur. Jamais esprit ne fut plus propre à deux choses bien opposées : obéir et commander; aussi eût-il été difficile de décider qui le chérissait davantage du général ou de l'armée. Asdrubal ne cherchait point d'autre chef, quand il s'agissait d'un coup de vigueur et d'intrépidité, et sous nul autre les soldats ne montraient plus de confiance ou de courage. D'une audace incroyable pour affronter le danger, il gardait dans le péril une merveilleuse prudence.

Nul travail ne fatiguait son corps, n'abattait son esprit.

Il supportait également le froid et le chaud. Pour le boire et le manger, il consultait les besoins de la nature, et jamais le plaisir. Ses veilles, son sommeil, n'étaient pas réglés par le jour et la nuit. Le temps qui lui restait après les affaires, il le donnait au repos, qu'il ne cherchait du reste ni dans la mollesse de la couche ni dans le silence. Souvent on le vit couvert d'un casque de soldat, étendu sur la terre, entre les sentinelles et les corps de garde. Son vêtement ne se distinguait en rien de celui de ses égaux : il n'y avait que ses armes et ses chevaux qui se fissent remarquer. Le meilleur à la fois des cavaliers et des fantassins, il allait le premier au combat et se retirait le dernier.

Tant de grandes qualités étaient accompagnées de vices non moins grands : une cruauté féroce, une perfidie plus que punique, nulle franchise, nulle pudeur, nulle crainte des dieux, nul respect pour la foi du serment, nulle religion. (*Traduction de la collection Nisard.*)

---

67. — Pline le Jeune à son ami Caninius.

Est-ce l'étude, est-ce la pêche, est-ce la chasse, ou les trois ensemble qui vous amusent? car on peut prendre ces trois sortes de plaisirs dans votre charmante maison près du lac de Côme. Le lac vous fournit du poisson: les bois qui l'environnent sont pleins de bêtes fauves, et la profonde tranquillité du lieu invite à l'étude. Mais, soit que toutes ces choses ensemble ou quelque autre vous occupent, je n'oserai dire que je vous porte envie. Je souffre pourtant avec la même ardeur que le malade soupire après les bains, après les eaux. Ne m'arrivera-t-il donc jamais de rompre les nœuds qui m'attachent, puisque je ne puis les délier? Non, je n'ose m'en flatter. Chaque jour de nouveaux embarras viennent se joindre aux anciens : une affaire n'est pas encore finie qu'une autre commence. La chaîne que forment mes occupations ne fait que s'allonger et s'appesantir. Adieu.

---

68. — Saint Jérôme à Læta.

(Le saint docteur trace à l'illustre Læta, belle-fille de sainte Paule, un plan d'éducation pour sa jeune enfant.)

... Vous avez à élever, Læta, une âme destinée à être le temple de Dieu. Qu'elle n'entende rien, qu'elle ne dise rien qui ne soit selon la crainte du Seigneur. Qu'elle ignore les chansons mondaines; que sa jeune voix ne soit accoutumée qu'au doux chant des psaumes. Loin d'elle l'enfance légère : que ses suivantes mêmes ne soient pas des personnes du siècle, de peur que le mal qu'elles auraient appris, elles n'aient le malheur, plus grand encore, de le lui faire connaître.

Faites-lui faire des lettres de buis ou d'ivoire, et dites-lui-en les noms; qu'elle joue avec ces lettres, et apprenne ainsi à lire en se jouant. Et qu'elle ne sache pas seulement nommer ces lettres l'une après l'autre, et les réciter comme une chanson : intervertissez-en souvent l'ordre, mettez les premières à la fin, celles du milieu au commencement, afin qu'elle les distingue non seulement par le nom, mais par la forme. Et quand sa main tremblante pourra promener le stylet sur la cire, qu'une autre main plus ferme dirige ses petits doigts, ou bien que l'on trace d'avance des caractères sur les tablettes, afin qu'elle suive les mêmes lignes sans pouvoir s'en écarter. Promettez-lui aussi quelque récompense, pour lui faire assembler les syllabes : encouragez-la toujours par les petits présents qu'aime cet âge...

Que ses vêtements mêmes, que tout son extérieur dise à votre fille à qui elle est destinée. Ne lui percez pas les oreilles, ne mettez pas du fard ni de la céruse sur le visage d'une vierge qui doit être consacrée à Jésus-Christ; ne chargez pas son cou d'ornements d'or ni de colliers de perles, ni sa tête de bijoux; ne teignez pas sa chevelure de cette couleur rouge, reflet du feu de l'enfer. Qu'elle ait d'autres bijoux, d'autres perles : celles au prix desquelles on achète la vie éternelle. (*Traduction de M. l'abbé Lagrange.*)

69. — Entretien de saint Augustin et de sainte Monique à Ostie. (SAINT AUGUSTIN : *Confessions.*)

A l'approche du jour où ma mère devait sortir de cette vie, jour que vous connaissiez, mais que nous ignorions, il arriva, je crois, par votre disposition secrète, que nous nous trouvions seuls, elle et moi, appuyés contre une fenêtre, d'où la vue s'étendait sur le jardin de la maison où nous étions descendus, au port d'Ostie. C'est là que, loin de la foule, après les fatigues d'une longue route, nous attendions le moment de la traversée.

Nous étions seuls, conversant avec une ineffable douceur, et, dans l'oubli du passé, dévorant l'horizon de l'avenir, nous cherchions entre nous, en présence de cette vérité qui est vous-même, quelle sera pour les saints cette vie éternelle, « que l'œil n'a pas vue, que l'oreille n'a pas entendue, et où n'atteint pas le cœur de l'homme. » Comme la conclusion de notre entretien était que les plus vifs plaisirs des sens n'étaient pas dignes d'être comparés aux joies de l'autre vie, ni même rappelés en leur présence, nous montions avec le plus grand amour vers les félicités immortelles, parcourant successivement tous les objets corporels, et le ciel lui-même, d'où le soleil, la lune et les étoiles brillent sur la terre. Et nous montions toujours, pensant en nous-mêmes, parlant ensemble, admirant vos ouvrages...

Tel était le sujet de notre entretien. Et vous savez, Seigneur, que ce jour-là, durant ce discours, le monde et tous ses plaisirs nous paraissaient bien vils. Alors ma mère me dit : « Mon fils, en ce qui me regarde, rien ne m'attache plus à cette vie. Qu'y ferais-je? pourquoi y suis-je encore? J'ai consommé dans le siècle toute mon espérance. Il était une seule chose pour laquelle je désirais séjourner quelque peu dans cette vie, c'était de te voir chrétien catholique avant de mourir Mon Dieu me l'a donnée avec surabondance, puisque je te vois mépriser toute félicité terrestre pour le servir. Que fais-je donc encore ici?... »

---

70. — Saint Bernard à un ami. (*Lettres.*)

Votre lettre était courte, ma réponse le sera aussi, et, en cela comme en tout, je suis heureux de suivre votre exemple. En effet, pour me servir de vos propres paroles, « une amitié solide et éternelle a-t-elle besoin de s'appuyer sur des mots? » Quand vous épuiseriez les expressions, quand vous multiplieriez les protestations, quand vous entasseriez lettres sur lettres, tout ce que vous me direz pour me prouver que vous m'aimez n'approchera jamais de l'amitié que vous avez pour moi; et, si vous avez de moi la même opinion, certes, vous n'êtes point dans l'erreur. Vous étiez dans mon cœur quand je reçus votre lettre, et, de même que vous m'êtes présent à l'heure où je vous réponds, je ne doute point que mon souvenir ne soit dans votre cœur quand vous me lirez.

Nous nous fatiguons mutuellement en nous écrivant, nos messagers se fatiguent en portant nos lettres, tandis que nos cœurs n'ont nulle peine à s'entr'aimer. Épargnons-nous ce travail et faisons ce qui nous coûtera d'autant moins que nous le ferons avec plus d'ardeur. Que notre esprit cesse de s'agiter, nos mains d'écrire, nos messagers de courir; qu'il n'y ait plus que nos cœurs qui agissent et qui méditent jour et nuit la loi du Seigneur, qui est l'amour même... Aimer en Dieu, c'est avoir la véritable amitié; se faire aimer pour Dieu, c'est être ami de la charité.

Mais que fais-je? J'ai promis d'être court, et je ne finis point. Adieu ! adieu !

---

71. — Comment saint François apprivoisa des tourterelles sauvages. (*Légende de saint François.*)

Un jeune homme avait pris un jour plusieurs tourterelles, et les allait vendre. Saint François le rencontra; et lui, qui eut toujours une singulière pitié des oiseaux pacifiques, regardant ces tourterelles d'un œil compatissant, dit à celui

qui les portait : « O bon jeune homme ! je t'en prie, donne-les-moi, afin que ces oiseaux si doux, qui dans la sainte Écriture sont le symbole des âmes chastes, humbles et fidèles, ne tombent pas dans la main de cruels qui les feraient mourir. » Aussitôt le jeune homme, inspiré de Dieu, les donna toutes à saint François ; et lui, les prenant dans son sein, se mit à leur parler tendrement : « O mes tourterelles ! simples, innocentes et chastes, pourquoi vous laissez-vous prendre ? Maintenant je veux vous sauver de la mort et vous faire des nids, afin que vous vous multipliiez, selon les commandements de notre Créateur ! »

Saint François s'en fut, leur fit à toutes des nids ; et elles, s'apprivoisant, commencèrent à pondre leurs œufs et à les couver devant les frères, comme auraient fait des poules toujours nourries de leurs mains. Elles ne s'en allèrent point, jusqu'à ce que saint François, avec sa bénédiction, leur donnât congé de partir. Quant au jeune homme qui lui en avait fait présent, saint François lui dit : « Mon fils, tu seras aussi frère en cet Ordre, et tu serviras gracieusement Jésus-Christ. » Ainsi fut-il, car le jeune homme se fit frère, et vécut dans l'Ordre avec une grande sainteté.

(*Traduction d'Ozanam.*)

---

72. — Prière de Dante à Marie.

(*Divine Comédie : Paradis.*)

(Le poète met cette prière sur les lèvres de saint Bernard.)

« Vierge mère, fille de ton fils, humble et haute plus qu'aucune créature, terme fixe de la vie éternelle,

« Tu es celle qui a tellement ennobli la nature humaine, que le Créateur n'a pas dédaigné de devenir son ouvrage.

« Dans ton sein s'est rallumé l'amour dont la chaleur a fait ainsi germer cette fleur dans la paix éternelle.

« Ici, tu es pour nous un soleil de charité dans son midi, et là-bas, parmi les mortels, tu es une source vive d'espérance.

« Femme, tu es si grande et si puissante, que souhaiter une grâce et ne pas s'adresser à toi, c'est avoir un désir et lui couper les ailes.

« Ta bonté ne secourt pas seulement celui qui demande, mais souvent elle devance les vœux avec libéralité.

« En toi se réunit la miséricorde, en toi la pitié, en toi la magnificence, en toi tout ce qu'il y a de bon dans la créature.

« Or cet homme, qui, du dernier abîme de l'univers jusqu'ici, a vu les existences des esprits une à une,

« Te supplie en grâce de lui accorder assez de force pour qu'il puisse porter les yeux plus haut, jusqu'à la suprême béatitude.

« Et moi qui n'ai jamais souhaité pour moi cette vue plus ardemment que je ne fais pour lui, je t'adresse toutes mes prières, et je te conjure qu'elles ne soient pas vaines,

« Afin que tu dissipes tous les nuages de son humanité, et que la souveraine joie lui apparaisse.

« Je te prie encore, ô Reine qui peux ce que tu veux, de conserver pures ses affections après cette vision ineffable.

« Que ta protection triomphe des désirs terrestres ! Vois Béatrix et tous ces bienheureux qui joignent leurs mains en s'associant à mes prières. »

Les yeux que Dieu chérit et vénère, se fixant sur celui qui parlait, nous montrèrent combien les prières ferventes lui sont agréables.

De là ils se levèrent sur l'éternelle lumière, dans laquelle on ne peut croire que l'œil d'une créature pénètre aussi perçant.

Et moi qui m'approchais du terme de tous mes vœux, ainsi que je le devais, je mis fin en moi à l'ardeur du désir.

Bernard m'invitait en souriant à regarder en haut; mais j'avais déjà levé les yeux comme il le voulait,

Et ma vue, en s'épurant, pénétrait de plus en plus dans le rayon de la haute lumière où tout est vérité.

---

73. — Pétrarque à Agapit Colonna, son ancien élève. (*Épîtres.*)

De Vaucluse.

Je vous attends à souper, et vous viendrez en vous rappelant qu'il n'y a pas ici de marché de friandises. C'est un repas de poète qui vous est préparé : ce ne sera pas le festin de *Juvénal* et d'*Horace*[1], mais le champêtre dîner de *Virgile :* des fruits savoureux, des châtaignes tendres, du lait en abondance. Les autres mets seront plus durs, car vous trouverez un pain grossier et peu travaillé, un lièvre d'occasion, une grue de passage, et peut-être un morceau un peu rance de vieux sanglier. Qu'ajouterai-je ? Vous connaissez l'aspérité du chemin et la rusticité de la table : c'est pourquoi je vous préviens de venir non seulement avec les pieds, mais encore, comme dit le parasite de Plaute[2], avec les dents bien chaussées. Adieu.

---

74. — L'armée chrétienne défile en présence de Godefroy de Bouillon. (Le Tasse : *Jérusalem délivrée.*)

Le soleil revenait à l'Orient plus serein et plus lumineux que de coutume, quand, aux rayons du jour nouveau, tous les guerriers se rangent sous leurs drapeaux, et, couverts de leurs plus brillantes armes, se montrent au pieux Bouillon, en se déployant dans une vaste prairie. Le général, immobile, voit défiler devant lui cavalier et fantassins.

Mémoire, toi qui triomphes des ans et de l'oubli, gardienne et dispensatrice des choses, viens à mon aide pour que je nomme chaque capitaine et chaque troupe de ce camp. Que leur antique renommée, muette à cette heure et obscurcie

[1] Allusion à des satires de ces deux poètes. — Virgile, dans ses *Bucoliques*, décrit souvent des festins champêtres.

[2] L'un des meilleurs types des comédies de Plaute.

par les ans, revive et resplendisse. Dérobe à tes trésors des ornements pour mes vers; que tout âge les écoute, et que nul ne les oublie.

Les Français se montrent les premiers. Leur chef était naguère Hugues, frère du roi. Ils furent choisis dans l'Ile-de-France, ce vaste et beau pays entre quatre fleuves. Après la mort de Hugues, ce fier escadron suivit toujours la bannière au lis d'or, sous Clotaire, excellent capitaine, à qui rien ne manque, pas même un nom royal.

Ils sont mille, chargés d'une très pesante armure. Les cavaliers qui suivent sont en nombre égal. Discipline, mœurs, armes, physionomie, tout en eux ressemble aux premiers; ils sont Normands, et Robert, un prince de leur race, les commande. Deux pasteurs des peuples, Guillaume et Adhémar, déploient ensuite leurs enseignes.

On voit près d'eux Baudouin [1] conduire avec ses Boulonnais ceux dont son frère lui confia la garde, lorsqu'il fut élu capitaine des capitaines. Le comte de Chartres lui succède; il est puissant au conseil et prompt à l'exécution : il a quatre cents hommes avec lui; Baudouin conduit un nombre triple de cavaliers.

. . . .

Mais déjà toutes les troupes étaient passées en bel ordre. Alors Godefroy appelle les principaux chefs, et leur manifeste sa volonté : « Quand demain luira l'aube nouvelle, je veux que l'armée se mette promptement en route, afin qu'elle arrive à la ville sainte le moins attendue qu'il sera possible. Préparez-vous donc au voyage, au combat, et aussi à la victoire ! » Ce hardi langage d'un homme si plein de sagesse anime chacun et redouble son ardeur. Tous sont prêts à marcher au jour levant, dont ils attendent impatiemment l'aurore.

Bouillon, dans sa prévoyance, n'est pourtant pas sans quelque crainte; mais il la refoule dans son cœur.

[1] Baudouin, frère de Godefroy de Bouillon, lui succéda comme roi de Jérusalem.

---

75. — Le Génie des tempêtes. (Camoens : *Lusiades.*)

(Vasco de Gama fait ce récit au roi de Mélinde, en Afrique.)

Le soleil avait cinq fois éclairé l'univers depuis que nous avions quitté la terre des barbares. La nuit promenait en silence son char étoilé; nos vaisseaux fendaient paisiblement les ondes. Assis sur la proue, nos guerriers veillaient, lorsqu'un sombre nuage, qui obscurcit les airs, se montre au-dessus de nos têtes et jette l'effroi dans nos cœurs.

La mer ténébreuse faisait entendre au loin un bruit semblable à celui des flots qui se brisent contre des rochers. « Dieu puissant, m'écriai-je, de quel malheur sommes-nous menacés? Quel prodige effrayant vont nous offrir ce climat et cette mer? C'est ici plus qu'une tempête. »

Je finissais à peine... : un spectre immense, épouvantable, s'élève devant nous. Son attitude est menaçante, son air farouche, son teint pâle, sa barbe épaisse et fangeuse; sa chevelure est chargée de terre et de gravier; ses lèvres sont noires, ses dents livides; sous de noirs sourcils ses yeux roulent étincelants.

Sa taille égalait en hauteur ce prodigieux colosse, autrefois l'orgueil de Rhodes et l'étonnement de l'univers. Il parle : sa voix formidable semble sortir des gouffres de la mer. A son aspect, à ses terribles accents, nos cheveux se hérissent, un frisson d'horreur nous saisit et nous glace.

« O peuple, s'écrie-t-il, le plus audacieux de tous les peuples! Il n'est donc plus de barrière qui vous arrête? Indomptables guerriers, navigateurs infatigables, vous osez pénétrer dans ces vastes mers dont je suis l'éternel gardien, dans ces mers sacrées qu'une nef étrangère ne profana jamais.

« Vous arrachez à la nature des secrets que ni la science, ni le génie n'avaient pu encore lui ravir... Eh bien! mortels téméraires, apprenez les fléaux qui vous attendent sur cette plage orageuse et sur les mers lointaines que vous sou-

mettrez par là guerre. Malheur au navire assez hardi pour s'élancer sur vos traces ! Je déchaînerai contre lui les vents et les tempêtes... »

Il continuait ses horribles prédictions. « Qui es-tu, monstre? lui dis-je en m'élançant vers lui; quel démon vient de nous parler par ta bouche? » L'affreux géant jette sur moi un regard sinistre. Ses lèvres hideuses se séparent avec effort, et laissent échapper un cri terrible. Il me répond enfin d'une voix sourde et courroucée : « Je suis le *Génie des tempêtes ;* j'anime ce vaste promontoire que les Ptolémée, les Strabon, les Pline et les Pomponius[1], qu'aucun des savants n'a connu. Je termine ici la terre africaine, à cette cime qui regarde le pôle antarctique, et qui, jusqu'à ce jour, voilée aux yeux des mortels, s'indigne en ce moment de votre audace. Je m'appelle *Adamastor* (l'indomptable)...

« De ma chair desséchée, de mes os convertis en rochers, les dieux, les inflexibles dieux ont formé le vaste promontoire qui avance au milieu de ces ondes immenses; et, pour accroître mes tourments, pour insulter à ma douleur, Thétis vient me presser chaque jour de son humide ceinture. »

A ces mots il laissa tomber un torrent de larmes et disparut. Avec lui s'évanouit la nuée ténébreuse, et la mer sembla pousser un long gémissement. Je levai les mains vers le ciel, j'invoquai les chœurs sacrés des anges qui nous avaient conduits si loin, et je priai Dieu de détourner les malheurs dont le cruel Adamastor avait menacé notre avenir.

[1] *Ptolémée,* le plus célèbre astronome de l'antiquité (IIe siècle de J.-C.). — *Strabon* et *Pomponius Méla,* tous deux géographes, l'un grec, l'autre latin, appartiennent au Ier siècle de notre ère. — *Pline l'Ancien* a mêlé des données géographiques à son *Histoire naturelle.*

76. — Sainte Thérèse à son frère Laurent de Cepeda.

Tolède, 2 janvier 1577.

... Dites, s'il vous plaît, à ma nièce Thérèse qu'elle ne craigne point que j'aime personne autant qu'elle; qu'elle distribue les images, à la réserve de celles que j'ai mises à part pour moi, et qu'elle en donne quelques-unes à ses frères. J'ai grande envie de la voir. Ce que vous avez écrit d'elle à Séville m'a extrêmement édifiée; on m'a envoyé ici vos lettres, je les ai lues en récréation à nos sœurs, et elles en ont été enchantées comme moi. Qui voudrait enlever la courtoisie à mon frère n'y parviendrait qu'en lui enlevant la vie; mais comme c'est à l'égard de saintes, tout, mon cher Laurent, vous paraît bien, et à juste titre, car je crois que nos sœurs sont de véritables saintes; elles me jettent à chaque instant dans la confusion.

C'était hier la fête du saint Nom de Jésus, et nous eûmes grande réjouissance au couvent. Dieu vous récompense du présent que vous nous avez envoyé! je ne sais comment reconnaître tous vos bienfaits, à moins que vous ne vouliez accepter en échange ces couplets sur l'enfant Jésus, que j'ai faits, par ordre de mon confesseur, pour réjouir nos sœurs, avec qui j'ai passé tous ces jours-ci la récréation du soir. L'air en est fort beau, et je voudrais que le petit François pût apprendre à les chanter. Ne voilà-t-il pas de beaux progrès dans la perfection! Avec tout cela, Dieu n'a pas laissé de me faire bien des grâces pendant ces saints jours...

Je comptais que vous nous enverriez vos couplets sur l'enfant Jésus. Ceux-ci n'ont ni pieds ni tête, mais on ne laisse pas de les chanter. En voici d'autres qui me viennent à l'esprit et que je fis un jour que j'étais bien absorbée en oraison. Il me semblait, à mesure que je les composais, que la paix pénétrait de plus en plus mon âme. Les voici. (*Suit la copie de quelques couplets.*)

Le reste m'échappe. Quelle cervelle de fondatrice! Cependant je vous dirai que je me croyais tout à fait dans mon bon sens quand je fis ces vers. Dieu vous pardonne de me faire perdre ainsi le temps...

77. — Don Quichotte fait ses préparatifs de départ.

(Cervantès.)

... La première chose dont il s'occupa fut de fourbir des armes qui avaient été à son bisaïeul, et que la rouille mangeait depuis longtemps dans un coin de sa maison. Il les nettoya et les redressa le mieux qu'il put; mais voyant qu'au lieu du casque complet il n'y avait que le simple morion[1], il fit industrieusement le reste avec du carton, et attachant le tout ensemble, il se fit une espèce de casque, ou quelque chose au moins qui en avait l'apparence. Mais il arriva que, voulant éprouver s'il était assez fort pour résister au tranchant de l'épée, il tira la sienne et brisa du premier coup ce qu'il avait eu bien de la peine à faire en huit jours. Cette grande facilité de se rompre ne lui plut pas dans un armet, et pour remédier à cet inconvénient, il le refit de nouveau, et mit au dedans de petites bandes de fer, en sorte qu'il en fut satisfait; et, sans en faire d'autre expérience, il le tint pour une armure de fine trempe et à l'épreuve.

Il pensa ensuite à son cheval, et quoiqu'il eût autant de javarts[2] que de jambes, et que le pauvre animal n'eût que la peau et les os, il lui parut en si bon état, qu'il ne l'eût pas changé pour le Bucéphale d'Alexandre ou le Babieça du Cid. Il fut quatre jours à chercher quel nom il lui donnerait, parce qu'il n'était pas raisonnable, disait-il en lui-même, que le cheval d'un si fameux chevalier n'eût pas un nom connu de tout le monde. Ainsi il essayait de lui en composer un qui pût faire connaître ce qu'il avait été avant que d'être cheval d'un chevalier errant, et ce qu'il était alors. Après avoir bien rêvé, tourné, ajouté, diminué, fait et défait, il le nomma enfin *Rossinante*, nom grand à sa fantaisie, éclatant et significatif, et bien digne du premier cheval du monde.

Ayant trouvé un si beau nom à son cheval, il pensa aussi à s'en donner un à lui-même, et après avoir passé huit jours à rêver, il se nomma *don Quichotte*, ce qui a

[1] Ancienne armure de tête, plus légère que le casque.
[2] Tumeurs qui surviennent aux pieds des chevaux.

fait croire aux auteurs de cette véritable histoire qu'il devait s'appeler *Quixada,* et non *Quesada,* comme d'autres l'ont dit. Mais notre héros, se ressouvenant que le vaillant Amadis ne s'était pas contenté de son nom, et qu'il y avait encore ajouté celui de sa patrie pour la rendre célèbre, et s'était nommé Amadis de Gaule, il ajouta pareillement au sien celui de son pays, et s'appela *don Quichotte de la Manche,* croyant par là que sa famille et le lieu de sa naissance allaient être connus et recommandables par toute la terre.

---

78. — Trois sorcières apparaissent à Macbeth.

(Shakespeare : *Macbeth.*)

(Macbeth et Banquo traversent une vaste plaine de bruyère. Le tonnerre gronde.)

Macbeth. — Je n'ai jamais vu de jour si affreux et si beau.

Banquo. — Combien dit-on qu'il y a d'ici à Foris ? — Mais que vois-je ? Quelles sont ces créatures étranges, si flétries dans leurs traits, si sauvages dans leur accoutrement ? Elles ne ressemblent point aux habitants de la terre, et pourtant elles y marchent comme nous. (*Aux trois sorcières.*) Vous paraissez m'entendre, êtes-vous des êtres vivants, et pouvez-vous répondre aux questions de l'homme ? Je vous vois toutes trois placer votre doigt décharné sur vos lèvres livides et ridées. Je vous croirais des femmes, sans cette barbe épaisse dont votre menton est hérissé.

Macbeth. — Parlez, si vous pouvez parler. Qui êtes-vous ?

1re Sorcière. — Vive Macbeth ! Salut, thane[1] de Glamis.

2e Sorcière. — Vive Macbeth ! Salut, thane de Cawdor.

3e Sorcière. — Vive Macbeth ! Un jour tu seras roi.

Banquo. — Noble Macbeth ! pourquoi vous troublez-vous? Pourquoi semblez-vous craindre des événements qui s'an-

[1] Le titre de *thane* équivalait, chez les Anglo-Saxons, à celui de *leude* parmi les Germains.

noncent sous un aspect si brillant? (*Aux sorcières.*) Au nom de la vérité, répondez : êtes-vous des spectres fantastiques, ou êtes-vous en effet ce que vous paraissez être? Vous saluez mon illustre collègue d'un titre honorable, et vous lui annoncez dans l'avenir de grandes destinées et l'espoir d'une couronne; vos brillantes prédictions l'ont jeté dans le ravissement; et moi, vous ne me parlez pas. Si vos regards peuvent pénétrer le sein de l'avenir et démêler, dans les germes des événements, ceux qui doivent ou non prospérer, parlez-moi donc aussi à moi, qui ne mendie point vos faveurs, et qui ne crains point votre haine.

1re Sorcière. — Salut !

2e Sorcière. — Salut !

3e Sorcière. — Salut !

1re Sorcière. — Tu seras plus petit que Macbeth et plus grand que lui.

2e Sorcière. — Tu seras moins heureux et beaucoup plus heureux.

3e Sorcière. — Tu feras des rois, quoique tu ne sois pas roi. Vivent Macbeth et Banquo !

Macbeth. — Arrêtez, obscures prophétesses : expliquez-vous plus clairement. Je sais bien que par la mort de Sinel, mon père, je suis thane de Glamis; mais comment puis-je l'être de Cawdor ? Le thane de Cawdor est vivant, et il est dans tout l'éclat de sa prospérité. Et que je sois jamais roi, c'est un événement où ne peut atteindre mon espérance,... ni thane de Cawdor non plus. Parlez : d'où tenez-vous ces étranges connaissances? Ou pourquoi arrêtez-vous nos pas sur ces arides bruyères par vos vaines prédictions ? Parlez, je vous l'ordonne.

(Les sorcières disparaissent.)

Banquo. — La terre, ainsi que l'onde, enfante des bulles aériennes, filles légères de l'air, qu'un souffle dissipe; ce que nous avons vu n'était qu'un néant. Où sont-elles évanouies ?

Macbeth. — Dans l'air. Ces formes vaines, que nous avons prises pour des corps, se sont perdues comme l'haleine dans les vents. Que je voudrais qu'elles n'eussent pas disparu sitôt !

79. — Invocation à la lumière.

(Milton : *Paradis perdu.*)

Salut, clarté du jour, éternelle lumière,
Du ciel la fille aînée et la beauté première,
Peut-être du Très-Haut rayon coéternel
(Si te nommer ainsi n'outrage pas le ciel),
Salut! Avant qu'un mot eût enfanté le monde,
Eût arraché la terre aux abîmes de l'onde,
Eût assis le soleil sur le trône des airs,
Et sur le vide immense eût conquis l'univers,
Tu brillais de ses feux; l'insensible matière,
En recevant la vie, a senti la lumière,
Et comme un voile pur du ciel resplendissant
Tu jetais la clarté sur le monde naissant.
Trop longtemps retenu dans les gouffres funèbres [1],
J'ai de mes pas errants parcouru les ténèbres :
De leur voûte brûlante à leurs antres sans fonds,
J'allai, j'interrogeai leurs abîmes profonds...
Mais, hélas! à mes yeux la lumière est ravie.
En vain leur globe éteint et roulant dans la nuit
Cherche aux voûtes des cieux la clarté qui me fuit.
Tu ne visites plus ma débile prunelle;
Pourtant, des chants sacrés adorateur fidèle,
Ma muse, chère au ciel, anime encore ma voix.
J'erre encor sur ses pas sous la voûte des bois,
Au bord du clair ruisseau, sur la montagne altière,
Que pour d'autres que moi vient dorer la lumière.
Mais c'est vous, vous surtout qui m'avez inspiré,
Montagne de Sion, et toi, ruisseau sacré,
Toi qui, baignant ses pieds avec un doux murmure,
Les caches sous les fleurs, les couvres de verdure...
Les ans, les mois, les jours, par une sage loi,
Tout revient; mais le jour ne revient pas pour moi.
Mes yeux cherchent en vain les fleurs fraîches écloses;
Mes printemps sont sans grâce, et mes étés sans roses;

[1] Cette invocation à la lumière fait suite aux lugubres descriptions du séjour de Satan.

J'ai perdu des ruisseaux le cristal argentin,
La pourpre du couchant, le rayon du matin,
Et les jeux des troupeaux, et ce noble visage
Où le Dieu qui fit l'homme a gravé son image...
La mer engloutit tout. Eh bien ! fille des cieux,
Éclaire ma raison à défaut de mes yeux,
Épure tout en moi par ta céleste flamme,
Mets tes yeux dans mon cœur, mets tes yeux dans mon [âme,
Et fais que je dévoile en ces vers solennels
Des objets que jamais n'ont vus les yeux mortels.

(*Trad. de Delille.*)

---

80. — Dieu et l'homme dans la nature. (P. Faber.)

Gravissons le sommet de cette colline. Le soleil brûlant et l'air pur nous versent des flots de vie et de joie, tandis que nos pensées sont élevées vers Dieu et que nos cœurs s'ouvrent à l'amour. Devant nous se déroule cette belle plaine avec ses masses de sombres feuillages qui s'étendent sous les rayons du soleil, tournant du vert au bleu, selon la disposition et les ombres des nuages. D'autre part, à nos pieds est la gigantesque cité, ressortant comme une découpure d'ivoire sous le rideau entr'ouvert de ses fumées perpétuelles... Tout près de nous, l'air est rempli du chant joyeux des oiseaux et du délicieux bourdonnement des insectes qui boivent les rayons du soleil et entrelacent les mille méandres de leur danse capricieuse en faisant résonner leurs petites trompettes. Les fleurs exhalent leurs douces senteurs, et les feuilles des arbrisseaux sont tachetées de brillantes petites créatures revêtues de couleurs étincelantes et d'armures dorées.

Cependant la sphère d'azur s'étend au-dessus de nos têtes, plus profonde et plus bleue que de coutume, et retentit des accents vifs et joyeux d'alouettes invisibles, et les clochers de la ville s'ébranlent pour annoncer les victoires de la nation. De bien loin, le cours du fleuve nous apporte le retentissement du canon, et là, tout près, dans le bassin, une flotte de jeunes perches nagent au soleil, lentement,

sans se troubler, comme si elles jouissaient avec gravité de leurs petites existences. Quelle scène pleine à la fois de Dieu et de l'homme! Que d'éclat, que de beauté, que de variété, que de calme!

---

81. — Le roi des Aunes. (GŒTHE : *Poésies lyriques.*)

Qui court à cheval si tard au milieu des vents et des ténèbres? C'est un père avec son jeune fils; il tient son enfant dans ses bras, le serre étroitement et le préserve du froid.

« Mon fils, pourquoi cette frayeur? Pourquoi cacher ainsi ton visage? — O mon père, ne voyez-vous pas le roi des Aunes, le roi des Aunes avec sa couronne et sa queue? — Mon fils, c'est un nuage.

— Viens, cher petit, viens avec moi; nous jouerons ensemble à de bien jolis jeux. J'ai des fleurs de toutes couleurs sur le rivage, et ma mère a beaucoup d'habits dorés.

— Mon père, mon père, quoi! Vous n'entendez pas les promesses que le roi des Aunes me fait à voix basse? — Sois tranquille, reste en repos, mon enfant; c'est le vent qui siffle dans les feuilles sèches.

— Joli petit enfant, veux-tu venir avec moi? Je suis sûr que mes filles t'attendent avec impatience; mes filles dansent en rond pendant la nuit; elles te berceront; elles t'endormiront en chantant et en dansant.

— Mon père, mon père, quoi! vous ne voyez pas là-bas dans l'ombre les filles du roi des Aunes? — Mon fils, mon fils, je vois très bien ce que c'est : cette couleur grisâtre est celle des vieux saules.

— Je t'aime, ta beauté me ravit, et si tu ne cèdes point à mes prières, j'emploierai la force.

— Mon père! mon père! le voilà qui me saisit! Ah! comme le roi des Aunes me fait mal! »

« Le père frissonne; il presse les flancs de son cheval, portant toujours entre ses bras l'enfant qui gémit; il arrive à la ferme, inquiet, fatigué : l'enfant qu'il portait dans ses bras était mort.

82. — Adieux de Jeanne d'Arc à son village.

(SCHILLER [1].)

« Adieu, montagnes, pâturages chéris! Adieu, vallées charmantes et silencieuses! Jeanne ne pourra plus vous parcourir; Jeanne vous dit un éternel adieu.

« Prairies que j'arrosai, arbres plantés par mes mains, continuez à verdir. Adieu à vous, grottes ombragées, fraîches fontaines! Et à toi, écho, douce voix de cette vallée, qui souvent répondais à mes chansons! Jeanne s'en va et ne reviendra plus.

« Lieux témoins de mes jouissances intimes, je vous laisse derrière moi pour toujours. Dispersez-vous, agneaux, dans ces prés fertiles : vous êtes à présent un troupeau sans pasteur. Loin d'ici, sur le champ du danger, je devrai paître un autre troupeau. Ce n'est point un vain désir terrestre qui m'entraîne : l'appel de Dieu s'est fait entendre.

« Celui qui, dans le buisson ardent, sur les hauteurs de l'Horeb, s'est manifesté à Moïse et l'a député vers le Pharaon; Celui qui autrefois s'est choisi comme guerrier un jeune pasteur, le pieux fils d'Isaïe; Celui qui s'est toujours montré propice aux bergers, m'a dit : Va! tu devras triompher pour moi... Je te comblerai des honneurs de la victoire; je te ferai grande entre toutes les femmes de la terre.

« Lorsque, au sein de la bataille, les plus vaillants se décourageront, que la patrie n'attendra plus qu'un sort fatal, tu arboreras mon oriflamme. Et, comme la moissonneuse fauche rapidement le blé, ainsi tu abattras le vainqueur orgueilleux; tu renverseras la roue de son bonheur. Par toi recevront le salut les fils de la France; tu délivreras Reims et tu couronneras le roi.

« Le Ciel m'a promis un signe; il m'envoie le casque et le bouclier. Cette armure me remplit d'une force divine; le courage des Chérubins m'enflamme. Je veux me jeter dans

[1] Ce passage est extrait de la tragédie de *Jeanne d'Arc*, que nous n'avons pas nommée parmi les œuvres de Schiller. L'auteur y a transformé en roman cet épisode tout miraculeux de notre histoire; du moins s'y rencontre-t-il des morceaux d'une exquise poésie.

la mêlée du combat; un souffle mystérieux me pousse avec l'impétuosité de la tempête. J'entends le cri de guerre venir jusqu'à moi; le cheval de bataille accourt; les trompettes résonnent! »

---

83. — Stances à Marie. (Novalis.)

« Laisse-toi fléchir, ô ma douce Mère! donne-moi un signe de ta clémence. Tout mon être repose en toi, et je ne te demande qu'un moment.

« Souvent, dans mes rêves, je t'ai vue si belle, si compatissante, portant sur ton sein un Dieu enfant, qui semblait avoir pitié de moi, enfant comme lui; mais tu détournais de moi ton auguste regard pour l'élever vers les cieux.

« Qu'ai-je fait pour t'offenser? mes ardentes prières ne sont-elles pas à toi? Ton sanctuaire n'est-il pas le reposoir de ma vie? Reine sainte, reine trois fois bénie, prends donc mon cœur, prends ma vie.

« Marie, je t'ai vue dans mille tableaux; mais nul ne t'a peinte telle que je t'ai vue dans mon âme. Je sais seulement que, depuis cette apparition divine, le bruit du monde passe autour de moi comme un rêve, et que le ciel est descendu dans mon cœur. »

---

84. — Berceuse cosaque. (Lermontov.)

Dors, mon enfant, sois bien sage,
    Baïouchki baiou[1].
La lune au brillant visage
    Voit dans ton berceau!
Je vais chanter tout de suite
    Un conte fort beau,
Mais ferme les yeux bien vite!
    Baïouchki baiou.

Au bord du fleuve qui passe
    Le long du chemin,

[1] Expression russe, synonyme de *fais dodo.*

S'embusque un Tcherkess rapace,
Le poignard en main.
Mais ton père est un vieux brave
Au poignet d'airain!
Dors dans ton rêve suave,
Baïouchki baiou.

Un jour tu sauras toi-même
Presser l'étrier,
Pour affronter le baptême
Du feu meurtrier.
Moi, je broderai de soie
Ton harnais guerrier.
Dors, enfant qui fais ma joie,
Baïouchki baiou.

La bravoure d'un Cosaque,
L'âme des aïeux
Perceront sous ta casaque
Au jour des adieux.
J'aurai plus d'orgueil encore
Que de pleurs aux yeux!
Dors sans craindre cette aurore,
Baïouchki baiou.

Je languirai de tristesse
Jusqu'à ton retour,
Et dans ma main prophétesse
Verrai, chaque jour,
Tous les périls que devine
Mon ardent amour!
Dors bien contre ma poitrine!
Baïouchki baiou.

Tu prendras la sainte image
Qui défend mon toit;
Pour rendre à Dieu ton hommage,
Mets-la devant toi.
Quand sifflera la mitraille,
Cher fils, pense à moi!
Dors, héros de la bataille!
Baïouchki baiou.

SUJETS DE RÉDACTIONS

TIRÉS DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE [1]

Littérature française.

1. La poésie en France durant le moyen âge. Œuvres les plus remarquables. (Consulter tableau synopt., p. 26.)

2. Montrer ce qu'apportèrent d'avantageux à notre poésie, malgré certains défauts, les poètes célèbres du XVIe siècle : Marot, Ronsard, Malherbe.

3. Quels ouvrages en prose contribuèrent au XVIe siècle à perfectionner la langue française? Quelques détails sur chacun.

4. Coup d'œil d'ensemble sur la deuxième période, dite de la *Renaissance*. (Consulter le tableau synopt., p. 49.)

5. Racine : poète, courtisan, père de famille.

6. Distinguer dans Boileau l'homme et le satirique : quelques traits le peignant sous ces deux aspects.

7. Dans quel sens faut-il prendre le surnom de *bonhomme* donné à La Fontaine? Anecdotes qui l'expliquent. Ce surnom fait-il tort à sa réputation de grand poète?

8. Femmes célèbres au XVIIe siècle par leur influence littéraire ou par leurs écrits.

[1] Les données fournies par cet ouvrage peuvent suffire à traiter les sujets proposés, lesquels ne comportent point de longs développements.

9. Lettre de Mme de Sévigné à sa fille pour lui annoncer la mort du grand Corneille.

10. Rabelais, Montaigne, Mme de Maintenon ont écrit sur l'éducation : mentionner leurs ouvrages. Qu'y a-t-il à reprendre ou à louer dans chacun?

11. Louis XIV et les grands prédicateurs du XVIIe siècle : citer quelques anecdotes ou paroles célèbres montrant de quelle estime ce monarque sut les entourer.

12. « Nos grands écrivains du XVIIe siècle étaient pénétrés de l'esprit chrétien : » faits et paroles à l'appui de cette assertion.

13. Résumé très succinct de la première partie du siècle de Louis XIV. (Consulter le tableau synop., p. 119.)

14. Résumé très succinct de la deuxième partie du siècle de Louis XIV. (*Id.*, p. 120.)

15. Comparer les principaux genres littéraires, prose et poésie, au XVIIe et au XVIIIe siècle. (Consulter tableaux synopt., p. 120 et 148.)

16. Coup d'œil d'ensemble sur la période du XVIIIe siècle. (Tableau, p. 148.)

17. Quels ont été, au commencement du XIXe siècle, les écrivains les plus influents sur la littérature, sur la religion? — Leurs ouvrages?

18. La prose et la poésie au XIXe siècle : résumé très succinct. (Consulter tableau synopt., p. 181.)

19. La poésie lyrique en France, depuis les origines. (Tableau, p. 183.)

20. Chroniqueurs et historiens français : œuvres principales de chacun d'eux. (Tableau, p. 184.)

21. La tragédie en France, depuis ses origines (p. 18) jusqu'à nos jours. (Tableau, p. 183.)

22. « La chaire chrétienne, a dit Montalembert, a toujours été une des gloires de la France, même sous le point de vue intellectuel et littéraire. » Citer des noms et des faits confirmant cette parole.

23. Le style épistolaire en France : quels sont les grands écrivains que rappelle ce genre?

Littératures anciennes et étrangéres.

24. En quoi la poésie lyrique des Hébreux se distingue-t-elle de la poésie profane? Citer, outre les Psaumes, quelques Cantiques célèbres renfermés dans les livres historiques de la Bible.

25. Résumé de la littérature sacrée. (Consulter tableau synopt., p. 212.)

26. Caractère national du théâtre grec. Mérite particulier de chacun des grands tragiques : Eschyle, Sophocle, Euripide.

27. La Grèce littéraire de 450 à 400 av. J.-C. : poètes et prosateurs illustres durant cette période.

28. Donner une idée d'ensemble de la littérature grecque. (Tableau synopt., p. 258.)

29. Comparer Virgile et Homère : quelles sont les qualités qui distinguent leurs grandes épopées?

30. On dit : *l'orateur grec, l'orateur latin*, pour désigner Démosthène et Cicéron : par quels avantages exceptionnels l'un et l'autre ont-ils mérité cette flatteuse distinction?

31. Philosophes grecs et latins plus connus : où et comment enseignaient-ils? — Leurs ouvrages?

32. Donner une idée d'ensemble de la littérature latine. (Tableau synopt., p. 303.)

33. Les grands docteurs du IVe siècle. Réunir en un même groupe ceux de l'Église grecque et ceux de l'Église latine.

34. Les quatre *siècles littéraires :* quels en ont été les promoteurs? Noms célèbres se rattachant à chacun.

35. Principaux souvenirs de la poésie légendaire,

en France, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne.

36. Comparer Corneille et Shakespeare en retraçant le caractère de leur génie.

37. Rapprocher dans un tableau ou dans une revue rapide, la littérature française au XVIe siècle des littératures italienne, espagnole et anglaise à la même époque.

38. Les huit grandes épopées. (Voir p. 353.) En indiquer le sujet; mérite littéraire de chacune.

39. Citer quelques chefs-d'œuvre inspirés dans les temps modernes, soit par la Bible, soit par les littératures grecque et latine.

40. Résumé succinct de la littérature italienne. (Tableau, p. 320.)

41. Résumé succinct de la littérature espagnole. (Tableau, p. 333.)

42. Résumé succinct de la littérature anglaise. (Tableau, p. 350.)

43. Résumé succinct de la littérature allemande. (Tableau, p. 361.)

44. Principaux auteurs dramatiques dans les littératures étrangères citées plus haut.

45. Rapprocher, dans un tableau ou dans une revue rapide, la littérature française au XVIIIe siècle des littératures anglaise, allemande et russe.

TABLE ALPHABÉTIQUE

I

J

K

L

M

N

O

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Ire PÉRIODE — MOYEN AGE

IIe PÉRIODE — RENAISSANCE

IIIe PÉRIODE — SIÈCLE DE LOUIS XIV

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

IVe PÉRIODE — SIÈCLE DU PHILOSOPHISME

Ve PÉRIODE — LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

DEUXIÈME PARTIE

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES
ANCIENNES ET MODERNES

LITTÉRATURE SACRÉE

I. Ancien Testament.

II. Nouveau Testament.

LITTÉRATURE GRECQUE

I. Littérature païenne.

II. Littérature chrétienne.

LITTÉRATURE LATINE

I. Littérature païenne.

II. Littérature chrétienne.

LITTÉRATURE ITALIENNE

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

LITTÉRATURE ANGLAISE

LITTÉRATURE ALLEMANDE

LITTÉRATURE RUSSE



RECUEIL

DE

MORCEAUX CHOISIS

LITTÉRATURE FRANÇAISE

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES ANCIENNES ET MODERNES



32955. — Tours, impr. Mame.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Extrait du théâtre grec et latin. — CHATELAIN. 2 50
Histoire de la littérature latine. — MORLAIS. Relié . . . 3 »
Histoire des littératures anciennes et étrangères modernes. — J. M. J. A. Broché . . . . 4 »
— — Cartonné 4 2
Histoire de la littérature française. — J. M. J. A. Br. 4 »
— — Cartonné. 4 25
— — MOUCHARD. . . »
Leçons élémentaires de Philosophie. — J. M. J. A.
In-12 cartonné toile 2 25
Histoire des littératures en tableaux synoptiques. — BIZEUL ET BOULAY.
Littérature grecque . . . . 2 »
Littérature latine 2 50
Littérature française. 2e partie. 5 50
Principes raisonnés de littérature. — VINCENT.
Théorie de la composition littéraire. Relié toile pleine. . . . 2 25
Théorie des genres littéraires. Relié toile pleine 2 50
Préceptes de littérature. — DE MONTVERT 2 50
Principes de rhétorique. — GOURAUD 1 20
Narrations françaises. — BUJADOUX et BENNE. . . . . . . » 40
La Composition française. — VERRET 2 50
Compositions françaises. — DELMONT 4 50
— — — MORIGNY. Élève . . . . . . » 50
Auteurs français du baccalauréat. — MOUCHARD et BLANCHET.
Poètes. Relié toile pleine . . . . 4 »
Prosateurs. Relié toile pleine . . . . 4 »
Auteurs latins du baccalauréat, et Hist. abrégée de la littérature latine. — MOUCHARD et BLANCHET.
Relié toile pleine. 3 »
Auteurs grecs du baccalauréat, et Hist. abrégée de la littérature grecque. — MOUCHARD et BLANCHET.
Relié toile pleine. 3 »
Auteurs français du brevet supérieur. — E. Ragon . . . 3 »

Tours. — Impr. Mame.